This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

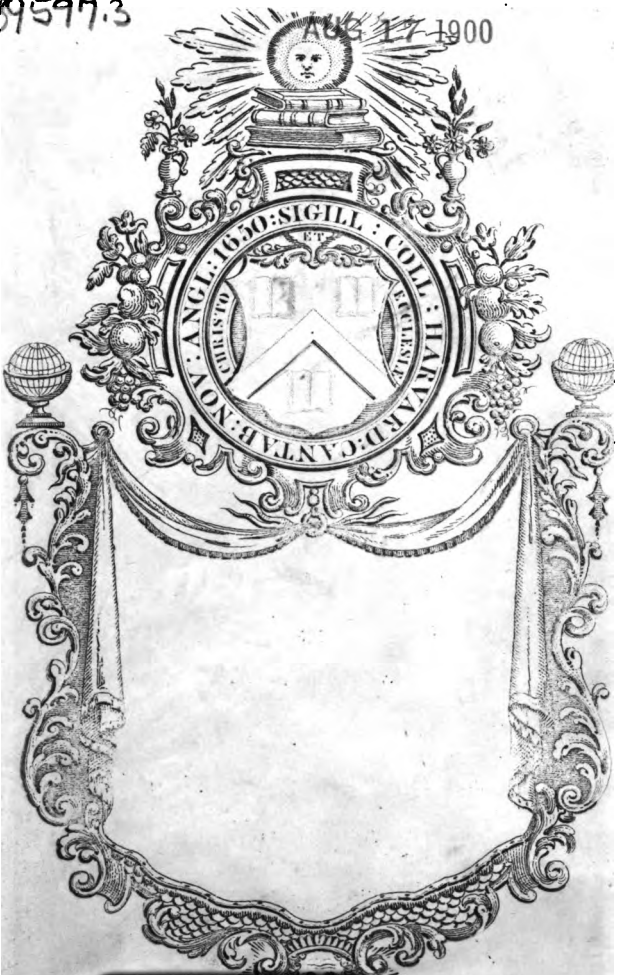
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HD WIDENER
HW BFM5 D

59597.3

Bound

AUG 17 1900



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

David Sears

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

39597.3

Digitized by Google

ÉLÉMENS
DE
LITTÉRATURE.

PAR M. MARMONTEL.

TOME CINQUIÈME.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by Google

TABLE

Des articles contenus dans ce Volume.

ODE.	1	PLAISANT,	268
OPÉRA,	47	PLAN,	287
ORAISON FUNÈBRE,	114	POÉSIE,	297
ORATEUR,	127	POÈTE,	404
PANTOMIME,	156	POÉTIQUE,	429
PARODIE,	169	POINTE,	458
PARTERRE,	175	PORTRAIT,	459
PASTICHE,	187	PREUVE,	480
PATHÉTIQUE,	191	PROLOGUE,	512
PÉRIODE,	222	PROSAÏQUE,	529
PÉRORAISON,	240	PROSODIE.	536
PLAGIAT,	256	QUESTION,	542

Digitized by Google

ÉLÉMENS
DE
LITTÉRATURE.

O.

ODE. Lorſqu'en Italie on entend un habile improviſateur préluder ſur le clavecin, ſe laiſſer d'abord remuer les fibres par les vibrations harmoniques, & quand tous les organes du ſentiment & de la penſée ſont en mouvement, chanter des vers faits impromptu ſur un ſujet donné, s'animer en chantant, accélérer lui-même le mouvement de l'air ſur lequel il compoſe, & produire alors des idées, des images, des ſentimens, quelquefois même d'aſſez longs traits de Poéſie & d'Eloquence, dont il ſeroit incapable dans un travail plus réfléchi, tomber enfin dans un épuiſement pareil à celui de la Pytho-

Digitized by Google

nisse ; on reconnoît l'inspiration & l'enthousiasme des anciens poètes, & l'on est en même temps saisi d'étonnement & de pitié : d'étonnement, de voir réaliser ce délire divin qu'on croyoit fabuleux ; & de pitié, de voir ce grand effort de la nature employé à un jeu futile, dont tout le succès, pour l'improvisateur, est d'avoir amusé quelques auditeurs curieux, sans que des peintures, des sentimens, des beaux vers même qui lui sont échappés, il reste plus de trace que des sons de sa voix.

C'étoit ainsi sans doute que s'animoient les poètes lyriques anciens ; mais leur verve étoit plus dignement, plus utilement employée : ils ne s'exposoient pas au caprice de l'impromptu, ni au défi d'un sujet stérile, ingrat, ou frivole ; ils méditoient leurs chants ; ils se donnoient eux-mêmes des sujets graves & sublimes : ce n'étoit pas un cercle de curieux oisifs qui excitoit leur enthousiasme ; c'étoit une armée au milieu de laquelle, au son des trompettes guerriè-

Digitized by Google

res, ils chantoient la valeur, l'amour de la patrie, les charmes de la liberté, les préſages de la victoire, ou l'honneur de mourir les armes à la main ; c'étoit un peuple au milieu duquel ils célébroient la majeſté des lois, filles du Ciel, & l'empire de la vertu ; c'étoient des jeux funèbres, où, devant un tombeau chargé de trophées & de lauriers, ils recommandoient à l'avenir la mémoire d'un homme vaillant & juſte, qui avoit vécu & qui étoit mort pour ſon pays ; c'étoient des feſtins, où, aſſis à côté des rois, ils chantoient les héros, & donnoient à ces rois la généreuſe envie d'être célébrés à leur tour par un chantre auſſi éloquent ; c'étoit un temple, où ce chantre ſacré ſembloit inſpiré par les dieux, dont il exaltoit les bienfaits, dont il faiſoit adorer la puiſſance.

La plus juſte idée, en un mot, que l'on puiſſe avoir d'un poète lyrique ancien, dans le genre élevé de l'*Ode*, eſt celle d'un vertueux enthouſiaſte qui accouroit, la lyre à la main, ou dans le

Digitized by Google

moment d'une ſédition, pour calmer les eſprits ; ou dans le moment d'un déſaſtre, d'une calamité publique, pour rendre l'eſpérance & le courage aux peuples ; ou dans le moment d'un ſuccès glorieux, pour en conſacrer la mémoire ; ou dans une ſolennité, pour en rehauſſer la ſplendeur ; ou dans des jeux, pour exciter l'émulation des combattans par les chants promis au vainqueur, & qu'ils préféroient tous au prix de la victoire. Telle fut l'*Ode* chez les grecs. On a vu, dans l'*article* LYRIQUE, combien elle a dégénéré chez les romains & chez les nations modernes.

L'*Ode* françoiſe n'eſt plus qu'un Poème de fantaiſie, ſans autre intention que de traiter en vers plus élevés, plus animés, plus vifs en couleur, plus véhémens, & plus rapides, un ſujet qu'on choiſit ſoi-même ou qui quelquefois eſt donné. On ſent combien doit être rare un véritable enthouſiaſme dans la ſituation tranquille d'un poète qui, de propos délibéré, ſe dit à lui-même, Faiſons une *Ode*, imi-

Digitized by Google

tons le délire, & ayons l'air d'un homme inſpiré. Quoi qu'il en ſoit, voyons quelle eſt la nature de ce Poème.

L'*Ode* étoit l'Hymne, le Cantique, & la Chanſon des anciens : elle embraſſe tous les genres, depuis le ſublime juſqu'au familier noble : c'eſt le ſujet qui lui donne le ton, & ſon caractère eſt pris dans la nature.

Il eſt naturel à l'homme de chanter : voilà le genre de l'*Ode* établi. Quand, comment, & d'où lui vient cette envie de chanter ? voilà ce qui caractériſe l'*Ode*.

Le chant nous eſt inſpiré par la nature, ou dans l'enthouſiaſme de l'admiration ; ou dans le délire de la joie, ou dans l'ivreſſe de l'amour, ou dans la douce rêverie d'une ame qui s'abandonne aux ſentimens qu'excite en elle l'émotion légère des ſens.

Ainſi, quels que ſoient le ſujet & le ton de ce Poème, le principe en eſt invariable : toutes les règles en ſont priſes dans la ſituation de celui qui chante, & dans la nature même du chant. Il eſt

Digitized by Google

donc bien aisé de distinguer quels sont les sujets qui conviennent essentiellement à l'*Ode*. Tout ce qui agite l'ame & l'élève au dessus d'elle-même, tout ce qui l'émeut voluptueusement, tout ce qui la plonge dans une douce langueur, dans une tendre mélancolie ; les songes intéressans dont l'imagination l'occupe ; les tableaux variés qu'elle lui retrace ; en un mot, tous les sentimens qu'elle aime à recevoir & qu'elle se plaît à répandre, sont favorables à ce Poème.

On chante pour charmer ses ennuis, comme pour exhaler sa joie ; & quoique dans une douleur profonde il semble qu'on ait plus de répugnance que d'inclination pour le chant, c'est quelquefois un soulagement que se donne la nature. Orphée se consoloit, dit-on, en exprimant ses regrets sur sa lyre :

Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.
Georg. IV.

Achille oisif dans sa colère, charmoit,

Digitized by Google

en chantant sur la lyre, l'inquiétude de son ame indignée, & la pénible violence de ses ressentimens : c'est une des belles fictions d'Homère.

La sagesse, la vertu même n'a pas dédaigné le secours de la lyre : elle a plié ses leçons aux règles du nombre & de la cadence ; elle a même permis à la voix d'y mêler l'artifice du chant, soit pour les graver plus avant dans nos ames ; soit pour en tempérer la rigueur par le charme des accords, soit pour exercer sur les hommes le double empire de l'éloquence & de l'harmonie, de la raison & du sentiment. Ainsi, le genre de l'*Ode* s'est étendu, élevé, ennobli ; mais on voit que le principe en est toujours & par-tout le même : pour chanter il faut être ému. Il s'enfuit que l'*Ode* est dramatique, c'est-à-dire, que ses personnages sont en action. Le poète même est acteur dans l'*Ode* ; & s'il n'est pas affecté des sentimens qu'il exprime, l'*Ode* sera froide & sans ame : elle n'est pas toujours également passionnée ; mais elle n'est jamais,

Digitized by Google

comme l'Epopée, le récit d'un ſimple témoin. Dans Anacréon j'oublie le poète, je ne vois que l'homme voluptueux. De même, ſi l'*Ode* s'élève au ton ſublime de l'inſpiration, je veux croire entendre un homme inſpiré ; ſi elle fait l'éloge de la vertu, ou ſi elle en défend la cauſe, ce doit être avec l'éloquence d'un zèle ardent & généreux. Il en eſt des tableaux que l'*Ode* peint, comme des ſentimens qu'elle exprime : le poète en doit être affecté, comme il veut m'en affecter moi-même. La Motte a connu toutes les règles de l'*Ode*, excepté celle-ci : de là vient qu'il a mis dans les ſiennes tant d'eſprit & ſi peu chaleur : c'eſt de tous les poètes lyriques celui qui annonce le plus d'enthouſiaſme, & qui en a le moins. Le ſentiment & le génie ont des mouvemens qui ne s'imitent pas.

Boileau a dit, en parlant de l'*Ode* ;

Son ſtyle impétueux ſouvent marche au haſard ;
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.

On ne ſauroit croire combien ces deux

Digitized by Google

vers, mal entendus, ont fait faire d'extravagances. On s'eſt perſuadé que l'*Ode*, appelée *pindarique*, ne devoit aller qu'en bondiſſant : de là tous ces mouvemens qui ne ſont qu'au bout de la plume, & ces formules de tranſports, *Qu'entends-je ? Où ſuis-je ? Que vois-je ?* qui ne ſe terminent à rien.

Qu'Horace, dans une chanſon à boire, ſe diſe inſpiré par le dieu du vin & de la vérité pour chanter les louanges d'Auguſte, c'eſt une flatterie ingénieuſe, déguiſée ſous l'air de l'ivreſſe : la période eſt courte, le mouvement eſt rapide, le feu ſoutenu, & l'illuſion complette. Mais à ce début,

Quo me, Bacche, rapis, tui
Plenum ?

comparez celui de l'*Ode*, ſur la priſe de Namur :

Quelle docte & ſainte ivreſſe
Aujourd'hui me fait la loi ?

Cette *docte & ſainte ivreſſe* n'eſt point le langage d'un homme enivré. Suppoſé

Digitized by Google

même que le ſtyle en fût auſſi véhément, auſſi naturel que dans la verſion latine :

Quis me furor ebriam rapit
Impotens ?

Ce début ſeroit déplacé : ce n'eſt point là le premier mouvement d'un poète qui a devant les yeux l'image ſanglante d'un ſiége.

Celui des modernes qui a le mieux pris le ton de l'*Ode*, ſur-tout lorſque David le lui a donné, Rouſſeau, dans l'*Ode* à M. du Luc, commence par ſe comparer au miniſtre d'Apollon, poſſédé du dieu qui l'inſpire :

Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Ce début me ſemble bien haut, pour un poème dont le ſtyle finit par être l'expreſſion doucé & touchante du ſentiment le plus tempéré.

Pindare, en un ſujet pareil, a pris un ton beaucoup plus humble. « Je voudrois voir revivre Chiron, ce centaure ami des hommes, qui nourrit Eſculape & qui

Digitized by Google

l'instruisit dans l'art divin de guérir nos maux..... Ah ! s'il habitoit encore sa caverne, si mes chants pouvoient l'attendrir, j'irois moi-même l'engager à prendre soin des héros, & j'apporterois, à celui qui tient sous ses lois les campagnes de l'Etna & les bords de l'Aréthuse, deux présens qui lui seroient chers, la santé, plus précieuse que l'or, & un hymne sur son triomphe ».

Rien de plus imposant, de plus majestueux que ce début prophétique du poète françois que je viens de citer.

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs ; Peuples, prêtez l'oreille ;
Que l'univers se taise & m'écoute parler.
Mes chants vont féconder les accords de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, & m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

Mais quelles sont ces vérités inouïes? « Que vainement l'homme se fonde sur ses grandeurs & sur ses richesses, que nous sommes tous mortels, & que Dieu nous jugera tous ». Voilà le précis de cette *Ode*.

Digitized by Google

Horace débute comme Rousseau, dans les leçons qu'il donne à la jeunesse romaine, sur l'inégalité apparente & sur l'égalité réelle entre les hommes :

Carmina non priùs
Audita, Musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto.

Mais voyez comme il se soutient. C'est peu de cette vérité que Rousseau a développée :

Æquâ lege necessitas
Sortitur insignes & imos.

Horace oppose les terreurs de la tyrannie, les inquiétudes de l'avarice, les dégoûts, les sombres ennuis de la fastueuse opulence, au repos, au doux sommeil de l'humble médiocrité. C'est de là qu'est prise cette grande maxime qui passe encore de bouche en bouche ;

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

& ce tableau si vrai, si terrible de la condition des tyrans ;

Digitized by Google

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium cytharæque cantus
Somnum reducent.

& celui que Boileau a si heureusement rendu, quoique dans un genre moins noble :

Sed timor & minæ
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit æratâ triremi, &
Post equitem sedet atra cura.

Si ces vérités ne sont pas nouvelles, au moins sont elles présentées avec une force inouie ; & cependant l'on reproche au poète le ton imposant qu'il a pris : tant il est vrai qu'il faut avoir de grandes leçons à donner au monde, pour être en droit de demander silence.

La Motte prétend que ce début, condamné dans un poème épique,

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre,

seroit placé dans une *Ode*. Oui, s'il étoit soutenu. « Cependant, dit-il, dans l'E-

Digitized by Google

popée comme dans l'*Ode*, le poète ſe donne pour inſpiré » ; & de là il conclut que le ſtyle de l'*Ode* eſt le même que celui de l'Epopée. Cette équivoque eſt de conſéquence ; mais il eſt facile de la lever. Dans l'Epopée, on ſuppoſe le poète inſpiré, au lieu qu'on le croit poſſédé dans l'*Ode*.

Muſe, dis-moi la colère d'Achille.

La Muſe raconte, & le poète écrit : voilà l'inſpiration tranquille.

Eſt-ce l'Eſprit divin qui s'empare de moi ?
C'eſt lui-même.

Voilà l'inſpiration prophétique. Mais il faut bien ſe conſulter avant de prendre un ſi rapide eſſor : par exemple, il ne convient pas à celui qui va décrire un cabinet de médailles ; & après avoir dit, comme La Motte,

Docte fureur, divine ivreſſe,
En quels lieux m'as-tu tranſporté ?

l'on ne doit pas tomber dans de froides réflexions ſur l'incertitude & l'obſcu-

Digitized by Google

rité des inscriptions & des emblêmes.

Le haut ton séduit les jeunes gens, parce qu'il marque l'enthousiasme : mais le difficile est de le soutenir ; & plus l'essor est présomptueux, plus la chute sera risible.

L'air du délire est encore un ridicule que les poètes se donnent, faute d'avoir réfléchi sur la nature de l'*Ode*. Il est vrai qu'elle a le choix entre toutes les progressions naturelles des sentimens & des idées, avec la liberté de franchir les intervalles que la réflexion peut remplir : mais cette liberté a des bornes ; & celui qui prend un délire insensé pour l'enthousiasme, ne le connoît pas.

L'enthousiasme est, comme je l'ai dit, la pleine illusion où se plonge l'ame du poète. Si la situation est violente, l'enthousiasme est passionné : si la situation est voluptueuse, c'est un sentiment doux & calme. *Voyez* ENTHOUSIASME.

Ainsi, dans l'*Ode*, l'ame s'abandonne ou à l'imagination ou au sentiment. Mais la marche du sentiment est donnée par

Digitized by Google

la nature ; & ſi l'imagination eſt plus libre, c'eſt un nouveau motif pour lui laiſſer un guide qui l'éclaire dans ſes écarts.

On ne doit jamais écrire ſans deſſein ; & ce deſſein doit être bien conçu avant que l'on prenne la plume, afin que la réflexion ne vienne pas ralentir la chaleur du génie. Entendez un muſicien habile préluder ſur des touches harmonieuſes : il ſemble voltiger en liberté d'un mode à l'autre, mais il ne ſort point du cercle étroit qui lui eſt preſcrit par la nature : l'art ſe cache, mais il le conduit ; & dans ce déſordre tout eſt régulier. Rien ne reſſemble mieux à la marche de l'*Ode*. Gravina en donne une idée encore plus grande, en parlant de Pindare, dont il ſemble avoir pris le ſtyle pour le louer plus magnifiquement. « Pindare, dit-il, pouſſe ſon vaiſſeau ſur le ſein de la mer : il déploie toutes les voiles, il affronte la tempête & les écueils : les flots ſe ſoulèvent & ſont prêts à l'engloutir ; déjà il a diſparu à la vue du ſpectateur, lorſque

Digitized by Google

tout à coup il s'élance du milieu des eaux, & arrive heureuſement au rivage».

Cette allégorie, en déguiſant le défaut eſſentiel de Pindare, ne laiſſe pas de caractériſer l'*Ode*, dont l'artifice conſiſte à cacher une marche régulière ſous l'air de l'égarement, comme l'artifice de l'apologue conſiſte à cacher un deſſein rempli de ſageſſe, ſous l'air de la naïveté. Mais ces idées, vagues dans les préceptes, ſont plus ſenſibles dans les exemples. Etudions l'art du poète dans ces belles *Odes* d'Horace: *Juſtum & tenacem*, &c. *Deſcende cælo*, &c. *Cælo tonantem*, &c.

Dans l'une, Horace vouloit combattre le deſſein propoſé de relever les murs de Troie, & d'y transférer le ſiége de l'Empire. Voyez le tour qu'il a pris. Il commence par louer la conſtance dans le bien. C'eſt par-là, dit-il, que Pollux, Hercule, Romulus lui-même s'eſt élevé au rang des dieux. Mais quand il fallut y admettre le fondateur de Rome, Junon parla dans le conſeil des immortels, & dit qu'elle vouloit bien oublier que Ro-

Digitized by Google

mulus fut le ſang des Troyens, & conſentir à voir dans leurs neveux les vainqueurs & les maîtres du monde, pourvu que Troie ne ſortît jamais de ſes ruines & que Rome en fût ſéparée par l'immenſité des mers. Cette *Ode* eſt, pour la ſageſſe du deſſein, un modèle peut-être unique ; mais ce qu'elle a de prodigieux, c'eſt qu'à meſure que le poète approche de ſon but, il ſemble qu'il s'en écarte, & qu'il a rempli ſon objet lorſqu'on le croit tout à fait égaré.

Dans l'autre, il veut faire ſentir à Auguſte l'obligation qu'il a aux Muſes, non ſeulement d'avoir embelli ſon repos, mais de lui avoir appris à bien uſer de ſa fortune & de ſa puiſſance. Rien n'étoit plus délicat, plus difficile à manier. Que fait le poète ? D'abord il s'annonce comme le protégé des Muſes. Elle ont pris ſoin de ſa vie dès le berceau ; elles l'ont ſauvé de tous les périls ; il eſt ſous la garde de ces divinités tutélaires ; & en actions de grâces, il chante leurs louanges. Dès lors il lui eſt permis de leur attribuer

Digitized by Google

tout le bien qu'il imagine, & en particulier la gloire de préſider aux conſeils d'Auguſte, de lui inſpirer la douceur, la généroſité, la clémence :

Vos lene conſilium & datis, & dato
Gaudetis almæ.

Mais de peur que la vanité de ſon héros n'en ſoit bleſſée, il ajoute qu'elles n'ont pas été moins utiles à Jupiter lui-même dans la guerre contre les Titans ; & ſous le nom de Jupiter & des divinités céleſtes qui préſident aux Arts & aux Lettres, il repréſente Auguſte environné d'hommes ſages, humains, pacifiques, qui modèrent dans ſes mains l'uſage de la force, *de la force*, dit le poète, *l'inſtigatrice de tous les forfaits*,

Vires omne nefas animo moventes.

Dans la troiſième, veut-il louer les triomphes d'Auguſte & l'influence de ſon génie ſur la diſcipline des armées romaines ; il fait voir le ſoldat, fidèle, vaillant, invincible ſous ſes drapeaux, il le fait voir, ſous Craſſus, lâche déſer-

Digitized by Google

teur de sa patrie & de ses dieux, s'alliant avec les parthes, & servant sous leurs étendarts. Il va plus loin, il remonte aux beaux jours de la république ; & dans un discours plein d'héroïsme, qu'il met dans la bouche de Régulus, il représente les anciens romains posant les armes & recevant des chaînes de la main des carthaginois, en opposition avec les romains du temps d'Auguste, vainqueurs des parthes, & qui vont, dit-il subjuguer les bretons.

Cet art de flatter est comme imperceptible : le poète n'a pas même l'air de s'apercevoir du parallèle qu'il présente. On le prendroit pour un homme qui s'abandonne à son imagination, & qui oublie les triomphes présens, pour s'occuper des malheurs passés. Tel est le prestige de l'*Ode*.

C'est là qu'un beau désordre est un effet de l'art.

En réfléchissant sur ces exemples, on voit que l'imagination, qui semble égarer le poète, pouvoit prendre mille au-

Digitized by Google

tres routes ; au lieu que dans l'*Ode*, où le ſentiment domine, la liberté du génie eſt réglée par les lois que la nature a preſcrites aux mouvemens du cœur humain.

L'ame a ſon tact comme l'oreille ; elle a ſa méthode comme la raiſon : or chaque ſon a un générateur, chaque conſéquence un principe ; de même chaque mouvement de l'ame a une force qui le produit, une impreſſion qui le détermine. Le déſordre de l'*Ode* pathétique ne conſiſte donc pas dans le renverſement de cette ſucceſſion, ni dans l'interruption totale de la chaîne, mais dans le choix de celle des progreſſions naturelles, qui eſt la moins familière, la plus inattendue, &, s'il ſe peut, en même temps la plus favorable à la Poéſie : j'en vais donner un exemple pris du même poète latin.

Virgile s'embarque pour Athènes. Horace fait des vœux pour ſon ami, & recommande à tous les dieux favorables aux matelots ce navire où il a dépoſé la plus chère moitié de lui-même. Mais tout à coup le voyant en mer, il ſe peint les

Digitized by Google

dangers qu'il court, & sa frayeur les exagère. Il ne peut concevoir l'audace de celui qui le premier osa s'abandonner, sur un fragile bois, à cet élément orageux & perfide. Les dieux avoient séparé les divers climats de la terre par le profond abîme des mers : l'impiété des hommes a franchi cet obstacle ; & voilà comme leur audace ose enfreindre toutes les lois. Que peut-il y avoir de sacré pour eux ? Ils ont dérobé le feu du ciel ; & de là ce déluge de maux qui ont inondé la terre & précipité les pas de la mort. N'a-t-on pas vu Dédale traverser les airs, Hercule forcer les demeures sombres ? Il n'est rien de trop pénible, de trop périlleux pour les hommes. Dans notre folie, nous attaquons le ciel, & nos crimes ne permettent pas à Jupiter de poser un moment la foudre.

Quelle est la cause de cette indignation ? Le danger qui menace les jours de Virgile : cette frayeur, ce tendre intérêt qui occupe l'ame du poète, est comme le ton fondamental de toutes les modula-

Digitized by Google

tions de cette *Ode*, à mon gré le chef-d'œuvre d'Horace dans le genre paſſionné, qui eſt le premier de tous les genres.

J'ai dit que la ſituation du poète & la nature de ſon ſujet déterminent le ton de l'*Ode*. Or ſa ſituation peut être, ou celle d'un homme inſpiré qui ſe livre à l'impulſion d'une cauſe ſurnaturelle, *velox mente novâ ;* ou celle d'un homme que l'imagination ou le ſentiment domine, & qui ſe livre à leurs mouvemens. Dans le premier cas, il doit ſoutenir le merveilleux de l'inſpiration par la hardieſſe des images & la ſublimité des penſées : *nil mortale loquar.* On en voit des modèles divins dans les prophêtes : tel eſt le cantique de Moïſe, que le ſage Rollin a cité ; tels ſont quelques-uns des pſeaumes de David, que Rouſſeau a paraphraſés avec beaucoup d'harmonie & de pompe ; telle eſt la prophétie de Joad dans l'*Athalie* de l'illuſtre Racine, le plus beau morceau de Poéſie lyrique qui ſoit ſorti de la main des hommes, &

Digitized by Google

auquel il ne manque, pour être une *Ode* parfaite, que la rondeur des périodes dans la contexture des vers.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même: il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

Cieux, écoutez ma voix; Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfans & ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

Quelle

Digitized by Google

Quelle Jéruſalem nouvelle
Sort du fond du déſert brillante de clarté,
Et porte ſur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jéruſalem renaît plus charmante & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a point portés?
Lève, Jéruſalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi proſternés,
De tes pieds baiſent la pouſſière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une ſainte ferveur
Sentira ſon ame embraſée!
Cieux, répandez votre roſée,
Et que la terre enfante ſon Sauveur.

Dans cette inſpiration, l'ordre des idées eſt le même que dans un ſimple récit: c'eſt la chaleur, la véhémence, l'élévation, le pathétique, en un mot, c'eſt le mouvement de l'ame du prophète, qui rend comme naturelle, dans l'enthouſiaſme de Joad, la rapidité des paſſages; & voilà, dans ſon eſſor le plus hardi, le plus ſublime, le ſeul égarement qui ſoit permis à l'*Ode*.

Digitized by Google

A plus forte raiſon, dans l'enthouſiaſme purement poétique, le délire du ſentiment & de l'imagination doit-il cacher, comme je l'ai dit, un deſſein régulier & ſage, où l'unité ſe concilie avec la grandeur & la variété. C'eſt peu de la plénitude, de l'abondance, & de l'impétuoſité qu'Horace attribue à Pindare, lorſqu'il le compare à un fleuve qui tombe des montagnes, & qui, enflé par les pluies, traverſe de riches campagnes :

Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Il faut, s'il m'eſt permis de ſuivre l'image, que les torrens qui viennent groſſir le fleuve ſe perdent dans ſon ſein ; au lieu que dans la plupart des *Odes* qui nous reſtent de Pindare, ſes ſujets ſont de foibles ruiſſeaux qui ſe perdent dans de grands fleuves. Pindare, il eſt vrai, mêle à ſes récits de grandes idées & de belles images ; c'eſt d'ailleurs un modèle dans l'art de raconter & de peindre en tou-

Digitized by Google

c hesrapides. Mais pour le dessein de ses *Odes*, il a beau dire qu'il rassemble une multitude de choses, afin de prévenir le dégoût de l'uniformité ; il néglige trop l'unité & l'ensemble : lui-même il ne sait quelquefois comment revenir à son héros, & il l'avoue de bonne foi. Il est facile sans doute de l'excuser par les circonstances ; mais si la nécessité d'enrichir des sujets stériles & toujours les mêmes, par des épisodes intéressans & variés, si la gêne où devoit être son génie dans ces poèmes de commande, si les beautés qui résultent de ses écarts, suffisent à son apologie, au moins n'autorisent-elles personne à l'imiter : c'est ce que j'ai voulu faire entendre.

Du reste, ceux qui ne connoissent Pindare que par tradition, s'imaginent qu'il est sans cesse dans le transport ; & rien ne lui ressemble moins : son style n'est presque jamais passionné. Il y a lieu de croire que, dans celles de ses poésies où son génie étoit en liberté, il avoit plus de véhémence ; mais dans ce que nous

Digitized by Google

avons de lui, c'eſt de tous les poètes lyriques le plus tranquille & le plus égal. Quant à ce qu'il devoit être en chantant les héros & les dieux, lorſqu'un ſujet ſublime & fécond lui donnoit lieu d'exercer ſon génie, le précis d'une de ſes *Odes* en va donner une idée : c'eſt la première de pythiques, adreſſée à Hiéron, tyran de Syracuſe, vainqueur dans la courſe des chars.

« Lyre d'Apollon, dit le poète, c'eſt toi qui donnes le ſignal de la joie, c'eſt toi qui préludes au concert des Muſes. Dès que tes ſons ſe font entendre, la foudre s'éteint, l'aigle s'endort ſous le ſceptre de Jupiter ; ſes aîles rapides s'abaiſſent des deux côtés, relâchées par le ſommeil ; une ſombre vapeur ſe répand ſur le bec recourbé du roi des oiſeaux, & appeſantit ſes paupières ; ſon dos s'élève & ſon plumage s'enfle au doux frémiſſement qu'excitent en lui tes accords. Mars, l'implacable Mars, laiſſe tomber ſa lance, & livre ſon cœur à la volupté. Les dieux mêmes ſont ſenſibles

Digitized by Google

au charme des vers inspirés par le sage Apollon, & émanés du sein profond des Muses. Mais ceux que Jupiter n'aime pas, ne peuvent souffrir ces chants divins. Tel est ce géant à cent têtes, ce Typhée accablé sous le poids de l'Ætna, de ce mont, colonne du ciel, qui nourrit des neiges éternelles, & du flanc duquel jaillissent à pleines sources des fleuves d'un feu rapide & brillant. L'Ætna vomit le plus souvent des tourbillons d'une fumée ardente; mais la nuit, des vagues enflammées coulent de son sein & roulent des rochers avec un bruit horrible jusques dans l'abîme des mers. C'est ce monstre rampant qui exhale ces torrens de feu: prodige incroyable pour ceux qui entendent raconter aux voyageurs, comment, enchaîné dans les gouffres profonds de l'Ætna, le dos courbé de ce géant ébranle & soulève sa prison, dont le poids l'écrase sans cesse ».

De là Pindare passe à l'éloge de la Sicile & d'Hiéron, fait des vœux pour l'une & pour l'autre, & finit par exhorter

Digitized by Google

son héros à fonder son règne sur la justice & la vertu.

Il n'est guère possible de rassembler de plus belles images ; & la foible esquisse que j'en ai donnée, suffit, je crois, pour le persuader. Mais comment sont-elles amenées ? Typhée & l'Ætna, à propos des vers & du chant ; l'éloge d'Hiéron, à propos de l'Ætna & de Typhée ; voilà la marche de Pindare. Ses liaisons le plus souvent ne sont que dans les mots, & dans la rencontre accidentelle & fortuite des idées. Ses aîles, pour me servir de l'image d'Horace, sont attachées avec de la cire ; & quiconque voudra l'imiter éprouvera le destin d'Icare. Aussi voyez dans l'*Ode* à la louange de Drusus, *Qualem ministrum*, &c., avec quelle précaution, quelle sagesse le poète latin suit les traces du poète grec.

« Tel que le gardien de la foudre, l'aigle à qui le roi des dieux a donné l'empire des airs, l'aigle est d'abord chassé de son nid par l'ardeur de la jeu-

Digitized by Google

neſſe & la vigueur de ſon naturel. Il ne connoît point encore l'uſage de ſes forces ; mais déjà les vents lui ont appris à ſe balancer ſur ſes aîles timides. Bientôt d'un vol impétueux il fond ſur les bergeries. Enfin le déſir impatient de la proie & des combats le lance contre les dragons, qui, enlevés dans les airs, ſe débattent ſous ſes griffes tranchantes. Ou tel qu'une biche, occupée au pâturage, voit tout à coup paroître un jeune lion que ſa mère a écarté de ſa mamelle & qui vient eſſayer au carnage une dent nouvelle encore ; tels les habitans des Alpes ont vu dans la guerre le jeune Druſus. Ces peuples, long-temps & partout vainqueurs, ces peuples vaincus à leur tour par l'habileté prématurée de ce héros, ont reconnu ce que peut un naturel formé ſous de divins auſpices, & l'influence de l'ame d'Auguſte ſur les neveux des Nérons. Des grands hommes naiſſent les grands hommes. Les taureaux, les courſiers héritent de la vigueur de leurs pères. L'aigle audacieux n'en-

Digitized by Google

gendre point la timide colombe. Mais dans l'homme, c'eſt à l'inſtruction à faire éclore le germe des vertus naturelles, & à la culture à leur donner des forces. Sans l'habitude des bonnes mœurs, la nature eſt bientôt dégradée. O Rome ! que ne dois-tu pas aux Nérons ? Témoins le fleuve Métaure, & Aſdrubal vaincu ſur ſes bords, & l'Italie, dont ce beau jour, ce jour ſerein diſſipa les ténèbres. Juſqu'alors le cruel africain ſe répandoit dans nos villes comme la flamme dans les forêts, ou le vent d'orient ſur les mers de Sicile. Mais depuis, la jeuneſſe romaine marcha de victoire en victoire, & les temples ſaccagés par la fureur impie des carthaginois, virent leurs autels relevés. Le perfide Annibal dit enfin : Nous ſommes des cerfs timides en proie à des loups raviſſans. Nous les pourſuivons, nous, dont le plus beau triomphe eſt de pouvoir leur échapper ! Ce peuple qui, fuyant Troie enflammée, à travers les flots, apporta dans les villes d'Auſonie ſes dieux, ſes enfans, ſes vieillards,

Digitized by Google

semblable aux forêts qui renaissent sous la hache qui les dépouille, ce peuple se reproduit au milieu des débris & du carnage, & reçoit du fer même qui le frappe une force, une vigueur nouvelle. L'hydre mutilée renaissoit moins obstinément sous les coups d'Hercule, indigné de se voir vaincu. Thèbes & Colchos n'ont jamais vu de monstre plus terrible. Vous le submergez, il reparoît plus beau; vous luttez contre lui, il se relève de sa chute; il terrasse son vainqueur, sans se donner même le temps de l'affoiblir. Non, je n'enverrai plus à Carthage les nouvelles de mes triomphes; tout est perdu, tout est désespéré par la défaite d'Asdrubal».

Il faut avouer qu'Horace doit à Pindare cet art d'agrandir ses sujets; mais les éloges qu'il donne à son maître ne l'ont pas aveuglé sur le manque de liaison qui étoit le défaut de Pindare, dont il avoit à se garantir en l'imitant.

Nous avons peu de ces exemples d'un délire naturel & vrai: je vois presque partout le poète qui compose, & c'est là

Digitized by Google

ce qu'on doit oublier : *Unus idemque omnium finis perſuaſio* (Scaliger) : je le répéterai ſans ceſſe.

L'air de vérité fait le charme des poéſies de Chaulieu : on voit qu'il penſe comme il écrit, & qu'il eſt tel qu'il ſe peint lui-même. On ne s'attend pas à le voir cité à côté de Pindare & d'Horace ; je ne connois cependant aucune *Ode* françoiſe qui rempliſſe mieux l'idée d'un beau délire, que ce morceau de ſon épître au chevalier de Bouillon :

Heureux qui, ſe livrant à la Philoſophie,
A trouvé dans ſon ſein un aſile aſſuré ;

juſqu'à ces vers,

Je ſais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.

Paſſons-lui les négligences, les longueurs, le défaut d'harmonie ; quelle marche libre & naturelle ! quels mouvemens ! quels tableaux ! l'heureux enchaînement, le beau cercle d'idées ! l'aimable & touchante poéſie ! Celui qui eſt ſenſible aux

Digitized by Google

beautés de l'art eſt ſaiſi de joie, & celui qui eſt ſenſible aux mouvemens de la nature, eſt ſaiſi d'attendriſſement en liſant ce morceau, comparable aux plus belles *Odes* d'Horace.

Nous avons tous droit d'exiger du poète qu'il nous parle le langage de la nature, & qu'il nous mène par les routes du ſentiment & de la raiſon. Il vaut cependant mieux s'égarer quelquefois, que d'y marcher d'un pas trop craintif, comme on a fait le plus ſouvent dans ce genre tempéré, qu'on appelle l'*Ode philoſophique*. Son mouvement naturel eſt celui de l'éloquence véhémente, c'eſt-à-dire, du ſentiment & de l'imagination, animés par de grands objets. Par exemple, Tyrtée appelant aux combats les ſpartiates, & Démoſthène les athéniens, doivent parler le même langage; à cela près que l'expreſſion du poète doit être encore plus hardie & plus impétueuſe que celle de l'orateur.

Une *Ode* froidement raiſonnée eſt le plus mauvais de tous les poèmes: ce n'eſt

Digitized by Google

pas le fond du raiſonnement qu'il en faut bannir, mais la forme dialectique. « Cet enchaînement de diſcours qui n'eſt lié que par le ſens », & que La Bruyère attribue au ſtyle des femmes, eſt celui qui convient ici à l'*Ode*. Les penſées y doivent être en images ou en ſentimens, les expoſés en peintures, les preuves en exemples. Raimond de Saint-Mard a eu quelque raiſon de reprocher à Rouſſeau une marche trop didactique. Mais il donne à La Motte ſur Rouſſeau une préférence évidemment injuſte. La première qualité d'un poème eſt la poéſie, c'eſt-à-dire, la chaleur, l'harmonie, & le coloris : il y en a dans les *Odes* de Rouſſeau ; il n'y en a point dans celles de La Motte. Il manquoit à Rouſſeau d'être philoſophe & ſenſible ; ſon génie (s'il en eſt ſans beaucoup d'ame) étoit dans ſon imagination : mais avec cette faculté imitative, il s'eſt élevé au ton de David ; & perſonne, depuis Malherbe, n'a mieux ſenti que Rouſſeau la coupe de notre vers lyrique. La Motte penſe

Digitized by Google

davantage ; mais il ne peint presque jamais, & la dureté de ses vers est un supplice pour l'oreille. On ne conçoit pas comment l'auteur d'*Inès* a si peu de chaleur dans ses *Odes*. Il étoit persuadé sans doute qu'il n'y falloit que de l'esprit ; & le succès incompréhensible de ses premières *Odes* ne fit que l'engager plus avant dans l'opinion qui l'égaroit.

Comment un écrivain aussi judicieux, en étudiant Pindare, Horace, Anacréon, ne s'est-il pas détrompé de la fausse idée qu'il avoit prise du genre dont ils sont les modèles ? comment s'est-il mépris au caractère même de ces poètes, en tâchant de les imiter ? Il fait de Pindare un extravagant qui parle sans cesse de lui ; il fait d'Horace, qui est tout images & sentimens, un froid & subtil moraliste ; il fait du voluptueux, du naïf, du léger Anacréon, un bel esprit qui s'étudie à dire des gentillesses.

Si La Motte est didactique, il l'est plus que Rousseau, & l'est avec moins d'agrément : s'il s'égare, c'est avec un sang

Digitized by Google

froid qui rend ſon enthouſiaſme riſible ; les objets qu'il parcourt ne ſont liés que par des *que vois-je ? & que vois-je encore ?* C'eſt une galerie de tableaux, &, qui pis eſt, de tableaux mal peints. Ce n'eſt pas ainſi que l'imagination d'Horace voltigeoit ; ce n'eſt pas même ainſi que s'égaroit celle de Pindare. Si l'un ou l'autre abandonnoit ſon ſujet principal, il s'attachoit du moins à ſon épiſode, & ne ſe jetoit point au haſard ſur tout ce qui ſe préſentoit à lui.

La Motte n'eſt pas plus heureux lorſqu'il imite Anacréon ; il avoue lui-même qu'il a été obligé de ſe feindre un amour chimérique, & d'adopter des mœurs qui n'étoient pas les ſiennes : ce n'étoit pas le moyen d'imiter celui de tous les poëtes anciens qui avoit le plus de naturel.

Mais avant de paſſer à l'*Ode* anacréontique, rendons juſtice à Malherbe. C'eſt à lui que l'*Ode* eſt redevable des progrès qu'elle a faits parmi nous. Non ſeulement il nous a fait ſentir le premier

Digitized by Google

de quelle cadence & de quelle harmonie les vers françois étoient ſuſceptibles ; mais, ce qui me ſemble plus précieux encore, il nous a donné des modèles dans l'art de varier & de ſoutenir les mouvemens de l'*Ode*, d'y répandre la chaleur d'une éloquence véhémente, & ce déſordre apparent des ſentimens & des idées, qui fait le ſtyle paſſionné. Liſez les premières ſtances de l'*Ode* qui commence par ces vers :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai diſcours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?

Le ſtyle en a vieilli ſans doute ; mais pour les mouvemens de l'ame, l'*Ode* françoiſe n'a eu rien encore de plus ſenſible ni de plus véhément.

On a raiſon de citer avec éloge ſon *Ode* à *Louis XIII :* pleine de verve, riche en images, variée dans ſes mouvemens, elle a cette marche libre & fière qui convient à l'*Ode* héroïque. Seulement, je n'aime pas à voir un poète ex-

Digitized by Google

citer son roi à la vengeance contre ses sujets. Les Muses sont des divinités bienfaisantes & conciliatrices ; il leur appartient d'apprivoiser les tigres, & non pas de rendre les hommes cruels.

Ce n'est pas que l'*Ode* ne soit quelquefois guerrière ; mais c'est la valeur qu'elle inspire, c'est le mépris de la mort, c'est l'amour de la patrie, de la liberté, de la gloire ; & dans ce genre les chants prussiens sont à la fois des modèles d'enthousiasme & de discipline. Le poète éloquent qui les a faits, & le héros qui prend soin qu'on les chante, ont également bien connu l'art de remuer les esprits.

Si l'on savoit diriger ainsi tous les genres de Poésie vers leur objet politique ; ce don de séduire & de plaire, l'instruire & de persuader, d'exalter l'imagination, d'attendrir & d'élever l'ame, de dominer enfin les hommes par l'illusion & le plaisir, ne seroit rien moins qu'un frivole jeu.

Je viens de considérer l'*Ode* dans toute son étendue ; mais quelquefois réduite à

Digitized by Google

un seul mouvement de l'ame, elle n'exprime qu'un tableau. Telles sont les *Odes* voluptueuses dont Anacréon & Sapho nous ont laissé des modèles parfaits.

Un naturel aimable fait l'essence de ce genre ; & celui qui a dit d'Anacréon que la persuasion l'accompagne, *Suada Anacreontem sequitur*, a peint le caractère du poète & du Poème en même temps.

Après La Fontaine, celui de tous les poètes qui est le mieux dans sa situation, & qui communique le plus d'illusion qu'il se fait à lui-même, c'est, à mon gré, Anacréon. Tout ce qu'il peint, il le voit ; il le voit, dis-je, des yeux de l'ame ; & l'image qu'il fait éclore est plus vive que son objet. Dans sa tasse a-t-on représenté Vénus fendant les eaux à la nage ; le poète, enchanté de ce tableau, l'anime ; son imagination donne au bas-relief la couleur & le mouvement.

Trahit ante corpus undam ;
Secat inde fluctus ingens
Roseis deæ quod unum

Digitized by Google

Supereminet papillis,
Tenero subestque collo :
Medio deinde sulco,
Quasi lilium implicatum
Violis, renidet illa,
Placidum maris per æquor.

Horace, le digne émule de Pindare & d'Anacréon, a fait le partage des genres de l'*Ode*. Il attribue à la lyre de Pindare les louanges des dieux & des héros ; & à celle d'Anacréon, le charme des plaisirs, les artifices de l'amour, ses jaloux transports & ses tendres alarmes.

Et side Teïa
Dices laborantem in uno
Penelopen vitreamque Circen.

L'*Ode* anacréontique rejette ce que la passion a de sinistre. On peut l'y peindre dans toute son ivresse, mais avec les couleurs de la volupté. L'*Ode* de Sapho, que Longin a citée & que Boileau a si bien traduite, est le modèle peut être inimitable d'un amour à la fois voluptueux & brûlant.

Du reste, les tableaux les plus rians

Digitized by Google

de la nature, les mouvemens les plus ingénus du cœur humain, l'enjoûment, le plaiſir, la molleſſe, la négligence de l'avenir, le doux emploi du préſent, les délices d'une vie dégagée d'inquiétudes, l'homme enfin ramené par la Philoſophie aux jeux de ſon enfance; voilà les ſujets que choiſit la Muſe d'Anacréon. Le caractère & le génie du françois lui ſont favorables : auſſi a-t-elle daigné nous ſourire.

Nous avons peu d'*Odes* anacréontiques dans le genre voluptueux, encore moins dans le genre paſſionné ; mais beaucoup dans le genre galant, délicat, ingénieux, & tendre. Tout le monde ſait par cœur celle de Bernard,

Tendres fruits des pleurs de l'Aurore, *&c.*

En voici une du même auteur, qui n'eſt pas auſſi connue, & qu'on peut citer à côté de celles d'Anacréon :

Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Licoris un jour :
Donne, que je réduiſe en poudre

Le temple ou j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais !

Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens :
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poiſon des amans.

Ah ! ſi dans ma fureur extrême
Je tenois ce monſtre odieux !...
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

Venge-toi ; punis, ſi tu l'oſes.
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère,
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,
En frappant d'une main légère,
Craignoit encore de le bleſſer.

Le ſentiment, la naïveté, l'air de la négligence, & une certaine molleſſe voluptueuſe dans le ſtyle, font le charme de l'*Ode* anacréontique ; & Chaulieu,

Digitized by Google

dans ce genre, auroit peut-être effacé Anacréon lui-même, si, avec ces grâces qui lui étoient naturelles, il eût voulu se donner le soin d'être moins diffus & plus châtié. Quoi de plus doux, de plus élégant que ces vers à M. de la Farre ?

O toi ! qui de mon ame est la chère moitié ;
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens d'une maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié ;
La Farre, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds ;
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bientôt nous essuîrons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grand pas
J'entre dans ce sentier obscur & difficile
Qui va me conduire là-bas
Rejoindre Catule & Virgile.
Là sont des berceaux toujours verts.
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie ;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La Muse qu'ils avoient laissée ;
Et comme elle fut sagement,
Par la Paresse autorisée,
Préférer avec agrément,

Digitized by Google

Au tour brillant de la penſée,
La vérité du ſentiment.

Voltaire a joint à ce beau naturel de Chaulieu plus de correction & de coloris; & ſes poéſies familières ſont pour la plupart d'excellens modèles de la gaîté noble & de la liberté qui doivent régner dans l'*Ode* anacréontique.

Le temps de l'*Ode* bachique eſt paſſé. C'étoit autrefois la mode de chanter à table. Les poètes compoſoient le verre à la main, & leur ivreſſe n'étoit pas ſimulée. Cet heureux délire a produit des chanſons pleines de verve & d'enthouſiaſme. J'en ai cité quelques exemples dans l'*article* de la CHANSON. En voici deux qu'Anacréon n'eût pas déſavouées:

Je ne changerois pas, pour la coupe des rois,
Le petit verre que tu vois:
Ami, c'eſt qu'il eſt fait de la même fougère
Sur laquelle cent fois
Repoſa ma bergère.

L'autre roule ſur la même idée; mais le même ſentiment n'y eſt pas.

Digitized by Google

Vous n'avez pas, humble fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps :
Mais leurs beautés ne durent guère,
Les vôtres plaisent en tout temps.
Vous offrez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amans,
Aux buveurs vous servez de verre.

Dans tous les genres que je viens de parcourir, non seulement l'*Ode* est dramatique dans la bouche du poète ; mais elle le devient expressément, lorsque le poète introduit & fait parler un autre personnage : on en voit des exemples dans Pindare, dans Anacréon, dans Sapho, dans Horace, &c. Mais celui-ci est, je crois, le premier qui ait mis l'*Ode* en dialogue ; & l'exemple qu'il en a laissé, *Donec gratus eram tibi*, est un modèle de délicatesse. *Voy.* LYRIQUE & CHANSON.

OPÉRA. Le caractère de ce spectacle a si fort varié depuis quelque temps, qu'il seroit difficile de le bien définir, à moins d'en distinguer deux genres, l'un

Digitized by Google

pris dans l'hypothèse du merveilleux, l'autre réduit à la simple nature. J'examinerai l'un & l'autre ; & après en avoir balancé les avantages réciproques, je tâcherai de les concilier.

Le premier de ces deux systêmes fut celui de l'*Opéra* françois, inventé par Quinault & perfectionné par son inventeur. Voici quelle en est l'hypothèse.

Le caractère de l'Epopée est de transporter la scène de la Tragédie dans l'imagination du lecteur. Là, profitant de l'étendue de son théâtre, elle agrandit & varie ses tableaux, se répand dans la fiction, & manie à son gré tous les ressorts du merveilleux. Dans l'*Opéra*, la Muse dramatique, à son tour, jalouse des avantages que la Muse épique a sur elle, essaye de marcher son égale ou plutôt de la surpasser, en réalisant pour les yeux ce qui, dans les récits, ne se peint qu'en idée. Pour bien concevoir ces deux révolutions, supposez qu'on ait vu sur le théâtre une Reine de Phénicie, qui, par ses grâces & sa beauté, eût attendri, intéressé

intéreſſé pour elle les chefs les plus vaillans de l'armée de Godefroi, en eût même attiré quelques-uns dans ſa Cour, y eût donné aſile au fier Renaud dans ſa diſgrâce, l'eût aimé, eût tout fait pour lui, & l'eût vu s'arracher aux plaiſirs pour ſuivre la gloire ; voilà le ſujet d'Armide en Tragédie. Le poète épique s'en empare ; & au lieu d'une Reine, tout naturellement belle, ſenſible, intéreſſante, il en fait une enchantereſſe : dès-lors, dans une action ſimple, tout devient magique & ſurnaturel. Dans Armide, le don de plaire eſt un preſtige ; dans Renaud, l'amour eſt un enchantement : les plaiſirs qui les environnent, les lieux même qu'ils habitent, ce qu'on y voit, ce qu'on y entend, la volupté qu'on y reſpire, tout n'eſt qu'illuſion ; & c'eſt le plus charmant de ſonges. Telle eſt Armide embellie des mains de la Muſe héroïque. La Muſe du théâtre la réclame & la reproduit ſur la Scène avec toute la pompe du merveilleux. Elle demande, pour varier & pour embellir ce brillant ſpecta-

Digitized by Google

cle, les mêmes licences que la Muſe épique s'eſt données ; & appelant à ſon ſecours la muſique, la danſe, la peinture, elle nous fait voir, par une magie nouvelle, les prodiges que ſa rivale ne nous a fait qu'imaginer. Telle eſt Armide ſur le Théâtre lyrique ; & voilà l'idée qu'on peut ſe former d'un ſpectacle qui réunit les preſtiges de tous les arts.

Dans ce compoſé tout eſt menſonge, mais tout eſt d'accord ; & cet accord en fait la vérité. La Muſique y fait le charme du merveilleux, le merveilleux y fait la vraiſemblance de la Muſique : on eſt dans un monde nouveau ; c'eſt la nature dans l'enchantement & viſiblement animée par une foule d'intelligences, dont les volontés ſont ſes lois.

Une intrigue nette & facile à nouer & à dénouer ; des caractères ſimples ; des incidens qui naiſſent d'eux-mêmes ; des tableaux variés ; des paſſions douces, quelquefois violentes, mais dont l'accès eſt paſſager ; un intérêt vif & touchant, mais

Digitized by Google

qui par intervalles laisse respirer l'ame : tels sont les sujet de Quinault.

La passion qu'il a préférée, est de toutes la plus féconde en images & en sentimens ; celle ou se succèdent avec le plus de naturel toutes les nuances de la Poésie, & qui réunit le plus de tableaux rians & sombres tour à tour.

L'autre système est celui d'Apostolo-Zeno & de Metastase, mais renforcé, & plus tragique que la Tragédie elle-même, c'est-à-dire, plus noir, plus sanglant, plus pressé dans le tissu de l'action, & d'une expression plus outrée, soit dans la pantomime, soit dans l'accent des passions.

Il est aisé de sentir combien ce nouveau genre a d'avantage sur le premier du côté de l'émotion ; & ce que j'ai dit de la pantomime peut s'appliquer à ce nouveau genre. C'est là, sans contredit, que la musique passionnée trouve à produire ses grands effets ; & si l'on ajoute à ces avantages l'extrême facilité d'emprunter du Théâtre françois & de celui

Digitized by Google

des grecs les Tragédies les plus intéreſſantes, & de n'avoir qu'à les réduire à leurs ſituations pittoreſques pour les accommoder au Théâtre lyrique, on s'expliquera aiſément la préférence que les poètes, les muſiciens, le public lui-même ont donnée, au moins pour quelque temps, à ce genre nouveau.

Mais l'ancien genre ne laiſſe pas d'avoir de ſon côté des avantages dignes de nos regrets, & auxquel je ne ſaurois croire qu'on ait renoncé ſans retour. Le premier de ces avantages eſt la convenance; le ſecond, la variété; & le troiſième, la richeſſe & la pompe.

Sur un théâtre où tout eſt prodige, il paroît tout ſimple que la façon de s'exprimer ait ſon charme comme tout le reſte. Mais à un ſpectacle où tout ſe paſſe comme dans la nature & ſelon l'exacte vérité, par quoi ſeroit-on préparé à entendre, comme en Italie, Fabius, Regulus, Thémiſtocle, Titus, Adrien, parler en chantant? Nous accoutumera-t-on de même à entendre les Horaces, Ca-

Digitized by Google

mille, Auguſte, Cornélie, Agrippine ou Brutus s'exprimer ainſi ? Les italiens s'y ſont habitués, me direz-vous ; je répondrai que les italiens n'écoutent point la Scène, & ne s'occupent que du chant.

Quelques-unes de nos Tragédies, dont les ſujets tiennent au merveilleux, répugnent moins à la forme lyrique : il en reſte encore au Théâtre françois cinq ou ſix dont l'action eſt réductible en pantomime, & qui peuvent ſouffrir l'eſpèce de mutilation que l'on exerce à l'*Opéra*. Mais quand celles-ci auront été gâtées, on ſera obligé d'inventer ſoi-même ; & Corneille, Racine, & Voltaire ne ſeront plus défigurés.

Voltaire, dans ſes derniers jours, ne pouvoit voir ſans un violent chagrin qu'on ſe permît ainſi d'eſtropier nos belles Tragédies. Il entendoit parler d'Electre ; il trembloit pour Alzire, pour Sémiramis, pour Tancrède, & pour l'Orphelin de la Chine ; & à ce propos on a feint qu'en s'adreſſant à la Muſe

Digitized by Google

lyrique, il lui avoit parlé en ces mots:

D'un ſuppliant à ſon heure dernière,
Muſe, dit-il, écoutez la prière.
Daignez laiſſer tout ſon enchantement
A l'*Opéra*, lieu magique & charmant,
« Où les beaux vers, la danſe, la muſique
» L'art de tromper les yeux par les couleurs,
» L'art plus heureux de ſéduire les cœurs
» De cent plaiſirs font un plaiſir unique ».
La Tragédie a ſon trône à Paris:
Nous arracher des larmes & des cris,
C'eſt ſon partage: elle eſt terrible & ſombre,
C'eſt ſon génie; elle ne permet pas
Que les plaiſirs accompagnent ſes pas:
Sur des tombeaux elle gémit dans l'ombre.
Laiſſez-la donc aux pleurs s'abandonner.
De temps en temps vous ſerez ſa rivale;
Mais votre plainte aura quelque intervalle,
Et les amours viendront vous couronner.
Toujours auſtère en ſa mâle énergie,
Elle n'a point de fête à nous donner.
Son éloquence eſt ſa ſeule magie.
Sur ſon Théâtre, où règne la douleur,
On n'attend point ces doux momens de joie,
Ce calme heureux où l'ame ſe déploie,
Où l'eſpérance interrompt la douleur.
Vous vous plaiſez à cet heureux mélange.
A tout moment vous voulez que tout change;
De vos tableaux conſervez la couleur.

Digitized by Google

En sons notés faire mugir Oreste,
Changer Œdipe en acteur d'*Opéra*,
La coupe en main faire chanter Thieste,
C'est faire un monstre, & quelqu'un le fera.
Ce n'est pas tout, le Velche applaudira;
Et si le goût n'y met d'heureux obstacles,
Sur les débris de nos deux grands Spectacles
La barbarie enfin triomphera.

Si au théâtre des illusions & des illusions agréables, on ne porte plus que des sens blasés & que des ames engourdies; & si, pour sortir d'une espèce d'assoupissement léthargique, on a besoin de rapides secousses & de violentes agitations, il n'est pas douteux que les compositeurs feront bien de tâcher sans cesse à produire ce qu'on appelle aujourd'hui exclusivement des *effets*; mais en serions-nous réduits là, & de douces émotions ne sont-elles plus des *effets* pour nous? Je sais bien que cette douceur sans mélange de force seroit de la mollesse, & finiroit bientôt par dégénérer en langueur; mais il y a loin de ce mélange à la continuité d'un spectacle triste & funeste d'un bout à l'autre. C'est ce qu'on a fait

Digitized by Google

dire à Piccini, en parlant d'Atys qu'on lui avoit défendu de mettre en musique, parce qu'il n'étoit pas, disoit-on, assez fort.

Hélas ! disoit le chantre d'Ausonie,
Atys me plaît, il m'inspire, il m'émeut.
Laissez-le moi. Chacun suit son génie :
On ne fait bien qu'en faisant ce qu'on veut.
Vous demandez que je sois pathétique ;
Je le serai, mais non pas frénétique :
Le chant n'est pas un long cri de douleur,
Et ma palette a plus d'une couleur.
D'un lieu charmant, que le plaisir décore,
Pourquoi bannir la tendre volupté ?
Atys ressemble à ces beaux jours d'été :
D'un doux éclat il brille à son aurore.
Vers le midi, sous un ciel plus brûlant,
On voit l'orage avancer à pas lents ;
Mais sous l'ormeau l'on peut danser encore.
Enfin le soir, un nuage orageux
Tonne, épouvante, & dissipe les jeux.
Vernet & moi, nous aimons ces contrastes ;
Et n'en déplaise aux froids enthousiastes
Du genre noir, j'oserois parier
Qu'on s'ennuira de ne voir que du sombre.
Entremêlons la lumière avec l'ombre :
Le don de plaire est l'art de varier.
Laissez-moi donc, fût-ce dans l'Elégie,
Du clair-obscur employer la magie ;
Car je suis peintre, & non pas teinturier.

Digitized by Google

C'eſt par cette magie du clair-obſcur, qu'il eſt poſſible, à ce que je crois, de concilier les deux genres & d'en réunir les avantages.

Rien de plus beau ſans doute, rien de plus précieux que ces récitatifs paſſionnés, que ces airs pathétiques & déchirans dont les italiens nous ont donné tant de modèles, & dont ils ont eux-mêmes enrichi l'*Opéra* françois. Mais les paſſions violentes ne ſont pas les ſeules qui donnent lieu à une expreſſion qui touche & qui pénètre l'ame. La tendreſſe, l'inquiétude, l'eſpérance, la volupté s'animent; & c'eſt par le contraſte & la variété de ces caractères, mêles avec des paſſions plus fortes, que la mélodie enchante l'oreille, ſans la raſſaſier jamais. Or Quinault n'a preſque pas une fable qu'on ne puiſſe citer pour modèle de cette variété ſi favorable à la Muſique, lorſqu'on ſaura y accommoder ſes Poèmes, & leur donner plus d'énergie dans les momens paſſionnés. Je me borne à l'exemple de l'*Opéra* d'Alceſte.

Digitized by Google

Le Théâtre s'ouvre par les noces d'Alceſte & d'Admète, & l'alégreſſe publique règne autour de ces heureux époux. Lycomède, Roi de Scyros, déſeſpéré de voir Alceſte au pouvoir de ſon rival, feint de leur donner une fête. Il attire Alceſte ſur ſon vaiſſeau, & l'enlève en préſence d'Alcide, autre rival d'Admète, mais rival généreux & qui ſait vaincre ſon amour. A cet enlevement, le trouble & la douleur prennent la place de la joie. Alcide s'embarque avec Admète pour aller délivrer Alceſte & la venger. Lycomède, aſſiégé dans Scyros, réſiſte & refuſe de rendre ſa captive : l'effroi règne durant l'aſſaut. Alcide enfin briſe les portes, la ville eſt priſe ; Alceſte eſt délivrée, & la joie réparoît avec elle. Mais à l'inſtant la douleur lui ſuccède : on ramène Admète mortellement bleſſé ; il eſt expirant dans les bras d'Alceſte. Alors Apollon deſcend des cieux ; il annonce que ſi quelqu'un veut ſe dévouer à la mort pour lui, les deſtins conſentent qu'il vive ; & l'eſpérance vient

Digitized by Google

ſuſpendre la douleur. Cependant nul ne ſe préſente pour mourir à la place d'Admète, & c'eſt l'inſtant où il va expirer. Le trouble, l'effroi, la douleur règnent de nouveau ſur la Scène. Tout à coup paroît Admète environné de ſon peuple qui célèbre ſon retour à la vie. Il va revoir Alceſte, il eſt au comble du bonheur. Apollon a promis que les arts éleveroient un monument à la gloire de la victime qui ſe ſeroit immolée pour lui. Ce monument s'élève; & dans l'image de celle qui s'eſt dévouée à la mort, Admète reconnoît ſa femme : à l'inſtant même tout le palais retentit de ce cri de douleur : *Alceſte eſt morte !* l'alégreſſe ſe change en deuil, & Admète lui-même ne peut ſouffrir la vie que le ciel lui rend à ce prix. Mais vient Alcide, qui lui déclare l'amour qu'il avoit pour Alceſte, & lui propoſe, s'il veut la lui céder, d'aller forcer l'Enfer à la lui rendre. Admète y conſent, pourvu qu'elle vive; & l'eſpoir de revoir Alceſte ſuſpend les regrets de ſa mort. Alcide deſcend aux

Digitized by Google

Enfers ; & les obſtacles qui l'arrêtent redoublent encore l'intérêt : Pluton, touché du courage & de l'amour d'Alcide, lui permet de ramener Alceſte à la lumière ; on le revoit ſortant des enfers avec elle, & ce triomphe répand la joie dans tous les cœurs. Mais à peine Admète a-t-il revu ſon épouſe, qu'il eſt obligé de la céder ; & leurs adieux ſont mêlés de larmes. Alceſte préſente ſa main à ſon libérateur ; Admète au déſeſpoir veut s'éloigner ; Alcide l'arrête, & refuſe le prix qu'il avoit demandé.

Non non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans ſoit tyran à ſon tour.
Sur l'enfer, ſur la mort j'emporte la victoire.
Il ne manquoit plus à ma gloire
Que de triompher de l'amour.

A la place d'une fable ainſi variée, prenez l'intrigue d'une Tragédie dont l'intérêt ſoit continu, preſſant & douloureux ſans mélange & ſans intervalle ; retranchez-en tous les développemens, toutes les gradations, tous les morceaux d'éloquence poétique, & ſerrez les ſitua-

Digitized by Google

tions de manière qu'elles se pressent & se succèdent sans relâche ; alors vous aurez une suite de tableaux & de scènes très-pathétiques : rien ne languira, je l'avoue ; le spectateur se sentira remué d'un bout à l'autre de l'action ; il aura un plaisir approchant de celui que lui feroit la Tragédie ; mais ce plaisir ne sera pas l'enchantement d'une musique mélodieuse & variée dans ses tons & dans ses couleurs. Il entendra des traits d'harmonie épars & mutilés, des coups d'archet pleins d'énergie ; mais il entendra peu de chant. Un tel spectacle pourra plaire dans sa nouveauté, mais à la longue il paroîtra monotone & triste, & il laissera désirer le charme d'un spectacle fait pour enivrer tous les sens.

Cette même succession d'incidens, de situations, & de tableaux que suppose & qu'exige une Musique variée, contribue aussi à la richesse & à la pompe du spectacle ; & il n'a jamais tant de magnificence que dans le genre du merveilleux : la raison en est bien sensible.

Digitized by Google

1°. Les décorations sont une partie essentielle du spectacle de l'*Opéra*; & l'on sent combien les sujets pris dans le merveilleux sont plus favorables au décorateur & au machiniste, que les sujets pris dans l'Histoire. Le changement de lieu que les poëtes italiens se sont permis, non seulement d'un acte à l'autre, mais de scène en scène, & à tout propos, & contre toute vraisemblance, amène des décorations où l'architecture, la peinture, & la perspective peuvent éclater avec magnificence; & la grandeur des théâtres d'Italie donne un champ libre & vaste au génie des décorateurs. Mais combien plus fécond en spectacles inattendus & variés, ne doit pas être le système ou de la fable, ou de la magie!

Dans un Poème, quel qu'il soit, si les événemens sont conduits par des moyens naturels, le lieu ne peut changer que par ces moyens mêmes. Or, dans la nature, le temps, l'espace, & la vîtesse ont des rapports immuables. On peut donner quelque chose à la vîtesse; on peut

Digitized by Google

aussi étendre un peu le temps fictif au delà du réel ; mais à celà près le changement de lieu n'est permis qu'autant qu'il est possible dans les intervalles donnés. Le Poème épique a la liberté de franchir l'espace, parce qu'il a celle de franchir la durée. Il n'en est pas de même du Poème dramatique : le temps lui mesure l'espace, & la nature le mouvement. Un char, un vaisseau peut aller un peu plus ou un peu moins vîte ; le temps fictif qu'on lui accorde peut être un peu plus, ou un peu moins long : mais si on abuse de cette licence, il n'y aura plus d'illusion. Ainsi, par exemple, si le premier acte du Régulus de Métastase se passoit à Carthage, & le second à Rome ; ce Poème auroit beau être lyrique, ce changement de scène choqueroit le bon sens.

Mais dans un spectacle où le merveilleux règne, il y a deux moyens de changer de lieu qui ne sont pas dans la nature, & qui sont dans la vraisemblance. Le premier est un changement passif ; c'est

Digitized by Google

le lieu même qui se transforme, non par un accident naturel, comme lorsqu'un palais s'embrase ou qu'un temple s'écroule, mais par un pouvoir surnaturel, comme lorsqu'à la place du palais & des jardins d'Armide, paroissent tout à coup un désert, des torrens, des précipices: c'est ce qui ne peut s'opérer sans le secours du merveilleux. Le second changement est actif; & c'est dans la vîtesse du passage qu'est le prodige. On ne demande pas quel temps emploient les dragons d'Armide à traverser les airs. Leur vîtesse n'a d'autre règle que la pensée qui les suit.

2°. La danse, qui est l'une des plus brillantes décorations du spectacle lyrique, ne peut avoir lieu que dans des fêtes; & les fêtes doivent tenir à l'action, du moins comme incidens: il est naturel que les Plaisirs, les Amours, & les Grâces présentent, en dansant, à Enée les armes dont Vénus sa mère lui fait don; il est naturel que les Démons, formant un complot funeste au repos du monde,

Digitized by Google

expriment leur joie par des mouvemens furieux & terribles ; il eſt naturel que des chaſſeurs, des bergers, ou (dans le merveilleux) des nymphes, des ſylvains, des fées, des génies embelliſſent la ſcène par des jeux & par des concerts ; mais preſque toute réjouiſſance eſt exclue d'un *Opéra* dont l'action eſt grave & tragique d'un bout à l'autre : les italiens n'ont pas même tenté d'y introduire des fêtes ; & s'ils ſe donnent le plaiſir d'y voir des danſes, ce n'eſt jamais qu'au moment de l'entr'acte, & dans des ballets détachés & d'un genre contraire à celui du ſpectacle.

La difficulté de bien placer les fêtes dans l'*Opéra*, vient donc de ce que le tiſſu de l'action eſt trop ſerré & l'intérêt trop ſérieux ; & cette difficulté ſera preſque toujours invincible dans le tragique auſtère : car c'eſt le propre de la Tragédie que l'action n'ait point de relâche, que tout y inſpire la crainte ou la pitié, & que le danger ou le malheur des perſonnages intéreſſans croiſſe & redouble de ſcène en ſcène. Si donc on veut avoir

des fêtes & des danses à l'*Opéra*, ile ſt de l'eſſence de ce ſpectacle que l'action n'en ſoit affligeante ou terrible que par intervalle, & que les paſſions qui l'animent ayant des momens de repos, quelques rayons d'eſpérance & de joie viennent de temps en temps éclairer le théâtre.

Quinault, en formant le projet de réunir tous les moyens d'enchanter les yeux & l'oreille, ſentit donc bien qu'il devoit prendre ſes ſujets dans le ſyſtême de la fable ou dans celui de la magie. Par-là il rendit ſon théâtre fécond en prodiges ; il ſe facilita le paſſage de la terre aux cieux, des cieux aux enfers ; ſe ſoumit la nature, s'empara de la fiction, ouvrit à la Tragédie la carrière de l'Epopée, & réunit les avantages de l'un & de l'autre Poème en un ſeul.

Du reſte, pour juger du genre qu'a pris notre poète, il ne faut pas ſe borner à ce qu'il a fait : aucun des arts qui devoient le ſeconder n'étoit au même degré que le ſien : il a été obligé de remplir ſouvent, avec de froids épiſodes, un

Digitized by Google

temps qu'il eût mieux employé s'il avoit eu plus de secours. Il ne faut pas même le juger tel que nous le voyons au théâtre ; & sans parler de la musique, il seroit ridicule de borner l'idée qu'on doit avoir du spectacle de *Persée* & de *Phaëton*, à ce qu'on peut exécuter dans un espace aussi étroit avec aussi peu de moyens. Mais qu'on suppose la musique, la danse, la décoration, les machines, le talent des acteurs, soit pour le chant, soit pour l'action, au même degré que la partie essentielle des Poèmes d'*Atys*, de *Thésée*, ou d'*Armide* ; on aura l'idée de ce spectacle tel que l'avoit conçu le génie de l'inventeur. La théorie de ce système sera peut-être encore plus sensiblement énoncée dans les vers que voici :

Le chant lui-même est fabuleux, magique ;
Que tout soit donc magique & fabuleux
Avec le chant, tantôt sombre & tragique,
Tantôt serein, tendre, & volupteux.
Si vous voulez entendre Cornélie,
César, Brutus, Oroſmane, ou Néron,
Le viel Horace, ou la fière Emilie ;
C'est au théâtre ou fleurissoit Clairon

Digitized by Google

Qu'il faut aller. Vous cherchez la nature ;
Là tout eſt vrai dans ſa noble peinture.
Mais attirés par de plus doux accens,
Aimez-vous mieux, dans une heureuſe ivreſſe,
De tous les arts jouir par tous les ſens ?
De l'*Opéra* la Muſe enchantereſſe
Va vous cauſer ces ſonges raviſſans.
L'illuſion eſt ſon brillant empire :
Là tout s'exalte & ſe met au niveau.
N'êtes-vous pas dans un monde nouveau ?
Faites-vous donc à l'air qu'on y reſpire.
Ainſi Quinault, que l'on attaque en vain,
L'avoit conçu, ce ſpectacle divin.
Tout eſt fictif dans ſon hardi ſyſtême,
Hormis le cœur, qui ſans ceſſe eſt le même.
Ah ! plût au ciel qu'il revînt ce Quinault,
Avec ſa plume élégante & flexible,
Plier au chant le langage ſenſible
D'Atys, d'Eglé, d'Armide, & de Renaud !
Qui chantera l'Amour tendre & timide,
Si ce n'eſt pas Atys & Sangaride ?
Qui chantera l'Amour fier & jaloux,
Mieux que Roland & Médée en courroux ?
Qui chantera, ſi ce n'eſt pas Armide ?

Ce n'eſt pourtant pas encore là le dernier degré de beauté où notre *Opéra* peut atteindre. Du temps de Lulli, la Muſique ne connoiſſoit pas bien ſes forces ; & ce

Digitized by Google

langage passionné, ces accens déchirans, ces traits si énergiques de mélodie & d'harmonie, que Pergolèse, Leo, Galuppi & leurs dignes émules ont inventé depuis un demi-siècle, Lully n'en avoit point l'idée. Soit donc qu'en essayant les moyens de Lulli, Quinault se fût accommodé à la foiblesse de son art ; soit qu'ayant lui-même plus de douceur, de grâce, & de mollesse dans le génie & dans le style, que de vigueur & d'énergie, il eût suivi son propre naturel, il est certain qu'il n'a poussé aucune des passions jusqu'au degré de chaleur dont elles étoient susceptibles. Quinault n'est pas assez tragique : Metastase l'est d'avantage, mais dans quelques momens ; & ces momens sont rares. C'est de Racine & de Voltaire qu'il faut apprendre à l'être, même dans l'*Opéra* ; & sans le dépouiller de sa magnificence, sans lui ôter aucun de ses charmes, il est possible d'y répandre le feu des passions à son plus haut degré.

Mais le plus grand avantage du genre

Digitized by Google

merveilleux, c'eſt d'épargner aux poètes une infinité de détails & d'éclairciſſemens qu'exige une action toute priſe dans la nature; & c'eſt pour cela qu'on a trouvé beaucoup plus facile de tranſplanter à l'*Opéra* les ſujets du Théâtre grec, qui ſont tous fabuleux, que ceux du Théâtre moderne : car dans une action purement hiſtorique, il faut tout expliquer, tout motiver, tout rendre vraiſemblable; au lieu que dans une action dont un décret de la deſtinée, un oracle, un ordre des dieux eſt le premier mobile, tout eſt préparé d'un ſeul mot. Mais comme le Théâtre grec, où la fatalité domine, ne laiſſe pas d'être pathétique, & ne l'en eſt même que davantage, le Poème lyrique peut l'être auſſi dans le ſyſtême du merveilleux, qui, fécond en prodiges & en révolutions ſoudaines, donnera lieu à des retours fréquens de l'une & de l'autre fortune, & à toute la variété des mouvemens du cœur humain.

Voilà, ſelon moi, les moyens de concilier les deux genres & d'en réunir les

Digitized by Google

beautés ; voilà peut être auſſi une réponſe ſatisfaiſante aux reproches que l'on a faits au genre fabuleux de l'ancien *Opéra* françois.

« Un Dieu, a-t-on dit, peut étonner, il peut paroître grand & redoutable ; mais peut-il intéreſſer ? Comment s'y prendra-t-il pour nous toucher » ?

Le Dieu ne vous touchera point ; mais les malheurs dont il ſera la cauſe vous toucheront, & c'eſt aſſez. Dans la Tragédie de Phèdre, eſt-ce Vénus ou Neptune qui nous touchent ? eſt-ce Apollon ou les Euménides dans la Tragédie d'Oreſte ? eſt-ce l'Oracle dans Œdipe ? eſt-ce Diane dans l'une & l'autre Iphigénie ? ſeroit-ce Jupiter dans l'*Opéra* de Didon ? avons nous beſoin de nous intéreſſer à Cibèle pour être émus & attendris ſur le malheur d'Atys ? Ce ſeroit ſans doute une grande bévue que de vouloir faire d'un perſonnage merveilleux, l'objet de l'intérêt théâtral : il n'en doit être que le mobile ; & ce mot tranche la difficulté.

« Mais ſuppoſé, dit-on, que la colère

Digitized by Google

d'un Dieu ou ſa bienveillance influe ſur le ſort d'un héros, quelle part pourrois-je prendre à une action où rien ne ſe paſſe en conſéquence de la nature & de la néceſſité des choſes » ?

Vous ne prenez donc aucune part au malheur de Phèdre brûlant d'un amour inceſtueux & adultère, parce qu'on le dit allumé par la colère de Vénus ? aucune part au malheur d'Oreſte, parce qu'un ordre des dieux l'a condamné au parricide ? aucune part à la fuite d'Enée & au déſeſpoir de Didon, parce que telle a été la volonté de Jupiter ? Je demanderai à mon tour ſi ce ne ſont là, comme on l'a dit, que des jeux propres à émouvoir des enfans ? Tout ce que vous direz de l'*Opéra*, je le dirai des ces Tragédies; & il ſera également faux que le merveilleux y ſoit *incompatible avec l'unité d'action*, & qu'il en faſſe *une ſuite d'incidens ſans nœud, ſans liaiſon, ſans ordre, & ſans meſure.* Et qu'importe que le reſſort, le mobile de l'action ſoit naturel ou merveilleux ? Souvenez-vous qu'il

Digitized by Google

qu'il eſt merveilleux dans preſque toutes les Tragédie grèques ; & l'action n'en eſt pas moins une, moins régulière, ni moins complette : elle n'en eſt même que plus ſimple & plus étroitement réduite à l'unité

« Mais comment, nous dit-on encore, en nous prenant par notre foible, comment le ſtyle muſical ſe ſeroit-il formé dans un pays où l'on ne fait chanter que des êtres de fantaiſie, dont les accens n'ont nul modèle dans la nature ?

Le ſtyle muſical aura été en France tout ce que l'on voudra ; mais le merveilleux n'y fait rien : ſoit parce que les dieux & les perſonnages allégoriques n'étant que des hommes ſur la ſcène, rien n'empêche qu'on ne les faſſe parler & chanter comme des hommes ; ſoit parce qu'il eſt abſolument faux qu'on ne faſſe chanter dans l'*Opéra* françois que des êtres de fantaiſie, puiſque Roland, Théſée, Atys, Armide, Amadis ſont des hommes comme Régulus & Caton ; ſoit enfin parce que les accens des êtres

Digitized by Google

même fantaſtiques ou allégoriques, comme l'Amour, la Haîne, la Vengeance, ont pour modèles dans la nature les accens des mêmes paſſions. En ſuppoſant donc à l'ancienne muſique françoiſe tous les défauts qu'on lui attribue, il ſera vrai que le ſyſtême du merveilleux étoit aſſocié avec une mauvaiſe muſique; mais non pas que le caractère de cette muſique fût adhérent au ſyſtême du merveilleux.

« Des dieux de tradition pourroient-ils émouvoir un peuple & l'intéreſſer comme les objets de ſon culte & de ſa croyance » ?

A cela je réponds, il n'eſt pas beſoin de croire au merveilleux pour qu'il nous faſſe illuſion. Dans la Poéſie dramatique comme dans l'Epopée, l'illuſion n'eſt jamais complète; elle n'exige donc pas une croyance ſérieuſe, mais une adhéſion de l'eſprit au ſyſtême qui lui eſt offert, & on obtient cette adhéſion à tous les ſpectacles du monde. *Voyez* MERVEILLEUX & ILLUSION.

Que faudroit il penſer du goût d'un

Digitized by Google

peuple, s'il pouvoit souffrir sur ses théâtres un Hercule en taffetas couleur de chair, un Apollon en bas blancs & en habit brodé » ?

Il faudroit penser que ce peuple a donné quelque chose aux bienséances théâtrales ; que, par égard pour la décence, il a permis que les dieux & les héros ne fussent pas nus sur la scène ; qu'il veut bien les supposer vêtus comme on l'étoit dans le pays & dans le temps où l'action s'est passée : & si ces convenances ne sont pas assez bien gardées, c'est une négligence à laquelle il est facile de remédier. Est-ce bien sérieusement qu'on critique des bas blancs & un habit brodé ? Est-ce que l'idée du Dieu de la lumière manque d'analogie avec l'éclat de l'or ? Et que fait la couleur ou des bas ou des brodequins ? Supposez même que dans cette partie on ait manqué de goût, le genie de Quinault est-il responsable des mal-adresses du tailleur de l'*Opéra* ? le genre de Corneille & de Racine est-il mauvais ou ridicule, parce

Digitized by Google

que nous avons vu long-temps Auguſte & Agamemnon en longue perruque & en chapeau avec un panache, Hermione & Camille avec de grands paniers ? & ſi dans l'*Opéra* de Didon l'ombre d'Anchiſe vêtue en moine ſort ridiculement du parquet, ſans qu'aucune vapeur l'annonce & l'environne, eſt-ce la faute du poète ?

Je me ſouviens d'avoir entendu tourner en ridicule les ciels de l'*Opéra*, parce que c'étoient des lambeaux de toile. Eh ! les ciels de Claude Lorrain ne ſont-ils pas des lambeaux de toile ? Demandez que les ciels ſoient peints à faire illuſion ; demandez de même que les dieux & les héros ſoient vêtus avec goût, ſelon leur caractère : mais ne jugez ni de Racine, ni de Quinault, ni de Métaſtaſe par les négligences accidentelles qui vous choquent ſur leur théâtre ; & ne nous donnez pas pour un défaut du genre, ce qui eſt commun à tous les genres & ce qui leur eſt étranger à tous.

On demande « ſi *le bon goût & le bon ſens* permettroient de perſonnifier

tous les êtres que l'imagination des poètes a enfantés, un génie aérien, un jeu, un ris, un plaisir, une heure, une constellation, &c. ».

Pourquoi non, si la poésie leur a donné une existence & une forme idéale, si la peinture l'a secondée, & si nos yeux par elle y sont accoutumés ? La fable & la féerie une fois reçues, tout le système en existe dans notre imagination. Dès qu'Armide paroît, on s'attend à voir des Génies ; dès que Vénus ou l'Amour s'annonce, on seroit surpris de ne pas voir les Grâces, les Jeux, les Plaisirs. Le Guide a peint les Heures entourant le char de l'Aurore ; il en a fait un tableau divin : pourquoi ce qui nous charme dans le tableau du Guide, choqueroit-il le bon sens & le goût sur le théâtre du merveilleux ?

On a voulu tourner en ridicule l'allégorie de la Haîne dans l'*Opéra* d'Armide ; & après en avoir fait un détail burlesque, on a dit : « Voilà le tableau de Quinault ».

Une parodie n'est pas une critique,

Digitized by Google

comme une injure n'eſt pas une raiſon. Jamais allégorie, je le répète, ne fut plus juſte, ni plus ingénieuſe. Elle eſt d'autant plus belle, qu'en laiſſant d'un côté à la vérité ſimple tout ce qu'elle a de pathétique, de l'autre elle ſe ſaiſit d'une idée abſtraite qui nous ſeroit échappée, & dont elle fait un tableau frappant. Je vais tâcher de me faire entendre. Armide aime Renaud & déſire de le haïr : ainſi, dans l'ame d'Armide, l'amour eſt en réalité, & la haîne n'eſt qu'en idée. On ne parle point le langage d'une paſſion que l'on ne ſent pas. Le poète ne pouvoit donc, au naturel, exprimer vivement que l'amour d'Armide. Comment s'y eſt-il pris pour rendre ſenſible, actif, & théâtral le ſentiment qu'Armide n'a pas dans le cœur ? Il en a fait un perſonnage : & quel développement eût jamais eu le relief de ce tableau, la chaleur & la véhémence de ce dialogue ?

LA HAINE.

Sors, ſors du ſein d'Armide ; amour, briſe ta chaîne.

Digitized by Google

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haîne.

Eſt-ce là mettre l'allégorie à la place de la paſſion ? Nullement. Je ſuppoſe qu'au lieu du tableau que je viens de rappeler, on vît ſur le théâtre Armide endormie, & l'Amour & la Haîne perſonnifiés, ſe diſputant ſon cœur ; ce combat purement allégorique ſeroit froid. Mais la fiction de Quinault ne prend rien ſur la nature : la paſſion qui poſsède Armide eſt exprimée dans ſa vérité toute ſimple ; & le poète ne fait que lui oppoſer, au moyen de l'allégorie, la paſſion qu'Armide n'a pas. Plus on réfléchit ſur la beauté de cette fable, plus on y trouve de génie & de goût. Le moyen de la rendre groteſque & ridicule ſeroit de faire tirailler Armide par la Haîne & par les Démons.

A l'égard de la vraiſemblance, la Haîne eſt un perſonnage réaliſé par le ſyſtême de la Mythologie, comme l'Envie, la Vengeance, le Déſeſpoir, &c.

Digitized by Google

Dans le ſyſtême de la féerie, c'eſt un Démon, c'eſt l'un des eſprits infernaux auxquels le magicien commande. Le ſyſtême une fois reçu, ce perſonnage a donc ſa vraiſemblance, comme celui d'Armide & comme celui de Pluton.

Mais « l'hypothèſe d'un ſpectacle où les perſonnages parlent quoiqu'en chantant, n'eſt-elle pas beaucoup trop voiſine de notre nature, pour être employée dans un Drame dont les acteurs ſont des Dieux » ?

C'eſt au contraire parce que la langue de ce ſpectacle s'éloigne de notre nature, qu'elle convient mieux à des êtres ſurnaturels ou fabuleux. Les dieux & les héros, tels que les poëtes & les peintres nous ont accoutumés à les concevoir, ne ſont autre choſe que des hommes perfectionnés : la langue muſicale eſt donc comme leur langue naturelle ; & voilà ce qui donne à l'*Opéra* françois une vérité relative que l'*Opéra* italien n'aura jamais : car l'imagination déjà exaltée par le merveilleux de la fable ou de la magie, attribue aiſément un accent fabuleux ou

Digitized by Google

magique aux personnages de l'un ou de l'autre système ; au lieu que si l'action théâtrale ne me présente que la vérité historique & que des hommes tels que j'en vois & que j'en entends tous les jours, c'est alors que j'ai de la peine à me persuader qu'ils parloient en chantant. Ainsi, à l'égard de la vraisemblance, l'hypothèse du merveilleux s'accommode mille fois mieux de ce langage musical, que la vérité historique.

On nous oppose enfin l'exemple des italiens, lesquels ayant d'abord adopté pour l'*Opéra* le système du merveilleux, l'ont quitté pour la Tragédie.

La vérité simple est que les premiers essais du spectacle lyrique en Italie, furent faits aux dépens des ducs de Florence, de Mantoue, & de Ferrare ; que leur magnificence n'y épargna rien ; qu'alors le merveilleux, qui exige de grands frais, put paroître sur leur théâtre ; & que dans la suite les villes d'Italie, obligées de faire elles-mêmes les dépenses de leur spectacle, allèrent à l'épargne,

Digitized by Google

& donnèrent par économie la préférence à la Tragédie dénuée de merveilleux.

Or je soutiens qu'au lieu de l'embellir, ils ont gâté la Tragédie, non seulement par les sacrifices que leurs poètes ont été obligés de faire à leurs musiciens, mais parce qu'il est impossible à la musique de compenser le tort qu'elle fait à la vérité, à la rapidité, à la chaleur de l'expression. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir si un *Opéra* italien a causé jamais cette émotion continue, ce saisissement gradué, cette alternative pressante d'espérance & de crainte, de terreur & de compassion, ce trouble enfin qui nous agite du commencement jusqu'à la fin de Mérope ou d'Iphigénie. Non seulement cela n'est pas, mais cela n'est pas possible, parce que la modulation altérée du récitatif, quel qu'il soit, ne peut jamais avoir le naturel, la véhémence, & l'énergie du langage passionné: aussi voit-on qu'en Italie l'*Opéra* n'est point écouté; que dans les loges on ne pense à rien moins qu'à ce qui se passe

Digitized by Google

ſur le théâtre, & que l'attention n'y eſt ramenée que lorſqu'une ritournelle brillante annonce l'air poſtiche qui termine la Scène & qui en refroidit l'intérêt.

Pourquoi avons-nous donc auſſi adopté un ſpectacle où la vérité de l'expreſſion eſt ſans ceſſe altérée par l'accent muſical ? Le poète n'eſt-il pas ſoumis à la même contrainte ? les gradations, les nuances, les développemens, ne lui ſont-ils pas également interdits ? n'eſt-il pas de même obligé d'eſquiſſer plutôt que de peindre, & d'indiquer les mouvemens de l'ame plutôt que de les exprimer ? ne s'impoſe-t-il pas encore d'autres gênes que le poète italien ne connoît pas ? Oui, ſans doute : mais le ſpectateur en eſt dédommagé par des plaiſirs d'un autre genre ; & c'eſt en quoi le ſyſtême françois eſt plus conſéquent que le ſyſtême italien.

L'expreſſion muſicale, nous dit-on, ne convient qu'aux ſituations violentes & aux mouvemens paſſionnés. Mais les

Digitized by Google

passions violentes sont-elles les seules dont l'accent s'élève au dessus de la simple déclamation ? & toutes les fois que l'ame est en mouvement, soit que ce mouvement ait plus ou moins de violence & de rapidité, ne donne-t-il pas lieu à une expression plus vive & plus marquée que le langage tranquille & froid ? C'est là sur-tout ce qui distingue l'air d'avec le simple récitatif, & ce qui le rend susceptible d'une infinité de nuances : c'est aussi, comme je l'ai dit, ce qui, dans le système du merveilleux, rendra l'*Opéra* susceptible d'une variété inépuisable dans les caractères du chant.

Il me reste a examiner quel est le style qui convient au Poème lyrique ; & je n'hésite point à dire que, pour le simple récitatif, Quinault est le modèle de l'élégance, de la grâce, de la facilité, quelquefois même de la splendeur & de la majesté que la Scène demande.

Le moyen, par exemple, de ne pas déclamer avec de doux accens ces vers de

Digitized by Google

l'*Opéra* d'Isis ? C'est Hiérax qui se plaint d'Io.

Depuis qu'une nymphe inconstante
A trahi mon amour & m'a manqué de foi,
Ces lieux, jadis si beaux, n'ont plus rien qui m'enchante,
Ce que j'aime a changé ; tout a changé pour moi.
L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
De cet amour naissant qui répondoit au mien.
Son changement paroît en dépit d'elle-même ;
Je ne le connois que trop bien.
Sa bouche quelquefois dit encor qu'elle m'aime ;
Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.
Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours,
Ce fut sur son charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger & l'onde fugitive
Ont enfin emporté les sermens qu'elle a faits.

Et en parlant de la nymphe elle-même, écoutez comme ses paroles semblent solliciter une déclamation touchante !

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :

Digitized by Google

Voyez couler ces flots dans cette vaſte plaine :
C'eſt le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

IO.

Non, je vous aime encor.

HIÉRAX.

Quelle froideur extrême !
Inconſtante ! eſt-ce ainſi qu'on doit dire qu'on aime ?

IO.

C'eſt à tort que vous m'accuſez :
Vous avez vu toujours vos rivaux mépriſés.

HIÉRAX.

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine :
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur.

On voit encore un exemple plus ſenſible de l'aiſance & du naturel du dialogue lyrique, dans la ſcène de Cadmus :

Je vais partir, belle Hermione.

Mais un modèle parfait dans ce genre eſt la ſcène du cinquième acte d'Armide.

Armide, vous m'allez quitter ! *&c.*

Digitized by Google

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour ?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connoître l'amour ;
L'amour m'apprend à connoître la crainte.
Vous brûliez pour la gloire avant que de m'aimer ;
Vous la cherchiez par-tout d'une ardeur sans égale :
La gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la victoire,
De tous les biens fût le plus précieux !
Tout l'éclat dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux !

C'est en étudiant l'art dans ces modèles, qu'on sentira, ce que je ne puis définir, le tour élégant & facile, la précision, l'aisance, le naturel, la clarté d'un style arrondi, cadencé, mélodieux, tel enfin qu'il semble que le poète ait lui-même écrit en chantant. Mais ce n'est pas seulement dans les choses tendres &

Digitized by Google

voluptueuſes que ſon vers eſt doux & harmonieux ; il ſait réunir, quand il le faut, l'élégance avec l'énergie, & même avec la ſublimité. Prenons pour exemple le début de Pluton dans l'*Opéra* de Proſerpine :

Les efforts d'un géant qu'on croyoit accablé,
Ont fait encor frémir le ciel, la terre, & l'onde.
Mon empire s'en eſt troublé ;
Juſqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhée, avec ſa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres ſans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun paſſage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me ſont échus en partage.
Le Ciel ne craindra plus que ſes fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle ;
Et du monde, ébranlé par leur fureur rebelle,
Les fondemens ſont affermis.

Il étoit impoſſible, je crois, d'imaginer un plus digne intérêt pour amener Pluton ſur la terre, & de l'exprimer en de plus beaux vers.

Si l'amour eſt la paſſion favorite de Quinault, ce n'eſt pas la ſeule qu'il ait

Digitized by Google

exprimée en vers lyriques, c'eſt-à-dire, en vers pleins d'ame & de mouvement. Ecoutez Cérès au déſeſpoir après avoir perdu ſa fille, &, la flamme à la main, embraſant les moiſſons :

J'ai fait le bien de tous. Ma fille eſt innocente,
Et pour toucher les dieux mes vœux ſont impuiſſans ;
J'entendrai ſans pitié les cris des innocens.
Que tout ſe reſſente
De la fureur que je ſens.

Ecoutez Méduſe dans l'*Opéra* de Perſée.

Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouſe de mes appas,
Et me rendit affreuſe autant que j'étois belle ;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit ſa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer ſa vengeance cruelle.
Ma tête eſt fière encor d'avoir pour ornement
Des ſerpens dont le ſifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux ;
Tout ſe change en rocher à mon aſpect horrible.
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de ſi terrible
Qu'un regard de mes yeux.

Digitized by Google

Les plus grands dieux du ciel, de la terre, & de l'onde,
Du ſoin de ſe venger ſe repoſent ſur moi.
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaiſir nouveau d'en devenir l'effroi.

Boileau avoit-il lu ces vers, lorſqu'en ſe moquant d'un genre dans lequel il s'efforça inutilement lui-même de réuſſir, il diſoit des *Opéra* de Quinault :

Et juſqu'a *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement ?

Avoit-il lu le cinquième acte d'*Atys* ?

Quoi ! Sangaride eſt morte ! Atys eſt ſon bourreau !
Quelle vengeance, ô dieux ! quel ſupplice nouveau !
Quelles horreurs ſont comparables
Aux horreurs que je ſens !
Dieux cruels, dieux impitoyables,
N'êtes-vous tout-puiſſans,
Que pour faire des miſérables ?

Quelle force ! quelle harmonie ! quelle incroyable facilité ! Perſonne n'a croiſé les vers & arrondi la période poétique avec tant d'intelligence & de goût ; & celui qui ſera inſenſible à ce mérite, ou n'aura point d'oreille, ou n'aura pas la première idée de la difficulté de l'art de bien écrire en vers.

Digitized by Google

Dans les vers lyriques destinés au récitatif libre & simple, on doit éviter le double excès d'un style ou trop diffus ou trop concis ; & c'est ce que l'oreille de Quinault a senti avec une extrême justesse. Les vers dont le style est diffus sont lents, pénibles à chanter, & d'une expression monotone ; les vers d'un style coupé par des repos fréquens, obligent le musicien à briser de même son style. Cela est réservé au tumulte des passions, & par conséquent au récitatif obligé : car alors la chaîne des idées est rompue, & à chaque instant il s'élève dans l'ame un mouvement subit & nouveau.

Pour cette partie de la Scène où règne une passion tumultueuse & violente, comme dans les rôles d'Armide, de Cérès, de Médée, & sur-tout dans celui d'Atys, Métastase est encore un modèle supérieur à Quinault lui-même. Mais dans le simple récitatif, le style de Métastase me semble trop concis, & moins susceptible de belles modulations, que le style nombreux & développé de Quinault.

Digitized by Google

A l'égard des peintures, un grand tableau dont les traits sont distincts & se succèdent rapidement, exige, comme la passion, un style concis & articulé. Par exemple, dans les beaux vers du début des *Elémens*, voyez comme chaque image est détachée par un silence : c'est dans ces silences de la voix que l'harmonie va se faire entendre.

Les temps sont arrivés : cessez, triste chaos.
Paroissez, élémens. Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement & le repos.
Tenez-les renfermés chacun dans son empire:
Coulez, ondes, coulez. Volez, rapides feux.
Voile azuré des airs, embrassez la nature.
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure.
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux.

Si au contraire les sentimens ou les images que l'on peint sont destinés à former un air d'un dessein continu & simple, l'unité de couleur & de ton est essentielle au sujet même ; & c'est le vague de l'expression qui facilitera le chant. Dans le Démophoon de Métastase, Timante, qui frémit de se trouver le frère

Digitized by Google

de son fils, n'exprime sa pitié pour le malheur de cet enfant qu'en termes vagues : le poète laisse au musicien à dire ce qu'il ne dit pas.

Misero pargoletto,
Il tuo destin non sai.
Ah ! non gli dite mai
Quel'era il genitor.
Come in un ponto, o dio !
Tutto cangio d'aspetto !
Voi foste il mio diletto;
Voi siete il mio terror.

C'est à l'accent de la nature à faire entendre quel est ce père, quel est cet enfant malheureux. *Voyez* AIR, CHANT, RÉCITATIF.

Il n'est pas exactement vrai que l'expression musicale soit réservée, comme on l'a dit, au langage des passions. C'est là sans doute son triomphe ; mais ce n'est pas dans la nature le seul objet que l'harmonie & la mélodie soient en état de peindre, d'animer, d'embellir.

« Si vous choisissez, nous dit-on, deux compositeurs d'*Opéra* ; que vous

Digitized by Google

donniez à l'un à exprimer le déſeſpoir d'Andromaque lorſqu'on arrache Aſtianax du tombeau où ſa piété l'avoit caché, ou les adieux d'Iphigénie qui va ſe ſoumettre au couteau de Calchas, ou bien les fureurs de ſa mère éperdue au moment de cet affreux ſacrifice ; & que vous diſiez à l'autre, faites-moi une tempête, un tremblement de terre, un chœur d'Aquilons, un débordement du Nil, une deſcente de Mars, une conjuration magique, un ſabbat infernal : n'eſt-ce pas dire à celui-ci, je vous choiſis pour faire peur ou plaiſir aux enfans ; & à l'autre, je vous choiſis pour être l'admiration des nations & des ſiècles » ?

Mais à quoi bon ce partage excluſif de l'art d'imiter par des accens, par des accords, & par des nombres ? Le même compoſiteur à qui l'on donneroit à exprimer le déſeſpoir d'Andromaque, ſe croiroit-il déshonoré, ſi on lui donnoit auſſi à exprimer les gémiſſemens de l'ombre d'Hector qui ſe feroient entendre du fond de ſon tombeau ? Celui qui

Digitized by Google

auroit exprimé les adieux d'Iphigénie ou le déſeſpoir de ſa mère, rougiroit-il d'exprimer auſſi la deſcente de Diane par une ſymphonie auguſte ? Celui qui auroit à exprimer la douleur d'Idoménée obligé d'immoler ſon fils, dédaigneroit-il d'imiter la tempête de l'avant-ſcène ? La chute du Nil ſeroit-elle un objet moins magnifique à peindre aux yeux & à l'oreille, que le triomphe de Séſoſtris ? & ſans être un peuple d'enfans, ne pourroit-on pas être ému de la beauté de ces peintures ? Un chœur infernal peut auſſi n'être pas *un bruit de ſabbat :* les grecs ne l'appeloient pas ainſi ſur le théâtre d'Eſchyle ; il n'y reſſemble pas davantage dans l'*Opéra* de Caſtor ; & quant à l'exécution, il eſt poſſible & facile encore d'y faire obſerver plus de décence.

La Muſique a, de ſa nature, un caractère d'analogie & des moyens d'imitation pour tout ce qui affecte l'oreille. Quant aux objets des autres ſens, elle n'a rien qui leur reſſemble ; mais au lieu de l'objet même, elle peint le caractère

Digitized by Google

de la ſenſation qu'il nous cauſe : par exemple dans ces vers de Renaud,

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement ;
Il s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.
Les plus aimables fleurs & le plus doux zéphyre
Parfument l'air qu'on y reſpire.

la muſique ne peut exprimer ni le parfum, ni l'éclat des fleurs ; mais elle peint l'état de volupté où l'ame, qui reçoit ces douces impreſſions, languit amollie & comme enchantée.

Dans ces vers de Caſtor & Pollux,

Triſtes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténèbres !

la muſique ne pouvoit jamais rendre l'effet des lampes ſépulcrales ; mais elle a exprimé la douleur profonde qu'imprime au cœur de Thélaïre la vue du tombeau de Caſtor. Telle eſt, d'un ſens à l'autre, l'analogie que la muſique obſerve & ſaiſit, lorſqu'elle veut réveiller, par l'organe de l'oreille, la réminiſcence des impreſſions faites ſur tel ou ſur tel autre ſens,

Digitized by Google

lens : c'eſt donc auſſi cette analogie que la Poéſie doit rechercher dans les tableaux qu'elle lui donne à peindre.

Quant aux affections & aux mouvemens de l'ame, la Muſique ne les exprime qu'en imitant l'accent naturel. L'art du muſicien eſt de donner à la mélodie des inflexions qui répondent à celles du langage ; & l'art du poète eſt de donner au muſicien des tours & des mouvemens ſuſceptibles de ces inflexions variées, d'où réſulte la beauté du chant.

Un poème peut donc être ou n'être pas lyrique, ſoit par le fonds du ſujet, ſoit par les détails & le ſtyle.

Tout ce qui n'eſt qu'eſprit & raiſon eſt inacceſſible pour la Muſique : elle veut de la Poéſie toute pure, des images, des ſentimens. Tout ce qui exige des diſcuſſions, des développemens, des gradations, n'eſt pas fait pour elle. Faut-il donc mutiler le dialogue, bruſquer les paſſages, précipiter les ſituations, accumuler les incidens, ſans les lier l'un avec l'autre, ôter aux détails & à l'enſemble

Digitized by Google

d'un Poème cet air d'aiſance & de vérité d'où dépend l'illuſion théâtrale, & ne préſenter ſur la Scène que le ſquelette de l'action ? C'eſt l'excès où l'on donne, & qu'on peut éviter en prenant un ſujet analogue au genre lyrique, où tout ſoit ſimple, clair & rapide, en action & en ſentiment.

L'*Opéra* italien a des morceaux du caractère le plus tendre ; il en a auſſi du plus paſſionné : c'eſt ſa partie vraiment lyrique. Du milieu de ces ſcènes, dont le récit noté n'a jamais ni la délicateſſe, ni la chaleur, ni la grâce de la ſimple déclamation, parce que les inflexions de la parole ſont inappréciables, que dans aucune langue on ne peut les écrire, & que le chanteur le plus habile ne peut jamais les faire paſſer dans ſes modulations ; du milieu de ces ſcènes, dis-je, ſortent par intervalle des mouvemens de ſenſibilité, auxquels la Muſique donne une expreſſion plus animée & plus touchante que l'expreſſion même de la nature ; & le premier mérite en eſt au poète

Digitized by Google

qui a su rendre ces morceaux susceptibles de toute l'énergie de l'accent musical. Voyez, dans l'*Iphigénie* d'Apostolo-Zeno, imitée de Racine, combien ces paroles de Clytemnestre sont dociles à recevoir l'accent de la douleur & du reproche :

Prepari a svenar e figlia e madre,
Consorte e padre,
Ma senza amore
Senza pietà.
Sì, sì,
L'amor si perverti ;
E nel tuo cuore
Entrò col fasto
La crudeltà.

Dans l'*Andromaque* du même poète, lorsqu'entre deux enfans qu'on présente à Ulysse, réduit au même choix que Phocas, il ne sait lequel est son fils Télémaque, ni lequel est le fils d'Hector ; les paroles de Léontine dans la bouche d'Andromaque, sont, il faut l'avouer, d'une mère bien plus sensible, & ont quelque chose de bien plus animé dans l'italien que dans le françois :

Guarda pur. O quello, o questo

Digitized by Google

E tua prole, e sangue mio.
Tu nol sai; ma il so ben io;
Ne a te, Perfido, il dirò.
Chi di voi le vol per padre?
Vi arretrate! ah, voi tacendo
Sento dir: tu mi sei madre;
Ne colui me generò.

Dans l'*Olympiade* de Métastase, lorsque Mégaclès cède sa maîtresse à son ami & la laisse évanouie de douleur, quoi de plus favorable au pathétique du chant que ces paroles :

Se cerca, se dice:
L'amico dov'è?
L'amico infelice,
Rispondi, mori.
Ah no: si gran duolo
Non dar le per me;
Rispondi ma solo:
Piangendo partì.
Che abisso di pene!
Lasciare il suo bene!
Lasciar lo per sempre!
Lasciar lo così!

Dans le *Démophon* du même poète, imité d'Inès de Castro, combien les

Digitized by Google

adieux des deux époux ſont plus touchans, dans ce dialogue de Timante & de Dircé, que dans la ſcène de Pèdre & d'Inès !

TIMANTE.

La deſtra ti chiedo,
Mio dolce ſoſtegno,
Per ultimo pegno
D'amore e di fé.

DIRCÉ.

Ah ! queſto fu il ſegno
Del noſtro contento ;
Ma ſento che adeſſo
L'iſteſſo non è.

TIMANTE.

Mia vita, ben mio.

DIRCÉ.

Addio, ſpoſo amato.

ENSEMBLE.

Che barbaro addio !
Che fato crudel !
Che attendono i rei
Dagli aſtri funeſti,
Si premi ſon queſti
D'un' alma fedel !

Digitized by Google

C'eſt là que triomphe la Muſique italienne ; & dans l'expreſſion qu'elle y met, on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou des accens, ou des accords.

Mais on auroit beau multiplier ces morceaux pathétiques, ils ont toujours la couleur ſombre d'un ſujet uniquement tragique ; & pour y répandre de la variété, l'on eſt obligé d'avoir recours à un moyen qui répugne à la tragédie & fait violence à la nature. Je parle de ces ſentences, de ces comparaiſons que les poëtes ont eu la complaiſance de mettre dans la bouche des perſonnages les plus graves, dans les ſituations même les plus douloureuſes ; de ces airs ſur leſquels une voix efféminée, qu'on donne pour celle d'un héros, vient badiner à contre-ſens. En vain les poëtes ont mis tout leur ſoin à faire, de ces vers détachés, des peintures vives & nobles ; il y a de quoi éteindre le feu de l'action la plus animée. Celui qui chante peut flatter l'oreille, mais il eſt sûr de glacer les cœurs. Que devient, par exem-

Digitized by Google

ple, l'intérêt de la scène, lorsqu'Arbace, dans la plus cruelle situation où la vertu, l'amour, l'amitié, la nature puissent jamais être réduits, s'amuse à chanter ces beaux vers ?

Va solcando un mar crudele,
Senza vele
E senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento e manca l'arte;
E il voler della fortuna
Son costreto a seguitar.
Infelice in questo stato,
Son da tutti abandonato;
Meco sola è l'innocenza,
Che mi porta a naufragar.

Cette manière de varier, de brillanter le chant, dans l'*Opéra* italien, est un luxe très-vicieux, très-éloigné du naturel. Métastase, qui s'en est plaint, l'a trop favorisé lui-même : il a eu trop de complaisance pour la vanité des chanteurs qui vouloient faire applaudir, au théâtre, la flexibilité, la justesse, l'agilité d'une voix brillante : il a trop adhéré à

Digitized by Google

la fausse émulation des compositeurs, & au mauvais goût de la multitude, qui, rassasiée des beautés simples dans l'expression musicale, vouloit un chant plus *artialisé*, si je puis me servir de ce mot de Montaigne. Le dirai-je enfin ? Metastase a lui-même contribué à introduire ce mauvais goût, en donnant lieu à une foule d'airs, qui, dans ses *Opéra*, ne feroient rien, s'ils n'étoient pas un vain ramage. Et que vouloit-il qu'un musicien fît de toutes ces comparaisons façonnées en ariettes, qui terminent ses scènes comme des culs de lampe, ou qui plutôt font dans le chant comme des bouquets d'artifice, pour obtenir l'applaudissement ?

Un grand musicien m'a dit que les airs de bravoure qu'il étoit obligé de composer en Italie, avoient fait son supplice durant vingt ans. Mais ce luxe contagieux ne se fût pas introduit dans le chant & n'eût pas corrompu l'oreille & le goût des italiens, s'il n'eût pas commencé par se glisser dans les paroles, si la Poésie

Digitized by Google

lyrique n'eût jamais elle-même été que l'expreſſion pure & ſimple du ſentiment donné par la ſituation & inſpiré par la nature ; & c'eſt à quoi, dans l'*Opéra* françois, nous eſpérons de la réduire.

Dès lors toutes les beautés véritables de la Muſique italienne, cette déclamation rapide & naturelle, ce pathétique véhément du récitatif obligé, ce *cantabile* ſi touchant & ſi mélodieux, ces airs, le charme de l'oreille & en même temps l'expreſſion la plus vraie & la plus ſenſible des affections de l'âme, tout cela, dis-je, nous appartient ; & la Muſique françoiſe n'eſt plus que la Muſique italienne dans ſa plus belle ſimplicité.

Et qu'on ne diſe pas que ce n'eſt point encore ce que Métaſtaſe eût voulu, s'il avoit dépendu de lui d'être fidèle à ſes principes. Il s'en eſt clairement expliqué dans ſes lettres à l'auteur de *l'Eſſai de l'alliance de la Poéſie avec la Muſique*. Dans cet eſſai, l'air régulier, l'air périodique eſt célébré comme ce qu'il y a de plus raviſſant dans la Muſique italienne ;

Digitized by Google

& Métaſtaſe, dans ſes lettres, donne les éloges les moins équivoques au bon goût, aux lumières, à la ſaine doctrine répandue dans cet eſſai. Métaſtaſe & M. le marquis de Chaſtellux ſont d'accord ſur la beauté de l'air & ſur le charme qu'il ajoute à la Scène ; mais tous les deux condamnent le luxe efféminé qui s'eſt introduit dans cette partie de la Muſique théâtrale, au mépris de toutes les convenances, & aux dépens de l'intérêt de l'action & de l'expreſſion. Tel eſt ſur ces deux points le ſentiment de Métaſtaſe. Et comment le génie inſpirateur des plus beaux chants auroit-il été l'ennemi de la Muſique chantante ? Comment le poète qui a meſuré, ſymétriſé avec le plus de ſoin les paroles de ſes *duo* & de ſes airs, auroit-il réprouvé cette période muſicale dont lui-même il traçoit le cercle, & ces phraſes correſpondantes qu'il deſſinoit avec tant d'étude & tant d'art ? On voit évidemment que, pour prendre une forme régulière & parfaite, la Muſique n'avoit beſoin que

Digitized by Google

d'être moulée sur ses paroles ; & ce moule, dont il est impossible de ne pas reconnoître la destination, n'étoit pas formé sans dessein. Mais pour sauver la Tragédie de la tristesse monotone qui lui est naturelle, Métastase a été forcé d'y semer une foule d'airs accessoires & purement lyriques ; & il a mis à orner ce défaut, un talent, un goût, un travail qui le font admirer & plaindre.

Il fut un temps, nous dira-t-on, où Métastase, après avoir été esclave des musiciens, pouvoit leur imposer : en changeant de manière, il auroit corrigé la leur. Mais l'habitude étoit formée, le mauvais goût avoit prévalu ; & un obstacle plus invincible encore étoit l'attachement de ce poète au genre austère qu'il avoit pris, & qu'il ne pouvoit tempérer & varier que par ces petits épilogues, où il donnoit aux voix la liberté de voltiger : *Plebis aucupium.*

Le seul moyen de se passer de cette ressource auroit été, pour lui, de travailler sur des sujets plus variés & plus

Digitized by Google

dociles, où le mélange des situations douloureuses & des situations consolantes, des momens de trouble & de crainte, & des momens de calme & d'espérance, eût donné lieu tour à tour au caractère du chant pathétique & à celui du chant gracieux & léger.

Ainsi, l'exemple même des italiens me confirme dans la pensée qu'un genre mêlé de tableaux gracieux & de tableaux terribles; de situations douces & de situations fortes, de scènes tendres & touchantes & de scènes passionnées, de clair, de sombre dans ses couleurs & dans ses tons, de pastoral & d'héroïque dans son action & dans ses caractères; qu'un genre susceptible d'un merveilleux décent & de fêtes bien amenées, est en même temps le plus favorable à la Musique, & le plus susceptible de toutes les beautés que peut réunir un spectacle fait pour enchanter tous les sens. M. Piccini en a fait deux essais. On a contesté d'abord le succès d'Atys; celui de Roland est inconteſtable. Celui d'Atys n'a pas été moins décidé

à diverſes repriſes.) Et qu'avec ſon ſtyle enchanteur cet homme célèbre & ſes pareils ayent le courage de s'exercer dans le même genre, le temps décidera ſi ce n'eſt pas celui qui nous convient le mieux.

L'*Opéra* ne s'eſt pas borné aux ſujets tragiques & merveilleux. La galanterie noble, la paſtorale, la bergerie, le comique, le bouffon même ſont embellis par la Muſique. Mais tout cela demande un naturel très-animé ; le mouvement en eſt la vie, la variété en fait le charme, le gracieux même y doit être mêlé du vif & du piquant. Le comique ſur-tout, par ſes mouvemens, ſes ſaillies, ſes traits naïfs, ſes peintures vivantes, donne à la Muſique un jeu & un eſſor que les italiens nous ont fait connoître, & dont, avant la *Serva Padrona*, l'on ne ſe doutoit point en France.

Mais les arts connoiſſent-ils la différence des climats ? leur patrie eſt par-tout où l'on fait les goûter. Les beautés de l'*Opéra* italien ſeront celles du nôtre quand nous le voudrons bien. Déjà, dans le comique,

Digitized by Google

nous avons réussi : en élevant ce genre au dessus du bouffon, nous en avons étendu la sphère. Il dépend de nous, en donnant à Quinault plus d'énergie & de mouvement dans les situations pathétiques, & des formes lyriques qu'il ne pouvoit connoître, de faire de ses beaux poèmes l'objet de l'émulation des plus célèbres compositeurs. Laissons, aux voix brillantes & légères que l'Italie admire, les ariettes qui, dans ses *Opéra*, déparent les scènes les plus touchantes ; & tâchons d'imiter ces accens si vrais, si sensibles, ces accords si simples & si expressifs, ces modulations dont le dessein est si pur & si beau, enfin ce chant, qui, pour émouvoir, n'a presque pas besoin d'être chanté, & qui, avec un clavecin & une voix foible, a le pouvoir d'arracher des larmes. Mais gardons-nous de renoncer à ce beau genre de Quinault : encourageons les jeunes poètes à l'accommoder au goût d'une Musique dont il est si digne ; & n'allons pas croire que, dans ce nouveau genre, le récitatif, quelque bien

Digitized by Google

fait qu'il ſoit & de quelque harmonie que ſon expreſſion ſoit ſoutenue, ait ſeul aſſez d'attraits & aſſez de charmes pour nous. La période muſicale, le chant mélodieux, deſſiné, arrondi, décrivant ſon cercle avec grâce, l'air enfin une fois connu, fera, par-tout & dans tous les temps, les délices de l'oreille; & jamais des phraſes tronquées, des mouvemens rompus, des deſſeins avortés, un chant heurté ou mutilé ne ſatisfera pleinement. Les italiens le diſent, & l'on doit les en croire : l'excellence de la Muſique eſt dans le chant, & la mélodie en eſt l'ame.

A l'égard des fêtes & des danſes, évitons avec ſoin de les amener ſans raiſon & en dépit de la vraiſemblance; mais gardons-nous auſſi de les trop négliger & d'en dépouiller ce ſpectacle. Ce ne ſera point au moment où la déſolation régnera dans le lieu de la ſcène, que les Satyres & les Dryades viendront célébrer la fête du Dieu Pan, comme dans l'*Opéra* de Callirhoé; ce ne ſera point lorſqu'un

Digitized by Google

amant furieux, courant à l'autel où l'on veut immoler sa maîtresse, dira :

Le bucher brûle ; & moi j'éteins sa flamme impie
Dans le sang du cruel qui veut vous immoler...
J'attaquerai vos Dieux, je briserai leur temple,
Dût leur ruine m'accabler.

Ce ne sera point alors que les bergers des côteaux voisins viendront danser & chanter gaîment autour de celle qui doit être immolée. Mais les amans qui viendront s'enivrer à la fontaine de l'Amour, formeront par leurs danses un contraste agréable avec la douleur d'Angélique. Quinault, par un trait de sentiment, donne la leçon aux poètes, lorsque Renaud dit aux Plaisirs qui viennent le distraire de ses ennuis :

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs : attendez qu'Armide vous ramène.

Ce créateur de la Scène lyrique est encore celui qui a le mieux connu l'art d'amener les fêtes. La Pastorale de Roland fut son chef-d'œuvre dans ce genre ; & lorsque je remis au théâtre cet *Opéra*

Digitized by Google

charmant, j'eus grand soin de la conserver : mais à la dernière répétition, une troupe de gens ameutés pour faire tomber cet essai de la Musique italienne, cherchant dans le Poème quelque endroit à reprendre, s'avisèrent de trouver ridicule la scène de la pastorale, & firent tant par leurs clameurs, que les directeurs effrayés vinrent me conjurer d'en retrancher ces vers de situation que les cabaleurs attaquoient.

CORIDON.

Quand le festin fut prêt, il fallut les chercher.

BÉLISE.

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON.

On eut peine à les arracher
De ce lieu charmant où vous êtes.

ROLAND.

Où suis-je ? Juste ciel ! où suis-je, malheureux ?

Je résistai long-temps, comme on peut croire ; mais il fallut céder, pour ne pas entendre huer le lendemain ce qui avoit

fait les plaisirs de la Cour de Louis XIV & l'admiration de Voltaire.

Je me permets ce petit détail, non seulement pour me disculper de cette indigne mutilation, mais pour faire voir de quels juges les arts ont quelquefois le malheur de dépendre.

ORAISON FUNÈBRE. Le sentiment d'intérêt qui attache l'homme à l'opinion de la postérité, & qui le fait jouir d'avance du souvenir qui restera de lui quand il ne sera plus, l'émulation qu'inspirent aux vivans les éloges qu'on donne aux morts, & l'impression que font sur les ames de grands exemples retracés avec une vive éloquence, sont les principes d'utilité sur lesquels a été fondé dans tous les temps l'usage des *Oraisons funèbres*: il fut institué chez les grecs par Solon; chez les romains, par Valérius Publicola.

L'éloge funèbre, en Egypte, étoit personnel comme il le fut à Rome. Dans la Grèce il fut consacré à la gloire commune des citoyens qui avoient péri dans

Digitized by Google

les combats pour la défense de la patrie. cette institution le rendoit en même temps plus pur, plus juste, & plus utile : plus pur, parce qu'il étoit exempt de l'adulation personnelle, à laquelle ne manque pas de donner lieu, même à l'égard des morts, la complaisance pour les vivans : plus juste, en ce qu'il embrassoit tous ceux qui l'avoient mérité : plus utile, en ce que l'exemple de la vertu & de la gloire regardoit tous les citoyens, & pouvoit être également pour tous un objet d'espérance & d'émulation. De là l'espèce d'enivrement que les athéniens rapportoient de l'assemblée où leurs enfans, leurs pères, leurs frères, leurs amis venoient d'être solennellement honorés des regrets & des éloges de la patrie. A Rome, sous les Empereurs, on vit à quel degré de bassesse & de servitude l'*Oraison funèbre* pouvoit être réduite, lorsque l'orgueil la commandoit. *Voyez* DÉMONSTRATIF.

Parmi nous elle est personnelle & réservée pour la haute naissance, ou pour

Digitized by Google

les premières dignités ; & quoique moins servile & moins adulatrice qu'elle ne le devint à Rome, elle n'a pas été exempte du reproche de corruption. L'on a quelquefois entendu célébrer en chaire des hommes que la voix publique n'avoit jamais loués de même, & qu'elle étoit loin de bénir. Mais sans insister sur l'abus que l'on a fait souvent, & que l'on fera peut-être encore de ces éloges de bienséance, considérons ce qu'ils auroient d'utile, si l'orateur, en s'interdisant le mensonge & la flatterie, se proposoit pour règle & pour objet la décence & la vérité.

En premier lieu, on ne loueroit que des morts dignes de mémoire. En second lieu, comme tous les hommes, même les plus recommandables, ont été un mélange de force & de foiblesse, de vertus & de vices, ce seroit le côté vraiment louable que l'éloquence exposeroit à la lumière ; & au lieu de donner du lustre aux vices qui sont susceptibles du fard de la louange, elle les laisseroit dans

Digitized by Google

tombre, & son silence exprimeroit ce que sa voix ne diroit pas. En troisième lieu, elle s'attacheroit aux traits de caractère, aux vertus, aux talens dont la peinture auroit, non pas le plus d'éclat, mais le plus d'influence; & la véritable destination de la gloire seroit remplie, puisqu'elle seroit réservée aux qualités & aux actions qui auroient le plus contribué au bien public & au bonheur des hommes. En quatrième lieu, les vertus privées & domestiques obtiendroient aussi le tribut de louanges dont elles seroient dignes; mais ces peintures de fantaisie, ces lieux communs d'adulation, où l'adresse & l'esprit de l'orateur s'épuisent pour tout défigurer & pour tout embellir, seroient exclus de l'*Oraison funèbre*; & s'il étoit permis à l'orateur de ne peindre son modèle que de profil, du côté le plus favorable, & avec des couleurs plus vives que celles de la vérité, au moins seroit-il obligé d'en bien saisir la ressemblance. Enfin l'utilité publique, qui est le fruit de l'exemple, étant le seul objet moral de

Digitized by Google

ces triſtes ſolennités, l'Eloquence s'attacheroit aux réſultats que lui préſenteroient les détails d'une vie habituellement occupée des intérêts de la ſociété; & de ces particularités de mœurs, de fortune, d'emplois, de fonctions, de devoirs, de conduite, qu'il auroit à développer, il auroit ſoin de s'élever à des principes lumineux & féconds, qui donneroient plus d'étendue à l'inſtruction publique. Par ce moyen, l'*Oraiſon funèbre*, au lieu d'être une école de flatterie, ſeroit une leçon ou de politique ou de mœurs.

On voit dès lors combien lui ſeroient étrangers & ſuperflus tous ces ornemens d'un langage fleuri, maniéré, futile. Dès que la vérité porte avec elle ſon caractère de candeur, de dignité, d'utilité ſolide, un vain luxe d'expreſſions lui devient inutile, & l'Eloquence peut ſe montrer avec une majeſté ſimple, comme une vierge pure & modeſte, belle de ſa ſeule beauté. *Grandis &, ut ita dicam, pudica Oratio non eſt maculoſa, nec tur-*

Digitized by Google

gida, sed naturali pulchritudine exurgit. (Pétrone.)

Mais si l'objet de l'*Oraison funèbre* n'est peint que ressemblant & d'après la vérité même ; si l'homme qu'elle doit louer fut véritablement louable, & si sa renommée autorise d'avance l'éloge qu'on va prononcer ; quel combat l'Eloquence aura-t-elle à livrer ? quel obstacle aura-t-elle à vaincre du côté de l'opinion ? quelle affection, quelle inclination, quelle résolution à changer du côté de l'ame ? de quoi veut-elle persuader ou dissuader un auditoire qui sait déjà, qui croit d'avance ce qu'elle vient lui rappeler ?

Il est certain qu'elle n'a pas les mêmes révolutions à produire que l'Eloquence de la tribune, la même résistance à vaincre, les mêmes assauts à livrer ou à soutenir que l'Eloquence du barreau, & que souvent, plus comparable à l'Eloquence poétique, elle ne semble faire consister ses succès qu'à émouvoir pour émouvoir. Mais au delà de l'émotion,

Digitized by Google

nous venons de voir qu'il eſt pour elle un but d'utilité publique qui conſacre ſes fonctions & la rend digne de la chaire.

Dans l'*Oraiſon funèbre*, comme dans les ſermons, l'auditoire eſt perſuadé avant que l'orateur commence ; mais cette perſuaſion froide & vague n'eſt pas celle que l'Eloquence doit opérer, & qu'elle opère : celle-ci doit être profonde, animée, active, entraînante ; elle doit reſſembler à celle qui, dans le genre délibératif, produit des révolutions, ſoulève tout un peuple, lui fait briſer ſa chaîne, lui fait prendre les armes pour la défenſe de ſes foyers, de ſes femmes, de ſes enfans. Ici l'effet n'en eſt pas ſi ſenſible, parce qu'elle n'a point d'objet préſent & décidé. Mais qu'à l'ouverture d'une campagne & à la tête d'une armée un homme éloquent fît, comme Périclès, l'éloge des guerriers qui ſeroient morts pour leur pays, & qu'il parlât de la valeur avec un digne enthouſiaſme ; que cet éloge, par exemple, eût été prononcé à la tête de la nobleſſe françoiſe, au moment que Louis XIV,

Digitized by Google

XIV l'auroit assemblée, comme il y étoit résolu avant la victoire de Denain ; & que chacun se demande à soi-même si cette éloquence eût été sans effet. Or cet effet soudain, rapide, éclatant, que l'occasion lui eût fait produire, elle l'opère avec moins d'énergie, mais très-sensiblement encore par les impressions qu'elle laisse dans les esprits & dans les cœurs ; & si vous en doutez, voyez ce qui se passe, lorsque ces femmes respectables qui parmi nous sont les tutrices des pauvres orphelins, veulent en leur faveur ranimer la piété publique. Quel est l'innocent artifice qu'elles y employent le plus communément ? Elles convoquent les fidèles dans un temple, elles y font prononcer l'éloge de celui des hommes, qui, après l'homme Dieu, a été sur la terre le plus parfait modèle de la miséricorde & de la charité, l'éloge de Vincent de Paul ; & l'orateur, en descendant de chaire, voit répandre dans le trésor des pauvres l'argent & l'or à pleines mains.

L'effet constant & infaillible du digne

Digitized by Google

éloge des vertus héroïques, sera toujours d'élever nos esprits par la sublimité des pensées & des images; d'agrandir, d'ennoblir nos ames par les émotions qu'elles reçoivent des grands exemples, & par cet attendrissement si doux qu'excite en nous la magnanimité.

L'éloquence de l'*Oraison funèbre* a donc aussi ses effets à produire; & ce n'est pas sans difficulté qu'elle obtient les succès d'où dépend sa gloire. Elle n'a pas à vaincre la prévention, l'aliénation des esprits; mais leur froideur, leur nonchalance, leur molle irrésolution: elle n'a pas à vaincre dans les ames, des aversions, des ressentimens; mais une langueur plus funeste à la vertu que les passions mêmes, & tous les vices qui dégradent en nous ce naturel qu'elle veut ennoblir. La volonté ne lui oppose ni les transports de la colère, ni les mouvemens du dépit, de la haîne, & de la vengeance; mais une sorte d'inertie qui résiste à ses mouvemens; mais une lâcheté qui se refuse à ses impulsions; mais des

Digitized by Google

inclinations que l'habitude a eu tout le temps de former & de rendre comme invincibles.

Captiver, fixer, attacher sur l'image de la vertu, des yeux distraits, des esprits légers, des imaginations mobiles, des caractères indécis, les forcer d'en prendre l'empreinte, les renvoyer avec une plus haute idée de leur dignité naturelle & de celle de leur devoir, leur en inspirer le courage, & du moins pour quelques momens l'enthousiasme & la passion; tel est le genre de persuasion de l'éloquence des éloges: & si on demande encore quels sont les ennemis qu'elle se propose de vaincre, je répondrai, tout ce que la nature & l'habitude ont de vicieux & d'incompatible avec cette vertu qu'elle vient nous recommander.

Le procédé le plus raisonnable, &, je crois, le plus infaillible de ce genre d'éloquence, seroit de montrer l'homme dans le héros, en même temps que le héros dans l'homme: car si je ne vois pas en lui mon semblable du côté foible,

Digitized by Google

ſon exemple ne m'inſpirera ni l'eſpérance, ni le courage de lui reſſembler du côté fort ; & ce ſeroit pour l'*Oraiſon funèbre* une raiſon de ſe détendre & de s'abaiſſer quelquefois juſqu'à nous laiſſer voir, dans le modèle de vertu & de grandeur qu'elle nous préſente, quelques traits de fragilité. Un ſeul exemple va me faire entendre. Dans le plus accompli & le plus intéreſſant de nos héros modernes, Fléchier avoit deux fautes à confeſſer, ou à diſſimuler. En avouant l'une des deux, il a mis toute l'adreſſe de l'élocution & tout le preſtige des figures à le couvrir comme d'un nuage ; & celle qu'il n'auroit pu attribuer à la fatalité des circonſtances, il n'a pas même oſé la laiſſer entrevoir.

A l'égard de l'une & de l'autre, j'oſerai dire que la crainte qu'il eut d'affoiblir l'admiration que l'on devoit à ſon héros, n'étoit pas fondée. Son ſilence n'a fait oublier à perſonne ce moment de foibleſſe, où Turenne crut dépoſer dans le ſein d'un autre lui-même le ſecret im-

Digitized by Google

portant qui lui étoit confié. Mais, en même temps que l'aveu de cette faute, dans la bouche de l'orateur, auroit été une grande leçon, il lui auroit donné lieu de publier un trait de magnanimité qui compense bien cette faute, & qui fait presque dire à ceux qui l'entendent, *felix culpa* ! Ce fut l'aveu qu'il en fit au Roi. Il n'étoit pas temps encore de révéler toute la gloire de cet aveu : Louvois étoit vivant ; mais aujourd'hui combien ce trait de vertu, dans l'éloge de Turenne, ne seroit-il pas éloquent !

Louvois étoit son ennemi : le projet du siége de Gand n'avoit pour confidens que ces deux hommes. Louis XIV, qui ne doutoit pas de la prudence & de la discrétion de Turenne, lui dit : « Mon secret n'a été confié qu'à vous & à M. de Louvois ; & ce n'est pas vous qui l'avez trahi ». Turenne n'avoit qu'à laisser croire à Louis XIV ce qu'il pensoit déjà, Louvois étoit perdu. *Pardonnez-moi, Sire*, dit-il, *c'est moi qui suis coupable* ; & Louvois fut sauvé.

Digitized by Google

Sa rebellion dans la guerre civile avoit été réparée par tant de ſi belles actions, que l'orateur pouvoit l'avouer ingénument ſans répugnance ; & au lieu de l'art ingénieux, mais inutile, dont il ſe ſert pour l'envelopper dans le tourbillon des malheurs publics, il ne tenoit qu'à lui de tirer de la mémoire de ces temps-là & de l'eſprit de trouble & de vertige qui s'étoit emparé des têtes les plus ſages, de ſolides inſtructions. Ce n'eſt même qu'en ſe donnant cette importance politique & morale, que l'éloquence des éloges peut remplir dignement ſa tâche. Mais il faut avouer auſſi que la proximité des temps, & les égards auxquels l'orateur eſt ſoumis, ne le permettent pas toujours. Un point de vue plus éloigné lui eſt infiniment plus favorable ; & cet avantage n'a pas échappé à l'Académie françoiſe, lorſqu'elle s'eſt déterminée à donner pour ſujet de ſes prix d'Eloquence l'éloge des hommes illuſtres qu'ont produits les ſiècles paſſés. Mais dans ces éloges on doit ſe ſouvenir que ce ne ſont pas de froids détails,

Digitized by Google

de longues analyſes, ni des récits inanimés que demande l'Académie; mais des tableaux, des mouvemens, des peintures vivantes, de l'éloquence enfin, dont le propre eſt d'agir ſur les eſprits & ſur les ames, d'inſpirer plutôt que d'inſtruire, de répandre encore plus de chaleur que de lumière, d'animer la raiſon encore plus que de l'embellir, de prêter à la vérité le charme & l'intérêt du ſentiment, & de ne chercher dans le ſtyle que les moyens à la fois les plus ſimples, les plus sûrs, & les plus puiſſans, d'émouvoir pour perſuader, ou de perſuader pour émouvoir.

ORATEUR. Pour ſe former une idée complète de l'*Orateur*, il faut conſidérer ſes mœurs, ſes talents, ſes lumières.

I. *Mœurs ou caractère de l'Orateur.* Il ſemble que dans tous les temps l'eſtime publique, attachée à la perſonne de l'*Orateur*, ait dû être une condition inſéparable de l'Eloquence. Et en effet,

Digitized by Google

si la bonne foi, la droiture, la sincérité, l'austère probité de celui qui parle est connue, sa cause est recommandée par sa personne ; & avant même qu'il ait ouvert la bouche, on est à demi persuadé. Si le droit qu'il défend ne lui étoit pas connu ; si ce qu'il veut persuader n'étoit pas juste ; si ce qu'il va louer n'étoit pas louable ; si l'homme qu'il accuse n'étoit pas criminel ; si le conseil que donne un citoyen si sage, si vertueux, n'étoit pas ce qu'il y a de plus utile & de plus honnête ; il n'auroit gardé de profaner son ministère : le parti qu'il embrasse doit être le meilleur. Ainsi raisonne, ou doit raisonner l'opinion, la considération publique, en faveur de l'homme de bien, connu, révéré comme tel.

Si au contraire la conduite, les mœurs, le caractère d'un homme éloquent l'ont rendu méprisable, suspect, & dangereux ; que souillé de vices il parle de vertu ; vénal, il parle de droiture ; dissolu, de décence ; vendu à la faveur, de zèle pour le bien public ; il semble qu'il

Digitized by Google

doive être où ridicule ou révoltant, & que la cauſe la meilleure doive être décriée par un *Orateur* diffamé. *Si cela eſt vrai, pourquoi le dit-il ?* Ce mot naïf, au ſujet d'un menteur qui par haſard venoit de dire la vérité, ſemble devoir être le cri de l'auditoire, lorſqu'un malhonnête homme travaille à le perſuader.

Il faut avouer cependant qu'une conduite irréprochable, des mœurs pures, un caractère manifeſtement vertueux n'auroient pas ſeuls aſſez de force contre le don de l'Eloquence ; & que, ſans être ſoutenue de cette recommandation perſonnelle, qui devroit être d'un ſi grand poids, elle ne laiſſe pas encore d'en impoſer : ſi grande eſt la légèreté & la facilité des hommes, qu'on voit preſque tous ſe livrer à l'impreſſion du moment, & dont l'*Orateur* ſe rend maître, ainſi que le comédien, dès qu'il ſait faire illuſion.

« Avez-vous peur de l'affliger en lui refuſant une couronne (diſoit Eſchine aux athéniens en leur parlant de Démoſ-

Digitized by Google

thène), lui qui dédaigne la gloire attachée à votre eſtime, & la dédaigne à tel excès, que de ſes propres mains il a mille fois tailladé cette tête maudite, que Ctéſiphon, malgré toutes nos lois, nous a preſcrit de couronner; lui qui de ces taillades faites à deſſein, a ſu tirer des profits immenſes, en intentant à ce ſujet des accuſations lucratives; lui enfin à qui le ſoufflet qu'il reçut de Midias en plein théâtre, ſoufflet ſi bien aſſéné que la marque en eſt encore empreinte ſur ſon viſage, a été d'un ſi bon rapport»?

Si c'étoient là de groſſiers menſonges, comment le calomniateur impudent ne fut-il pas chaſſé de la tribune? comment Démoſthène, dans ſa défenſe, négligea-t-il de réfuter de ſi honteuſes imputations? & s'il y avoit quelque vérité dans ces faits, qui, pour être allégués, devoient être notoires; comment un homme enrichi des ſoufflets qu'il avoit reçus & des taillades qu'il s'étoit faites, un homme dont on oſoit dire devant le peuple & le ſénat qu'*il portoit ſur ſes épaules, non*

Digitized by Google

une tête, mais une ferme, pouvoit-il avoir dans sa patrie tant de crédit & d'autorité ?

Comment Eschine, de son côté, faisoit-il lire & admirer à ses disciples, dans son exil, une harangue où Demosthène le traitoit bien plus mal encore ? Seroit-ce que dans la tribune les injures n'étoient qu'un des lieux oratoires, & que du style de barreau ?

Chez les romains, on voit de même que la considération personnelle tenoit plus aux talens qu'aux mœurs. *Regarde*, Scaurus, *voilà un mort qui passe*, disoit Memmius à son adversaire : *ne pourrois-tu pas te saisir de son bien ?* Et ces romains ne se bornoient pas à ces épigrammes légères ; ils se reprochoient, comme les grecs, les plus obscènes infamies. *On ne m'écoute point*, disoit Sextius, *je suis Cassandre. Il est vrai*, lui répondit l'*Orateur* M. Antoine, *que je te connois plus d'un Ajax. Multos possum tuos Ajaces Oileos nominare.*

Mais de quelque austérité de mœurs

Digitized by Google

que l'*Orateur* fît profeſſion, on voit que dans ſon art il ſe détachoit de lui-même & ſe donnoit tout à ſa cauſe : bonne ou mauvaiſe, juſte ou injuſte ; la bien défendre & la gagner, étoit ſa tâche, ſon devoir, ſon unique religion.

Ils avoient tous pour règle, en amplifiant, d'exagérer ce qui leur étoit favorable, d'affoiblir & d'atténuer ce qui leur étoit oppoſé. *Voyez* AMPLIFICATION.

Pour rendre ridicule l'adverſaire ou ſa cauſe, il falloit ſavoir employer à propos de petits menſonges, ſouvent même tout inventer. *Sive habeas verè quod narrare poſſis, quod tamen eſt mendaciunculis aſpergendum, ſive fingas.* (De Orat.)

Ils devoient être en état de plaider le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets, & même ſur les plus ſacrés : *De virtute, de officio, de æquo & bono, de dignitate, honore, utilitate, ignominiâ, premio, pœnâ, ſimilibuſque rebus, in utramque partem dicendi animos, & vim, & artem habere debemus.* Ibid.

Digitized by Google

L'Eloquence s'étoit détachée de la Philoſophie ; & de là le divorce de la langue & du cœur. *Hinc diſcidium illud linguæ atque cordis.* La droiture ſtoïque étoit exclue du barreau ; l'opinion & les convenances y avoient pris la place de la vérité & de la vertu. *Alia enim & bona & mala videntur ſtoïcis & cæteris civibus.* Ibid. Pour être un parfait *Orateur*, il falloit non ſeulement ſavoir, à la la manière des philoſophes, mais plus éloquemment encore, ſoutenir le pour & le contre : *Sin aliquis extiterit aliquando, qui, ariſtotelico more, de omnibus rebus in utramque ſententiam poſſit dicere, & in omni causâ duas contrarias orationes, præceptis illius cognitis, explicare ; aut, hoc Arceſilæ modo & Carneadis, contra omne quod propoſitum ſit diſſerat ; quique ad eam rationem adjungat hunc rhetoricum uſum, moremque, exercitationemque dicendi ; is ſit verus, is perfectus & ſolus* Orator. (*De Orat.*)

Voilà bien nettement, dans la défini-

Digitized by Google

tion d'un parfait *Orateur*, celle d'un excellent sophiſte. Et à cette qualité éminente, s'il ajoutoit l'art de ſe montrer perſonnellement tel qu'il vouloit paroître, & d'affecter à ſon gré l'auditoire, il ne laiſſoit plus rien à déſirer, pas même de la bonne foi : *Si vero aſſequetur ut talis videatur qualem ſe videri velit, & animos eorum ita afficiet apud quos aget, ut eos quocumque velit vel trahere vel rapere poſſit ; nihil profecto præterea ad dicendum requiret.* (Ibid.)

Ainſi, ſophiſte, hypocrite, comédien, & charlatan au plus haut degré ; voilà ce qui formoit l'*Orateur* accompli. Et pour avoir une idée de ſon manége, qu'on liſe ce paſſage où il eſt décrit avec tant de ſoin & en ſi peu de mots :

Sic igitur dicet ille quem expetimus, ut verſet ſæpe multis modis eamdem & unam rem ; & hæreat in eâdem commoreturque ſententiâ : ſæpe etiam ut extenuet aliquid : ſæpe ut irrideat : ut declinet à propoſito deflectatque ſententiam : ut proponat quid dicturus ſit : ut, quum tran-

Digitized by Google

fegerit jam aliquid, definiat : ut se ipse revocet : ut quod dixit iteret : ut argumentum ratione concludat : ut interrogando urgeat : ut rursùs, quasi ad interrogata, sibi ipse respondeat : ut contra ac dicat accipi & sentiri velit : ut addubitet quid potiùs, aut quomodo dicat : ut dividat in partes : ut aliquid relinquat ac negligat : ut ante præmuniat : ut in eo ipso, in quo reprehendatur, culpam in adversarium conferat : ut sæpe cum his qui audiunt, nonnunquam etiam cum adversario, quasi deliberet : ut hominum sermones moresque describat : ut muta quædam loquentia inducat : ut ab eo quod agitur avertat animos : ut sæpe in hilaritatem risumve convertat : ut ante occupet quod videat opponi : ut comparet similitudines : ut utatur exemplis : ut aliud alii tribuens dispertiat : ut interpellatorem coerceat : ut aliquid reticere se dicat : ut denunciet quid caveat : ut liberiùs quid audeat : ut irascatur etiam : ut objurget aliquando : ut deprecetur : ut supplicet : ut medeatur : ut à proposito

Digitized by Google

declinet aliquantulum ; ut optet : ut exſecretur : ut fiat iis apud quos dicet familiaris. Atque alias etiam dicendi quaſi virtutes ſequetur : brevitatem, ſi res petet ; ſæpe etiam rem dicendo ſubjiciet oculis ; ſæpe ſupra feret quam fieri poſſit ; ſignificatio ſæpe erit major quam oratio ; ſæpe hilaritas ; ſæpe vitæ naturarumque imitatio. (Orat.)

Qu'on ajoute à cela tous les moyens qu'il indique ailleurs de rendre l'exorde inſinuant, la preuve artificieuſe, la péroraiſon pathétique, l'action & la diction propres à captiver en même temps les yeux, l'oreille, & l'ame ; on concevra foiblement encore l'art oratoire de ce temps-là : & c'eſt une étude que je propoſe ſingulièrement aux juges, afin qu'ils ſachent de combien de manières on peut s'y prendre pour les tromper.

Cicéron a beau dire que l'Eloquence, la ſageſſe, la probité doivent aller enſemble : *Eſt enim Eloquentia una quædam de ſummis virtutibus.... Quæ, quo major eſt vis, hoc eſt magis probitate*

Digitized by Google

jungenda ſummâque prudentiâ : quarum virtutum expertibus ſi dicendi copiam tradiderimus, non eos quidem Oratores *effecerimus, ſed furentibus quædam arma dederimus.* Il n'en eſt pas moins vrai que les livres de l'*Orateur* ſont comme un arſenal, où la bonne & la mauvaiſe foi, la vérité & le menſonge, la juſtice & la fraude trouvent également des armes; que Cicéron nous y enſeigne à feindre, à diſſimuler, à éluder la vérité, à déguiſer le côté foible d'une cauſe, en un mot, à ſéduire, à émouvoir les auditeurs, & à les pouſſer, ſans diſtinction, vers le but que l'on ſe propoſe : *ut eos qui audiunt quocumque incubuerit poſſit impellere.*

Quelques hommes de mœurs ſévères dédaignoient le ſecours de l'Eloquence; & ils ſuccomboient. Il a donc fallu que l'*Orateur*, homme de bien, ſe ſoit ſervi, pour la défenſe de la vérité, de la juſtice, & de l'innocence, des mêmes armes que la fraude, l'injure, & le menſonge employoient à les attaquer.

Digitized by Google

Mais s'il a ce principe ſtable de ne plaider jamais que la cauſe qu'il croira bonne, non pas au gré des tribunaux, dont la juriſprudence eſt douteuſe & changeante, mais ſelon ſes propres lumières & ſur le témoignage intime de ſa conſcience & de ſa raiſon; alors ſon éloquence prendra le caractère de ſon ame: tous ſes moyens de plaire & d'émouvoir ſeront ceux de la vérité qui veut ſe rendre intéreſſante; & l'art, innocent dans ſa bouche, ne ſera que le don de gagner des amis au bon droit & à l'innocence, de garantir les juges, des piéges du menſonge, & de les éclairer ou de les affermir dans les voies de l'équité.

J'ai fait déjà ſentir combien, dans l'Eloquence politique, religieuſe, & morale, il importoit à l'*Orateur* de ſe donner, par ſon caractère, une autorité perſonnelle: & quoique trop d'exemples ſemblent perſuader que l'Eloquence du barreau n'a pas toujours beſoin de la ſanction des mœurs de l'avocat; j'oſe penſer qu'un homme droit, honnête, incorrup-

Digitized by Google

tible, & reconnu pour tel, aura partout un grand avantage sur un déclamateur mercenaire, & dont l'art s'est prostitué. *In homine virtutis opinio valet plurimum.* (Cic. Topica.)

Voici des vers où l'on a essayé de marquer ce contraste :

Ecoutez au Barreau, parmi ces longs débats
Que suscite la fraude ou qu'émeut la chicane,
Ecoutez le suppôt qui leur vend son organe.
Le fourbe atteste en vain l'auguste vérité ;
En vain sa voix parjure implore l'équité :
Le mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse & le confond. Il s'agite, & nous glace.
Des passions d'autrui satellite effrené,
Il se croit véhément ; il n'est que forcené :
Charlatan mal adroit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

Qu'avec plus de décence & d'ingénuité
L'ami de la justice & de la vérité,
La candeur sur le front, la bonne foi dans l'ame,
Présente l'innocence aux lois qu'elle réclame !
Profondément ému, saintement pénétré,
Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,
Le respect l'environne. On l'observe en silence,
Et d'un juge en ses mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'imposture & son masque odieux.

Digitized by Google

Loin de lui les détours d'un art insidieux.
Il ne va point du style emprunter la magie :
Précis avec clarté, simple avec énergie,
Il arme la raison de traits étincelans ;
Il les rend à la fois lumineux & brûlans ;
Et si, pour triompher, sa cause enfin demande
Que son ame au dehors s'exhale & se répande,
A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé
Pour obéir au dieu dont il est possédé :
Sa voix est un oracle ; & ce grand caractère
Change l'art *oratoire* en un saint ministère.

II. *Talens de l'Orateur.* Les talens sont des dons naturels, relatifs à certains objets. Selon l'objet, cette aptitude tient plus ou moins aux dispositions du corps, de l'esprit, ou de l'ame. L'élégance des formes, l'agilité, la force, la souplesse des mouvemens, & la justesse de l'oreille forment le talent de la danse : la sensibilité l'anime, la grâce le perfectionne. Le talent du chant se compose de la beauté de la voix, de la justesse de l'oreille, & de la sensibilité de l'ame. Celui de la Poésie est le résultat de tous les dons de l'ame & du génie ; & une oreille délicate & juste est la seule des qualités phy-

Digitized by Google

siques qu'il exige essentiellement. Le comédien est l'extérieur du poète : son talent est de s'identifier avec lui, de se pénétrer de son ame, & de lui prêter tout le charme de la parole & de l'action. Ainsi, la beauté la décence, la vérité de l'expression, soit dans la voix, soit dans le geste, soit dans le langage muet des yeux & des traits du visage, une extrême facilité à s'affecter du caractère & des sentimens qu'il exprime, une mobilité d'ame & d'imagination qui se prête rapidement à toutes les métamorphoses de l'imitation théâtrale : voilà ce que l'acteur met du sien dans sa société de talens avec le poète.

Or l'*Orateur* est son acteur lui-même : il doit donc réunir, en quelque sorte, le poète & le comédien ; penser, sentir, imaginer, inventer, disposer, produire comme l'un, & représenter comme l'autre. *Non enim inventor, aut compositor, aut actor ; hæc complexus est omnia.* (Orat.) Ainsi, du côté de l'inventeur & du compositeur, un esprit juste,

Digitized by Google

étendu, pénétrant, mobile à volonté, une conception vive & prompte, une imagination forte, une mémoire docile & sûre, une profonde sensibilité, une élocution correcte, pure, élégante, facile, & noble ; du côté de l'acteur, une figure au moins décente, un visage docile à tout exprimer, un regard où se peigne l'ame, une action mêlée de grâce & de dignité, une voix juste, flexible & sonore, une articulation distincte ; enfin cet accord, cet ensemble qui rend harmonieuse, expressive, éloquente toute l'habitude du corps : voilà ce qui doit concourir à former l'*Orateur*, si l'on veut qu'il soit accompli : & je n'ai pas besoin de dire que si un tel prodige est rare, même quand l'exercice & l'habitude ont pris le plus grand soin de tout perfectionner ; à plus forte raison seroit-il au dessus de toutes les forces de la nature, si l'éducation, le travail, & l'étude ne venoient pas achever son ouvrage, & corriger ou déguiser ce qu'elle a de défectueux.

Avouons cependant qu'une partie de

Digitized by Google

ces talens désirables dans l'*Orateur*, lui sont plus ou moins nécessaires, selon les lieux, les temps, le genre d'éloquence, & le caractère de l'auditoire. On peut voir en effet que pour un peuple aussi délicat que les grecs, aussi léger, aussi frivole, aussi dominé par les sens, aussi passionnément épris du beau dans tous les genres, le fond de l'Eloquence n'étoit que l'accessoire, & la forme étoit l'essentiel. Les athéniens vouloient bien s'occuper du vrai, du juste, de l'honnête, des intérêts de leur liberté, de leur gloire, & de leur salut : mais ils vouloient s'en occuper en s'amusant ; & la tribune étoit comme un théâtre, où, pour captiver l'ame, l'esprit, & la raison, il falloit charmer les oreilles & ne pas offenser les yeux : *Nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans.* (Orat.)

Les romains, quoique bien plus graves & bien moins curieux des choses d'agrément, portoient cependant au *forum* une grande sévérité de goût pour la pureté du langage, & une oreille très-sensible

Digitized by Google

aux beautés de l'élocution. C'étoit moins la grâce que la décence qu'ils exigeoient dans l'*Orateur*. Le moindre oubli des bienséances étoit funeste à celui qui s'en écartoit ; & la sagesse de l'*Orateur* consistoit à ne rien dire que de convenable. *Sed est Eloquentiæ, sicut reliquarum rerum, fundamentum sapientia. Ut enim in vitâ, sic in oratione, nihil est difficilius quam quid deceat videre.... Hujus ignoratione, non modo in vitâ, sed sæpissime & in poematibus & in oratione peccatur. Est autem, quid deceat*, Oratori *videndum, non in sententiis solum, sed etiam in verbis. Non enim omnis fortuna, non omnis honos, non omnis auctoritas, non omnis ætas, nec vero locus, aut tempus, aut auditor omnis, eodem aut verborum genere tractandus est aut sententiarum.... Quam indecorum est, de stillicidiis quum apud unum judicem dicas, amplissimis verbis & locis uti communibus ; de majestate populi romani summissè & subtiliter.* (Orat.)

En général, moins la matière de l'Eloquence

l'Eloquence eſt grave & moins l'auditoire en eſt occupé, plus la forme en doit être ornée & l'extérieur agréable. De là vient que celle des ſophiſtes étoit ſi curieuſement travaillée ; de là vient que de ſimples harangues exigent un ſtyle fleuri & une belle prononciation ; de là vient que des oraiſons funèbres doivent relever, agrandir, décorer leur ſujet, ſouvent futile & vain, de toutes les pompes de l'Eloquence.

Mais dans un diſcours où la Religion annonce des vérités terribles ; dans un conſeil national, où s'agitent les grands intérêts de l'Etat ; dans un barreau, où devant des juges, eſclaves de la loi, on plaide pour l'honneur, pour la fortune, ou pour la vie d'un citoyen ; les acceſſoires cèdent au fond : la forme extérieure de l'Eloquence, le ſtyle, l'élocution, l'action de l'*Orateur* ne ſont plus de la même importance ; & celui qui a le talent d'inſtruire, de prouver, d'émouvoir, n'a plus beſoin des dons de plaire. Peut-être même un air auſtère, inculte,

Digitized by Google

& négligé, eſt-il ce qui convient le mieux à un *Orateur* des Communes, comme à un bon miſſionnaire ; & par-tout, même ſous les plus belles formes de la diction & de l'action, le premier attribut de l'Eloquence & le plus eſſentiel, c'eſt l'air de vérité. Rien n'eſt perſuaſif que ce qui paroît naturel.

III. *Etudes de l'Orateur.* Chez les anciens, la qualité la plus recommandable d'un homme d'Etat étoit d'être éloquent ; le premier ſoin d'un homme éloquent étoit de ſe rendre homme d'Etat, de s'inſtruire profondément de la conſtitution, de l'adminiſtration, des intérêts de la République. *Voyez* DÉLIBÉRATIF. Il en eſt de même aujourd'hui dans le ſeul pays de l'Europe où l'Eloquence républicaine faſſe encore entendre ſa voix.

Par-tout ailleurs la politique eſt interdite à l'Eloquence. Dans la chaire, une morale religieuſe, & quelquefois le dogme ; dans le barreau, le droit civil, & auxiliairement le droit naturel, ſont, quant au fond, l'objet de l'éloquence

& des études de l'*Orateur*; & si de bonne heure il ne s'est pas abreuvé à ces sources, s'il n'en est pas profondément imbu, il sera toute sa vie aride, & haletant après les connoissances essentielles à son art.

Le premier travail de l'*Orateur* chrétien doit être la lecture bien méditée des livres saints; le premier travail de l'avocat doit être l'étude des lois; & pour l'un & l'autre la meilleure méthode est de se faire eux-mêmes, par des extraits, une mémoire artificielle, habituée à les servir avec une prompte docilité. Sans cela ils seront sans cesse errans & fatigués de recherches infructueuses; & si les tables que l'on a faites pour favoriser la paresse, leur facilitent le travail, au moins ne remédieront-elles pas à la stérilité d'une tête vide & toujours en défaut dans les cas imprévus & les besoins pressans.

Après ces études, qui sont la base des connoissances de l'*Orateur*, vient celle des modèles de l'art & des écrivains analogues au genre d'éloquence auquel

Digitized by Google

on se destine. *Voyez* RHÉTORIQUE, CHAIRE, STYLE, &c.

Mais une étude non moins essentielle, quoique moins propre à l'*Orateur*, est celle de l'homme & des hommes. Car c'est toujours de l'homme qu'il s'agit, & c'est toujours avec des hommes & devant des hommes qu'on parle. Les faits, les choses, tout prend son caractère, ou de ses relations avec l'homme de tous les lieux & de tous les temps, ou de ses relations avec l'homme de tel temps & de telle société, dans telle ou telle condition de la vie, ou de ses relations avec tel homme en particulier & dans telle position.

La Philosophie morale embrasse les plus étendus de ces rapports, & Cicéron l'appelle la nourrice de l'Eloquence: *Quasi nutrix* Oratoris. On distinguera toujours le disciple des philosophes à l'abondance de ses moyens. *Omnis enim ubertas & quasi sylva dicendi ducta ab illis est.* On le distinguera sur-tout à la netteté,

Digitized by Google

à la précision, à l'ordre, à l'étendue, au développement de ses idées : *Nec vero sine philosophorum disciplinâ genus & speciem cujusque rei cernere, neque eam definiendo explicare, nec tribuere in partes possumus ; nec judicare quæ verâ, quæ falsa sint ; neque cernere consequentia, repugnantia videre, ambigua distinguere. Quid dicam de naturâ rerum ?* (& s'il s'agit des choses morales) *de vitâ, de officiis, de virtute, de moribus ?* (Orat.)

C'est l'exercice de l'esprit sur ces idées universelles que Cicéron compare, dans le jeune *Orateur*, aux exercices de la palestre pour le jeune comédien : *Positum sit igitur in primis sine Philosophiâ non posse effici quem quærimus eloquentem ; non ut in eâ tamen omnia sint, sed ut sic adjuvet ut palæstra histrionem.* (Orat.) Et c'est là véritablement ce qui donne à l'Eloquence des mouvemens libres & de beaux développemens. *Latiùs enim de genere quam de parte disceptare licet.* Mais il ne faut pas se tromper à cet axiome du même *Orateur : Ut quod in*

Digitized by Google

universo sit probatum, id in parte sit probari necesse. Car il arrive assez souvent que les généralités ne prouvent rien, & que les circonstances qui modifient la cause, la distinguent absolument & la détachent de la thèse.

Il y a donc tous les jours pour l'*Orateur* une étude nouvelle à faire, & c'est la plus indispensable. Il semble inutile de dire que c'est l'étude de la cause; & cependant on a eu besoin de la recommander dans tous les temps. C'est sur ce point que Cicéron insiste. C'est de sa cause, dit Marc-Antoine, que l'*Orateur* doit se remplir, se pénétrer; c'est la source d'où coulera le fleuve de son éloquence; & en comparaison de cette source pleine & féconde, tous les lieux communs des rhéteurs ne sont que de foibles ruisseaux.

Mais toute cause est compliquée de considérations morales: ainsi, la grande étude & de l'homme & des hommes, revient sans cesse & à tous propos; elle est perpétuelle, elle est inépuisable; &

Digitized by Google

à l'école de l'humanité, l'*Orateur* le plus consommé a toujours des leçons à prendre. *Voyez* RHÉTORIQUE & DÉLIBÉRATIF.

Je finirai par une observation qui peut n'être pas du goût de tout le monde, mais qui regarde la multitude & cette masse d'auditeurs que l'Eloquence doit remuer. En réduisant à la vérité l'hyperbole de Démosthène, que *des parties de l'*Orateur *la première est l'action, la seconde l'action, & la troisième l'action*; en adoptant, dans un certain sens, la pensée de Cicéron, qu'en fait d'Eloquence *savoir ce qu'on doit dire & savoir le dire à propos, est l'affaire de la prudence; que le bien dire est l'affaire de l'art; que le dire le mieux possible est le partage du génie & le triomphe de l'*Orateur; je pense qu'en effet la vérité, la décence, l'énergie de l'action, le naturel, la force, & la chaleur du style sont les parties éminentes de l'art oratoire: mais ni dans l'action, ni dans l'élocution, la grâce, l'élégance, en un mot, l'agrément ne me semble

Digitized by Google

aussi nécessaire à la haute Eloquence ; & je crois voir que, sans cet avantage, elle a dans tous les temps produit ses grands effets. *Qu'importe*, disoit Démosthène aux athéniens, *quand je vous parle de vos intérêts les plus pressans, les plus sacrés, qu'importe de quel côté s'étend mon bras, & quels sont les mots que j'emploie ?* Démosthène n'est pas inculte, mais il n'est pas orné. Gracchus ne l'étoit pas. Bossuet dédaigne souvent de l'être. Cochin n'avoit jamais pensé à bien clore une période. Massillon, le plus élégant de nos *Orateurs* sacrés, n'a rien tant soigné que son petit Carême. Dans son sermon *du pécheur mourant* il est simple comme Bourdaloue, & n'en est que plus éloquent. Cicéron a parlé d'un talent qui lui étoit propre, de ce coloris, de cette harmonie, de cette magie de style où il excelloit ; il en a parlé comme on parle toujours de ce que l'on fait bien, avec complaisance & avec emphase : mais lorsqu'il résume son opinion sur les talens de l'*Orateur*, & que la vérité le presse,

Digitized by Google

on peut le prendre sur ses paroles. Tout l'art oratoire, dit-il, se réduit *à prouver, à plaire*, & *à fléchir*. Par *fléchir*, il entend plier à son gré l'opinion, & la volonté de l'auditoire, dominer ses affections, & subjuguer son jugement. Or, ajoute-t-il, *prouver est de nécessité, fléchir décide la victoire*; & lorsqu'il s'agit d'expliquer à quelle fin l'*Orateur* cherche à plaire, il ne trouve lui-même, pour sa raison, qu'un synonyme, qui veut dire *plaire pour plaire*. *Ita dicet* (Orator) *ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare, necessitatis est; delectare*, suavitatis; *flectere, victoriæ*.

Et en effet, quand l'*Orateur* a le don de convaincre & celui d'émouvoir, c'en est assez. La chaire & le barreau ne sont pas un lieu d'amusement. Le tribunal & l'auditoire ne sont pas un amphithéâtre. L'impression profonde de la raison & du sentiment, voilà ce qui reste long-temps après que les paroles sont oubliées: tout ce qui n'est que séduction, qu'illusion, s'efface; & le discours d'où l'on revient

Digitized by Google

le plus charmé du côté de l'esprit, de l'imagination, & de l'oreille, est bien souvent celui dont on est le moins persuadé & le moins pénétré. *Voy.* CHAIRE, DÉLIBÉRATIF, JUDICIAIRE, PATHÉTIQUE, &c.

P.

PANTOMIME. C'est le langage de l'action, l'art de parler aux yeux, l'expression muette.

L'expression du visage & du geste accompagne naturellement la parole, & s'accorde avec elle pour peindre la pensée; en sorte que, plus l'expression de la parole est foible au gré de celui qui s'énonce, plus l'expression du geste & du visage s'anime pour y suppléer. De là vient que, chez les peuples doués d'une imagination vive & d'une grande sensibilité, la *Pantomime* naturelle est plus marquée, ainsi que l'accent de la parole. De là vient

Digitized by Google

auſſi que, plus on a de difficulté à s'exprimer par la parole, ſoit à cauſe de la diſtance ou de quelque vice d'organe, ſoit manque d'habitude de la langue qu'on veut parler, plus on donne de force & de vivacité à cette expreſſion viſible. C'eſt donc ſur-tout aux mouvemens de l'ame les plus paſſionnés que la *Pantomime* eſt néceſſaire : alors, ou elle ſeconde la parole, ou elle y ſupplée abſolument.

L'expreſſion du geſte & du viſage, unie à celle de la parole, eſt ce qu'on appelle *action*, ou *théâtrale* ou *oratoire*. Voyez DÉCLAMATION.

La même expreſſion, ſans la parole, eſt ce qu'on appelle plus particuliérement *Pantomime*.

Chez les anciens l'action théâtrale ſe réduiſoit au geſte. Les acteurs, ſous le maſque, étoient privés de l'expreſſion du viſage, qui, chez nous, eſt la plus ſenſible : & ſi on demande pourquoi ils préféroient un maſque immobile à un viſage où tout ſe peint, c'eſt, 1°. que,

Digitized by Google

pour être entendu dans un amphithéâtre qui contenoit au moins ſix mille ſpectateurs, il falloit que l'acteur eût à la bouche une eſpèce de trompe ; 2°. que dans l'éloignement le jeu du viſage eût été perdu, quand même on eût joué ſans maſque. Or l'action théâtrale étant privée de l'expreſſion du viſage, on s'efforça d'y ſuppléer par l'expreſſion du geſte, & l'immenſité des théâtres obligea de l'exagérer.

Par degrés cet art fut porté au point d'oſer prétendre à ſe paſſer du ſecours de la parole, & à tout exprimer lui ſeul. De là cette eſpèce de comédiens muets, qu'on n'avoit point connus dans la Grèce, & qui eurent à Rome un ſuccès ſi follement outré.

Ce ſuccès n'eſt pourtant pas inconcevable ; & en voici quelques raiſons.

1°. La Tragédie grèque, tranſplantée à Rome, y étoit étrangère, & n'y devoit pas faire la même impreſſion que ſur les théâtres de Corinthe & d'Athènes. *Voyez* POÉSIE, TRAGÉDIE.

Digitized by Google

2°. Elle étoit foiblement traduite ; & Horace le fait entendre, en disant qu'on y avoit *assez bien* réussi.

3°. Elle étoit aussi foiblement jouée ; & il y a apparence que les comédiens n'auroient pas été chassés par les *Pantomimes*, s'ils avoient tous été des Æsopus & des Roscius.

4°. Les romains n'étoient pas un peuple sensible, comme les grecs, aux plaisirs de l'esprit & de l'ame : leurs mœurs austères ou dissolues, selon les temps, n'eurent jamais la délicatesse des mœurs attiques : il leur falloit des spectacles, mais des spectacles faits pour les yeux. Or la *Pantomime* parle aux yeux un langage plus passionné que celui de la parole ; elle est plus véhémente que l'Eloquence même, & aucune langue n'est en état d'en égaler la force & la chaleur. Dans la *Pantomime* tout est action, rien ne languit ; l'attention n'est point fatiguée : en se livrant au plaisir d'être ému, on peut s'épargner presque la peine de penser ; ou s'il se présente des idées, elles

Digitized by Google

ſont vagues comme les ſonges. La parole rétarde & refroidit l'action ; elle préoccupe l'acteur & rend ſon art plus difficile. Le *Pantomime* eſt tout à l'expreſſion du geſte ; ſes mouvemens ne lui ſont point tracés ; la paſſion ſeule eſt ſon guide. L'acteur eſt continuellement le copiſte du poète ; le *Pantomime* eſt original : l'un eſt aſſervi au ſentiment & à la penſée d'autrui, l'autre ſe livre & s'abandonne aux mouvemens de ſon ame. Il doit donc y avoir, entre l'action du comédien & celle du *Pantomime*, la différence & la diſtance de l'eſclavage à la liberté.

5°. La difficulté vaincue avoit un autre charme ; & cette ſurpriſe continuelle de voir un acteur muet ſe faire entendre, devoit être un plaiſir très-vif.

6°. Enfin, dans l'expreſſion du geſte, les *Pantomimes*, uniquement occupés des grâces, de la nobleſſe, & de l'énergie de l'action, donnoient à la beauté du corps des développemens inconnus aux comédiens, dont le premier talent étoit celui de la parole ; &, comme on

Digitized by Google

en peut juger encore par l'impreſſion que font nos danſes, l'idolâtrie des romains & des romaines pour les *pantomimes* étoit un culte rendu à la beauté.

Si l'on joint, à ces avantages de la *Pantomime*, celui de diſpenſer le ſiècle & le pays où elle floriſſoit de produire de grands poètes ; de ne demander qu'une eſquiſſe de l'action qu'elle imitoit ; de ſauver ſon ſpectacle de tous les écueils qui environnent la Poéſie ; de tout réduire à l'éloquence du geſte, & de n'avoir pour juges que les yeux, bien plus faciles à ſéduire que l'oreille, que l'eſprit, & que la raiſon : on ne ſera pas étonné qu'un art, dont les moyens étoient ſi ſimples, ſi puiſſans, & les ſuccès ſi infaillibles, eût prévalu ſur l'attrait d'un ſpectacle où l'eſprit & le goût étoient rarement ſatisfaits.

On pourroit même préſumer, d'après l'exemple des romains, que, dans tous les temps & chez tous les peuples du monde, la *Pantomime*, portée au même degré de perfection, éclipſeroit la Comédie & la

Digitized by Google

Tragédie elle-même ; & c'eſt le danger de ce ſpectacle, de dégoûter de tous les autres, ſemblable à une liqueur forte, qui blaſe & qui détruit le goût.

Qu'importe, dit-on communément, *à quel ſpectacle on s'amuſe ? Le meilleur eſt celui que l'on aime le plus.* On pourroit dire également, *Qu'importe de quelle liqueur on s'abreuve & de quels mets on ſe nourriſſe ?* Mais comme l'aliment le plus agréable n'eſt pas toujours le plus ſain, le ſpectacle le plus attrayant n'eſt pas toujours le plus utile. De la *Pantomime*, rien ne reſte que des impreſſions quelquefois dangereuſes ; on ſait qu'elle acheva de corrompre les mœurs de Rome : au lieu que de la bonne Tragédie & de la ſaine Comédie, il reſte d'utiles leçons. Au ſpectacle de la *Pantomime* on n'eſt qu'ému ; aux deux autres on eſt inſtruit. Dans l'un, la paſſion agit ſeule & ne parle qu'aux ſens ; rien ne la corrige & rien ne la modère : dans les deux autres, la raiſon, la ſageſſe, la vertu, parlent à leur tour ; & ce que la paſſion a de

Digitized by Google

vicieux ou de criminel eſt expoſé à leur cenſure ; le remède eſt toujours à côté du poiſon. Un Gouvernement ſage aura donc ſoin de préſerver les peuples de ce goût dominant des romains pour la *Pantomime*, & de favoriſer les ſpectacles où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment s'épure & s'ennoblit.

Par induction, à meſure que l'action théâtrale donne moins à l'Eloquence & plus à la *Pantomime*, & qu'elle néglige de parler à l'ame pour ne plus frapper que les yeux ; le ſpectacle devient, pour la multitude, plus attrayant & moins utile. On ne forme point les eſprits avec des tableaux & des coups de théâtre. Ariſtote n'admet les mœurs qu'à cauſe de l'action : la règle contraire eſt la nôtre ; & ſur le théâtre moderne l'action n'eſt deſtinée qu'à peindre & corriger les mœurs.

C'eſt une théorie que j'ai développée avec ſoin dans l'article DRAME, & ſur laquelle j'inſiſte encore. La multitude veut des effets, c'eſt à dire, des coups de théâ-

Digitized by Google

tre & des tableaux qui la remuent ; & ſans cela plus de ſuccès. Mais ſi, au lieu d'en faire les moyens de l'art, on en fait ſon objet unique, l'art eſt perdu ; & à la place de la Poéſie & de l'Eloquence, on n'aura plus que la *Pantomime* : de temps en temps encore on fera crier la nature, mais on ne la fera plus parler. Or pour m'inſtruire & me corriger ce n'eſt pas aſſez qu'elle crie, j'ai beſoin qu'elle parle, & qu'elle parle éloquemment. Combien les ſcènes de *l'Enfant prodigue* pouvoient être plus déchirantes, ſi, à l'expreſſion des regrets & des peines de l'ame, Voltaire eût préféré celle des ſouffrances du corps ! Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? parce que le but du pathétique n'eſt pas de nous faire ſouffrir.

Quant au projet qu'on a propoſé, d'aſſocier la parole avec la danſe *pantomime*, l'exécution n'en fût-elle pas impoſſible, ce projet de faire chanter le danſeur, ou de le faire accompagner par une voix que l'on croiroit la ſienne, ſeroit encore bien étrange ; & l'exemple d'Andronicus,

Digitized by Google

ſur lequel on veut le fonder, ne l'autoriſe pas aſſez. On raconte, il eſt vrai, que, dans un temps où les romains devoient être peu délicats ſur l'imitation théâtrale, la voix ayant manqué à ce comédien, il fit réciter ſon rôle par un eſclave qu'on ne voyoit pas, tandis qu'il en faiſoit les geſtes. Je ne crois pas que ſur aucun théâtre ſérieux un pareil exemple ſoit jamais ſuivi; mais s'il pouvoit être imité, ce ſeroit dans la déclamation toute ſimple, & non pas dans une action auſſi violente, auſſi exagérée que doit l'être la *Pantomime*. Andronicus ne danſoit pas.

Dès que l'action eſt parlée, elle a deux ſignes, celui de la parole & celui du geſte; le geſte n'a donc plus alors aucune raiſon d'être exagéré. C'eſt l'hypothèſe d'un acteur muet, ou trop éloigné pour ſe faire entendre, qui donne de la vraiſemblance à l'exagération des mouvemens *pantomimes*. Un acteur, qui, en parlant ou en chantant, geſticuleroit comme un danſeur *pantomime*, nous ſembleroit

Digitized by Google

outré jusqu'à l'extravagance. D'ailleurs qu'arriveroit-il, si, tandis que le *Pantomime* danse, une voix étrangère exprimoit ce qu'il peint ? De son côté, le mérite de faire entendre aux yeux le sentiment & la pensée, & du nôtre le plaisir de le deviner, de l'admirer, seroient détruits : la *Pantomime* y perdroit tous ses charmes, & ne seroit plus qu'une expression exagérée sans raison & hors de toute vraisemblance.

Il n'y a que deux circonstances où il soit possible de réunir ainsi fictivement la parole avec l'action de la danse : c'est dans les mouvemens tumultueux d'une multitude agitée de quelque passion violente, comme dans un cœur de combattans ; ou lorsque la danse n'est que l'expression vague d'un sentiment qui met l'ame en activité, & que la parole & le chant n'ont avec elle aucune identité, mais seulement de l'analogie, comme lorsqu'on voit des bergers, animés par la joie, chanter & danser à la fois. Dans l'un & l'autre cas, ce seroit une illusion agréa-

Digitized by Google

ble que de croire entendre chanter les mêmes perſonnes qui danſent : & pour faire cette illuſion, il eſt un moyen bien aiſé ; c'eſt de cacher les chœurs dans les couliſſes & de ne faire paroître que les ballets. Mais dans la ſcène, dans le dialogue, le monologue, le duo, imaginer de faire danſer les acteurs, tandis que des chanteurs inviſibles parleroient, chanteroient pour eux ; c'eſt une invention qui, je crois, ne ſera jamais adoptée.

La ſeule voix qu'on peut donner à l'acteur *pantomime*, eſt celle de la ſymphonie, parce qu'elle eſt vague & confuſe ; qu'elle ne gêne point l'action ; qu'en nous aidant à deviner le ſentiment & la penſée, elle nous laiſſe encore jouir de notre pénétration, ou plutôt du talent qui ſait tout exprimer ſans le ſecours de la parole.

Le projet de ſubſtituer ſur la ſcène lyrique la danſe *pantomime* aux ballets figurés, me ſemble encore peu réfléchi. Le ballet *pantomime* eſt placé quelquefois, & nous en avons des exemples. Mais

Digitized by Google

premièrement, il n'y a aucune raison de vouloir que la danse soit toujours *pantomime* : chez tous les peuples, même les plus sauvages, le goût de la danse est inné, aussi bien que celui du chant ; l'un & l'autre a été donné par la nature, comme l'expression vague de la joie & du plaisir, ou plutôt comme un mouvement analogue à cette situation de l'âme. On ne danse pas pour exprimer son sentiment ou sa pensée ; on danse pour danser, pour obéir à l'activité naturelle où nous met la jeunesse, la santé, le repos, la joie, & que le son d'un instrument invite à se développer : la danse alors est mesurée ; & pour la rendre plus agréable, on imagine d'en varier les formes, les figures, & les tableaux ; mais elle n'est point *pantomime*. L'expression d'un sentiment vague, qui n'est le plus souvent que le désir de plaire, ou l'attrait du plaisir, en fait le caractère ; & le choix des attitudes, des pas, des mouvemens qui lui sont les plus analogues, est tout ce qu'elle se prescrit. Voilà l'intention du

Digitized by Google

ballet figuré : son modèle est dans la nature. Il est aussi dans les coutumes, dans les rites, dans les cérémonies des différens peuples du monde : alors le caractère du ballet, dans un triomphe, dans une fête, à des noces, à des funérailles, dans des expiations, des sacrifices, ou des enchantemens, est relatif à ces usages. Les convenances en sont les règles ; mais l'expression en est vague, & ne peint point, comme la *Pantomime*, tel ou tel mouvement de l'ame que la parole exprimeroit.

Quant au plaisir que cette expression vague & confuse peut nous causer, il ressemble assez à celui d'une belle symphonie. Celle-ci, en même temps qu'elle charme l'oreille, cause à l'esprit de douces rêveries, & porte à l'ame des émotions confuses, dont l'ame se plaît à jouir : il en est de même de la danse. D'un côté, l'ame est émue d'un sentiment vague & confus comme l'expression qui le cause ; d'un autre côté, les yeux jouissent de tous les développemens de la beauté

Digitized by Google

préſentée ſous mille attitudes, & ſous les formes variées d'une infinité de tableaux ingénieuſement groupés. La grâce, la nobleſſe, la légèreté, l'élégance, la préciſion & le brillant des pas, la ſoupleſſe des mouvemens, tout ce qui peut charmer les yeux s'y réunit & s'y varie ; & c'en eſt bien aſſez, je crois, pour en juſtifier le goût.

La danſe en général eſt une peinture vivante. Or un tableau, pour nous intéreſſer, n'a pas beſoin de rendre expreſſément tel ſentiment, telle penſée ; & pourvu que, dans les attitudes, dans le caractère des têtes, dans l'enſemble de l'action, il y ait aſſez d'analogie avec telle eſpèce de ſentimens & de penſées, pour induire l'ame & l'imagination du ſpectateur à chercher dans le vague de cette expreſſion muette une intention décidée, ou plutôt à l'y ſuppoſer, la peinture a ſon intérêt ; & ſi d'ailleurs elle réunit à tout le preſtige de l'art tous les charmes de la nature, les yeux, l'eſprit, & l'ame en jouiront avec délices ſans y déſirer

Digitized by Google

désirer rien de plus. Il en est de même de la danse.

On a dit que dans l'Opéra françois presque tous les ballets étoient inutiles & déplacés, & qu'il n'y avoit que celui des bergers de Roland, qui fût lié avec l'action. Mais les plaisirs, dans le palais d'Armide, & dans la prison de Dardanus ; mais le ballet des armes d'Énée dans l'opéra de Lavinie, & dans le même le ballet des Bacchantes ; & celui de la Rose dans les Indes galantes ; & celui des Lutteurs aux funérailles de Castor ; & une infinité d'autres, qui sont également & dans le système & dans la situation & dans le caractère du poème, faut-il les bannir du Théâtre ? Un ballet peut être moins heureusement lié à l'action que la pastorale de Roland, chef-d'œuvre unique en ce genre, sans pour cela être déplacé. On a sans doute abusé de la danse ; mais les excès ne prouvent rien, sinon qu'il faut les éviter.

PARODIE. On appelle ainsi, parmi

Digitized by Google

nous, une imitation ridicule d'un ouvrage ſérieux ; & le moyen le plus commun que le *Parodiſte* y emploie, eſt de ſubſtituer une action triviale à une action héroïque. Les ſots prennent une *Parodie* pour une critique ; mais la *Parodie* peut être plaiſante, & la critique très-mauvaiſe. Souvent le ſublime & le ridicule ſe touchent ; plus ſouvent encore, pour faire rire, il ſuffit d'appliquer le langage ſérieux & noble à un ſujet ridicule & bas. La *Parodie* de quelques ſcènes du *Cid* n'empêche pas que ces ſcènes ne ſoient très-belles ; & les mêmes choſes, dites ſur la perruque de Chapelain & ſur l'honneur de don Diègue, peuvent être riſibles dans la bouche d'un vieux rimeur, quoique très-nobles & très touchantes dans la bouche d'un guerrier vénérable & mortellement offenſé. *Rime ou crève*, à la place de *Meurs ou tue*, eſt le ſublime de la *Parodie* ; & le mot de don Diègue n'en eſt pas moins terrible dans la ſituation du *Cid*. Dans *Agnès de Chaillot*, les enfans trouvés qu'on amène, & l'ample

Digitized by Google

mouchoir d'Arlequin nous font rire. Les ſcènes d'*Inès parodiées* n'en ſont pas moins très-pathétiques. Il n'y a rien de ſi élevé, de ſi touchant, de ſi tragique, que l'on ne puiſſe traveſtir & *parodier* plaiſamment, ſans qu'il y ait, dans le ſérieux, aucune apparence de ridicule.

Une excellente *Parodie* ſeroit celle qui porteroit avec elle une ſaine critique, comme l'éloquence de *Petit-Jean* & de l'*Intimé* dans les *Plaideurs* : alors on ne demanderoit pas ſi la *Parodie* eſt utile ou nuiſible au goût d'une nation. Mais celle qui ne fait que traveſtir les beautés ſérieuſes d'un ouvrage, diſpoſe & accoutume les eſprits à plaiſanter de tout, ce qui fait pis que de les rendre faux : elle altère auſſi le plaiſir du ſpectacle ſérieux & noble ; car au moment de la ſituation *parodiée*, on ne manque pas de ſe rappeler la *Parodie*, & ce ſouvenir altère l'illuſion & l'impreſſion du pathétique. Celui qui la veille avoit vu *Agnès de Chaillot*, devoit être beaucoup moins ému le lendemain des ſcènes touchantes d'*Inès*.

Digitized by Google

C'eſt d'ailleurs un talent bien trivial & bien mépriſable que celui du *Parodiſte*, ſoit par l'extrême facilité de réuſſir ſans eſprit à traveſtir de belles choſes, ſoit par le plaiſir malin qu'on paroît prendre à les avilir.

Le mérite & le but de la *Parodie*, lorſqu'elle eſt bonne, eſt de faire ſentir entre les plus grandes choſes & les plus petites, un rapport qui, par ſa juſteſſe & par ſa nouveauté, nous cauſe une vive ſurpriſe : contraſte & reſſemblance, voilà les ſources de la bonne plaiſanterie ; & c'eſt par-là que la *Parodie* eſt ingénieuſe & piquante. Mais ſi dans le ſujet comique ne ſe préſentent pas naturellement les mêmes idées, les mêmes ſentimens, les mêmes images, preſque les mêmes caractères, les mêmes paſſions que dans le ſujet ſérieux ; la *Parodie* eſt forcée & froide. C'eſt la juſteſſe des rapports, c'eſt l'apropos, le naturel, la vraiſemblance, qui en fait le ſel, l'agrément, la fineſſe. *Voyez* PLAISANT.

Le même poème nous fournira les deux exemples oppoſés. Dans le Lutrin,

Digitized by Google

rien de plus juſte & de plus naturellement placé que l'épiſode de la Diſcorde : on ſait qu'elle règne dans une égliſe comme dans un camp, parmi des moines & des chanoines comme parmi des Généraux d'armées ; & lorſqu'on lui entend tenir dans le Lutrin le même langage à peu près qu'elle tiendroit dans l'Iliade, lorſqu'on la voit

Encor toute noire de crimes,
Sortir des cordeliers pour aller aux minimes,

ce raprochement des extrêmes, cette manière ingénieuſe de nous faire ſentir que les grandeurs ſont relatives, & que les paſſions égaliſent tous les intérêts ; cette manière, dis-je, qui eſt le grand art de La Fontaine, rend l'intervention de la Diſcorde, dans les démêlés d'un Chapitre, auſſi plaiſante qu'elle eſt juſte. On eſt agréablement ſurpris de retrouver dans la bouche de cette fière divinité les mêmes diſcours qu'elle a coutume de tenir dans les grands poèmes, & de l'entendre parler d'une querelle de chanoines,

Digitized by Google

comme Junon, dans l'Enéide, parle de la guerre de Troie & de la fondation de l'Empire romain.

Suis-je donc la Discorde ? & parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

Mais lorsque, dans le même poème, pour le seul plaisir de *parodier* Virgile, Boileau amène une querelle qui n'a aucun rapport à celle du Chapitre ; lorsque, pour s'élever au ton héroïque dans un sujet plaisant, il fait dire à un perruquier des choses qui n'ont jamais dû lui passer par la tête ;

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes bienfaits sortent de ma mémoire.

qu'il fait dire à la perruquière, pour imiter Didon :

Ni ton épouse enfin toute prête à périr, *&c.*

& au perruquier, pour rappeler Enée :

Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits.

tout cela grimace, & n'a rien de vraisemblable ni de plaisant.

Digitized by Google

Boileau a tourmenté cet endroit de ſon poème. Il avoit mis d'abord un horloger à la place du perruquier. Il trouva que ce perſonnage n'étoit pas aſſez comique ; il changea, & ne fit pas mieux. C'eſt que la ſituation n'avoit rien d'aſſez analogue à celle de Didon & d'Enée ; qu'il n'étoit ni plus vraiſemblable, ni plus amuſant de voir une perruquière, qu'une horlogère, ſe déſoler de ce que ſon mari alloit paſſer la nuit à monter un lutrin ; & que leur querelle n'avoit aucun trait à la vanité ridicule du chantre & du tréſorier, les deux héros du poème.

PARTERRE. C'eſt, dans nos ſalles de ſpectacle, l'aire ou l'eſpace qu'on laiſſe vide au milieu de l'enceinte des loges, entre l'orcheſtre & l'amphithéâtre, & où le ſpectateur eſt placé moins à ſon aiſe & à moins de frais.

Les anciens appeloient *Orcheſtre* ce que nous appelons *Parterre*. Cet orcheſtre étoit, chez les grecs, la place des

Digitized by Google

muſiciens ; chez les romains, celle des ſénateurs & des veſtales.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a mis en problême s'il ſeroit avantageux ou non qu'à nos *Parterres*, comme à ceux d'Italie, les ſpectateurs fuſſent aſſis. On croit avoir remarqué qu'au *Parterre* où l'on eſt debout, tout eſt ſaiſi avec plus de chaleur ; que l'inquiétude, la ſurpriſe, l'émotion du ridicule & du pathétique, tout eſt plus vif & plus rapidement ſenti : on croit, d'après ce vieux proverbe, *anima ſedens fit ſapientior*, que le ſpectateur plus à ſon aiſe ſeroit plus froid, plus réfléchi, moins ſuſceptible d'illuſion, plus indulgent peut-être, mais auſſi moins diſpoſé à ces mouvemens d'ivreſſe & de tranſport qui s'excitent dans un *Parterre* où l'on eſt debout.

Ce que l'émotion commune d'une multitude aſſemblée & preſſée ajoute à l'émotion particulière, ne peut ſe calculer : qu'on ſe figure cinq cents miroirs ſe renvoyant l'un à l'autre la lumière qu'ils réfléchiſſent, ou cinq cents échos le même

Digitized by Google

ſon ; c'eſt l'image d'un Public ému par le ridicule ou par le pathétique. C'eſt là ſur-tout que l'exemple eſt contagieux & puiſſant. On rit d'abord de l'impreſſion que fait l'objet riſible, on reçoit de même l'impreſſion directe que fait l'objet attendriſſant ; mais de plus, on rit de voir rire, on pleure auſſi de voir pleurer ; & l'effet de ces émotions répétées va bien ſouvent juſqu'à la convulſion du rire, juſqu'à l'étouffement de la douleur. Or c'eſt ſur-tout dans le *Parterre*, & dans le *Parterre* debout, que cette eſpèce d'électricité eſt ſoudaine, forte, & rapide ; & la cauſe phyſique en eſt dans la ſituation plus pénible & moins indolente du ſpectateur, qu'une gêne continuelle & un flottement perpétuel doivent tenir en activité.

Mais une différence plus marquée entre un *Parterre* où l'on eſt aſſis, & un *Parterre* où l'on eſt debout, eſt celle des ſpectateurs mêmes. Chez nous, le *Parterre* (car on appelle auſſi de ce nom la partie de l'aſſemblée qui occupe l'eſpace dont nous avons parlé) eſt compoſé com-

Digitized by Google

munément des citoyens les moins riches, les moins maniérés, les moins raffinés dans leurs mœurs ; de ceux dont le naturel est le moins poli, mais aussi le moins altéré ; de ceux en qui l'opinion & le sentiment tiennent le moins aux fantaisies passagères de la mode, aux prétentions de la vanité, aux préjugés de l'éducation ; de ceux qui communément ont le moins de lumières, mais peut-être aussi le plus de bon sens, & en qui la raison plus saine & la sensibilité plus naïve forment un goût moins délicat mais plus sûr, que le goût léger & fantasque d'un monde où tous les sentimens sont factices ou empruntés.

Dans la nouveauté d'une pièce de Théâtre, le *Parterre* est un mauvais juge, parce qu'il est ameuté, corrompu, & avili par les cabales : mais lorsque le succès d'une pièce est décidé, & que la faveur & l'envie ne divisent plus les esprits ; le meilleur de tous les juges, c'est le *Parterre*. On est surpris de voir avec quelle vivacité unanime & soudaine tous les traits de finesse, de délicatesse,

Digitized by Google

de grandeur d'ame & d'héroïſme, toutes les beautés de Racine, de Corneille, de Molière, enfin tout ce que le ſentiment, l'eſprit, le langage, le jeu des acteurs, ont de plus ingénieux & de plus exquis, eſt aperçu, ſaiſi dans l'inſtant même par cinq cents hommes à la fois ; & de même avec quelle ſagacité les fautes les plus légères & les plus fugitives contre le goût, le naturel, la vérité, les bienſéances, ſoit du langage, ſoit des mœurs, ſont aperçues par une claſſe d'hommes dont chacun pris ſéparément auroit ſemblé ne rien ſavoir de tout cela. On ne conçoit pas comment, par exemple, les rôles de Viriate, d'Agrippine, & du Méchant, ſont ſi bien jugés par le peuple ; mais il faut ſavoir que dans le *Parterre* tout n'eſt pas ce qu'on appelle peuple, & que, parmi cette foule d'hommes ſans culture, il y en a de très-éclairés. Or c'eſt le jugement de ce petit nombre qui forme celui du *Parterre* : la multitude les écoute, & elle n'a pas la vanité d'être humiliée de leurs leçons ; au lieu que dans les loges

Digitized by Google

chacun se croit instruit, chacun prétend juger d'après soi-même.

Une différence qui, à certains égards, est à l'avantage des loges, mais qui ne laisse pas de décider en faveur du *Parterre*, c'est que dans celui-ci, n'y ayant point de femmes, il n'y a point de séduction: le goût du *Parterre* en est moins délicat, mais aussi moins capricieux, & sur-tout plus mâle & plus ferme.

Au petit nombre d'hommes instruits qui sont répandus dans le *Parterre*, se joint un nombre plus grand d'hommes habitués au spectacle, & dont c'est l'unique plaisir: dans ceux-ci un long usage a formé le goût; & ce goût de comparaison est bien souvent plus sûr qu'un jugement plus raisonné: c'est comme une espèce d'instinct qu'a perfectionné l'habitude. A cet égard, le *Parterre* change lorsqu'un spectacle se déplace, & que les habitués ne le suivent pas. On croit avoir remarqué, par exemple, que, depuis que la Comédie françoise est aux Tuileries (*a*), on ne re-

(*a*) Elle y étoit alors.

Digitized by Google

connoît plus dans le *Parterre* cette vieille ſagacité, que lui donnoient ſes clefs de meute, quand ce ſpectacle étoit au fauxbourg S. Germain : car il en eſt d'un *Parterre* nouveau comme d'une meute de jeunes chiens ; il s'étourdit & prend le change.

Par la même raiſon, le goût dominant du Public, le même jour & dans la même ville, n'eſt pas le même d'un ſpectacle à un autre ; & la différence n'eſt pas dans les loges, car le même monde y circule ; elle eſt dans cette partie habituée du Public, que l'on appelle *les piliers du Parterre :* c'eſt elle qui donne le ton ; & c'eſt ſon indulgence ou ſa ſévérité, ſa bonne ou ſa mauvaiſe humeur, ſon naturel inculte ou ſa délicateſſe, ſon goût plus ou moins difficile, plus ou moins raffiné, qui, par contagion, ſe communique aux loges, & fait comme l'eſprit du lieu & du moment.

Le *Parterre* eſt donc habituellement compoſé d'hommes ſans culture & ſans prétentions, dont la ſenſibilité ingénue vient ſe livrer aux impreſſions qu'elle re-

Digitized by Google

cevra du ſpectacle, & qui, de plus, ſuivant l'impulſion qu'on leur donne, ſemblent ne faire qu'un eſprit & qu'une ame avec ceux qui, plus éclairés, les font penſer & ſentir avec eux.

De là vient cette ſagacité ſingulière, cette promptitude admirable, avec laquelle tout un *Parterre* ſaiſit à la fois les beautés ou les défauts d'une pièce de Théâtre; de là vient auſſi que certaines beautés délicates ou tranſcendantes ne ſont ſenties qu'avec le temps, parce que l'influence des bons eſprits n'eſt pas toujours également rapide, quoique la partie du Public où il y a le moins de vanité ſoit auſſi celle qui ſe corrige & ſe rétracte le plus aiſément. C'eſt le *Parterre* qui a vengé la *Phèdre* de Racine, de la préférence que les loges avoient donnée à celle de Pradon.

Telle eſt chez nous la compoſition & le mélange de cette partie du Public, qui, pour être admiſe à peu de frais au ſpectacle, conſent à s'y tenir debout, & ſouvent très-mal à ſon aiſe.

Digitized by Google

Mais que le *Parterre* ſoit aſſis, ce ſera tout un autre monde, ſoit parce que les places en ſeront plus chères, ſoit parce qu'on y ſera plus commodément. Alors le Public des loges & celui du *Parterre* ne feront qu'un; & dans le ſentiment du *Parterre* il n'y aura plus, ni la même liberté, ni la même ingénuité, oſons le dire, ni les mêmes lumières : car dans le *Parterre*, comme je l'ai dit, les ignorans ont la modeſtie d'être à l'école & d'écouter les gens inſtruits ; au lieu que dans les loges, & par conſéquent dans un *Parterre* aſſis, l'ignorance eſt préſomptueuſe : tout y eſt caprice, vanité, fantaiſie, ou prévention.

On trouvera que j'exagère ; mais je ſuis perſuadé que, ſi le *Parterre*, tel qu'il eſt, ne captivoit pas l'opinion publique, & ne la réduiſoit pas à l'unité en la ramenant à la ſienne, il y auroit le plus ſouvent autant de jugemens divers qu'il y a de loges au ſpectacle, & que de long-temps le ſuccès d'une pièce ne ſeroit unanimement ni abſolument décidé.

Digitized by Google

Il eſt vrai du moins que cette eſpèce de république qui compoſe nos ſpectacles, changeroit de nature, & que la démocratie du *Parterre* dégénéreroit en ariſtocratie : moins de licence & de tumulte, mais auſſi moins de liberté, d'ingénuité, de chaleur, de franchiſe, & d'intégrité. C'eſt du *Parterre*, & d'un *Parterre* libre, que part l'applaudiſſement ; & l'applaudiſſement eſt l'ame de l'émulation, l'exploſion du ſentiment, la ſanction publique des jugemens intimes, & comme le ſignal que ſe donnent toutes les ames pour jouir à la fois, & pour redoubler l'intérêt de leurs jouiſſances par cette communication mutuelle & rapide de leur commune émotion. Dans un ſpectacle où l'on n'applaudit pas, les ames ſeront iſolées, & le goût toujours indécis.

Je ne dois pourtant pas diſſimuler que le déſir très-naturel d'exciter l'applaudiſſement, a pu nuire au goût des poètes & au jeu des acteurs, en leur faiſant préférer ce qui étoit plus ſaillant à ce qui

Digitized by Google

eût été plus vrai, plus naturel, plus réellement beau : de là ces vers sententieux qu'on a détachés ; de là ces tirades brillantes dans lesquelles, aux dépens de la vérité du dialogue, on semble ramasser des forces pour ébranler le *Parterre* & l'étonner par un coup d'éclat ; de là aussi ce jeu violent, ces mouvemens outrés, par lesquels l'acteur, à la fin d'une réplique ou d'un monologue, arrache l'applaudissement. Mais cette espèce de charlatanerie, dont le *Parterre* plus éclairé s'apercevra un jour, & qu'il fera cesser lui-même, paroîtroit peut-être encore plus nécessaire pour émouvoir un *Parterre* assis, & d'autant moins sensible au plaisir du spectacle, qu'il en jouiroit plus commodément : car il en est de ce plaisir comme de tous les autres ; la peine qu'il en coûte y met un nouveau prix, & on les goûte foiblement lorsqu'on les prend trop à son aise. Peut-être qu'un *Parterre* où l'on seroit debout auroit plus d'inconvéniens chez un peuple où régneroit plus de licence, & moins d'a-

Digitized by Google

vantages chez un peuple dont la ſenſibilité, exaltée par le climat, ſeroit plus facile à émouvoir. Mais je parle ici des françois ; & j'ai pour moi l'avis des comédiens eux-mêmes, qui, quoiqu'intéreſſé, mérite quelque attention.

Depuis que cet article a été imprimé, les comédiens françois, dans leur nouvelle ſalle, ont pris le parti courageux d'avoir un *Parterre* aſſis : il paroît moins tumultueux, mais plus difficile à émouvoir ; & ſoit que le prix des places ne ſoit plus aſſez bas pour y attirer cette foule de jeunes gens dont l'ame & l'imagination n'avoient beſoin, pour s'exalter, que d'entendre de belles choſes ; ſoit que le goût du Public, généralement pris, ſoit refroidi pour les beautés ſimples, comme on l'obſerve à tous nos théâtres ; il eſt certain qu'on n'obtient plus de grands ſuccès par ce moyen ; & ce que diſoit Voltaire d'après une longue expérience, que *pour être applaudi de la multitude, il valoit mieux frapper fort que de frapper juſte*, ſe trouve plus vrai que jamais.

Digitized by Google

tant à l'égard des ſpectateurs aſſis, qu'à l'égard de ceux qui ſont debout : ce qui rend encore indécis le problême des deux *Parterres*.

PASTICHE. Ce mot s'emploie par tranſlation, pour exprimer en Littérature une imitation affectée de la manière & du ſtyle d'un écrivain ; comme on l'emploie au propre pour déſigner un tableau peint dans la manière d'un grand artiſte, & que l'on fait paſſer pour être de ſa main.

Plus un écrivain a de manière, c'eſt-à-dire, de ſingularité dans le tour & dans l'expreſſion, plus il eſt aiſé de le contrefaire. Mais ſi ſon originalité tient au caractère de ſon eſprit & de ſon ame ; ſi la manière qui le diſtingue, eſt celle de penſer, de ſentir, de concevoir, d'imaginer, de voir la nature & de la peindre ; le *Paſtiche* qu'on en fera ne ſera jamais reſſemblant. Il aura des imitateurs dans des hommes d'un caractère & d'un génie analogue au ſien ; mais il n'aura point de copiſte.

Digitized by Google

Rouſſeau, avec le talent de l'Epigramme, a pris le tour, le ſtyle de Marot ; La Fontaine en a imité, en a ſurpaſſé la naïveté. Mais qui contrefera jamais, qui même imitera de loin l'heureux & riche naturel de La Fontaine ?

Voltaire racontoit que dans ſa jeuneſſe il s'étoit moqué des connoiſſeurs du Temple, en leur faiſant croire qu'une fable de La Motte étoit de La Fontaine. Ces connoiſſeurs l'étoient bien peu !

Ce qui eſt plus étonnant encore, c'eſt que, dans la nouveauté de la tragédie des *Macchabées*, tout Paris crut d'abord, ſur la foi des comédiens, que cette pièce étoit un ouvrage poſthume de Racine. Il falloit pour cela que le fard de la déclamation théâtrale fît une grande illuſion.

La Bruyère s'eſt amuſé à écrire une page dans le ſtyle de Montagne ; & il l'a très-bien imité. «Je n'aime pas, dit-il, un homme que je ne puis aborder le premier ni ſaluer avant qu'il me ſalue, ſans m'avilir à ſes yeux & ſans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Digitized by Google

Montagne diroit : *Je veux avoir mes coudées franches, & être courtois & affable à mon point, ſans remords ne conſéquence. Je ne puis du tout eſtriver contre mon penchant & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmène vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'eſt égal & qu'il ne m'eſt point ennemi, j'anticipe ſur ſon bon accueil, je le queſtionne ſur ſa bonne diſpoſition & ſanté, je lui offre de mes bons offices, ſans tant marchander ſur le plus ou ſur le moins, ne être, comme diſent aucuns,* ſur le qui-vive. *Celui-là me déplaît, qui, par la connoiſſance que j'ai de ſes coutumes & façons d'agir, me tire de cette liberté & franchiſe : comment me reſſouvenir, tout à propos & du plus loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & impoſante, & qui l'avertiſſe que je crois le valoir & bien au delà ? pour cela, de me ramentevoir de mes bonnes qualités & conditions, & des ſiennes mauvaiſes, puis en faire la comparaiſon ? C'eſt trop de travail, & ne ſuis*

Digitized by Google

du tout capable de ſi roide & ſi ſubite attention ; & quand bien même elle m'auroit ſuccédé un epremière fois, je ne laiſſerois pas de fléchir & me démentir à une ſeconde tâche : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier ».

Voilà certainement bien le langage de Montagne, mais diffus, & tournant ſans ceſſe autour de la même penſée. Ce qui en eſt difficile à imiter, c'eſt la plénitude, la vivacité, l'énergie, le tour preſſé, vigoureux & rapide, la métaphore imprévue & juſte, & plus que tout cela le ſuc & la ſubſtance. Montagne cauſe quelquefois nonchalamment & longuement : c'eſt ce que la Bruyère en a copié, le défaut.

Un talent rare & fort au deſſus du petit mérite de cette ſingerie, qu'on appelle *Paſtiche*, c'eſt de ſavoir réellement s'aſſimiler à un grand écrivain ; c'eſt de ſe pénétrer de ſon ame & de ſon génie, ſoit pour le caractériſer en le louant, ſoit pour écrire dans ſon genre. C'eſt ainſi que, dans un des meilleurs livres de notre

Digitized by Google

siècle & des moins connus du vulgaire, dans l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, le sensible, le vertueux, l'éloquent Vauvenargue semble avoir pris la plume de Bossuet & de Fénélon, lorsqu'il les a loués, ou qu'il a essayé d'écrire à leur manière : c'est ainsi que, dans les Eloges de ces deux grands hommes, on a plus récemment encore pris la couleur, le ton, le caractère de leurs écrits. *Voyez* IMITATION.

PATHÉTIQUE. *Eloquence, Poësie, Art oratoire.* Une distinction qu'on n'a pas assez faite & qui peut avoir son utilité, est celle des deux *Pathétiques*, l'un direct & l'autre réfléchi.

J'appelle *direct*, le *pathétique* dont l'émotion se communique sans changer de nature, lorsqu'on fait passer dans les ames le même sentiment d'amour, de haine, de vengeance, d'admiration, de pitié, de crainte, de douleur, dont on est soi-même rempli.

J'appelle *réfléchi*, le *Pathétique* dont

Digitized by Google

l'impreſſion diffère de ſa cauſe, comme lorſqu'au moment du crime ou du danger qui le menace, la tranquille ſécurité de l'innocent nous fait frémir.

Quand on a défini l'Eloquence, l'art de communiquer les affections & les mouvemens de ſon ame, on n'a conſidéré que l'un de ſes moyens ; & ce n'eſt ni le plus puiſſant, ni le plus infaillible. C'en eſt un ſans doute pour l'orateur qui veut nous émouvoir, que d'être paſſionné lui-même : mais il eſt rare qu'il puiſſe le paroître, ſans courir le riſque, ou d'être ſuſpect, ou d'être ridicule ; & à moins que la cauſe pour laquelle il ſe paſſionne ne ſoit bien évidemment digne des grands mouvemens qu'il déploie & de la chaleur qu'il exhale, ſa violence porte à faux ; & c'eſt ce qu'on appelle un *déclamateur*. D'un autre côté, l'on a de la peine à ſuppoſer que l'homme paſſionné ſoit bien ſincère & juſte ; ſi on ſe livre à lui par ſentiment, on s'en défie par réflexion. L'Eloquence paſſionnée veut donc & ſuppoſe

Digitized by Google

ſuppoſe des eſprits déjà perſuadés & diſpoſés à recevoir une dernière impulſion.

Le *Pathétique* indirect, ſans annoncer autant de force, en a bien davantage. Il s'inſinue, il pénètre, il s'empare inſenſiblement des eſprits, & les maîtriſe ſans qu'ils s'en aperçoivent, d'autant plus sûr de ſes effets qu'il paroît agir ſans effort. L'orateur parle en ſimple temoin; & lorſque la choſe eſt par elle-même ou terrible, ou touchante, ou digne d'exciter l'indignation & la révolte, il ſe garde bien de mêler au récit qu'il en fait, les mouvemens qu'il veut produire. Il met ſous les yeux le tableau de la force & de la foibleſſe, de l'injure & de l'innocence; il dit comment le fort a écraſé le foible, & comment le foible, en gemiſſant, a ſuccombé : c'en eſt aſſez. Plus il expoſe ſimplement, plus il émeut. Voyez, dans la péroraiſon de Cicéron pour Milon ſon ami, voyez, dans la harangue d'Antoine au peuple romain ſur la mort de Céſar, l'artifice victorieux de ce genre de *Pathé-*

Digitized by Google

tique. Cicéron ne fait que répéter le langage magnanime & touchant que lui a tenu Milon ; & Milon, courageux, tranquille, eſt plus intéreſſant dans ſa noble conſtance, que ne l'eſt Cicéron en ſuppliant pour lui. Antoine ne fait que lire le teſtament de Céſar ; & cet expoſé ſimple de ſes dernières volontés en faveur du peuple romain, remplit ce peuple d'indignation & de fureur contre les meurtriers : au lieu que les mouvemens paſſionnés d'Antoine, ſa douleur, ſon reſſentiment, n'auroient peut-être ému perſonne ; peut-être même auroient-ils ſoulevé tous les eſprits d'un peuple libre contre l'eſclave d'un tyran.

En employant le *Pathétique* indirect, l'orateur ne compromet jamais ni ſon miniſtère ni ſa cauſe : le récit, l'expoſé, la peinture qu'il fait, peut-cauſer une émotion plus ou moins vive ſans conſéquence. Mais lorſqu'en ſe paſſionnant lui-même, il s'efforce en vain de nous émouvoir, & que, par malheur, tout ce qui l'environne eſt froid, tandis que lui ſeul

Digitized by Google

il s'agite ; ce contraſte riſible fait perdre à ſon ſujet tout ce qu'il a de ſérieux, à ſon éloquence toute ſa dignité, à ſes moyens toute leur force.

Le *Pathétique* direct, pour frapper à coup sûr, doit donc ſe faire précéder par le *Pathétique* indirect. C'eſt à celui-ci à mettre en mouvement les paſſions de l'auditeur ; & lorſqu'il l'aura ébranlé, que le murmure de l'indignation ſe fera entendre, ou que les larmes de la compaſſion commenceront à couler, c'eſt à l'orateur à ſe jeter comme dans la foule, & à paroître alors le plus ému de ceux qu'il vient d'irriter ou d'attendrir. Alors ce n'eſt plus lui qui paroît vouloir donner l'impulſion, c'eſt lui qui la reçoit ; ce n'eſt plus à ſa paſſion qu'il s'abandonne, mais à celle du peuple ; & en ſe mêlant avec lui, il achève de l'entraîner.

Le point critique & délicat du *Pathétique* direct, c'eſt de tenir eſſentiellement à l'opinion perſonnelle, & d'avoir beſoin d'être ſoutenu par le caractère de celui qui l'emploie. Une ſeule idée incidente

Digitized by Google

qui, dans l'esprit des auditeurs, vient le contrarier, le détruit.

Supposons, par exemple, que Périclès eût reproché aux athéniens le luxe & le goût des plaisirs avec la véhémence dont les Catons s'élevoient contre les vices de Rome; la seule idée d'Aspasie auroit fait rire les athéniens de l'éloquence de Périclès. Supposons que, dans notre Barreau, un avocat, peu sévère lui-même dans sa conduite & dans ses mœurs, voulût parler, comme d'Agueſſeau, de décence & de dignité, & qu'on fût instruit du souper qu'il auroit fait la veille, ou de la nuit qu'il auroit passée; supposons qu'un homme voluptueusement oisif vînt se passionner en public contre la molleſſe & la volupté, & que, tandis qu'il recommanderoit le travail, l'humilité, la tempérance, on sût qu'un char pompeux l'attend, qu'un dîner somptueux est préparé pour lui; que deviendroit son éloquence? C'est là sur-tout qu'il faut se souvenir de ce précepte d'Aristote: *sit accusator melior reo.* Le contraire fut le

Digitized by Google

moyen dont Cicéron accabla Tubero, en plaidant pour Ligarius.

En Poésie, & spécialement dans la Poésie dramatique, même distinction : ainsi, le précepte d'Horace,

. . . . . Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi,

n'est riens moins qu'une maxime générale.

Le sentiment qu'inspire un personnage, est quelquefois analogue à celui qu'il éprouve ; quelquefois différent, & quelquefois contraire : analogue, lorsque l'acteur nous pénètre de son effroi, de sa douleur, comme Hécube, Philoctète, Mérope, Sémiramis, Andromaque, Didon, &c. : différent, lorsque de sa situation naissent des sentimens de crainte & de pitié qu'il ne ressent pas lui-même, comme Œdipe, Polixène, Britannicus : contraire, lorsque la violence de ses transports nous cause des sentimens de frayeur & de compassion pour un autre & contre lui-même, comme Atrée, Cléopatre, ou Néron. C'est alors, comme je l'ai dit, que le

Digitized by Google

silence morne, la dissimulation profonde, le calme apparent d'une âme atroce, & la tranquille sécurité d'une ame innocente & crédule, nous font frémir, de voir l'un exposé aux fureurs que l'autre renferme. Tout paroît tranquille sur la scène, & les grands mouvemens du *Pathétique* se passent dans l'ame des spectateurs.

Jetez les yeux sur la statue du gladiateur mourant : il expire sans convulsions ; & la noble langueur exprimée par son attitude & répandue sur son visage, vous pénètre & vous attendrit : ainsi, lorsqu'Iphigénie veut consoler son père qui l'envoie à la mort, elle nous arrache des larmes ; ainsi, lorsque les enfans de Médée caressent leur mère qui médite de les égorger, on frémit. Voyez un berger & une bergère jouant sur l'herbe, & prêts à fouler un serpent qu'ils n'aperçoivent pas ; voyez un famille tranquillement endormie dans une maison que la flamme enveloppe : voilà l'image de ce *Pathétique* indirect.

Rien de plus déchirant sur le théâtre que les transports de joie de l'époux

Digitized by Google

d'Inès, quand son père lui a pardonné.

Mais l'éloquence des passions agit tantôt directement sur les acteurs qui sont en scène, & par réflexion sur les spectateurs ; tantôt directement sur les spectateurs, sans avoir d'objet sur la scène. Un conjuré, comme Cinna, Cassius, Manlius, veut inspirer à ses complices ses sentimens de haîne & de vengeance contre César ou le Sénat : il emploie l'éloquence de ses passions ; & il en résulte deux effets, l'un sur l'ame des personnages, qui conçoivent la même haîne & le même ressentiment, l'autre sur l'ame des spectateurs, qui, s'intéressant au salut de César ou de Rome, frémissent des fureurs & du complot des conjurés. De même, lorsqu'une amante passionnée, comme Ariane ou Didon, déploie toute l'éloquence de l'amour pour toucher un ingrat, pour ramener un infidèle, le *Pathétique* en est dirigé vers l'objet qu'elle veut toucher ; & ce n'est qu'en se réfléchissant sur l'ame des spectateurs, qu'il les pénètre de pitié pour la malheureuse

Digitized by Google

victime d'un ſentiment ſi tendre & ſi cruellement trahi. Mais ſi la paſſion ne s'exhale que pour s'exhaler, comme lorſque cette même Didon, cette Ariane abandonnée laiſſe éclater ſon déſpoir ; lorſque Philoctète, Mérope, Hécube, Clytemneſtre fait retentir le théâtre de ſes plaintes & de ſes cris : le *Pathétique* alors ſe dirige uniquement ſur les ſpectateurs ; & ſi, comme il arrive dans de vaines déclamations, il manque de frapper les ames de compaſſion & de terreur, c'eſt de l'éloquence perdue : *verberat auras.*

De l'étude bien méditée de ces rapports, réſulteroit peut-être une connoiſſance plus juſte qu'on ne paroît l'avoir communément des moyes propres à l'éloquence des paſſions, & de l'uſage plus modéré, mais plus sûr, qu'il ſeroit poſſible d'en faire.

Quant à l'effet moral du *Pathétique*, on ſent que l'éloquence paſſionnée doit tenir de la nature du feu, &, comme lui, être à la fois d'un extrême danger & d'une extrême utilité.

Digitized by Google

En Poéſie, il eſt aſſez rare que l'effet en ſoit dangereux. S'il attendrit, c'eſt en faveur d'un objet intéreſſant, aimable, & moralement bon : car la foibleſſe n'exclut pas la bonté ; & ce n'eſt pas un mal que de nous diſpoſer à une indulgence éclairée. S'il excite l'effroi, la haîne, l'indignation, c'eſt pour un objet odieux ou funeſte ; & ſi l'étonnement & la frayeur que nous cauſe le crime, ſont mêlés d'admiration, le danger, le malheur, le trouble, les tourmens que le poète a ſoin d'attacher au crime, & ſur-tout le tendre intérêt que nous inſpire l'innocence, nous font communément haïr les forfaits, lors même que nous admirons la force d'ame & le courage qui les ennoblit à nos yeux. Il n'y a que l'égarement des paſſions compatibles avec un bon naturel, qui nous cauſe une pitié tendre : & alors c'eſt à la bonté malheureuſe que nous donnons des larmes, c'eſt la perte de la vertu, de l'innocence, que nous pleurons ; jamais le vice n'intéreſſe.

Il faut avouer cependant que la bonté

Digitized by Google

morale du *Pathétique* est relative à l'objet pour lequel le poète nous émeut : & si la sensibilité qu'il exerce peut devenir nuisible ou vicieuse, comme dans les peintures de l'amour illicite ; cet exercice n'est pas aussi salutaire à de jeunes ames, que lorsqu'elle a pour objet l'amour conjugal, l'amitié, l'humanité, la piété filiale, ou la tendresse paternelle. Une chose incompréhensible, c'est le peu d'usage que nos poètes avoient fait, avant Voltaire, de ces moyens vertueux & puissans d'intéresser & d'émouvoir. Lorsqu'il s'est ouvert cette source sacrée, il l'a trouvée pleine, & si abondante, qu'en soixante ans il n'a pu la tarir. C'est là qu'il reste à puiser après lui : car, à vrai dire, le *Pathétique* qu'on pouvoit tirer de l'amour, ne laisse plus, après Racine & Voltaire lui-même, que de petits ruisseaux échappés de la source qu'ils semblent avoir épuisée.

Quoi qu'il en soit, comme en Poésie l'impression du *Pathétique* est vague, fugitive, & sans objet déterminé ; ou plu-

Digitized by Google

tôt, comme son objet actuel, sa fin prochaine est le plaisir ; que le poète n'a d'ailleurs aucun intérêt de rendre vicieux le plaisir qu'il nous cause ; que sa gloire même la plus pure est attachée à la bonté morale de ses moyens, & qu'à l'ambition d'être aimable & intéressant se joint, s'il n'est pas dépravé, celle de se montrer honnête ; on est presque assuré qu'en lui le talent d'émouvoir n'aura rien de pernicieux.

Il n'en est pas de même en Eloquence. Un factieux, un fourbe, un fanatique, un furieux, un homme vénal & pervers, animé par ses passions ou par celles de ses cliens, peut les communiquer à son auditoire, à ses juges ; & de l'impression soudaine & rapide qu'il aura faite, peut dépendre l'état, l'honneur, la vie d'un citoyen, le sort d'une famille, la destinée d'un Empire. L'homme vertueux au contraire peut, avec le même flambeau, rallumer toutes les vertus. Sans la bataille de Chéronée, Démosthène eût sauvé la Grèce : si les deux Gracches n'avoient

Digitized by Google

pas été massacrés, Rome n'avoit plus de tyrans : si, dans le parti de Catilina ou dans celui de Charles I, il se fût trouvé deux hommes plus éloquens que Cicéron & que Cromwel, Rome étoit perdue, Charles étoit sauvé : si Marc-Antoine, le triumvir, n'eût pas connu les grands moyens de l'éloquence *pathétique*, César n'eût pas été vengé. Et dans le Barreau ancien & moderne, combien de fois & le juste & l'injuste, indifféremment soutenus d'une éloquence *pathétique*, n'ont-ils pas triomphé ou succombé par elle?

L'entendement est une faculté froide & passive : il obéit, dans le silence des passions, à la vérité, à l'évidence; & alors sans doute il suffit de convaincre pour entraîner. De même, une sensibilité, une vivacité modérée, dans des ames paisibles & dans des esprits calmes, les dispose à la persuasion ; & avec eux on est en état de bien servir la vérité, lorsqu'au talent de la faire connoître, on joint le don de la faire aimer. C'est dans la première de ces deux hypothèses que

Digitized by Google

Bourdaloue a écrit ſes ſermons ; c'eſt dans la ſeconde que Fénélon a compoſé le Télémaque, & Maſſillon le Petit-Carême ; & contre de foibles obſtacles, il ſeroit inutile, il ſeroit ridicule d'employer de plus grands efforts : car en Eloquence, non plus qu'en mécanique, il ne doit jamais y avoir de mouvement perdu ; puiſſance, levier, réſiſtance, tout doit être proportionné.

Mais lorſqu'en même temps on a des vérités preſſantes, d'importantes réſolutions à faire paſſer dans les ames, & dans ſon auditoire une extrême inertie à vaincre, ou de grands mouvemens à contraindre & à réprimer, ou une longue obſtination, une forte inclination à combattre & à renverſer, enfin une maſſe d'obſtacles à ébranler & à détruire, ou une violente impulſion à repouſſer, à ſurmonter ; alors l'Eloquence a beſoin du bélier & de la baliſte.

Le reproche, l'objurgation, la honte, la vue de l'opprobre ou d'un plus grand péril, l'enthouſiaſme de la gloire, l'eni-

Digitized by Google

vrement que peut causer l'espérance d'un meilleur sort, sont nécessaires pour réchauffer des ames que la crainte à glacées, pour relever des ames que les revers ont abattues, pour exciter des ames que l'indolence & la sécurité ont engourdies dans le repos.

Il en est de même des mouvemens d'indignation, de commisération, d'effroi, d'horreur, de haîne, de vengeance, utilement & dignement employés, soit pour ramener, soit pour entraîner l'auditoire, le pousser ou le retenir.

Si donc l'orateur est lui-même intimément persuadé de l'utilité de ses conseils, de l'importance de son objet, ou de la bonté de sa cause ; & qu'il trouve ou son auditoire ou ses juges aliénés, ou inclinés vers l'avis contraire, prévenus d'affections injustes ou de séductions funestes, émus de passions qui peuvent égarer ou dépraver leur jugement ; il est de son devoir d'effacer ces impressions par des impressions plus profondes, d'opposer à ces mouvemens des mouvemens

Digitized by Google

plus forts, de mettre enfin, dans la balance de l'intérêt ou de l'opinion, des contre-poids qui rétabliſſent l'équilibre de l'équité. Un arbre courbé par le vent eſt redreſſé par un vent contraire, ou par la contention d'un effort oppoſé.

Si l'orateur voit d'un côté des vérités de ſentiment favorables à l'innocence, ou à la foibleſſe excuſable, ou à l'imprudence crédule, ou à l'erreur inévitable; & de l'autre côté des principes de forme, des règles de droit, des maximes de politique ou de juriſprudence, qui portent le juge à s'endurcir, pour uſer de cette rigueur dont l'excès rend injuſte la juſtice même; alors encore faut-il bien recourir aux ſentimens de la nature pour amollir la dureté des lois.

De là, dans l'Eloquence, l'uſage légitime de la force des paſſions, même des paſſions vicieuſes, comme l'envie & la colère, & à plus forte raiſon des paſſions honnêtes, comme l'amour de la louange, la crainte de l'opprobre, la commiſération, l'indignation contre l'orgueil, l'hor-

Digitized by Google

reur de l'oppreſſion, de la violence, & de l'injure : de là le droit de préſenter, d'exagérer aux yeux de l'auditoire tout ce qui peut l'intéreſſer & l'émouvoir en faveur du foible, de l'innocent, du malheureux.

Juſques-là rien ſans doute n'eſt plus digne des fonctions de l'orateur que l'Eloquence *pathétique.*

Mais ce qui la rend dangereuſe & redoutable, c'eſt qu'avant même de la juger, il faut l'entendre, & par conſéquent s'y expoſer avant que de ſavoir ſi c'eſt la bonne ou la mauvaiſe cauſe qu'elle arme de tous ſes moyens.

Le Barreau, la Tribune, ſont une arène, où la première loi du combat entre les contendans, eſt que les armes ſoient égales. Le *Pathétique* eſt donc permis de droit à tous les deux, ou il doit être également interdit à l'un & à l'autre.

Dans la Chaire, on a moins à craindre les abus de cette éloquence : & quoique le fanatiſme & le faux zèle l'aient

Digitized by Google

fait servir plus d'une fois d'instrument à la calomnie, à la discorde, à la fureur des factions, & que l'erreur, les passions, le crime, aient pu s'en prévaloir dans des temps malheureux ; un orateur chrétien se rendroit aujourd'hui si odieux, si mépriſable en abusant de son ministère, que, pour le plus indigne même de l'exercer, le respect public est un frein.

Mais au Barreau, il est presque impossible que dans l'une ou dans l'autre cause, si ce n'est dans toutes les deux, l'éloquence passionnée ne soit pas contraire à l'esprit de droiture, d'impartialité, d'équité, qui doit seul animer les juges ; & c'est là que le *Pathétique* est comme un fer à deux tranchans.

Lorsque les mœurs d'Athènes n'étoient pas corrompues encore, l'Aréopage avoit écarté de son tribunal l'éloquence des passions. Mais bientôt elle y pénétra. L'orateur qui plaidoit pour Phryné osa lui arracher le voile ; & Phryné, qui, pour ce seul acte de séduction, devoit être blâmée (je dis elle ou son défen-

Digitized by Google

ſeur), obtint ſon abſolution : tant ces vieillards, qui adoroient la beauté dans le marbre de Praxitelle, étoient incapables de réſiſter aux charmes de la beauté vivante qu'animoient deux beaux yeux en pleurs ! Le voile de Phryné, en tombant, découvrit la honte des juges.

Socrate dédaigna une apologie oratoire ; il dit à Lycias, qui lui en propoſoit une d'un caractère indigne de lui : « Tu m'apportes-là une chauſſure de femme ». Il parla lui-même à ſes juges en ſage, en homme ſimple & vertueux ; & il fut condamné.

Dans la ſuite, l'art d'émouvoir fut porté auſſi loin dans la Tribune qu'au Théâtre. Ce qui nous reſte de Démoſthène eſt d'un ſtyle grave & ſévère : la raiſon y agit plus que les paſſions ; le reproche, l'indignation, l'imprécation, l'invective, ſont preſque les ſeuls mouvemens *pathétiques* qu'il ſe permette. Mais dans celles de ſes harangues que le temps nous a dérobées, il falloit bien qu'il eût plus d'une fois fait uſage du don des larmes,

Digitized by Google

puiſqu'Eſchine ne doutoit pas qu'il n'y eût recours dans ſa défenſe, & qu'il croyoit devoir avertir ſes juges de ne pas s'y laiſſer tromper : « *A quoi bon ces larmes ?* leur dit-il d'avance. *A quoi bon ces cris & cette contention de voix* » ? & plus haut : « *Quant au torrent de larmes qui coulera de ſes yeux, quant à ſes accens lamentables, répondez-lui*, &c. » Démoſthène avoit donc coutume d'en uſer ainſi pour émouvoir ſon auditoire : ſans cela, Eſchine auroit prédit en inſenſé ce qu'alloit faire Démoſthène, & le peuple l'eût baffoué.

Chez les romains, le *Pathétique* étoit le ſublime de l'Eloquence. *Quis enim neſcit maximam vim exiſtere oratoris in hominum mentibus, vel ad iram, aut ad odium, aut ad dolorem incitandis, vel ab hiſce iiſdem permotionibus ad lenitatem miſericordiamque revocari.* (De orat.)

Et en effet, dans un pays & dans un temps où les factions, les partis, les brigues, les vexations dans les provinces, le péculat, les crimes de lèſe-majeſté

Digitized by Google

publique, les discordes civiles, les haînes personnelles peuploient les tribunaux d'accusateurs & d'accusés; où la violence, l'usurpation, le meurtre, l'empoisonnement, le sacrilége, étoient des actions journalières; où le caractère national, l'esprit de domination & d'autorité arbitraire, présidoient dans les tribunaux,

Parcere subjectis & debellare superbos;

où tous les juges, le Sénat, le peuple, les préteurs, jusqu'aux chevaliers, se regardoient comme des Souverains, arbitres de la loi, & libres d'exercer ou la rigueur ou la clémence; l'art d'émouvoir, d'irriter, de fléchir, de rendre l'accusé intéressant ou odieux, devoit être plus nécessaire & plus recommandable que l'art d'instruire & de convaincre.

Aussi voit-on que les lumières du philosophe & du jurisconsulte, que la sagesse & l'habileté même de l'homme d'Etat, sans l'éloquence des passions, étoient comptées pour peu de chose dans les talens de l'orateur. Dire ce qu'il falloit & le

Digitized by Google

dire à propos, étoit l'affaire de la prudence : mais le dire comme il falloit pour remuer, pour irriter, pour appaiſer ſon auditoire, pour le remplir d'indignation, de douleur, de compaſſion, c'étoit l'affaire du génie & le triomphe de l'Eloquence.

A des lois on trouvoit ſans peine à oppoſer des lois, à des indices des indices, à des raiſons & à des vraiſemblances des moyens non moins ſpécieux ; mais lorſqu'une fois le *Pathétique* s'étoit ſaiſi des eſprits & des ames, l'extrême difficulté de l'art étoit de les lui arracher.

Ecoutez Cicéron, parlant de ce genre d'Eloquence : *Quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio.* Il le peint comme il l'employoit, entraînant & irréſiſtible ; *Hoc vehemens, incenſum, incitatum ; quo cauſæ eripiuntur ; quod, quum rapidè fertur, ſuſtineri nullo pacto poteſt :* & il en cite pour exemple l'aſcendant qu'il lui avoit donné. » Dans ce genre, dit-il, malgré la médiocrité & la foibleſſe de mes talens, je ne laiſſai pas d'exercer encore un aſſez grand

Digitized by Google

empire, & de mettre ſouvent mes adverſaires hors de défenſe. Hortenſius, tout grand orateur qu'il étoit, chargé de plaider pour Verrès ſon ami, n'eut pas la force de me répondre. Catilina, que j'accuſois devant le Senat, fut réduit au ſilence. Dans une cauſe particuliere, mais importante & grave, Curion le père, ayant commencé de parler, ſuccomba tout à coup, & prétexta que, par un poiſon qu'il avoit pris, on lui avoit ôté la mémoire».

Comme l'éloquence *pathétique* tient encore plus de la nature que de l'art, elle avoit pris naiſſance dans Rome avant que l'art y fût formé. Mais l'art, en ſe perfectionnant, ne fit que raffiner & renchérir encore ſur les moyens donnés par la nature, d'intéreſſer & d'émouvoir.

Dans ce dialogue, que je voudrois répandre tout entier dans mes articles ſur l'Eloquence, dans ce dialogue où Cicéron a mis en ſcène Marc-Antoine & Craſſus raiſonnant ſur leur art, il faut les entendre ſe rappeler l'un à l'autre les effets étonnans que leur *Pathétique* a

Digitized by Google

produits. C'est là qu'on voit ce que j'ai dit dans l'*article* ORATEUR, que le juste & l'injuste, le vrai, le faux, le crime, l'innocence, tout leur étoit indifférent; qu'une bonne cause étoit, pour eux, celle qui prêtoit à leur éloquence des moyens de troubler l'entendement des juges, de leur faire oublier les lois, & de les remuer au point que la passion, dominant leur raison & leur volonté même, dictât seule leur jugement. *Nihil est enim in dicendo majus* (disoit Antoine à l'un de ses disciples) *quam ut faveat oratori is qui audiet, utque ipse sic moveatur, ut impetu quodam animi & perturbatione, magis quam judicio aut consilio, regatur.*

Le même Antoine avoue à Sulpicius qu'il a gagné contre lui la plus mauvaise cause; & il dit comment il s'y est pris, comment il a fait succéder la douceur à la véhémence : *Tunc admiscere huic generi orationis vehementi atque atroci genus illud alterum..... lenitatis & mansuetudinis cœpi :* comment il a triomphé de l'accusation, plus par l'émotion des

Digitized by Google

ames, que par la conviction des esprits: *Ita magis affectis animis judicum quam doctis, tua, Sulpici, est à nobis tum accusatio vita.*

Mais la grande leçon qu'il donne aux jeunes orateurs, c'est de se pénétrer eux-mêmes des sentimens passionnés qu'ils veulent communiquer aux juges. *Ut enim nulla materies tam facilis ad exardescendum est, quæ, nisi admoto igni, ignem concipere possit; sic nulla mens est tam ad comprehendendam vim oratoris parata, quæ possit incendi, nisi inflammatus ipse ad eam & ardens accesserit.* Et c'est là qu'il fait cet éloge si beau de l'éloquence de Crassus: *Quæ, me Hercule, ego, Crasse, quum à te tractantur in causis, horrere soleo: tanta vis animi, tantus impetus, tantus dolor, oculis, vultu, gestu, digito denique isto tuo significari solet; tantum est flumen gravissimorum optimorumque verborum, tam integræ sententiæ, tam veræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili; ut mihi non solum tu incendere judicem, sed ipse ardere videaris.* Il est impossible, dit-il

Digitized by Google

dit-il encore, que l'auditeur ſoit ému, ſi l'orateur ne l'eſt pas. *Neque fieri poteſt ut doleat is qui audit, ut oderit, ut invideat, ut pertimeſcat aliquid, ut ad fletum miſericordiamque deducatur, niſi omnes ii motus quos orator adhibere volet, judici, in ipſo oratore impreſſi eſſe atque inuſti videantur.* Pour moi, ajoute-t-il, je n'ai jamais ſu inſpirer que ce que j'ai profondément ſenti. *Non, me Hercule, unquam apud judices aut dolorem, aut miſericordiam, aut invidiam, aut odium excitare dicendo volui, quin ipſe, in commovendis judicibus, iis ipſis ſenſibus ad quos illos adducere vellem, permoverer.* Il ſe repréſente déchirant la robe d'Aquilius, & montrant aux juges les cicatrices dont ſa poitrine étoit couverte. Ce ne fut pas, dit-il, ſans une grande émotion & ſans un accès de douleur que je riſquai cette action hardie. *Quem enim ego conſulem fuiſſe, imperatorem ornatum à Senatu, ovantem in Capitolium aſcendiſſe meminiſſem, hunc quum afflictum, debilitatum, mœrentem,*

Digitized by Google

in ſummum diſcrimen adductum viderem, non priùs ſum conatus miſericordiam aliis commovere, quam miſericordiâ ſum ipſe captus. Senſi quidem tum magnopere moveri judices, quum excitavi mœſtum ac ſordidatum ſenem, & quum iſta feci.... non arte... ſed motu magno animi ac dolore, ut diſcinderem tunicam, ut cicatrices oſtenderem..... Non fuit hæc ſine meis lacrymis, non ſine dolore magno miſeratio, omniumque deorum, & hominum, & civium, & ſociorum implo-ratio : quibus omnibus verbis, quæ à me tum ſunt habita, ſi dolor abfuiſſet meus, non modo non miſerabilis, ſed etiam irridenda fuiſſet oratio mea. (De Orat.)

Il ſe complaît à rappeler les ſcènes *pathétiques* qu'il a jouées dans ſes péroraiſons. *Quâ nos ita dolenter uti ſolemus, ut puerum infantem in manibus perorantes tenuerimus ; ut, aliâ in cauſâ, excitato reo nobili, ſublato etiam filio parvo, plangore & lamentatione compleremus forum.*

Mais il ne s'agit pas ſeulement de ſa-

Digitized by Google

voir inſpirer la commiſération ; il faut, dit-il, ſavoir de même irriter, appaiſer le juge. *Sed etiam eſt faciendum ut iraſcatur judex, mitigetur, invideat, faveat, contemnat, admiretur, oderit, diligat, cupiat, ſatietate afficiatur, ſperet, metuat, lætetur, doleat : quâ in varietate, duriorum, accuſatio ſuppeditabit exempla ; mitiorum, defenſiones meæ.* (Orat.)

Ainſi, l'orateur ſe regardoit comme un homme tout dévoué à ſon client ; & ſon devoir, ſa foi, ſa probité, ſon honneur, conſiſtoit à le bien défendre : *Quibus rebus adducti, etiam quum alieniſſimos defendimus, tamen eos alienos, ſi ipſi viri boni volumus haberi, exiſtimare non poſſumus.* (De Orat.)

Mais le sûr moyen de n'employer jamais le *Pathétique* inutilement & à froid, c'eſt de le réſerver aux cauſes qui en ſont ſuſceptibles ; & de s'en abſtenir dans celles où les eſprits, trop aliénés, en repouſſeroient l'impreſſion : *Primum conſiderare ſoleo*, dit Antoine, *poſſuletne*

Digitized by Google

cauſa : nam neque parvis in rebus adhibendæ ſunt hæ dicendi faces, neque ita animatis hominibus ut nihil, ad eorum mentes oratione flectendas, proficere poſſimus ; ne aut irriſione aut odio digni putemur, ſi aut tragœdias agamus in nugis, aut convellere adoriamur ea quæ non poſſunt commoveri. (De Orat.)

C'eſt une étude intéreſſante pour l'orateur, & plus ſérieuſe encore pour les juges, que de voir, dans ces livres de Rhétorique, de combien de manières on peut s'y prendre pour les ſéduire, les étourdir, les égarer dans leurs jugemens, & ſoulever en eux toutes les paſſions contre l'équité naturelle.

De toutes ces paſſions, il paroît que l'envie étoit celle dont les romains étoient le plus facilement & le plus ardemment émus ; & à la manière dont Cicéron enſeigne à l'exciter, on peut juger de ſes recherches dans l'art de remuer les autres. *Invident homines maximè paribus, aut inferioribus, quum ſe relictos ſentiunt, illos autem dolent evolaſſe.*

Digitized by Google

Sed etiam superioribus invidetur sæpe vehementer ; & eo magis, si intolerantius se jactant, & æquabilitatem communis juris, præstantiâ dignitatis aut fortunæ suæ, transeunt : quæ si inflammanda sunt, maximè dicendum est non esse virtute parata, deinde etiam vitiis atque peccatis ; tum si erunt honestiora atque graviora, tamen non esse tanti ulla merita, quanta insolentia hominis quamtumque fastidium. (Ibid.)

Il est donc bien vrai que l'éloquence *pathétique* fut dans tous les temps au Barreau une éloquence *piperesse*, comme l'appelle Montagne ; & l'on ne sauroit trop recommander aux juges d'en étudier les tours & d'adresse & de force, pour apprendre à s'en garantir. *Voyez* BARREAU.

Le *Pathétique* de la Chaire a pour moyens la crainte, l'espérance, la tendre piété, la commisération pour soi-même & pour ses semblables, le grand intérêt de l'avenir. On en voit peu d'exemples dans nos célèbres orateurs : ils semblent avoir

Digitized by Google

une ſorte de pudeur qui les modère & qui les refroidit. En ſe livrant aux grands mouvemens de l'Eloquence, ils croiroient prêcher en miſſionnaires ; & c'eſt alors qu'ils ſeroient ſublimes. Boſſuet ne l'a jamais été plus que dans l'oraiſon funèbre d'Henriette ; Maſſillon eſt fort au deſſus de lui-même dans ſon ſermon du Pécheur mourant : ſi Bourdaloue avoit eu autant de chaleur dans ſes mouvemens & dans ſes peintures, que de vigueur dans ſes raiſonnemens, rien jamais, dans ce genre, ne l'auroit égalé.

C'eſt donc en effet dans les miſſionnaires qu'il faut chercher les grands mouvemens de l'éloquence *pathétique* ; & il reſte un moyen de porter le talent de la Chaire plus loin qu'il n'a jamais été : c'eſt de compoſer comme Bourdaloue, d'écrire comme Maſſillon, & de ſe livrer aux mouvemens d'une ame profondément émue, comme Bridaine.

PÉRIODE. *Art oratoire.* Cicéron, dans ſon livre du *Parfait orateur*, a

Digitized by Google

donné une attention ſérieuſe au nombre, & ſingulièrement à la *Période*. Il en recherche l'origine, la cauſe, la nature, & l'uſage.

La *Période* fut inventée par les rhéteurs, qui, dans la Grèce, avoient précédé Iſocrate ; mais ce fut lui qui la perfectionna, en donnant au nombre plus de naturel & d'aiſance, & en corrigeant l'abus immodéré que les inventeurs en avoient fait dans un ſtyle trop compaſſé.

Ce qui donna lieu à cette invention, ce fut la prédilection de l'oreille pour certaines meſures & pour certaines cadences que le haſard avoit fait prendre à l'élocution oratoire, & ſa répugnance pour un amas informe de phraſes tronquées & mutilées, ou immodérément diffuſes. *Mutila ſentit quædam & quaſi decurtata ; quibus, tanquam debito fraudetur, offenditur : productiora alia & quaſi immoderatiùs excurrentia.*

Ainſi, juſqu'au temps d'Hérodote, le ſtyle nombreux & *périodique* fut inconnu ; mais comme le haſard en produiſoit les

Digitized by Google

formes, & que la nature en indiquoit l'uſage, l'obſervation donna naiſſance à l'art. *Herodotus & eadem ſuperior ætas numero caruit, ... niſi quando temerè ac fortuito.... Notatio naturæ & animadverſio peperit artem.* Mais l'eſprit, autant que l'oreille, dut indiquer les formes de la *Période*; & le ſentiment de l'harmonie ne fit que la perfectionner: car la penſée porte avec elle ſes parties, ſes intervalles, ſes ſuſpenſions, & ſes repos; & comme elle naît dans l'eſprit à peu près revêtue des mots qui doivent l'énoncer, elle indique au moins vaguement la forme qui lui eſt analogue. *Ante enim circumſcribitur mente ſententia, confeſtimque verba concurrunt, quæ mens eadem, quâ nihil eſt celeriùs, ſtatim dimittit, ut ſuo quodque loco reſpondeat: quorum deſcriptus ordo aliàs aliâ terminatione concluditur; atque omnia illa & prima & media verba ſpectare debent ad ultimum.*

Voilà donc la *Période*, auſſi bien que l'inciſe, indiquée par la nature & preſ-

Digitized by Google

crite par la penſée : en ſorte que, ſi la penſée n'eſt qu'une perception ſimple & iſolée, la phraſe le ſera comme elle ; mais ſi la penſée eſt elle-même un compoſé de perceptions correſpondantes & liées par leurs relations réciproques, il faut bien que les mots qui doivent l'exprimer conſervent les mêmes rapports, les mêmes liaiſons entre eux.

Cependant, comme les rapports & les liaiſons de nos idées peuvent être ou expreſſément indiqués ou ſous-entendus, & que l'eſprit, pour aperçevoir que deux idées ſe correſpondent ou que l'une émane ou dépend de l'autre, n'a ſouvent beſoin que de les voir ſe ſuccéder ſans liaiſon expreſſe, alors celui qui les énonce eſt libre, ou de les lier dans ſon ſtyle, ou de les détacher ; & ici l'art commence à exercer le droit de modifier la nature.

Mais l'art lui-même n'agit pas ſans raiſon ; & ſes règles, pour corriger & pour embellir la nature, ſont priſes dans la nature même. Le ſtyle *périodique* & le

Digitized by Google

ſtyle concis ne doivent donc pas s'employer indifféremment & ſans choix.

1°. Ni l'un ni l'autre ne doit être trop continu : le ſtyle coupé ſeroit fatigant pour l'eſprit, qui ne veut pas travailler ſans ceſſe à découvrir, entre les idées, des rapports que les mots ne lui indiquent jamais : de plus il ſeroit, pour l'oreille, rompu, raboteux, cahotant, &, ce qui n'eſt pas ſupportable, dur & monotone à la fois. Le ſtyle *périodique*, dans ſa continuité, auroit auſſi trop de monotonie : il ſeroit lâche, diffus, traînant, & par le nombre d'incidens qu'il emploieroit pour s'arrondir, & par le ſoin de marquer ſans ceſſe les liaiſons, même les plus faciles à ſuppléer par la penſée : il manqueroit de naturel ; & en décelant, dans ſa conſtruction, trop d'étude & trop d'artifice, il détruiroit la confiance, qui ſeule nous diſpoſe à la perſuaſion. Enfin, quoiqu'il ne ſoit pas vrai qu'une *Période* ſoit *une élocution qui ſe prononce facilement tout d'une haleine*, cependant, comme les demi-repos qui

Digitized by Google

ſéparent ſes membres, ne donnent lieu qu'à une reſpiration preſſée, & pénible à la longue, ſi l'orateur, par intervalle, n'avoit pas des repos abſolus plus fréquens, il ſouffriroit & il feroit ſouffrir.

2°. Soit l'inciſe, ſoit la *Période*, il y a pour l'une & pour l'autre une juſte longueur. L'inciſe eſt dans ſa force, dit Cicéron, lorſqu'elle eſt compoſée de deux ou trois mots : elle en peut avoir davantage ; mais il ne veut pas la réduire à un ſeul. Et en effet, il faut qu'un mot ſoit bien frappant pour faire ſeul une impreſſion vive. La *Période* doit pouvoir être ſaiſie enſemble & comme d'un coup-d'œil : ſa meſure eſt donc limitée par la faculté commune d'apercevoir & d'embraſſer tout le cercle d'une penſée : Cicéron la réduit à l'étendue de quatre vers hexamètres ; & dans les exemples qu'il en donne elle ne s'étend guère au delà. Dans notre langue elle a fréquemment l'étendue de huit de nos vers héroïques ; & ſes membres, ſans affecter une par-

Digitized by Google

faite ſymétrie, ne laiſſent pas d'avoir entre eux une ſorte d'égalité.

3°. L'inciſe & la *Période* doivent être nombreuſes: l'inciſe, d'autant plus qu'elle eſt plus iſolée & plus frappante; la *Période*, pour captiver l'oreille & ſe concilier ſa faveur.

De quelle importance, nous dira-t-on, peut être le ſuffrage de l'oreille, pour qui ne vient pas amuſer un auditoire oiſif avec une éloquence vaine, mais inſtruire, perſuader, convaincre, émouvoir un auditoire ſérieuſement occupé ou de grands intérêts ou de vérités importantes? Que fait alors la meſure, le nombre, la forme de la phraſe, à la force de la penſée & à celle du ſentiment?

Celui qui fait cette queſtion, ne ſait donc pas combien l'ame, l'eſprit, la raiſon même ſont dominés par les ſens? S'il croit les affections intimes, ou d'un auditoire ou d'un juge, indépendantes des impreſſions faites ſur leurs oreilles, il doit les croire indépendantes des impreſſions que reçoivent leurs yeux: pour

Digitized by Google

lui, l'action même de l'orateur, l'expression du geste, & du visage, & de la voix, est donc étrangère à l'Eloquence; & ce que les deux hommes les plus éloquens de l'antiquité, Démosthène & Cicéron, regardoient comme la partie la plus essentielle de leur art, lui est inutile & superflu. Malheur à l'innocence, à la justice, & à la vérité, si elles ont pour adversaire un orateur qui parle aux sens, & pour défenseur un philosophe qui pense ne devoir parler qu'à l'esprit & à la raison.

Mais quel que soit le charme & le pouvoir d'un style harmonieux, est-il raisonnable de le chercher dans les langues modernes, dans des langues sans prosodie, & privées de l'inversion?

Quant à la prosodie, il n'est aucune langue qui n'en ait une plus ou moins décidée, & dont un habile écrivain ne puisse tirer avantage. Pour l'inversion, j'avoue que, du côté de l'harmonie, elle est d'un prix inestimable; mais dans les langues où l'orateur n'a pas le choix de

Digitized by Google

la place des mots, il a du moins le choix des mots eux-mêmes, & des tours qui, dans la ſyntaxe, ſont les plus dociles au nombre : c'eſt avec ces deux ſeuls moyens de façonner l'expreſſion, que Racine & que Maſſillon ont ſu la rendre harmonieuſe. Ceux donc qui regardent comme puéril ou infructueux le ſoin de ſe former l'oreille au choix du nombre, du mouvement, de la coupe de ſtyle indiquée par la nature, n'ont qu'à lire attentivement & les vers de Racine & la proſe de Maſſillon, comme Maſſillon & Racine liſoient Cicéron & Virgile.

4°. L'inciſe & la *Période* ſeront placées par la nature même, c'eſt-à-dire, en raiſon de leur analogie avec l'image ou le ſentiment, avec l'impulſion donnée au ſtyle par les affections de l'ame, par la ſucceſſion des idées, & par le mouvement plus lent ou plus rapide, plus ſoutenu ou plus entrecoupé, qu'elles impriment au diſcours.

Dans des harangues, dont le genre eſt modéré, tranquille, ſans contention,

Digitized by Google

sans passion, le style *périodique* est naturellement placé ; & lors même que l'artifice en est sensible, il ne nuit point à l'orateur. *Nam quum is est auditor, qui non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori voluptati aurium servienti.*

Dans l'Eloquence du Barreau, le style *périodique* ne doit point dominer : *Si enim semper utare, quum satietatem affert, tum quale sit etiam ab imperitis agnoscitur ; detrahit præterea actionis dolorem, aufert humanum sensum actoris, tollit funditùs veritatem & fidem.* Mais il n'en doit pas être exclu. Dans la louange, où il s'agit d'amplifier avec magnificence, dans une narration qui demande plus de pompe & de dignité que de chaleur & de pathétique, dans l'amplification en général, la *Période* est d'un usage plus convenable & plus fréquent : *Sæpe etiam in amplificandâ re, concessu omnium, funditur numerosè & volubiliter oratio. Id autem tunc valet,*

Digitized by Google

quum is qui audit ab oratore jam obsessus est ac tenetur. Mais nulle part il ne faut négliger de varier les mouvemens du style ; & lors même qu'il est le plus susceptible des développemens de la *Période*, comme dans les péroraisons, Cicéron recommande d'y mêler des incises.

Le style coupé, ou en incises, convient à l'énumération, à la gradation, aux descriptions animées, à l'accumulation, à l'argumentation pressante, aux mouvemens passionnés : *Hæc enim (incisa) in veris causis maximam partem orationis obtinent.* Mais Cicéron demande aussi qu'après un certain nombre de ces phrases coupées, il en succède une qui ait plus de consistance, & qui leur serve de clôture & d'appui. *Deinde omnia, tanquam crepidine quâdam, comprehensione longiore sustinentur.*

Quant à la facilité de passer de la *Période* à l'incise, le moindre exercice la donne. Il suffit de retrancher le terme qui exprime le rapport & la liaison des parties de la *Période*. Alors chacune

Digitized by Google

d'elles fera un ſens fini. *His igitur ſingulis verſibus (hexametrorum inſtar) quaſi nodi apparent continuationis, quos in ambitu conjungimus. Sin membratim volumus dicere, inſiſtimus: idque, quum opus eſt, ab iſto curſu invidioſo facilè nos, & ſæpe disjungimus.*

Mais dans quelque genre d'éloquence qu'on employe le ſtyle *périodique*, il faut que la nature ſemble elle-même l'avoir placé & en avoir marqué le nombre. *Compoſitione ita ſtructa verba ſint, ut numerus non quæſitus, ſed ſequutus eſſe videatur.* Cicéron veut que le nombre ſoit lent dans les expoſitions, rapide dans les contentions: *Curſum contentiones magis requirunt; expoſitiones rerum, tarditatem*; & il indique les différens moyens de précipiter ou de ralentir la *Période*.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'abréger la phraſe ou de l'étendre, uniquement pour contenter l'oreille: *Sæpe accidit ut aut citiùs inſiſtendum ſit, aut longiùs procedendum, ne brevitas defraudaſſe aures videatur, aut longitudo obtudiſſe.*

Digitized by Google

Il n'y a perſonne qui n'ait ſenti cette vérité en écrivant ; mais ce ne doit jamais être en employant des mots paraſites & ſuperflus. *Ne verba trajiciamus aperte, quo melius aut cadat aut vôlvatur oratio.*

Cicéron n'étoit point de l'avis de ceux qui tenoient que c'étoit aſſez que le nombre fût ſenſible à la chute des *Périodes* ; & l'on voit que non ſeulement il s'appliquoit à frapper l'oreille en débutant, & à la ſatisfaire en terminant ſa phraſe par une chute harmonieuſe, mais qu'à tous les ſens ſuſpendus il plaçoit un nombre marqué. *Plerique cenſent cadere tantum numerosè oportere, terminarique ſententiam. Eſt autem, ut id maxime deceat; non id ſolum.... Quare, quum aures extremum ſemper expectent, in eoque acquieſcant, id vacare numero non oportet ; ſed ad hunc exitum tamen à principio fieri debet verborum illa comprehenſio, & tota à capite ita fluere, ut ad extremum veniens ipſa conſiſtat.*

Il recommande ſingulièrement de varier les déſinences : *In oratione prima*

Digitized by Google

pauci cernunt, poſtrema plerique : quæ quoniam apparent & intelliguntur, varianda ſunt ; ne aut animorum judiciis repudientur, ne aurium ſatietate.

Tels ſont, à l'égard du ſtyle *périodique*, les préceptes de l'un des plus harmonieux écrivains en Eloquence ; & dans toutes les langues il eſt poſſible de profiter de ſes leçons.

Si l'on veut avoir ſous les yeux la formule de la *Période* françoiſe, en voici des exemples.

Période à quatre membres.

Pourquoi voudriez-vous être reſpecté dans vos malheurs ; pourquoi voudriez-vous que l'on fût ſenſible à vos peines ; vous qui, dans vos proſpérités, avez montré tant d'inſolence ; vous qui n'avez jamais accordé une larme, un regard aux infortunes ?

Période à trois membres.

Pourquoi voudriez-vous être plaint & reſpecté dans vos malheurs ; vous qui, &c.

Digitized by Google

Période à deux membres.

Pourquoi voudriez-vous être respecté dans vos malheurs; vous qui, dans vos prospérités, avez montré tant d'insolence?

Rompez la liaison, & dites : *Vous n'avez montré que de l'orgueil dans vos prospérités. Vous n'avez pas droit de prétendre qu'on respecte votre infortune.* Alors vous aurez des incises.

Il y avoit, du temps de Cicéron, des hommes, ou sévères ou envieux, qui trouvoient trop d'artifice dans le style *périodique. Nimis enim insidiarum*, disoient-ils, *ad capiendas aures, adhiberi videtur, si, etiam in dicendo, numeri ab oratore quæruntur.*

Il y en avoit d'autres qui n'y voyoient que de l'art, & qui n'en sentoient point l'agrément & le charme. C'est de ces ennemis d'un style harmonieux, *périodique*, arrondi, *numerosæ & aptæ orationis*; c'est de ces artisans d'un style informe & raboteux (*ipsi infracta & amputata loquuntur*) que Ciceron disoit : *Quas*

Digitized by Google

aures habeant, aut quid in his hominis simile sit nescio. « Mais quelques oreilles qu'ils aient, les miennes se plaisent, ajoutoit-il, au sentiment du nombre & à la forme régulière & complète de la *Période*, & ne peuvent s'accoutumer ni à des phrases estropiées, ni à des phrases redondantes : *Meæ quidem & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta sentiunt, nec amant redundantia.*

» Ces détracteurs de la *Période*, poursuivoit Cicéron, trouvent plus beau un style dur, rompu, & mutilé. Mais si la pensée & l'expression ne perdent rien de leur justesse à rouler ensemble jusqu'à leur repos, pourquoi vouloir que le style boite ou s'interrompe à chaque pas ? *Sin probæ res, lecta verba, quid est cur claudicare aut insistere orationem malint, quam cum sententiâ pariter excurrere ?* Cette *Période*, qui leur est *odieuse*, ne fait autre chose que d'embrasser la pensée dans un cercle de mots régulier & complet. *Hic enim invidus numerus nihil*

Digitized by Google

affert aliud, nisi ut sit aptis verbis comprehensa sententia».

Par parenthèse, il est assez plaisant que cet *invidus numerus* ait fait dire à quelqu'un que *la Période est fille de l'envie*. Mais continuons d'écouter Cicéron.

« Nos anciens s'occupèrent, dit-il, de la pensée & de l'expression avant que de songer au nombre ; car ce qu'il y a de plus nécessaire & de plus facile en même temps, est ce qu'on invente d'abord. *Nam quòd & facilius est & magis necessarium, id semper ante cognoscitur.* Mais dès qu'on eut trouvé la *Période*, tous les grands Orateurs l'adoptèrent : *quâ inventâ, omnes usos magnos Oratores videmus.* Que si ses détracteurs ont des oreilles assez inhumaines, assez sauvages pour en méconnoître le charme, n'y a-t-il au moins rien qui les frappe dans l'exemple & l'autorité des plus savans maîtres de l'art ? *Quod si aures tam inhumanas tamque agrestes habent, ne doctissimorum quidem virorum eos movebit auctoritas ?* Ces censeurs blâment ceux qu'ils ne peu-

Digitized by Google

vent pas imiter & ce qu'ils n'ont point l'art de faire ; *eos vituperant qui apta & finita prononciant :* & il ne leur suffit pas qu'on s'abstienne de mépriser leur impuissance, ils exigent qu'on l'applaudisse : *quod qui non possunt, non est eis satis non contemni, laudari etiam volunt.*

» Mais qu'ils essayent de composer quelques morceaux d'une prose nombreuse. S'ils excellent une fois dans ce genre d'écrire, on pourra croire qu'ils n'y ont pas renoncé par désespoir, mais qu'ils le blâment sincèrement & le négligent à dessein : *Atque ut plane genus hoc quod ego laudo contempsisse videantur, scribant aliquid vel Isocratico more, vel quo Eschines aut Demosthenes utitur ; tum illos existimabo, non desperatione formidavisse genus hoc, sed judicio refugisse.* Et moi, de mon côté, je trouverai, dit-il, quelqu'un qui fera de leur prose rompue & dispersée : *facilius est enim apta dissolvere, quam dissipata connectere* ».

Mettez la *Période* musicale à la place de la *Période* oratoire : tout ce que Ci-

Digitized by Google

céron a dit de l'une, se trouvera convenir à l'autre ; & vous verrez alors si c'est aux amateurs d'un chant *périodique* & régulièrement dessiné, ou aux partisans d'un chant tronqué, mutilé, sans dessein, sans liaison, sans unité, qu'a dû s'appliquer le passage *quas aures habeant nescio.*

Du reste, le mot de *Période*, en fait de musique, est aussi usité qu'en parlant d'Eloquence : les bons écrivains & les hommes instruits n'appellent pas autrement le cercle que décrit un chant dont les parties se développent & se renferment dans un dessein régulier & fini. Voyez l'*Essai sur l'union de la Poésie & de la Musique.*

PÉRORAISON. Dans l'éloquence de la Tribune & dans celle de la Chaire, où il s'agit sur-tout d'intéresser & d'émouvoir, la *Péroraison* est une partie essentielle du discours ; parce que c'est elle qui donne la dernière impulsion aux esprits, & qui décide la volonté, l'inclination d'un auditoire libre.

Dans

Digitized by Google

Dans l'éloquence du Barreau, elle n'a pas la même importance, parce que le juge n'eſt, ou ne doit être que la loi en perſonne, & que ce n'eſt pas ſa volonté, mais ſon opinion, qu'il s'agit de déterminer. Cependant comme le juge eſt homme, il ne ſera jamais inutile de l'intéreſſer en faveur de l'innocence & de la foibleſſe, de la juſtice & de la vérité; & une *Péroraiſon* pathétique ne ſera indigne de l'Eloquence, que lorſqu'on l'emploiera pour faire triompher l'iniquité, le menſonge, ou le crime.

Dans un plaidoyer où le ſentiment n'eſt pour rien, & dans lequel, par conſéquent, il ſeroit ridicule de faire uſage de l'Eloquence pathétique, la concluſion ne doit être que le réſumé de la cauſe. C'eſt un épilogue qui réunit tous les moyens épars & développés dans le courant du diſcours, afin de les rendre préſens à la mémoire au moment de la déciſion; & cet épilogue conſiſte, ou à parcourir les ſommités des choſes, & à les rappeler article par article; ou à reprendre la di-

Digitized by Google

vision, & à exprimer la substance des raisonnemens qu'on a faits sur chacun des points capitaux.

Il sera mieux encore, dit Cicéron, de récapituler en peu de mots les moyens de la partie adverse, & les raisons avec lesquelles on les aura réfutés & détruits. Par-là, non seulement la preuve, mais la réfutation sera présente à l'auditeur ; & on aura droit de lui demander s'il désire encore quelque chose, & s'il reste encore dans l'affaire quelque difficulté à résoudre, quelque nuage à dissiper.

La règle générale que prescrit Cicéron pour ce résumé de la cause, c'est de n'y rappeler que les points importans, & de donner à chacun d'eux le plus de force, mais le moins d'étendue qu'il est possible : *Ut memoria, non oratio, renovata videatur.*

Une énumération rapide, un dilemme pressé, un syllogisme qui ramasse toute la cause en un seul point de vue, suffit le plus souvent à la conclusion. Un beau modèle dans ce genre est la proposition

Digitized by Google

que fait Ajax, pour décider à qui, d'Ulysse ou de lui-même, appartiennent les armes d'Achille. « Qu'on jette au milieu des ennemis les armes de ce vaillant homme : qu'on nous ordonne de les y aller chercher ; & qu'on en décore celui des deux qui les rapportera ».

Arma viri fortis medios mittantur in hostes :
Inde jubete peti, & referentem ornate relatis.
Ovid. Métam. l. 13.

Mais si la nature de la cause donne lieu à une éloquence véhémente, le résumé, que Cicéron appelle *Enumération*, doit être suivi d'un mouvement oratoire, qui sera ou d'indignation ou de commisération.

L'indignation consiste à rendre odieuse ou la personne ou la cause de l'adversaire ; & elle doit naître des circonstances aggravantes que la cause peut présenter. Cicéron suppose qu'il s'agisse d'une offense, dont l'orateur porte sa plainte. Le premier moyen, dit-il, d'en faire voir l'indignité, c'est de montrer combien une telle action a été de tout temps

Digitized by Google

criminelle aux yeux du ciel & de la terre; combien les cités policées, les nations, nos ancêtres, nos législateurs, les hommes les plus ſages l'ont jugée digne de châtiment. Le ſecond moyen c'eſt de montrer quelles perſonnes le crime attaque: ou tous les hommes, ou le plus grand nombre; & il en ſera plus atroce: ou des ſupérieurs revêtus d'autorité; & il en ſera plus inſolent: ou des égaux; & il en ſera plus inique: ou des inférieurs; & il en ſera plus lâche, plus inhumain, plus odieux. Le troiſième eſt de faire obſerver ce qui arriveroit, ſi chacun en faiſoit de même, & d'avertir les juges que, ſi cet exemple étoit impuni, l'audace du coupable auroit bientôt des émules; que nombre d'hommes ſont déjà prêts à l'imiter, & qu'ils n'attendent, pour ſavoir ſi la même choſe leur eſt permiſe, que le jugement qui décidera ſi elle eſt puniſſable ou non. Le quatrième eſt de démontrer que l'action a été commiſe de deſſein prémédité; & d'ajouter que, ſi quelquefois il eſt bon

Digitized by Google

de pardonner à l'imprudence, il n'eſt jamais permis de pardonner au crime volontaire & délibéré. Le cinquième eſt de prouver que dans cette action, que nous voulons dépeindre comme noire, cruelle, atroce, tyrannique, on a employé la violence & les moyens les plus condamnés par les lois. Le ſixième eſt de remarquer que ce n'eſt pas un de ces crimes dont on a vu mille exemples, & qu'il répugne même à la nature des hommes féroces, des nations barbares, & des plus cruels animaux : ceci convient aux crimes commis contre les parens du coupable, contre ſa femme, ſes enfans; contre les perſonnes du même ſang, & par degré contre les ſupplians, les amis, les hôtes, les bienfaiteurs de l'accuſé; contre ceux avec qui il a paſſé ſa vie, chez qui il a été élevé, par qui il a été inſtruit; contre les morts, contre des malheureux dignes de compaſſion, contre des hommes recommandables par leurs vertus ou reſpectables par leur foibleſſe; contre ceux qui étoient hors d'état de

Digitized by Google

nuire, d'attaquer, ni de se défendre, comme les enfans, les vieillards, & les femmes. Le septième est de comparer ce crime à d'autres crimes connus, & de montrer combien il est plus lâche ou plus atroce. Le huitième est de ramasser toutes les circonstances odieuses qui ont précédé, suivi, accompagné le crime; & de l'exposer si vivement aux yeux de l'auditeur, qu'il en soit indigné comme s'il en étoit témoin. Le neuvième, de remarquer qu'il a été commis par celui des hommes qui devoit en être le plus éloigné, & qui devoit le plus s'y opposer si un autre eût voulu le commettre. Le dixième, de s'indigner soi-même d'être le premier qui éprouve une pareille injure. Le onzième, de faire voir l'insulte ajoutée à la cruauté, afin que l'orgueil & l'insolence rendent l'injure encore plus révoltante. Le douzième, de supplier les auditeurs de se mettre à notre place; & s'il s'agit de nos enfans, de nos femmes, de nos parens, ou de quelque vieillard, de leur dire : Pensez vous-

Digitized by Google

mêmes à vos parens, à vos femmes, à vos enfans. Le treizième, de dire que des ennemis même ne verroient pas sans indignation leurs ennemis souffrir ce que nous éprouvons. « Tous ces moyens, ajoute Cicéron, sont très-propres à exciter une indignation profonde ». Mais les causes auxquelles on peut les appliquer sont rares, & plus rarement encore elles paroissent au Barreau.

La *Péroraison* suppliante, celle que Cicéron appelle *Conquestio*, complainte, est destinée à exciter la commisération des auditeurs.

Il faut, dit-il, la commencer par adoucir les esprits & par les disposer à la miséricorde ; & les moyens qu'on doit y employer sont pris de la foiblesse commune à tous les hommes, & de l'empire de la fortune, dont nous sommes tous les jouets. Par ces réflexions, présentées d'un style grave & sententieux, nous dit ce maître en Eloquence, l'esprit des hommes se laisse humilier & amener à la compassion, en considérant leur infirmité

Digitized by Google

propre dans la misère de leurs semblables.

Quant aux moyens d'inspirer la pitié, Cicéron semble avoir voulu les épuiser; & nous allons essayer de le suivre.

Ces moyens seront, 1°. de montrer dans quel état de prospérité s'est vu celui dont on plaide la cause, & dans quel état d'affliction & de misère il est tombé; à quels malheurs il est ou il sera réduit; la honte, les humiliations qu'il éprouve, ou qu'il éprouvera, & combien elles sont indignes de son âge, de sa naissance, de sa première fortune, de ses anciens honneurs, des services qu'il a rendus; une peinture vive & détaillée de son malheur, qui le rende sensible aux yeux & qui touche les auditeurs par les choses, encore plus que par les paroles; le contraste des biens qu'il avoit lieu d'attendre, avec les maux imprévus & cruels qui renversent ses espérances. 2°. Le retour que nous invitons nos auditeurs à faire sur eux-mêmes, lorsque nous les prions de vouloir bien se mettre dans la situation où nous sommes, & de se sou-

Digitized by Google

venir, en nous voyant, de leur père, de leur mère, de leur femme, de leurs enfans : c'eſt ce moyen que, dans Homère, emploie Priam aux pieds d'Achille ; c'eſt le moyen qu'emploie Andromaque aux pieds d'Hermione dans la tragédie de Racine : il n'y en a pas de plus univerſel, de plus vrai, ni de plus touchant. 3°. La privation de la ſeule conſolation que l'on pouvoit avoir ; *Il eſt mort ; je ne l'ai pas vu ; je ne l'ai point embraſſé ; ma main n'a pas fermé ſes yeux ; je n'ai pas entendu ſes dernières paroles ; je n'ai pas reçu ſes adieux, ſes derniers ſoupirs :* & ces circonſtances qui rendent le malheur plus cruel encore ; *Il eſt mort entre les mains des ennemis ; il eſt couché ſans ſépulture ſur une terre étrangère, en proie aux animaux voraces ; il eſt privé des mêmes honneurs qu'on ne refuſe à aucun homme après ſa mort.* 4°. La parole adreſſée à des êtres muets, inſenſibles, comme aux vêtemens, à la maiſon de celui qui n'eſt plus, à ce qui nous reſte de lui ; ſûr &

Digitized by Google

puiſſant moyen d'émouvoir ceux qui l'ont connu, & qui l'ont aimé. 5°. Une peinture de la détreſſe, des infirmités, ou de la ſolitude où eſt réduit celui qu'on défend; la recommandation qu'il a faite de quelque choſe d'intéreſſant, comme de ſes enfans, de ſa femme, de ſes parens, ou de ſa propre ſépulture : ces objets triſtes & ſacrés ſont des ſources de pathétique. 6°. Le regret d'être ſéparé de ce qu'on a de plus cher, comme d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un ami; la plainte que nous arrache l'injuſtice ou la cruauté de ceux qui nous traitent indignement, & qui devroient le moins en uſer ainſi envers nous, comme nos proches, nos amis, ceux à qui nous avons fait du bien, & de qui nous aurions eſpéré du ſecours. 7°. D'humbles ſupplications, en demandant grâce pour ſon client : ce qui ne ſauroit avoir lieu qu'en parlant à un maître qu'on veut fléchir; & Cicéron en convient lui-même : *Pardonnez-lui; c'eſt une erreur, une foibleſſe, une imprudence; il n'y retombera jamais. C'eſt ainſi qu'on*

Digitized by Google

parle à un père. Mais on dit à des juges, il ne l'a point fait; il n'en a point eu la pensée ; faux témoins, crime supposé : Toutefois, en niant le crime, le même orateur ne laisse pas d'employer les moyens de commisération. Voyez les *Péroraisons* pour Muréna, pour Ligarius, pour Flaccus. 8°. Des plaintes qui auront pour objet le malheur de ceux qui nous touchent plus que notre propre malheur : l'oubli même de nos infortunes, pour donner toute notre sensibilité à celle des autres, en marquant une force & une grandeur d'ame à l'épreuve de tous les maux qu'on nous a fait souffrir, & au-dessus des maux qui nous menacent ; car souvent la vertu & la hauteur de caractère, accompagnée de gravité, sert mieux à exciter la commisération, que l'abaissement & que l'humble prière.

Mais du moment qu'on s'apercevra que tous les cœurs seront émus, il ne faut plus insister sur les plaintes, dit Cicéron ; car, selon la remarque du rhé-

Digitized by Google

teur Apollonius, *Rien n'eſt ſi vîte ſéché qu'une larme.*

Le modèle des *Péroraiſons* pathétiques eſt celle de la harangue pour la défenſe de Milon. C'eſt là qu'on voit l'orateur ſuppliant, ſauver à l'accuſé l'humiliation de la prière, & lui conſerver toute la dignité qui convient au caractère d'un grand homme dans le malheur. Mais ce qui eſt encore très-ſupérieur à cette ſupplication, c'eſt l'indignation qui la précède, & dans laquelle Cicéron démontre avec une éloquence ſans exemple, que, ſi Milon avoit attenté à la vie de Clodius, la République lui en devroit des actions de grâces, au lieu de châtimens.

En liſant cet article, on a dû obſerver que dans l'Eloquence moderne il eſt rare que ces moyens d'exciter l'indignation & la compaſſion puiſſent être mis en uſage. Mais ſi l'Eloquence n'en fait pas ſon profit, la Poéſie en fera le ſien; & c'eſt ſur-tout pour les poëtes que j'ai cru devoir les tranſcrire.

Dans l'éloquence de la Chaire, le pathétique de la *Péroraiſon* a un objet qui

Digitized by Google

ne convient qu'au genre délibératif : c'eſt d'émouvoir l'auditoire de compaſſion pour lui-même, & d'horreur pour ſes propres vices, ou de terreur pour ſes propres dangers.

Il eſt rare en effet que l'orateur chrétien plaide la cauſe des abſens, à moins qu'il ne parle en faveur des pauvres, des orphelins, comme Vincent de Paule, lorſqu'il diſoit aux femmes pieuſes qui compoſoient ſon auditoire : « Or ſus, Meſdames, la compaſſion & la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans. Vous avez été leurs mères ſelon la grâce, depuis que leurs mères ſelon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant ſi vous voulez auſſi les abandonner. Ceſſez à préſent d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie & leur mort ſont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix & les ſuffrages. Il eſt temps de prononcer leur arrêt, & de ſavoir ſi vous ne voulez plus avoir de miſéricorde pour eux. Ils vivront ſi vous abandonnez d'en prendre

Digitized by Google

un soin charitable, & ils mourront si vous les délaissez ».

Cette conclusion, le modèle des *Péroraison* pathétiques, eut le succès qu'elle méritoit : le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des enfans trouvés, qui jusques-là périssoient dans les rues, fut fondé à Paris & doté de quarante mille livres de rente. (Discours sur l'éloquence de la Chaire par M. l'abbé Maury.)

Il est plus rare encore que l'orateur chrétien fasse des retours sur lui-même, & tire des moyens qui lui sont personnels le pathétique de sa *Péroraison;* quoiqu'il y en ait quelques exemples, comme celui de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Condé, & comme celui du missionnaire Dupleſſis dans son sermon du jugement dernier. *Voyez* CHAIRE.

C'est donc à l'Auditoire que l'éloquence évangélique, & en général l'éloquence qui a pour objet l'utilité commune, attache l'intérêt de la *Péroraison*. L'orateur est alors le conciliateur de

Digitized by Google

l'homme avec lui-même : il le rend juge dans sa propre cause, & il se fait son avocat, ou plutôt son ami, son père. Il le voit en péril ; & en s'effrayant il l'effraye : il le voit esclave de ses passions ; & en s'affligeant de son humiliation & de son malheur, il l'en afflige ; il le conjure d'avoir pitié de lui-même ; & les larmes de compassion qu'il lui donne lui en font répandre : il se place entre lui & le Dieu vengeur qui l'attend ; & en criant pour lui *miséricorde*, il le pénètre de frayeur, de componction, & de remords. Mais rien de plus stérile que ces exclamations, ces prières, ces mouvemens, lorsqu'ils sont composés & froidement étudiés. Ce n'est alors ni avec une voix doucereuse, ni avec une voix glapissante qu'on déchire l'ame des auditeurs ; c'est avec les sanglots, les larmes d'une douleur véritable & profonde. Si l'enthousiasme du zèle n'a pas dicté ces *Péroraisons*, & s'il ne les prononce pas ; l'effet en est perdu. C'est un Bridaine, un Dupleſſis qui savoient les faire & les dire.

Digitized by Google

Il n'appartient pas à tout homme, ni même à tout homme éloquent, de se montrer oppressé de douleur, & de parler des larmes qui l'inondent & des sanglots qui lui étouffent la voix : *Sed finis sit : neque enim, præ lacrymis, jam loqui possum.* Cic. pro Milone.

PLAGIAT. C'est une sorte de crime littéraire, pour lequel les pédans, les envieux, & les sots ne manquent pas de faire le procès aux écrivains célèbres. *Plagiat* est le nom qu'ils donnent à un larcin de pensées; & ils crient contre ce larcin comme si on les voloit eux-mêmes, ou comme s'il étoit bien essentiel à l'ordre & au repos public que les propriétés de l'esprit fussent inviolables.

Il est vrai qu'ils ont mis quelque distinction entre voler la pensée d'un ancien ou d'un moderne, d'un étranger ou d'un compatriote, d'un mort ou d'un vivant.

Voler un ancien ou un étranger, c'est s'enrichir des dépouilles de l'ennemi,

Digitized by Google

c'eſt uſer du droit de conquête ; & pourvu qu'on déclare le butin qu'on a fait, ou qu'il ſoit manifeſte, ils le laiſſent paſſer. Mais lorſque c'eſt aux écrits d'un françois qu'un françois dérobe une idée, ils ne le pardonnent pas même à l'égard des morts, à plus forte raiſon à l'égard des vivans.

Il y a quelque juſtice dans ces diſtinctions ; mais il ſeroit juſte auſſi de diſtinguer, entre les larcins littéraires, ceux dont le prix eſt dans la matière, & ceux dont la valeur dépend de l'uſage que l'on en fait.

Dans les découvertes importantes, le vol eſt ſérieuſement malhonnête, parce que la découverte eſt un fonds précieux indépendamment de la forme, qu'elle rapporte de la gloire ; quelquefois de l'utilité, & que l'une & l'autre eſt un bien : tel eſt, par exemple, le mérite d'avoir appliqué la Géométrie à l'Aſtronomie, & l'algèbre à la Géométrie : encore dans cette partie celui qui profite des conjectures pour arriver à la certitude,

Digitized by Google

a-t-il la gloire de la découverte ; & Fontenelle a très-bien dit qu'*une vérité n'appartient pas à celui qui la trouve, mais à celui qui la nomme.*

A plus forte raiſon dans les ouvrages d'eſprit, ſi celui qui a eu quelque penſée heureuſe & nouvelle, n'a pas ſu la rendre, ou l'a laiſſée enſevelie dans un ouvrage obſcur & mépriſé ; c'eſt un bien perdu, enfouï ; c'eſt la perle dans le fumier, & qui attend un lapidaire : celui qui ſait l'en tirer & la mettre en œuvre, ne fait tort à perſonne : l'inventeur mal-adroit n'étoit pas digne de l'avoir trouvée ; elle appartient, comme on l'a dit, à qui ſait le mieux l'employer. *Je prends mon bien où je le trouve*, diſoit Molière ; & il appeloit *ſon bien* tout ce qui appartenoit à la bonne comédie. Qui de nous en effet iroit chercher dans leurs obſcures ſources les idées qu'on lui reproche d'avoir volées çà & là ?

Quiconque met dans ſon vrai jour, ſoit par l'expreſſion, ſoit par l'apropos, une penſée qui n'eſt pas à lui, mais qui

Digitized by Google

ſans lui ſeroit perdue, ſe la rend propre en lui donnant un nouvel être; car l'oubli reſſemble au néant.

C'eſt cependant lorſque, dans un ouvrage inconnu, oublié, on découvre une idée qu'un homme célèbre a miſe au jour; c'eſt alors que l'on crie vengeance, comme s'il y avoit réellement plus de cruauté, en fait d'eſprit, à voler les pauvres que les riches. Mais il en eſt des génies comme des tourbillons, les grands dévorent les petits; & c'eſt peut-être la ſeule application légitime de la loi du plus fort: car en toute choſe, c'eſt à l'utilité publique à décider du juſte & de l'injuſte, & l'utilité publique exigeroit que les bons livres fuſſent enrichis de tout ce qu'il y a de bien, noyé dans les mauvais. Un homme de goût, qui dans ſes lectures recueille tout l'eſprit perdu, reſſemble à ces toiſons qui promenées ſur le ſable en enlèvent les pailles d'or. On ne peut pas tout lire; ce ſeroit donc un bien que tout ce qui mérite d'être lu fût raſſemblé dans les bons livres.

Digitized by Google

Dans le droit public, la propriété d'un terrein a pour condition la culture : si le poſſeſſeur le laiſſoit en friche, la ſociété auroit droit d'exiger de lui qu'il le cédât ou qu'il le fît valoir. Il en eſt de même en Littérature : celui qui s'eſt emparé d'une idée heureuſe & féconde, & qui ne la fait pas valoir, la laiſſe, comme un bien commun, au premier occupant qui ſaura mieux que lui en développer la richeſſe.

Du Rier avoit dit avant Voltaire que les ſecrets des deſtinées n'étoient pas renfermés dans les entrailles des victimes ; Théophile, dans ſon *Pyrame*, pour exprimer la jalouſie, avoit employé le même tour & les mêmes images que le grand Corneille dans le ballet de *Pſyché* : mais eſt-ce dans le vague de ces idées qu'en eſt le prix ? n'étoit-ce pas l'objet du goût plutôt que du génie ? & ſi les poètes qui les ont d'abord employées les ont avilies, par la baſſeſſe, la groſſiereté, l'enflure de l'expreſſion ; ou ſi, par un mélange impur, ils en ont détruit tout

Digitized by Google

le charme, sera-t-il interdit à jamais de les rendre dans leur pureté & dans leur beauté naturelle ? De bonne foi, peut-on faire au génie un reproche d'avoir changé le cuivre en or ? Pour en juger on n'a qu'à lire :

(Du Rier dans *Scevole.*)

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne votre fortune en son ventre enfermée,
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins ?
Ces superstitions & tout ce grand mystère
Sont propres seulement à tromper le Vulgaire.

(Voltaire dans *Œdipe.*)

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels,
Ils approchent des dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans ?
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non ; non, chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.

Digitized by Google

Nos prêtres ne ſont pas ce qu'un vain peuple penſe :
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

(Théophile.)

PYRAME A THISBÉ.

Mais je me ſens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui ſi ſouvent entre & ſort par ta bouche :
Je crois qu'à ton ſujet le ſoleil fait le jour
Avecques des flambeaux & d'envie & d'amour ;
Les fleurs que ſous tes pas tous les chemins produiſent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire, me nuiſent ;
Si je pouvois complaire à mon jaloux deſſein,
J'empêcherois tes yeux de regarder ton ſein ;
Ton ombre ſuit ton corps de trop près, ce me ſemble,
Car nous deux ſeulement devons aller enſemble :
Bref, un ſi rare objet m'eſt ſi doux & ſi cher,
Que ma main ſeulement me nuit de te toucher.

(Corneille.)

PSYCHÉ A L'AMOUR.

Des tendreſſes du ſang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le ſuis, ma Pſyché, de toute la nature.
Les rayons du ſoleil vous baiſent trop ſouvent ;
Vos cheveux ſouffrent trop les careſſes du vent :
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous reſpirez,

Digitized by Google

Avec trop de plaiſir paſſe par votre bouche ;
Votre habit de trop près vous touche.

Ce droit de refondre les idées d'autrui lorſqu'elles ſont informes,

Et malè tornatos incudi reddere verſus,

n'a pas ſeulement ſon utilité, j'y vois encore de la juſtice. Le champ de l'invention a ſes limites ; & depuis le temps qu'on écrit, preſque toutes les idées premières ont été ſaiſies, & bien ou mal exprimées. Or, que la moiſſon ait été faite par des hommes de génie & de goût, l'on s'en conſole en glanant après eux & en jouiſſant de leurs richeſſes : mais ce qui eſt inſupportable, c'eſt de voir que, dans des champs fertiles, d'autres, moins dignes d'y avoir paſſé, ont flétri & foulé aux pieds ce qu'ils n'ont pas ſu recueillir. Combien de beaux ſujets manqués ! combien de tableaux intéreſſans foiblement ou groſſièrement peints ! combien de penſées, de ſentimens, que la nature préſente d'elle-même & qui préviennent la réflexion, ont été gâtés par les premiers

Digitized by Google

qui ont voulu les rendre ! Faut-il donc ne plus oſer voir, imaginer, ou ſentir comme on l'auroit fait avant eux ? Faut-il ne plus exprimer ce qu'on penſe, parce que d'autres l'ont penſé ?

Que ne venoit-elle après moi ;
Et je l'aurois dit avant elle,

a dit plaiſamment un poète, en parlant de l'Antiquité.

Le mot du Métromane,

Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux,

eſt plein de chaleur & de verve. Mais ſérieuſement la condition des modernes ſeroit trop malheureuſe, ſi tout ce que leurs prédéceſſeurs ont touché leur étoit interdit.

Mais les vivans ? Les vivans eux-mêmes doivent ſubir la peine de leur maladreſſe & de leur incapacité, quand ils n'ont pas ſu tirer avantage de la rencontre heureuſe d'un beau ſujet ou d'une belle penſée. Ce ſont eux qui l'ont dérobée à celui qui auroit dû l'avoir, puiſque

Digitized by Google

que c'eſt lui qui ſait la rendre ; & je ſuis bien ſûr que le Public, qui n'aime qu'à jouir, penſera comme moi.

Pourquoi donc les pédans, les demi-beaux-eſprits, & les malins critiques ſont-ils plus ſcrupuleux & plus ſevères ? Le voici. Les pédans ont la vanité de faire montre d'érudition, en découvrant un larcin littéraire ; les petits eſprits, en reprochant ce larcin, ont le plaiſir de croire humilier les grands ; & les critiques dont je parle, ſuivent le malheureux inſtinct que leur a donné la nature, celui de verſer leur venin.

Un certain nombre d'hommes moins malveillans, mais avares de leurs éloges & de leur eſtime, voudroient au moins ſavoir au juſte ce qu'ils en doivent à l'écrivain ; & lorſqu'il n'a pas la gloire de l'invention, ils ſouhaiteroient qu'il les en avertît. Ils veulent bien que l'on emprunte, mais non pas que l'on vole ; & pardonnent le *Plagiat*, pourvu qu'il ne ſoit pas furtif. Cela paroît fort raiſon-

Digitized by Google

nable. Mais bien souvent l'auteur ne sait lui-même où il a vu ce qu'il imite : l'esprit ne vit que de souvenirs, & rien de plus naturel que de prendre de bonne foi sa mémoire pour son imagination ; rien de plus difficile que de bien démêler ce qu'on a tiré des livres ou des hommes, de la nature ou de soi-même. Comment l'auteur de *Britannicus* & d'*Athalie* auroit-il pu vous dire ce qu'il devoit à la lecture de Tacite & des livres saints ? Vous ne demandez pas l'impossible ; je vous entends : mais où finit la dispense, & où commence l'obligation d'avouer ses emprunts ? Celui qui emprunte comme Térence, comme La Fontaine, comme Boileau, s'en accuse ou s'en vante : mais celui qui imite de plus loin, comme Racine, ou Corneille, ou Molière ; celui qui ne prend que le sujet, & qui lui donne une nouvelle forme ; celui qui ne prend que des détails, & qui les embellit ou qui les place mieux, ira-t-il s'avouer copiste quand il ne croit pas l'être ? Il

Digitized by Google

y auroit plus de modeſtie à céder du ſien qu'à retenir du bien d'autrui, je l'avoue ; mais eſt-il donc ſi eſſentiel à un poète d'être modeſte ? & n'avez-vous pas vous-même, en le jugeant, votre vanité comme lui ? Suppoſez, pour vous en convaincre, que votre amour-propre & le ſien n'ayent jamais rien à déméler enſemble ; qu'il ſoit à cinq cents lieues de vous, ou qu'il ſoit mort, ce qui eſt plus ſûr & plus commode ; alors, pourvu que ſes fictions, ſes peintures vous intéreſſent, que ſes ſentimens vous touchent, que ſes penſées vous éclairent, vous vous ſouciez fort peu de ſavoir ce qui en eſt de lui ou d'un autre. Ce n'eſt donc que ſon voiſinage qui vous rend difficile ſur le tribut d'eſtime que vous aurez à lui payer. Voyez, lorſque Corneille, en donnant le *Cid*, étonna tout ſon ſiècle & conſterna tous ſes rivaux, quelle importance l'on attacha aux menus larcins qu'il avoit faits au poète eſpagnol : & aujourd'hui qui s'en ſoucie ? Le Public, naïvement ſenſible, & amoureux des belles choſes,

Digitized by Google

ne demande que de belles choſes; c'eſt à l'ouvrage qu'il s'attache, & non pas à l'auteur: que tout ſoit de celui-ci ou d'un autre, d'un moderne ou d'un ancien, d'un vivant ou d'un mort; tout lui eſt bon, pourvu que tout lui plaiſe. Le vrai *Plagiat*, le ſeul qu'il déſavoue, eſt celui qui ne lui apporte aucune utilité, aucun plaiſir nouveau. De là vient qu'il baffoue un obſcur écrivain, qui va comme un filou voler un écrivain célèbre, & déchirer une riche étoffe pour la coudre avec ſes haillons.

Plutarque compare celui qui ſe borne à ce que les autres ont penſé, à un homme qui allant chercher du feu chez ſon voiſin, en trouveroit un bon & s'y arrêteroit, ſans ſe donner la peine d'en apporter chez lui pour allumer le ſien. Mais à celui qui d'une bluette a fait un braſier, reprocherez-vous votre bluette?

PLAISANT. «Les eſpagnols, dit le P. Rapin, ont le génie de voir le ridi-

Digitized by Google

cule des hommes bien mieux que nous ; les italiens l'expriment mieux ». Cela peut être vrai du *Plaisant*, mais non pas du Comique. Tout ce qui est risible n'est pas ridicule ; tout ce qui est *plaisant* n'est pas comique ; tout ce qui est comique n'est pas *plaisant*. Une mal-adresse est risible ; une prétention manquée est ridicule ; une situation qui expose le vice au mépris est comique ; un bon mot est *plaisant*. Boileau, qui ne reconnoissoit de vrai comique que Molière, disoit de Renard, qu'*il n'étoit pas médiocrement plaisant*, & traitoit de bouffonneries toutes les pièces qui ressembloient à celles de Scarron : c'est la plus juste application de ces trois mots, *Comique*, *Plaisant*, & *Bouffon*.

Le Comique est le ridicule qui résulte de la foiblesse, de l'erreur, des travers de l'esprit, ou des vices du caractère.

Le *Plaisant* est l'effet de la surprise réjouissante que nous cause un contraste frappant, singulier, & nouveau, aperçu

Digitized by Google

entre deux objets, ou entre un objet & l'idée hétéroclite qu'il fait naître. C'est une rencontre imprévue, qui, par des rapports inexplicables, excite en nous la douce convulsion du rire.

La Bouffonnerie est une exagération du Comique & du *Plaisant*.

L'Avare & le Tartuffe sont deux personnages comiques; Crispin, dans le *Légataire*, est un personnage *plaisant*; Jodelet, un personnage bouffon.

Il arrive naturellement que le bon Comique est *plaisant*. Ce vers,

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable.

a l'un & l'autre caractère dans la bouche de Tartuffe : il est *plaisant*, par l'opposition de la vérité que dit Tartuffe, avec l'effet qu'elle produit, & par la singularité piquante de ce contraste; il est comique, parce qu'il exprime le plus vivement qu'il est possible l'adresse du fourbe qui trompe, & qu'il va faire sortir de même la crédule prévention de l'homme simple qui est trompé.

Digitized by Google

Mais le *Plaisant* n'est pas toujours comique ; parce que le contraste qu'il présente, peut n'être qu'une singularité de rapports entre deux idées qu'on ne croyoit pas faites pour se lier ensemble : comme si, par exemple, un valet imagine de prendre la place de son maître au lit de la mort, de dicter son testament, & d'oser ensuite lui soutenir qu'il l'a fait lui-même, & que sa léthargie le lui a fait oublier. Il n'y a rien là de ridicule dans les mœurs ni dans ses caractères ; mais il y a une contrariété d'idées si imprévue, & il en résulte une surprise si naturelle & si amusante, que le vrai Comique ne l'est pas davantage. Cependant si dans cet exemple on ne voit pas le Comique de caractère, on croit y voir du moins le Comique de situation, dans l'embarras où s'est mis le fourbe : mais comme il se dégage de ses propres filets, & que ce n'est pas à ses dépens que l'on rit, comme l'on rit aux dépens du Tartuffe lorsqu'il se voit pris sur le fait ; il est facile de reconnoître que la situation de Crispin n'est

Digitized by Google

que *plaisante*, & que celle de Tartuffe est comique.

L'ivresse n'est point un ridicule ; & quelquefois rien de plus *plaisant*, parce qu'un ivrogne a singulièrement la prétention de raisonner juste, comme il a celle de marcher droit, & que sa déraison veut toujours être conséquente. Renard a excellé dans les rôles d'ivrogne. Un valet, dans la *Sérénade*, prie un passant de lui aider à retrouver sa maison : *Où est-elle, ta maison?* lui dit celui-ci : *Parbleu*, répond l'ivrogne, *si je le savois, je ne vous le demanderois pas.* Le même, ayant perdu un billet qu'il étoit chargé de remettre à celui qu'il a rencontré, & voyant qu'il s'impatiente de ce qu'il cherche inutilement, lui dit pour excuse : *Comment voulez-vous que je retrouve un billet? je ne puis pas retrouver ma maison.*

Il y a des exemples encore plus sensibles du *Plaisant* qui n'est que *plaisant*.

On aperçoit ce caractère dans la réponse faite à Louis XIV par un homme auquel il disoit, en lui faisant admirer

Digitized by Google

Versailles, *Savez-vous qu'il n'y avoit ici qu'un moulin à vent? Sire*, lui dit cet homme, *le moulin n'y est plus, mais le vent y est toujours.* Cette façon imprévue de rabattre l'orgueil d'un Souverain qui s'applaudit d'avoir surmonté la nature, fait, avec cet orgueil même & les éloges qu'il attendoit, le contraste dont nous parlons.

Il se retrouve encore dans ces mots de Montagne, *Sur le plus beau trône du monde on n'est jamais assis que sur son cul;* & dans ces mots de Diogène à Alexandre, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit faire pour lui: *T'ôter de devant mon soleil;* & dans ce reproche d'un Spartiate à son ami, qu'il surprenoit avec sa femme, laquelle n'étoit ni jeune ni jolie: *Vous n'y étiez point obligé*; & dans le flegme d'un ancien roi qui, étant tombé dans les embuches de son ennemi, avoit passé pour mort, si bien que le prince son frère avoit pris sa couronne & épousé sa femme. Il revient, & dans le moment que son frère se croit perdu, il l'embrasse

Digitized by Google

& lui dit : *Mon frère, une autre fois, ne vous pressez pas tant d'épouser ma femme.* Cet exemple de sang froid & de bonté rappelle le mot de M. de Turenne : *Et quand c'eût été Georges, eût-il fallu frapper si fort ?* trait charmant, qu'on ne peut entendre sans rire & sans être attendri.

L'air d'ingénuité ajoute infiniment au sel de la *Plaisanterie.* Le Roi de.... disoit à l'ambassadeur de.... On dit que vous faites l'amour dans ce pays-ci. *Non, Sire; je l'achète tout fait.*

On sait que Pope étoit mal fait, & qu'il étoit assez malin. Un jour, pour embarrasser le jeune lord Hyde, il lui demanda ce que c'étoit qu'un point interrogant ? *C'est*, répondit le jeune lord, *une petite figure crochue, toujours prête à questionner.*

A Naples un commandeur de Malte, homme riche & avare, laissoit user sa livrée au point qu'un savetier du voisinage, voyant les habits de ses gens tout troués, s'en moquoit. Ils s'en plaignirent

à leur maître, qui fit venir le savetier & le tança sur son insolence. *Non, Monseigneur*, dit humblement le savetier, *je sais trop le respect que je dois à votre excellence pour me moquer de sa livrée.* Mes gens assurent cependant que tu ne peux t'empêcher de rire en voyant leurs habits troués. — *Il est vrai, Monseigneur; mais je ris des trous, où il n'y a point de livrée.*

Une mère & son fils passoient un acte chez un notaire; & dans cet acte il falloit que leur âge fût énoncé. Le fils avoit accusé le sien, & avoit dit *vingt-quatre ans.* Vint la mère à son tour, qui, n'ayant pas entendu son fils, & ne voulant se donner que l'âge qu'elle se donnoit dans le monde, dit aussi, *vingt-quatre ans.* — *Ma mère*, lui dit tout bas son fils, *dites vingt-cinq, pour raison. Pour quelle raison ?* reprit-elle avec impatience. *C'est*, lui dit-il, *à cause que j'en ai vingt-quatre, & comme vous êtes ma mère, il faut absolument que vous soyez née avant moi.*

Digitized by Google

On voit qu'ici la *Plaiſanterie* eſt bonne s'il y a de la malice ; mais que le mot eſt plus *plaiſant* encore ſi c'eſt de la naïveté : car au ridicule de la mère ſe joint la bétiſe du fils ; & la bétiſe dans ſes ſaillies produit des contraſtes d'idées qui ſont preſque toujours *plaiſans*.

Je dis la *bétiſe*, & non pas la ſottiſe : car la ſottiſe eſt un ridicule choquant, qui n'excite que le mépris. On s'en amuſe avec malignité, & on ſe plaît à le voir humilié, parce qu'il offenſe. La bétiſe au contraire eſt un défaut innocent & naïf, dont on s'amuſe ſans le haïr. On paſſeroit ſa vie avec celui dont la bétiſe eſt le caractère : la vanité s'en accommode, ou, pour mieux dire, elle s'y complaît. Mais la ſottiſe eſt pour l'amour-propre un ennemi d'autant plus importun qu'il n'eſt pas digne de ſa colère : auſſi dans la ſociété n'y a-t-il rien de plus fatigant. La ſottiſe eſt la gaucherie de l'eſprit qui ſe pique d'adreſſe ; l'ineptie de l'eſprit qui ſe pique d'habileté ; la mauſſaderie de l'eſprit qui prétend ſe

Digitized by Google

donner des grâces ; la fauſſe fineſſe de l'eſprit qui veut être malin ; la lourdeur de celui qui croit être léger ; ſur-tout la ſuffiſance de celui qui fait le capable. C'eſt une aſſurance hardie, qui va de bévue en bévue avec une pleine ſécurité ; une vanité dédaigneuſe, qui ſe croit ſupérieure en toutes choſes, & dont les prétentions, toujours manquées & toujours intrépides, ſont le contraſte perpétuel d'un orgueil exceſſif & d'une exceſſive médiocrité.

La bétiſe eſt tout ſimplement une intelligence émouſſée, une longue enfance de l'eſprit, un dénûment preſque abſolu d'idées, ou une extrême inhabileté à les combiner & à les mettre en œuvre ; & ſoit habituelle ou ſoit accidentelle, comme elle nous donne ſur elle un avantage qui flatte notre vanité, elle nous amuſe, ſans nous cauſer ce plaiſir malin que nous goûtons à voir châtier la ſottiſe. Ainſi, la ſottiſe eſt comique & n'eſt point *plaiſante ;* la bétiſe au contraire eſt *plaiſante* & n'eſt point comique. La bétiſe eſt rare

Digitized by Google

parmi les hommes, mais les bétises sont fréquentes; & ce qu'elles ont de plus *plaisant*, c'est une application sérieuse à bien penser & à raisonner juste.

On en voit une image assez fidèle dans le jeu du Colin-maillard, où celui qui a les yeux bandés, passe à côté de celui qui l'agace, l'effleure de la main, croit l'attraper, le manque, & donne dans le pot au noir.

Il y a des bétises d'ineptie & qui déclarent évidemment une privation d'idées, ou un étourdissement habituel qui empêche de les lier entre elles ou de les assortir aux mots. La bétise de cette espèce consiste à oublier ou à ne pas apercevoir ce qui fait le plus à la chose. Celui qui entendoit parler d'un homme de cent ans comme d'un phénomène, & qui disoit : *Belle merveille ! Si mon grand-père n'étoit pas mort, il auroit plus de cent dix ans ;* celui-là oublioit que n'être pas mort étoit le point de la difficulté. Celui à qui l'on demandoit quel âge avoit son frère dont il étoit l'aîné,

Digitized by Google

& qui répondoit, *Dans deux ans mon frère & moi nous serons du même âge*, oublioit que lui-même il vieilliroit de ces deux ans. Le marchand qui vendoit cinq sous ce qu'il achetoit six, & qui *se sauvoit*, disoit-il, *sur la quantité*, oublioit que la quantité qui multiplie les gains, quand il y en a, multiplioit aussi les pertes. Ce pauvre enfant à qui l'on reprochoit d'être bête, & qui disoit, *Ce n'est pas ma faute si je n'ai point d'esprit, on m'a changé en nourrice*, ne voyoit pas que cette excuse de la vanité de ses parens ne valoit rien pour lui : il la répétoit sans l'entendre. Une bétise de ce genre qui fait sentir le vice de toutes les autres, est celle de ce matelot qui entendoit jurer son camarade contre le cable qu'il rouloit : *Je crois*, disoit l'un, *que ce damné de cable n'a point de bout. Non*, lui répondit l'autre, *le bout n'en valoit rien, on l'a coupé.* Il ne pensoit qu'au bout coupé, sans faire attention qu'il en restoit un autre.

Il est aisé de voir, dans la bétise, à

Digitized by Google

quelle apparence de raiſon s'eſt mépris celui qui l'a dite. Celle du bout du cable, par exemple, porte ſur ce principe, que ce qu'on a ôté d'une choſe n'y eſt plus.

La mépriſe eſt communément cauſée par une fauſſe lueur de rapport dans les termes, comme lorſqu'un benêt demandoit à épouſer ſa ſœur, & diſoit à ſon père pour ſa raiſon : *Vous avez bien épouſé ma mère.*

Mais une ſource intariſſable de béuſes, c'eſt la fauſſe application des façons de parler habituelles & communes. Celui à qui Louis XIV demandoit, *Quand accouchera votre femme ?* & qui lui répondit, *Quand il plaira à votre majeſté*, ne ſongeoit qu'à parler reſpectueuſement, & plaçoit au haſard un propos d'habitude.

Eſt-il peureux ? demandoit-on à un homme en parlant de ſon nouveau cheval. *Oh ! point du tout ; voilà trois nuits qu'il couche ſeul dans mon écurie.* Une femme diſoit de ſa petite fille qui avoit la fièvre, *La pauvre enfant a déraiſonné*

Digitized by Google

toute la nuit comme une grande perſonne. On demandoit à un bourgeois, comment ſe portoit ſon enfant? *Vous lui faites bien de l'honneur*, répondit le bon homme, *il eſt mort hier au ſoir.* Un jeune libertin diſoit, *Il m'eſt mort pour cent mille écus d'oncles, & je n'ai pas hérité d'un ſou* : ceci eſt pire qu'une bétiſe. Un homme en voyant paſſer ſon médecin ſe détourna : on lui en demanda la raiſon. *Je ſuis honteux*, dit-il, *de paroître devant lui; il y a ſi long-temps que je n'ai été malade!* Deux hommes ſe battoient l'épée à la main, l'un des deux avertit ſon adverſaire qu'il n'étoit pas en garde: *Que vous importe*, répondit celui-ci, *pourvu que je vous tue? Que m'importe que je m'ennuie*, diſoit un autre, *pourvu que je m'amuſe?*

Ces derniers mots, dits par des gens d'eſprit, ſeroient de bonnes *Plaiſanteries*; & bien des mots *plaiſans*, à force d'être fins, auroient pu paſſer pour des bétiſes, ſi on n'eût pas connu l'homme qui les diſoit. On parloit d'un anatomiſte qui

Digitized by Google

avoit disséqué le corps d'une de ses cousines. « Ah, le vilain homme » ! s'écria une jeune femme. *Mais, Madame*, lui dit Mairand, *elle étoit morte.* On disoit d'une femme qui venoit de mourir, qu'un homme, avec qui elle vivoit, l'avoit rendue malheureuse. *Oh pour cela oui*, s'écria le philosophe Nicole, *surtout depuis trente ans !* L'homme & le ton lèvent l'équivoque, & avertissent d'y penser. Mais au faux semblant de la bétise, on ne fait que sourire ; & pour en rire de bon cœur on y veut la réalité.

La feue Reine demandoit s'il falloit dire *navals* ou *navaux*. Un homme de sa cour se penche, & lui dit mystérieusement : *Madame, je crois que l'on dit des navets.* Le roi Staniſlas se faisant lire Marie à la Coque par un valet de chambre, *Dieu lui apparut en ſinge*, dit le lecteur : *En ſonge*, dit le Roi : *En ſonge, ou en ſinge*, reprit le lecteur, *Dieu étoit bien le maître.*

L'ignorance fait dire plus de bétises que la bétise même ; mais les traits d'igno-

Digitized by Google

rance ne ſont *plaiſans* que lorqu'ils portent ſur des choſes que tout le monde doit ſavoir, & qu'avec une légère attention à ce qu'on entend dire, on doit avoir appriſes. Celui qui en voyant un bateau ſi chargé que les bords étoient à fleur d'eau, diſoit, *Si la rivière devient un peu plus groſſe, ce bateau va couler à fond*, celui-là ignoroit ce que ſavent les gens du peuple. La femme qui allant voir une éclipſe à l'Obſervatoire, diſoit à ſa compagnie, qui craignoit d'arriver trop tard, *M. de Caſſini eſt de mes amis; il voudra bien recommencer pour moi*, n'étoit pas une femme inſtruite. Mais l'homme qui, dans le même cas, diſoit, *Je ne crois pas que l'on s'aviſe de commencer l'éclipſe avant que le roi ſoit arrivé*, dut être jugé à la rigueur. On devoit bien plus d'indulgence à la nouvelle épouſée, qui, revenant de l'autel, diſoit à ſon mari qui la menoit un peu trop vîte : *De grâce, allons plus doucement : je pourrois faire une fauſſe couche.*

Digitized by Google

Une abſence d'eſprit reſſemble quelquefois à une privation abſolue ; & de là vient que les gens diſtraits diſent fort ſouvent des bétiſes. Le caractère du diſtrait n'eſt pas comique, parce que la diſtraction n'eſt pas un ridicule ; mais ce caractère eſt l'un des plus *plaiſans*, parce qu'il donne lieu à une infinité de diſparates imprévues. *Voilà*, dit le Diſtrait de la Bruyère, *la ſeule pantoufle que j'aye ſur moi*, en tirant de ſa poche celle qu'il avoit priſe, comme s'il eût parlé de ſon mouchoir : rien de plus imprévu, & auſſi rien de plus *plaiſant*. *De qui êtes-vous en deuil*, demandoit un diſtrait à l'un de ſes amis. — De mon père. — *Il eſt mort ! Ah, que j'en ſuis fâché ! N'aviez-vous que celui-là ?*

Nous avons connu un homme célèbre dans ce genre, & pourtant reconnu pour un homme d'eſprit, & d'un eſprit ſi éclairé, que bien des gens ne pouvoient croire que ces abſences lui fuſſent naturelles. C'eſt lui qui, dans une promenade qu'il faiſoit avec ſes amis dans les envi-

Digitized by Google

rons de Florence, se trouvant sur le soir à quatre milles de la ville, soutenoit qu'ils y arriveroient avant la nuit : *Car*, disoit-il, *au bout du compte, nous sommes quatre, ce n'est qu'un mille pour chacun.* C'est lui qui dans un hiver où le froid étoit à Paris d'une âpreté extraordinaire, disoit à l'ambassadeur de Russie, *Monsieur l'Ambassadeur, avez-vous des nouvelles de Petersbourg ? qu'y dit-on de ce froid ?* C'est dans un absence d'esprit de cette espèce qu'un homme disoit : *J'ai juré de ne jamais entrer dans l'eau que je n'aye appris à nager.* C'est aussi la seule manière de trouver naturelle cette réflexion d'un courtisan de Louis XIV, sur ce que Racine s'étoit fait enterrer à Port-Royal, *Il n'auroit jamais fait cela de son vivant.* Ainsi, pour un moment, la distraction, dans un homme d'esprit, est l'équivalent de la bétise. La vanité en tient lieu aussi, mais d'une autre manière, en attachant une importance, ou excessive ou exclusive, à ce qui l'intéresse. *C'est une*

Digitized by Google

terrible choſe que la peſte ! diſoit un homme préoccupé de ſa nobleſſe ; *la vie d'un gentilhomme n'eſt pas en sûreté.* Le chirurgien Morand venoit de ſaigner une femme de qualité qui s'en étoit évanouie: *Madame*, lui dit-il, *une ſaignée affoiblit beaucoup, lorſqu'elle eſt faite par un habile homme.* Le médecin Chirac, en entendant parler du Lazare reſuſcité, diſoit d'un air ſournois: *s'il étoit mort de ma façon !...* Cette réticence n'eſt pas d'une bête; mais elle n'en eſt pas moins *plaiſante.*

Plus la bétiſe eſt à la fois réfléchie & groſſière, plus elle nous amuſe aux dépens de celui à qui elle échappe. Qui ne riroit de la réflexion de ce bon ſuiſſe qui, en voyant ſur la pouſſière ſon camarade qui venoit d'avoir la tête emporté par un boulet de canon, diſoit triſtement : *le pauvre diable ſera bien ſurpris demain de ſe trouver ſans tête !* Mais ce qui n'eſt pas concevable, & ce que toute la gravité d'un hiſtorien ſage peut à peine perſuader, c'eſt que la même bétiſe ait été dite dans une harangue mé-

Digitized by Google

ditée. Ce fut un chevalier Plager, qui, félicitant la ville de Londres sur les précautions qu'elle avoit prises contre la fameuse conspiration des poudres, dit sérieusement que, sans cette vigilance des magistrats, *les citoyens auroient couru risque de se trouver tous égorgés le lendemain, à leur réveil.* Passe encore pour le soldat suisse ; mais l'orateur du peuple anglois ! Il faut que Hume nous l'assure ; & encore est-on tenté de croire que c'est un conte fait à plaisir.

PLAN. Ce terme, emprunté de l'Architecture, & appliqué aux ouvrages d'esprit, signifie les premiers linéamens qui tracent le dessein d'un ouvrage, son étendue circonscrite, son commencement, son milieu, sa fin, la distribution & l'ordonnance de ses parties principales, leur rapport, leur enchaînement.

Ce doit être le premier travail de l'orateur, du poète, du philosophe, de l'historien, de tout homme qui se propose

Digitized by Google

de faire un tout qui ait de l'enſemble & de la régularité.

Un homme qui n'écrit que de caprice, & par penſées détachées, comme Montaigne dans ſes *Eſſais*, peut n'avoir qu'une intention générale ; il eſt diſpenſé de ſe tracer un *Plan*. Mais dans un ouvrage où tout doit ſe lier, ſe combiner comme dans une montre, pour produire un effet commun, eſt-il prudent de ſe livrer à ſon génie, ſans avoir ſon *Plan* ſous les yeux ? C'eſt cependant ce qui arrive aſſez ſouvent aux jeunes écrivains, & ſurtout dans le genre où ce premier travail, bien médité, ſeroit le plus indiſpenſable.

Pénétrons dans le cabinet d'un poète habile & ſage, & voyons-le occupé du choix & de la diſpoſition d'un ſujet.

Parmi cette foule d'idées que la lecture & la réflexion lui préſentent, il lui vient celle d'un uſurpateur, qui, de deux enfans nourris enſemble, ne ſait plus lequel eſt ſon fils, ou le fils du roi légitime dont il veut éteindre la race.

Le poète, dans cette maſſe d'idées, voit

Digitized by Google

voit d'abord un ſujet tragique ; il la pénètre, la développe ; & voici à peu près comment.

Ces deux enfans peuvent avoir été confondus par leur nourrice ; mais ſi la nourrice n'eſt plus, on eſt sûr que le ſecret de l'échange eſt enſeveli avec elle : le nœud n'a plus de dénouement. Si cette femme eſt vivante & ſuſceptible de crainte, l'action ne peut plus être ſuſpendue : l'aſpect du ſupplice fera tout avouer à ce témoin foible & timide. Le poète établit donc le caractère de la nourrice comme la clef de la voûte. Elle adore le ſang de ſes maîtres, déteſte celui du tyran, brave la mort, & s'obſtine au ſecret. Ce n'eſt pas tout : ſi le tyran n'eſt qu'ambitieux & cruel, ſa ſituation n'eſt pas aſſez pénible. Il peut même être barbare au point d'immoler ſon fils, plutôt que de riſquer que ſon ennemi lui échappe, & trancher ainſi le nœud de l'intrigue. Que fait le poète ? Au puiſſant motif de faire périr l'héritier du trône, il oppoſe l'amour paternel, ce grand

Digitized by Google

reſſort de la nature ; & voyez comme ſon ſujet devient pathétique & fécond. Le tyran va, ſur des lueurs de ſentimens, ſur des ſoupçons & des conjectures, balancer entre ſes deux victimes & les menacer tour à tour. Mais ſi l'un des deux princes étoit beaucoup plus intéreſſant que l'autre par ſon caractère, il n'y auroit plus cette alternative de crainte qui met l'ame des ſpectateurs à l'étroit, & qui rend cette eſpèce de ſituation plus vive & plus preſſante : le poète, qui veut qu'on frémiſſe pour tous les deux tour à tour, les fait donc vertueux l'un & l'autre ; & dès lors, non ſeulement le tyran ne ſait plus lequel préférer pour ſon fils ; mais lorſqu'il veut ſe déterminer, aucun des deux ne conſent à l'être. De cette combinaiſon de caractères naiſſent, comme d'elles-mêmes, ces belles ſituations qu'on admire dans *Héraclius*.

Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes.....
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ;
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

Digitized by Google

Comment s'eſt fait le double échange qui a trompé deux fois le tyran ? ſur quels indices chacun des deux princes peut-il ſe croire Héraclius ? par quel moyen Phocas les va-t-il réduire à la néceſſité de décider ſon choix ? quel incident, au fort du péril, tranchera le nœud de l'intrigue & produira la révolution ? Tout cela doit s'arranger dans la penſée du poète, comme l'eût diſpoſé la nature elle-même, ſi elle eût combiné ce beau *Plan*. C'eſt ainſi que travailloit Corneille. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'invention du ſujet lui coûtoit plus que l'exécution.

Quand la fable n'a pas été conçue avec cette méditation profonde, on s'en aperçoit au défaut d'harmonie & d'enſemble, à la marche incertaine & laborieuſe de l'action, à l'embarras des développemens, au mauvais tiſſu de l'intrigue, & à une certaine répugnance que nous avons à ſuivre le fil des événemens.

La marche d'un poème, quel qu'il ſoit, doit être celle de la nature, c'eſt-à-

Digitized by Google

dir, telle qu'il nous ſoit facile de croire que les choſes ſe ſont paſſées comme nous les voyons. Or dans la nature les idées, les ſentimens, les mouvemens de l'ame ont une génération qui ne peut être renverſée. Les événemens ont de même une ſuite, une liaiſon que le poète doit obſerver, s'il veut que l'illuſion ſe ſoutienne. Des incidens détachés l'un de l'autre, ou mal-adroitement liés, n'ont plus aucune vraiſemblance. Il en eſt du moral comme du phyſique, & du merveilleux comme du familier : pour que la contexture de la fable ſoit parfaite, il faut qu'elle ne tienne au dehors que par un ſeul bout. Tous les incidens de l'intrigue doivent naître ſucceſſivement l'un de l'autre, & c'eſt la continuité de la chaîne qui produit l'ordre & l'unité. Les jeunes gens, dans la fougue d'une imagination pleine de feu, négligent trop cette règle importante : pourvu qu'ils excitent du tumulte ſur la Scène, & qu'ils forment des tableaux frappans, ils s'inquiètent peu des liaiſons, des grada-

Digitized by Google

tions, & des paſſages. C'eſt par-là cependant qu'un poète eſt le rival de la nature, & que la fiction eſt l'image de la vérité.

Le *Plan* d'une bonne comédie me ſemble au moins auſſi difficile à former que celui d'une tragédie ; & j'avoue que dans aucun genre il n'eſt aucun *Plan* qui m'étonne autant que celui du *Tartufe*.

Le *Plan* du Poème épique eſt plus vaſte, mais moins gêné : le génie du poète, affranchi de la règle des unités, s'y trouve infiniment plus libre. Mais cette aiſance elle-même eſt la cauſe des écarts où il s'abandonne, & du froid que des épiſodes trop inutiles & trop fréquens répandent dans ſon action. Enchaîner les événemens, les faire naître les uns des autres, les faire tous ſervir à nouer l'action & à graduer l'intérêt ; voilà les lois que l'inventeur doit s'impoſer, lorſqu'il conçoit & médite ſon *Plan* ; & à cet égard, nous avons des romans mieux conçus que les plus beaux poèmes.

En Eloquence, la méthode eſt la même

Digitized by Google

pour la génération des idées, pour la gradation du pathétique, pour l'ordre, le rapport, & l'enchaînement des parties, enfin pour la tendance des moyens à un but commun. Mon reſpect pour Cicéron, que je conſulte comme un oracle toutes le fois qu'il s'agit de ſon art, ne m'empêche pas de différer ici de ſon opinion ſur l'ordonnance du diſcours. Il veut que l'orateur, en diſtribuant ſes moyens, en choiſiſſe de fermes pour le commencement, garde les plus forts pour la fin, & qu'au milieu, comme dans la foule, il faſſe paſſer les plus foibles. Il me ſemble au contraire que toute ſucceſſion du fort au foible eſt vicieuſe ; & que l'attention ſe ralentit, comme l'intérêt diminue, ſi l'on ne ſe ſent pas mené graduellement du plus foible au plus fort.

Il eſt ſans doute important de donner, dès l'entrée, une haute idée de ſon ſujet, une opinion favorable & impoſante de ſa cauſe ; mais on le peut en annonçant cette progreſſion de moyens, & en prévenant l'auditoire ſur l'accumulation

Digitized by Google

des preuves & sur l'accroissement des forces qu'on s'engage à développer. J'appliquerai donc, à l'ordonnance du discours & à l'économie de la preuve elle-même, ce que dit Cicéron en parlant de l'exorde : *Nihil est in naturâ rerum quod se universum profundat & quod totum repentè evolet. Sic omnia quæ fiunt quæque aguntur acerrimè, lenioribus principiis natura ipsa pertexuit.*

Dans la nature tous les commencemens sont foibles : on doit s'attendre que l'art procédera comme elle, & ménagera ses moyens. Mais des moyens foibles ne sont pas des moyens faux. Ceux-ci jamais, Cicéron en convient, ne doivent entrer dans la cause. Il ne s'agit que du plus ou moins de vraisemblance, ou du plus ou moins d'impulsion. Or soit qu'on agisse sur l'entendement ou sur la volonté, sur l'esprit ou sur l'ame, je crois que dans un *Plan* il faut distribuer ses forces, de manière que la persuasion, l'émotion, l'intérêt, la lumière, la cha-

Digitized by Google

leur, aillent en croiſſant du commencement à la fin.

La ſeule exception que j'y trouve, eſt le cas où, dans la réplique, on auroit à vaincre dans les eſprits une forte prévention, une perſuaſion profonde que l'adverſaire y auroit laiſſée : alors c'eſt comme un poſte, dans un champ de bataille, qu'il s'agit d'abord d'emporter, & à l'attaque duquel on eſt obligé d'employer ce qu'on a de plus vigoureux. Mais lorſqu'une circonſtance pareille n'oblige pas de renverſer la progreſſion naturelle des idées, des ſentimens, des procédés enfin de l'Eloquence ; je penſerois qu'on devroit toujours aller du foible au fort, & graduer ainſi ſans ceſſe l'attention, la perſuaſion, l'émotion de l'auditeur.

Du reſte, il n'en eſt pas du *Plan* d'un plaidoyer comme de celui d'un ſermon ou d'une harangue. Dans celui-ci (qu'on me permette la comparaiſon), l'orateur, comme le danſeur, eſt le maître de ſe

Digitized by Google

donner l'attitude, les mouvemens, les développemens qui lui ſont favorables ; & il paſſe de l'un à l'autre avec une pleine liberté. Dans le plaidoyer au contraire l'orateur reſſemble au lutteur : ſon action eſt ſouvent commandée & contrainte par celle de ſon adverſaire ; & par une comparaiſon plus noble, Quintilien nous fait voir que ſes diſpoſitions, ſon ordre de bataille, doivent s'accommoder au poſte, aux mouvemens, & aux forces de l'ennemi. *Voyez* RHÉTORIQUE.

POÉSIE. On a écrit les révolutions des Empires ; comment n'a-t-on jamais penſé à écrire les révolutions des arts, à chercher dans la nature les cauſes phyſiques & morales de leur naiſſance, de leur accroiſſement, de leur ſplendeur, & de leur décadence ? Nous allons en faire l'eſſai ſur la partie la plus brillante de la Littérature ; conſidérer la *Poéſie* comme une plante ; examiner pourquoi, indigène dans certains climats, on l'y a vue naître & fleurir d'elle-même ; pourquoi, étran-

Digitized by Google

gère par-tout ailleurs, elle n'a prospéré qu'à force de culture ; ou pourquoi, sauvage & rebelle, elle s'est refusée aux soins qu'on a pris de la cultiver ; enfin pourquoi, dans le même climat, tantôt elle a été florissante & féconde, tantôt elle a dégénéré.

En recherchant les causes de ces révolutions, on a trop accordé, ce me semble, aux caprices de la nature & à ses inégalités. On croit avoir tout expliqué, lorsqu'on a dit que la nature, tour à tour avare & prodigue, tantôt s'épuise à former des génies, tantôt se repose & languit dans une longue stérilité. Mais la nature n'est point avare, la nature n'est point prodigue, la nature ne s'épuise point : ce sont des mots vides de sens. Imaginer qu'elle s'est accordée avec Périclès, Alexandre, Auguste, Léon X, Louis le Grand, pour faire de leur siècle celui des Muses & des Arts ; c'est donner, comme on fait souvent, une métaphore pour une raison. Il est plus que probable que, sous le même ciel, dans

Digitized by Google

le même espace de temps, la nature produit la même quantité de talens de la même espèce. Rien n'est fortuit, tout a sa cause ; & d'une cause régulière, tous les effets doivent être constans.

La différence des climats a quelque chose de plus réel. On sait qu'en général les hommes, dans certains pays, naissent avec des organes plus délicats & plus sensibles, une imagination plus vive & plus féconde, un génie plus inventif. Mais pourquoi tout l'Orient n'auroit-il pas reçu la même influence du ciel & les mêmes dons que la Grèce, pourquoi, dans la Grèce, des climats différens, comme la Thrace, la Béotie, & Lesbos, auroient-ils produit, l'un des Amphions & des Orphées ; l'autre, des Pindares & des Corinnes ; l'autre, des Alcées & des Saphos ? Et s'il est vrai qu'Achille avoit pris à Thèbes la lyre sur laquelle il chantoit les héros, si la lyre thébaine, dans les mains de Pindare, fut couronnée de lauriers ; est-ce au naturel du pays qu'en est la gloire ? Ne savons-

Digitized by Google

nous pas quelle idée on avoit du génie des béotiens ? Tout donner & tout refuser à l'influence du climat, ſont deux excès de l'eſprit de ſyſtême.

Cependant, ſi les grecs n'ont pas été le ſeul peuple de l'univers ingénieux & ſenſible, pourquoi, dans l'art d'imiter & de feindre, n'a-t-on jamais pu l'égaler qu'en marchant ſur ſes traces, & qu'en adoptant ſes idées, ſes images, ſes fictions ?

Voyez dans l'Europe moderne, quand la paix, l'abondance, le luxe, la faveur des rois, le goût des peuples ont attiré les Muſes ; voyez-les, dis-je, arriver en étrangères fugitives, chargées de leurs propres richeſſes, & portant avec elles les dieux de leurs pays. Quoi de plus marqué que ce penchant pour les lieux qui les ont vues naître ? Que les romains aient imité les grecs, dont ils étoient les diſciples, cela eſt ſimple & naturel : mais que, dans aucun de nos climats, la *Poéſie* n'ait été floriſſante, qu'autant qu'on lui a laiſſé le caractère

Digitized by Google

& les mœurs antiques ; qu'elle ſoit depuis trois mille ans fidèle au culte de ſa première patrie ; que des mœurs nouvelles & des ſujets récens, elle n'aime que ce qui reſſemble à ce qu'elle a vu dans la Grèce ; voilà ce qui prouve qu'elle tient par eſſence aux qualités de ſon pays natal. Pourquoi cela ? c'eſt ce que nous cherchons.

Horace donne, au ſuccès des arts & de la *Poéſie* dans la Grèce, la même cauſe qu'il eut à Rome.

Ut primum poſitis *nugari Græcia* bellis
Cœpit, & *in vitium* fortunâ *labier* æquâ.

Mais ſi ce goût fut, chez les romains, le préſage ou l'effet de la corruption qui ſuivit la proſpérité, il n'en fut pas de même chez les grecs. Les Muſes, pour fleurir chez eux, n'attendirent ni le loiſir de la paix, ni les délices de l'abondance. Le temps le plus orageux de la Grèce & le plus fécond en héros, fut auſſi le plus fécond en hommes de génie. Depuis la naiſſance d'Eſchyle juſqu'à la mort de

Digitized by Google

Platon, l'espace d'un siècle présente ce que la Grèce a produit de plus célèbre dans les Armes & dans les Lettres. On couronnoit sur le théâtre d'Athènes l'un des héros de Marathon ; Cratinus & Cratès amusoient les vainqueurs de Platée & de Salamine ; Charillus les chantoit ; les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Périclès applaudissoient les chef-d'œuvres des Sophocles & des Euripides ; & au milieu même des discordes nationales, des guerres de Corinthe & du Péloponnèse, de Thèbes contre Lacédémone, & de celle-ci contre Athènes, ou plutôt d'Athènes contre la Grèce entière, la *Poésie* prospéroit encore & s'élevoit comme à travers les ruines de sa patrie.

Il y avoit donc, pour rendre la *Poésie* florissante dans ces climats, des causes indépendantes de la bonne & de la mauvaise fortune ; & la première de ces causes fut le naturel d'un peuple vif, sensible, passionné pour les plaisirs de l'esprit & de l'ame, autant que pour les voluptés

Digitized by Google

des sens. Je dis le naturel ; & en cela les grecs différoient des romains. Ceux-ci ne se polirent qu'après s'être amollis ; au lieu que ceux-là furent tels dans toute la vigueur de leur génie & de leurs vertus. La gloire des talens & la gloire des armes, l'amour des plaisirs de la paix, & le courage & la constance dans les travaux de la guerre ne sont incompatibles, que lorsque ceux-ci tiennent plus à la rudesse & à l'austérité des mœurs qu'à la vigueur & à l'activité de l'ame. Rien n'est plus dans la nature, témoins César, Alcibiade, & mille autres guerriers, qu'un homme vaillant & sensible, voluptueux & infatigable, également passionné pour la gloire & pour les plaisirs. C'est à quoi se trompoient les lacédémoniens, en méprisant les mœurs d'Athènes ; c'est à quoi sont aussi semblant de se méprendre des peuples jaloux des françois.

Caton avoit raison de reprocher à Rome d'être devenue une ville grecque. Mais si Athènes eût voulu prendre les

Digitized by Google

mœurs de l'antique Rome, elle y eût perdu de vrais plaisirs, & acquis de fausses vertus ; ainsi que Rome, en devenant grecque, avoit perdu ses vertus naturelles, pour acquérir des plaisirs factices qu'elle ne goûta jamais bien.

De cela seul que les grecs étoient doués d'une imagination vive & d'une oreille sensible & juste, il s'ensuivit d'abord qu'ils eurent une langue naturellement poétique. La *Poésie* demande une langue figurée, mélodieuse, riche, abondante, variée, & habile à tout exprimer ; dont les articulations douces, les sons harmonieux, les élémens dociles à se combiner en tous sens, donnent au poète la facilité de mélanger ses couleurs primitives, & de tirer de ce mélange une infinité de nuances nouvelles : telle fut la langue des grecs. Mais sans parler des mots composés dont cette langue *poétique* abonde, & dont un seul fait souvent une image, ni de l'inversion qui lui est commune avec la langue des latins, ni de la liberté du choix de ses dialectes,

Digitized by Google

privilége qui la distingue & dont elle seule a joui ; ne parlons que de sa Prosodie & du bonheur qu'elle eut d'abord d'être soumise par la Musique aux lois de la mesure & du mouvement.

Le goût du chant est un de ces plaisirs que la nature a ménagés à l'homme pour le consoler de ses peines, le soulager dans ses travaux, & le sauver de l'ennui de lui-même. Dans tous les temps & dans tous les climats, l'homme, sensible au nombre & à la mélodie, a donc pris plaisir à chanter.

Or, par un instinct naturel, tous les peuples, & les sauvages mêmes, chantent & dansent en mesure & sur des mouvemens réglés. Il a donc fallu que la parole appliquée au chant ait observé la cadence ; soit par un nombre de syllabes égal au nombre des sons de l'air, & dont l'air décidoit lui-même ou la vîtesse ou la lenteur (ce fut la *Poésie* rhythmique) ; soit par un nombre de temps égaux, résultans de la durée relative & correspondante des sons de l'air & des sons de

Digitized by Google

la langue (c'eſt ce qu'on appelle la *Poéſie* métrique). Dans la première, nul égard à la longueur naturelle & abſolue des ſyllabes ; on les ſuppoſe toutes égales en durée, ou plutôt ſuſceptibles d'une égale vîteſſe ou d'une égale lenteur : telle eſt la *Poéſie* des ſauvages, celle des orientaux, celle de tous les peuples de l'Europe moderne. Dans l'autre, nul égard au nombre des ſyllabes ; on les meſure au lieu de les compter ; & les temps donnés par leur durée décident de l'eſpace qu'elles peuvent remplir : telle fut la *Poéſie* des grecs & celle des latins, dont les grecs furent les modèles.

Les grecs, doués d'une oreille juſte, ſenſible, & délicate, s'étoient aperçus que, parmi les ſons & les articulations de leur langue, il y en avoit qui, naturellement plus lents ou plus rapides, ſuivoient auſſi plus facilement l'impreſſion de lenteur ou de rapidité que la muſique leur donnoit. Ils en firent le choix ; ils trouvèrent des mots qui formoient eux-mêmes des nombres analogues

Digitized by Google

à ceux du chant ; ils les divisèrent par classes ; & en les combinant les uns avec les autres, ce fut à qui donneroit au vers la forme la plus agréable. La *Poésie* épique, la *Poésie* élégiaque, la *Poésie* dramatique eut le sien ; & chaque poète lyrique se distingua par une mesure analogue au chant qu'il s'étoit fait lui-même, & sur lequel il composoit : le vers d'Anacréon, celui de Sapho, celui d'Alcée, portent le nom de ces poètes. Ainsi, leur langue ayant acquis les mêmes nombres que la Musique, il leur fut aisé, dans la suite, de modeler le mètre sur la phrase du chant ; & dès-lors l'art des vers & l'art du chant, réglés, mesurés l'un sur l'autre, furent parfaitement d'accord.

Que ce soit ainsi que s'est formé le système prosodique de la langue d'Orphée & de Linus, c'est de quoi l'on ne peut douter. Et qui jamais se fût avisé de mesurer les sons de la parole, sans le plaisir qu'on éprouva en essayant de la chanter ? Ce plaisir une fois senti, on fit un art de le produire : l'oreille s'ha-

Digitized by Google

bitua insensiblement à donner une valeur fixe & relative aux sons articulés ; la langue retint les mouvemens que la Musique lui imprimoit ; & l'usage ayant confirmé les décisions de l'oreille, leurs lois formèrent un système de prosodie régulier & constant.

Il est donc bien certain que chez les grecs la *Poésie*, considérée comme un langage harmonieux, dut la naissance à la Musique, & reçut d'elle ses premières lois, la mesure, & le mouvement.

Qu'on prenne la marche opposée, comme on a fait chez les modernes, c'est-à-dire, que l'on commence par la *Poésie*, & que la Musique ne vienne que long-temps après la plier aux règles du chant ; elle n'y trouvera que des nombres épars, sans précision, sans symétrie, & tels que le hasard aura pu les former.

La prosodie donnée par la Musique fut donc, je le répète, le premier avantage de la *Poésie* chez les grecs ; & qui sait le temps qu'il fallut à l'usage pour la fixer ? Les latins, par imitation, se

Digitized by Google

firent une Prosodie ; & quoiqu'elle leur fût transmise, encore ne fut-ce pas sans peine que leur oreille s'y forma.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agresti Latio ; sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius.

Ce vers brut & grossier du siècle de Saturne n'est autre chose que le vers rhythmique, tel qu'on l'a renouvelé dans la basse latinité.

Mais que l'on s'imagine avec quelle lenteur les grecs, sans modèle & sans guide, essayant les sons de leur langue & en appréciant la valeur, durent combiner ce système, qui prescrivoit à la parole des temps fixes & réguliers : quelle longue habitude, quelle ancienne alliance entre la *Poésie* & la Musique un tel accord ne suppose-t-il pas ! & combien ces deux arts avoient dû s'exercer pour former la langue d'Homère !

Homère est sur le bornes les plus reculées de l'antiquité, comme est sur l'horizon une tour élevée, au delà de laquelle

Digitized by Google

on ne voit plus rien, & qui ſemble toucher au ciel. On eſt tenté de croire qu'il a tout inventé; mais quand il n'avoueroit pas lui-même que la *Poéſie* lyrique fleuriſſoit long-temps avant lui, la ſeule proſodie de ſa langue en ſeroit une preuve évidente.

Le chant fut le modèle des vers. La *Poéſie* lyrique fut donc la première inventée; & l'on ſait combien, dans les fêtes, dans les jeux ſolennels, & à la table des rois, de beaux vers, chantés ſur la lyre, étoient applaudis & vantés.

Le caractère diſtinctif des grecs, entre tous les peuples du monde, fut l'importance & le ſérieux qu'ils attachoient à leurs plaiſirs. Idolâtres de la beauté, de la volupté en tout genre, tout ce qui avoit le don de charmer leurs ſens, étoit divin pour eux: un ſculpteur, un peintre, un poète les raviſſoit d'admiration; Homère avoit des temples. Une courtiſane célèbre par la beauté de ſa taille, eſt enceinte; voilà un beau modèle perdu, le peuple eſt dans la déſolation, on appelle Hippocrate pour la faire avorter:

Digitized by Google

il la fait tomber ; elle avorte ; Athènes eſt dans la joie ; le modèle de Vénus eſt ſauvé. Phriné eſt accuſée d'impiété devant l'Aréopage : l'orateur la voit convaincue ; il arrache ſon voile, & dit aux vieillards : *Eh bien, faites donc périr tant de beautés.* Phriné eſt renvoyée.

Voilà le peuple chez qui les arts & la *Poéſie* ont dû naître.

Mais de ſes organes, le plus ſenſible, le plus délicat, c'étoit l'oreille. Périclès demandoit aux dieux tous les matins, non pas les lumieres de la ſageſſe, mais l'élégance du langage, & qu'il ne lui échappât aucune parole qui bleſsât les oreilles du peuple athénien.

Or ſi telle fut la ſenſibilité des grecs pour la ſimple mélodie de la parole, qu'elle faiſoit preſque tout le charme, toute la force de l'Eloquence, & que la Philoſophie elle-même employoit plus de ſoins à bien dire qu'à bien penſer, ſûre de gagner les eſprits ſi elle captivoit les oreilles ; quel devoit être l'aſcendant d'une *Poéſie* éloquente ſecondée par

Digitized by Google

la Muſique, & d'une belle voix chantant des vers ſublimes ſur des accords harmonieux? Nous croyons entendre des fables, lorſqu'on nous dit que, chez les grecs, une corde ajoutée à la lyre étoit une innovation politique; que les ſages mêmes en auguroient un changement dans les mœurs, une révolution dans l'Etat; que, dans un plan de gouvernement ou dans un ſyſtême de lois, on examinoit ſérieuſement ſi tel ou tel mode de Muſique y ſeroit admis ou en ſeroit exclu : & cependant rien n'eſt plus vrai, ni plus naturel chez un peuple qui étoit dominé par les ſens.

Un poète lyrique fut donc, chez les grecs, un perſonnage recommandable : ces peuples révéroient en lui le pouvoir qu'il avoit ſur eux; & de la haute idée qu'ils en avoient conçue, réſultent naturellement les progrès que fit ce bel art. *Voyez* LYRIQUE.

C'eſt donc bien chez les grecs que la *Poéſie* lyrique a dû naître, fleurir, & ſervir de prélude à la poéſie épique & dramatique,

Digitized by Google

dramatique, dont elle avoit formé la langue, &, si j'ose le dire, accordé l'instrument.

La *Poésie* enfin put se passer du chant, & son langage harmonieux lui suffit pour charmer l'oreille. Mais en quittant la lyre, elle prit le pinceau : ce fut alors qu'elle dut sentir tous les avantages du climat qui l'avoit vu naître. Quel amas de beautés pour elle !

Dans le physique, une variété, une richesse inépuisable : les plus beaux sites, les plus grands phénomènes, les plus magnifiques tableaux ; des fleuves, des montagnes, des mers, des forêts, des vallons fertiles & délicieux ; des villes, des ports florissans ; des Etats dont les arts les plus dignes de l'homme, l'Agriculture & le Commerce, faisoient la force & l'opulence ; tout cela, dis-je, rassemblé comme sous les yeux du poète ! Non loin de là, & comme en perspective, le contraste des fertiles champs de l'Egypte & de la Libye, avec de vastes & de brûlans déserts peuplés de tigres

Digitized by Google

& de lions ; plus près, le magnifique ſpectacle de vingt royaumes répandus ſur les côtes de l'Aſie mineure ; d'un côté, ce riant & ſuperbe tableau des îles de la mer Egée ; de l'autre, les monts enflammés & l'affreux détroit de Sicile ; enfin tous les aſpects de la nature & l'abrégé de l'univers, dans l'eſpace qu'un voyageur peut parcourir en moins d'un an : quel théâtre pour la *Poéſie* épique !

Dans le moral, tout ce que pouvoit offrir de curieux à peindre un nombreux aſſemblage de colonies de diverſe origine, tranſplantées ſous un même ciel, ayant chacune ſes dieux tutélaires, ſes coutumes, ſes lois, ſes fondateurs, & ſes héros : à chaque pas des mœurs nouvelles & ſouvent oppoſées ; mais par-tout un caractère décidé, voiſin de la nature, par ſon ingénuité, par la franchiſe & le relief des paſſions, des vertus, & des vices ; ici, plus doux & plus ſenſible ; là, plus vigoureux, plus auſtère ; ailleurs ſauvage & un peu féroce, mais naturel, ſimple, énergique, & facile à peindre à

Digitized by Google

grands traits : l'influence des peuples dans l'administration, source de troubles pour un Etat & d'incidens pour un Poème ; le mélange des esclaves & des hommes libres, usage barbare, mais fécond en aventures pathétiques ; l'exil volontaire après le crime, sorte d'expiation qui, de tant de héros, faisoit d'illustres vagabonds ; l'hospitalité, ce devoir si précieux à l'humanité & si favorable à la *Poésie* ; la piété envers les étrangers, le respect pour les supplians, le caractère inviolable qu'imprimoit la mort aux volontés dernières ; la foi que l'on donnoit aux songes, aux présages, aux prédictions des mourans ; la force des sermens, l'horreur attachée au parjure ; la religieuse terreur qu'inspiroit aux enfans la malédiction des pères, & l'imprécation des malheureux à ceux qui les faisoient souffrir ; dernières armes de la foiblesse, dernier frein de la violence, dernière ressource de l'innocence, qui, dans son abattement même, étoit par-là redoutable aux méchans ; d'un autre côté, les

Digitized by Google

récompenſes attachées à la gloire & à la vertu, les éloges de la patrie, des ſtatues ou des tombeaux ; enfin la vie modeſte & retirée des femmes, cette décence auſtère, cette ſimplicité, cette piété domeſtique, ces devoirs d'épouſe & de mère ſi religieuſement remplis ; & parmi ces mœurs dominantes, des ſingularités locales : dans la Thrace, une ardeur, une audace guerriere qui relevoit encore l'éclat de la beauté ; à Lacédémone, une fierté qui ne rougiſſoit que de la foibleſſe, une vertu ſévère & mâle, une honnêteté ſans pudeur ; la chaſteté miléſienne, & la volupté de Leſbos : tous extrêmes que la *Poéſie* eſt ſi heureuſe d'avoir à peindre, parce qu'elle y emploie ſes plus vives couleurs.

Dans le génie, la liberté qui élève l'âme des poètes comme celle des citoyens ; l'eſprit patriotique, ſans ceſſe aiguillonné par la rivalité & la jalouſie de vingt Républiques voiſines ; l'ivreſſe de la proſpérité, qui, en même temps qu'elle ôte la ſageſſe du conſeil, donne

Digitized by Google

l'audace de la penſée ; la vanité des grecs, qui avoit prodigué l'héroïque & le merveilleux pour illuſtrer leur origine ; leur imagination, qui animoit tout dans la nature, qui ennobliſſoit juſqu'aux détails les plus familiers de la vie ; leur ſenſibilité, qui leur faiſoit préférer à tout le plaiſir d'être émus, & qui ſembloit aller ſans ceſſe au devant de l'illuſion, en admettant ſans répugnance tout ce qui la favoriſoit, en écartant toute réflexion qui en auroit détruit le charme ; un peuple enfin dominé par ſes ſens, livré à leur ſéduction, & paſſionnément amoureux de ſes ſonges.

Dans les connoiſſances humaines, ce mélange d'ombre & de lumière, ſi favorable à *Poéſie* lorſqu'il ſe combine avec un génie inquiet & audacieux, parce qu'il met en activité les forces de l'âme & la curioſité de l'eſprit : la Phyſique & l'Aſtronomie couvertes d'un voile myſtérieux, & laiſſant imaginer aux hommes tout ce qu'ils vouloient, pour ſuppléer aux lois de la nature & à ſes reſ-

Digitized by Google

ſorts qu'ils ne connoiſſoient pas; une curioſité impuiſſante d'en pénétrer les phénomènes, ſource intariſſable d'erreurs ingénieuſes & poétiques, car l'ignorance fut toujours mère & nourrice de la fiction,

Dans les arts, la manière de combattre & de s'armer de ces temps-là, où l'homme, livré à lui-même, ſe développoit aux yeux du poète avec tant de nobleſſe, de grace & de fierté : la navigation, plus périlleuſe & par-là plus intéreſſante; où le courage, au défaut de l'art, étoit ſans ceſſe mis à l'épreuve des dangers les plus effrayans; où ce qui nous eſt devenu familier par l'habitude, étoit merveilleux par la nouveauté; où la mer, que l'induſtrie humaine ſemble avoir applanie & domptée, ne préſentoit aux yeux des matelots que des abîmes & des écueils : le peu de progrès des mécaniques; car l'homme n'eſt jamais plus intéreſſant & plus beau que lorſqu'il agit par lui-même; & ce que diſoit un ſpartiate en voyant paroître à Samos la

Digitized by Google

première machine de guerre, *C'eſt fait de la valeur*, on put le dire auſſi de la *Poéſie* épique, dès que l'homme apprit à ſe paſſer d'être robuſte & vigoureux.

Dans l'Hiſtoire, une tradition mêlée de toutes les fables qu'elle avoit pu recueillir en paſſant par l'imagination des peuples, & ſuſceptible de tout le merveilleux que les poètes y vouloient répandre, le peu de connoiſſance qu'on avoit alors du paſſé leur laiſſant la liberté de feindre, ſans jamais être démentis.

Enfin une Religion qui parloit aux yeux & qui animoit tout dans la nature, dont les myſtères étoient eux-mêmes des peintures délicieuſes, dont les cérémonies étoient des fêtes riantes ou des ſpectacles majeſtueux ; un dogme, où ce qu'il y a de plus terrible, la mort & l'avenir, étoit embelli par les plus brillantes peintures ; en un mot, une Religion poétique, puiſque les poètes en étoient les oracles, & peut-être les inventeurs. Voilà ce qui environnoit la *Poéſie* épique dans ſon berceau.

Digitized by Google

Mais, ce qui intéreſſe plus particuliè-rement la Tragédie que le Poème épique, une foule de dieux, comme je l'ai dit ailleurs, paſſionnés, injuſtes, violens, diviſés entre eux & ſoumis à la deſtinée; des héros iſſus de ces dieux, ſervant leur haîne & leur fureur, & les intéreſſant eux-mêmes dans leurs querelles ou leurs vengeances; les hommes eſclaves de la fatalité, miſérables jouets des paſſions des dieux & de leur volonté bizarre; des oracles obſcurs, captieux, & terribles; des expiations ſanguinaires; des ſacrifices de ſang humain; des crimes avoués, commandés par le Ciel; un contraſte éternel entre les lois de la nature & celles de la deſtinée, entre la morale & la religion; des malheureux placés comme dans un détroit ſur le bord de deux précipices, & n'ayant bien ſouvent que le choix des remords: voilà ſans doute le ſyſtême religieux le plus épouvantable, mais par-là même le plus poétique, le plus tragique qui fut jamais. L'Hiſtoire ne l'étoit pas moins.

Digitized by Google

La Grèce avoit été peuplée par une foule de colonies, dont chacune avoit eu pour chef un aventurier courageux. La rivalité de ces fondateurs, dans des temps de férocité, avoit produit des diſcordes ſanglantes. La jalouſie des peuples & leur vanité avoient groſſi tous les traits de l'hiſtoire de leurs pays, ſoit en exagérant les crimes des ancêtres de leurs voiſins, ſoit en rehauſſant les vertus & les faits héroïques de leurs propres ancêtres. De là ce mélange d'horreur & de vertus dans les mêmes héros. Chaque famille avoit ſes forfaits & ſes malheurs héréditaires. Le rapt, le viol, l'adultère, l'inceſte, le parricide formoient l'hiſtoire de ces premiers brigands, hiſtoire abominable, & d'autant plus tragique. Les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, les fables de Méléagre, de Minos, de Jaſon, les guerres de Thèbes & de Troie, ſont l'effroi de l'humanité & les tréſors du Théâtre : tréſors d'autant plus précieux, que ces horreurs étoient ennoblies par le mélange du merveilleux. Pas un de

Digitized by Google

ces illuſtres ſcélérats qui n'eût un dieu pour père ou pour complice : c'étoit la réponſe & l'excuſe que ces peuples donnoient ſans doute au reproche qu'on leur faiſoit ſur les crimes de leurs aïeux : la volonté des dieux, les décrets de la deſtinée, un aſcendant irréſiſtible, une erreur fatale, avoient tout fait. Et ce fut là comme la baſe de tout le ſyſtême tragique : car la fatalité, qui laiſſe la bonté morale au coupable, qui attache le crime à la vertu & le remords à l'innocence, eſt le moyen le plus puiſſant qu'on ait imaginé pour effrayer & attendrir l'homme ſur le deſtin de ſon ſemblable. Auſſi l'hiſtoire fabuleuſe des grecs eſt-elle la ſeule vraiment tragique dans les annales du monde entier ; & ce mélange en eſt la cauſe.

Mais ce qui tenoit de plus près encore aux événemens politiques, c'eſt cette ivreſſe de la gloire & des proſpérités que les athéniens avoient rapportée de Marathon, de Salamine, & de Platée ; ſentiment qui exaltoit les ames, & ſur-tout

Digitized by Google

celles des poètes : c'eſt ce même orgueil, ennemi de toute domination & charmé de voir dans les rois les jouets de la deſtinée, cet orgueil, ſans ceſſe irrité par la menace des monarques de l'Orient, & par le danger de tomber ſous les griffes de ces vautours, c'eſt là, dis-je, ce qui donna une impulſion ſi rapide & ſi forte au génie tragique, & lui fit faire en un demi-ſiècle de ſi incroyables progrès.

Du côté de la Comédie, les mœurs grèques avoient auſſi des avantages qui leur ſont propres, & qu'on ne trouve point ailleurs. Chez un peuple vif, enjoué, naturellement ſatirique, & dont le goût exquis pour la plaiſanterie a fait paſſer en proverbe le ſel piquant & fin dont il l'aſſaiſonnoit ; chez ce peuple républicain, & libre cenſeur de lui-même, que l'on s'imagine un théâtre où il étoit permis de livrer à la riſée de la Grèce entière, non ſeulement un citoyen ridicule ou vicieux, mais un juge inique & vénal, un dépoſitaire du bien public

Digitized by Google

négligent, avare, infidèle, un magistrat sans talent ou sans mœurs, un Général d'armée sans capacité, un riche ambitieux qui briguoit la faveur du peuple, ou un fripon qui le trompoit, en un mot, le peuple lui-même, qui se laissoit traduire en plein théâtre comme un vieillard chagrin, bizarre, crédule, imbécille, esclave & dupe de ces brigands publics, qui le flattoient & l'opprimoient : qu'on s'imagine ces personnages d'abord exposés sur la scène & nommés par leur nom, ensuite (lorsqu'il fut défendu de nommer) si bien désignés par leurs traits & par toute espèce de ressemblance, qu'on les reconnoissoit en les voyant paroître ; & qu'on juge de là combien le génie comique, animé par la jalousie & la malignité républicaine, devoit avoir à s'exercer !

Ainsi, la *Poésie* trouva tout disposé comme pour elle dans la Grèce ; & la nature, la fortune, l'opinion, les lois, les mœurs, tout s'étoit accordé pour la favoriser.

Digitized by Google

Il ſera bien aiſé de voir à préſent dans quel autre pays du monde elle a trouvé plus ou moins de ces avantages.

J'ai déjà dit que, chez les romains, elle s'étoit fait une Proſodie modelée ſur celle des grecs ; mais n'ayant ni la lyre dans la main des poètes pour ſoutenir & animer les vers, ni les mêmes objets d'éloquence & d'enthouſiaſme, ni ce miniſtère public qui la conſacroit chez les grecs ; la *Poéſie* lyrique ne fut à Rome qu'une ſtérile imitation, ſouvent froide & frivole, preſque jamais ſublime. *Voyez* LYRIQUE.

La gravité des mœurs romaines s'étoit communiquée au culte : une majeſté ſérieuſe y régnoit ; la ſévère décence en avoit banni les grâces, les plaiſirs, la volupté, la joie. Les jeux, à Rome, n'étoient que des exercices militaires ou des ſpectacles ſanglans ; ce n'étoient plus ces ſolennités où vingt peuples venoient en foule voir diſputer la couronne olympique. Un poète, qui, dans le cirque, ſeroit venu ſérieuſement célébrer le vain-

Digitized by Google

queur au jeu du disque ou de la lutte, auroit excité la risée des vainqueurs du monde. Rome étoit trop occupée de grandes choses pour attacher de l'importance à de frivoles jeux : elle les aimoit, comme on aime quelquefois une maîtresse, passionnément, & sans l'estimer.

Si quelquefois la *Poésie* lyrique célébroit dans Rome des triomphes ou des vertus, ce n'étoit point le ministère d'un homme inspiré par les dieux ou avoué par la patrie ; c'étoit le tribut personnel d'un poète qui faisoit sa cour, & quelquefois l'hommage d'un complaisant ou d'un flatteur.

On voit donc bien qu'en supposant Rome peuplée de génies faits pour exceller dans cet art, les causes morales qui auroient dû les faire éclore & les développer n'étant pas les mêmes que dans la Grèce, ils n'auroient jamais pris le même accroissement.

La *Poésie* épique trouva dans l'Italie une partie des avantages qu'elle avoit eus

Digitized by Google

dans la Grèce, moins de variété pourtant, moins d'abondance & de richeſſes, ſoit dans les deſcriptions phyſiques, ſoit dans la peinture des mœurs : mais ce qu'elle eut à regretter ſur-tout, ce fut l'obſcurité des temps appelés *héroïques*.

Les événemens paſſés demandent, pour être agrandis aux yeux de l'imagination, non ſeulement une grande diſtance, mais une certaine vapeur répandue dans l'intervalle. Quand tout eſt bien connu, il n'y a plus rien à feindre. Depuis Numa juſqu'à Auguſte, l'enchaînement des faits étoit écrit & conſigné. Le petit nombre des fables répandues dans les annales étoit ſans ſuite, comme ſans importance. Si le poète eût voulu exagérer les faits & leur donner des cauſes étonnantes & merveilleuſes ; non ſeulement la ſincérité de l'Hiſtoire, mais la vue familière des lieux où ces faits étoient arrivés, les eût réduits à leur juſte valeur. Comment exagérer aux yeux de Rome la défaite des volſques ou celle des ſabins ? Le ſeul ſujet vraiment épi-

Digitized by Google

que qu'il fût poſſible de tirer des premiers temps de Rome, eſt celui que Virgile a pris, parce qu'il eſt un des derniers rameaux de l'hiſtoire fabuleuſe des grecs.

Les événemens, dans la ſuite, eurent plus de grandeur, mais de cette grandeur réelle que la vérité hiſtorique préſente tout entière & met au deſſus de la fiction. Les guerres puniques, celles d'Aſie, celles d'Epire, d'Eſpagne, & des Gaules, la guerre civile elle-même, ne laiſſoient à la *Poéſie* ſur l'Hiſtoire, que l'avantage de décrire les mêmes faits, & de peindre les mêmes hommes, d'un ſtyle plus élevé, plus harmonieux, plus animé peut-être, & plus haut en couleur; mais ni les cauſes, ni les moyens, ni les détails intéreſſans, rien ne pouvoit ſe déguiſer.

Les auſpices & les préſages pouvoient entrer pour quelque choſe dans les réſolutions & influer ſur les événemens: mais ſi l'on eût vu Neptune ſe déclarer en faveur des carthaginois, & Mars en faveur des romains, Vénus en faveur de Céſar, Minerve en faveur de Pompée; la gravité

Digitized by Google

romaine auroit trouvé puérils ces vains ornemens de la Fable, dans des récits dont la vérité ſimple avoit par elle-même tant d'importance & de grandeur.

Ainſi, Varius & Pollion n'étoient guère plus libres dans leurs compoſitions, que Tite-Live & que Tacite. On voit même que le jeune Lucain, avec tout le feu de ſon génie, & quoiqu'il eût pris pour ſujet de ſon poème un événement dont l'importance ſembloit juſtifier l'entremiſe des dieux, ne les y a montrés que de loin, en philoſophe plus qu'en poète, comme ſpectateurs, comme juges, mais ſans les engager & ſans les faire agir dans la querelle de ſes héros.

Les événemens & les mœurs que nous préſente l'hiſtoire romaine, ſemblent avoir été plus favorables à la Tragédie. Mais ſi l'on conſidère que les mœurs romaines n'étoient rien moins que paſſionnées ; que le courage & la grandeur d'ame, l'amour de la gloire & de la liberté, en étoient les vertus ; que

Digitized by Google

l'orgueil, la cupidité, l'ambition en étoient les vices ; que les exemples de conſtance, de généroſité, de dévouement qui nous frappent dans l'héroïſme des romains, étant des actes volontaires, ne pouvoient en faire un objet ni pitoyable ni terrible ; que les deux cauſes de malheur qui dominent l'homme & qui le rendent véritablement miſérable, l'aſcendant de la deſtinée & celui de la paſſion, n'entroient pour rien dans les ſcènes tragiques dont l'hiſtoire romaine abonde ; qu'il étoit même de l'eſſence du courage romain d'oppoſer au malheur une froideur ſtoïque qui dédaignoit la plainte & qui ſéchoit les larmes ; on reconnoîtra que les Régulus, les Catons, les Porcies, les Cornélies étoient propres à élever l'ame, mais nullement à l'émouvoir ni de terreur ni de pitié.

Qu'on examine les ſujets romains les plus forts, les plus pathétiques : on peut tirer de ceux de Coriolan, de Scévole, de Manlius, de Lucrèce, de Céſar, une ou deux ſituations dignes d'un grand

Digitized by Google

théâtre ; mais cette continuité d'action véhémente & pathétique des sujets grecs, où la trouver ? Les sujets romains ne sont grands, ou plutôt leur grandeur ne se soutient que par les mœurs & les sentimens que Corneille en a tirés ; & ce n'étoient pas des mœurs, des sentimens, & des maximes, mais des tableaux peints à grands traits, qu'il falloit sur de grands théâtres, comme ceux de Rome & d'Athènes. *Voyez* TRAGÉDIE.

Une seule époque dans Rome fut favorable à la Tragédie : ce fut celle de la tyrannie & de la servitude, des délateurs & des proscrits. Alors, sans doute, le tableau de ses calamités auroit attendri Rome ; & la foiblesse & l'innocence fugitives dans les déserts, réfugiées dans les tombeaux, poursuivies, arrachées de ces derniers asiles, traînées aux pieds d'un monstre couronné, & livrées au fer des licteurs, ou réduites au choix du supplice ; ce contraste d'une férocité & d'une obéissance également stupides ; cet abattement inconcevable d'un peuple qui

Digitized by Google

avoit tant de fois bravé la mort, qui la bravoit encore, & qui trembloit devant des maîtres auſſi lâches qu'impérieux ; ce mélange d'un reſte d'héroïſme avec une baſſeſſe d'eſclaves abrutis, cette chute épouvantable de Rome libre & maîtreſſe du monde, ſous le joug des plus vils des hommes, des plus indignes de régner & de vivre, d'un Claude, d'un Caligula, qui auroient été le rebut des eſclaves s'ils étoient nés parmi les eſclaves ; ces deux extrémités des choſes humaines, rapprochées ſur un théâtre, auroient été ſans doute le tableau le plus pitoyable & le plus effrayant de nos miſérables deſtinées. Mais en faiſant verſer des larmes, elles auroient peut-être fait ſonger à verſer du ſang ; Rome, en ſe voyant elle-même dans ce tableau épouvantable, auroit frémi de l'excès de ſes maux ; la honte & l'indignation pouvoient ranimer ſon courage ; & ſes oppreſſeurs n'avoient garde de lui préſenter le miroir. On voit que, ſous Tibère, Emilius-Scaurus, pour avoir fait dire, peut-

Digitized by Google

être innocemment, dans la tragédie d'Atrée, ces paroles d'Euripide : *Il faut supporter la folie de celui qui commande* (*stultitiam imperantis*), fut condamné à se donner la mort.

Ainsi, dans les temps de liberté, les mœurs romaines n'avoient rien de tragique ; & dans les temps de calamité, la Tragédie n'étoit plus libre. De là vient que, sous Auguste même, le seul temps où la Tragédie fleurit à Rome, la plupart des poètes ne faisoient qu'imiter les grecs, & transporter sur le théâtre romain les sujets de celui d'Athènes, en observant sans doute avec un soin timide d'éviter les allusions.

Les mœurs romaines étoient encore moins propres à la Comédie. Dans les premiers temps, elles étoient simples & austères ; & quand la corruption s'y mit, elles furent encore trop sérieusement vicieuses pour être ridicules. Des parasites, des flatteurs, des fâcheux désœuvrés, curieux, babillards, étoient quelque chose pour une satire, peu pour

Digitized by Google

une intrigue comique. Il n'y eut de comique sur le théâtre de Rome que ce qu'on avoit pris du théâtre des grecs, des valets fourbes, des jeunes gens crédules, inconstans, prodigues, libertins; des vieillards soupçonneux, avares, chagrins, difficiles, grondeurs; des courtisanes artificieuses, qui ruinoient les pères & trompoient les enfans : voilà Plaute & Térence, d'après Ménandre & Cratinus.

L'impudence d'Aristophane & ses satires diffamantes contre les femmes n'eurent point d'imitateurs à Rome : on peut même observer qu'Horace, dans son épître sur l'*Art poétique*, en indiquant les mœurs & les caractères à peindre, ne dit des femmes que ces deux mots, à propos de la Tragédie, *Aut matrona potens, aut sedula nutrix;* & pas un mot à propos du Comique.

Ce n'est pas que, du temps d'Horace, les mœurs des dames romaines ne fussent déjà bien dignes de censure : on peut voir comme il les a peintes; & sous les empereurs la licence n'eut plus de frein.

Digitized by Google

Mais cette licence donnoit prise à la Satire plus qu'à la Comédie ; car celle-ci veut se jouer des caractères qu'elle imite : la frivolité, la folie, la vanité, les travers de l'esprit, les séductions & les mépriſes de l'amour-propre, les vices les plus mépriſables & les moins dangereux, ceux dont l'homme est plutôt la dupe que la victime ; voilà ses objets favoris. Or les dames romaines ne s'amuſoient pas à être ridicules ; & des mœurs frivoles ne sont pas celles que nous a peintes Juvénal : le vice étoit trop impudent, trop hardi, pour être risible.

Ainsi, la Tragédie & la Comédie furent également étrangères dans Rome ; & par la même raiſon que le génie en étoit emprunté, le goût n'en fut jamais sincère. Horace, qui accorde aux romains assez d'amour & de talent pour la Tragédie,

Et placuit ſibi naturâ ſublimis & acer,
Nam ſpirat tragicum ſatis & feliciter audet ;
Epiſt. 1. l. 2.

Horace ne laisse pas de se plaindre que

Digitized by Google

la jeuneſſe romaine n'étoit ſenſible qu'au vain plaiſir de la décoration théâtrale. L'ame des chevaliers, dit-il, avoit paſſé de leurs oreilles dans les yeux :

Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos, & gaudia vana.

Encore avoit-on beau donner à la pompe du ſpectacle toute la magnificence poſſible, l'attention des romains ne pouvoit être captivée par des fables qui leur étoient étrangères. Le bruit des cabales du peuple & des chevaliers, pour & contre la pièce, l'interrompoit à chaque inſtant. Les acteurs élevoient la voix, & ſupplioient les ſpectateurs de vouloir bien encore écouter quelque choſe ; mais ils n'étoient point entendus. Souvent, au milieu de la ſcène la plus pathétique, on demandoit un combat d'animaux ou d'athlètes.

. . . . . *Media inter carmina poſcunt*
Aut urſum aut pugiles . . . . . .
. . . . . *Nam quæ pervincere voces*
Evaluêre ſonum, referunt quem noſtra theatra ?
Garganum

Digitized by Google

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum,
Tanto cum strepitu ludi spectantur, & artes,
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor
Quum stetit in scenâ, concurrit dextera levæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet ergo?
Id.

La Comédie ne les attachoit guère davantage, pour peu qu'elle fût sérieuse. On sait que l'*Hécyre* de Térence fut abandonnée pour des danseurs de corde & des gladiateurs. Enfin l'on vit les pantomimes chasser les comédiens de Rome: tant il est vrai que, chez les romains, le goût de la *Poésie* dramatique ne fut qu'un goût de fantaisie, de vanité, d'ostentation, un goût léger, capricieux, comme sont tous les goûts factices, un plaisir aussi peu sensible qu'il leur étoit peu naturel.

Les seuls genres de *Poésie* qui pouvoient naître & fleurir dans l'ancienne Rome, comme analogues à son génie, étoient la *Poésie* morale ou philosophique, la *Poésie* pastorale, l'Elégie amou-

Digitized by Google

reuſe, & la Satire ; tout le reſte y fut tranſplanté.

Vers la fin du onzième ſiècle, on vit la *Poéſie* commencer en Provence en langage roman, ou romain corrompu, comme elle avoit fait dans la Grèce, par des chants héroïques & ſatiriques ; enſuite eſſayer le Dialogue, & vouloir même imiter l'action. Pluſieurs de ces poètes, appelés *Troubadours*, étoient bons gentilshommes, quelques-uns princes couronnés ; le plus grand nombre, ambulans comme Homère, vivoient à peu près comme lui : ils étoient accueillis dans les petites cours des ducs & des comtes de ce temps-là, quelquefois même favoriſés des Dames. Mais c'en étoit aſſez pour donner lieu à des gentilleſſes naïves, non pour exciter le génie à s'élever ſans modèle & ſans guide, & à créer un art qui lui étoit inconnu. Ainſi, la *Poéſie*, après avoir été vagabonde & accueillie çà & là durant l'eſpace de deux cent cinquante ans, ſans aucun

Digitized by Google

établiſſement fixe, ſans aucun point de ralliement, aucun objet public d'émulation & d'enthouſiaſme, aucun théâtre élevé à ſa gloire, aucune fête, aucun ſpectacle où elle pût ſe ſignaler, abandonna ſa nouvelle patrie à la fin du treizième ſiècle ; & en paſſant en Italie, où commençoient à renaître les arts, elle y porta l'uſage de la rime & les écrits des troubadours, premiers modèles des italiens.

Des univerſités ſans nombre, fondées dans toute l'Europe, l'étude des langues grèque & latine miſe en vigueur, les récompenſes des Souverains & les dignités de l'Egliſe accordées aux hommes célèbres par leur ſavoir & par leurs talens, plus que tout cela l'invention de l'Imprimerie, annonçoient la renaiſſance des Lettres en Europe ; & quoique les premiers rayons de cette aurore euſſent éclairé la France, ce fut vraiment en Italie que la lumière ſe répandit : ſoit à la faveur du commerce de l'Orient & du voiſinage de la Grèce, d'où les arts & les Lettres paſsèrent à Veniſe, & de Ve-

Digitized by Google

nise à Rome & à Florence ; soit à cause de la considération plus singulière que l'Italie accordoit aux Muses, & du triomphe poétique rétabli dans Rome, où, depuis Théodore, il étoit aboli ; soit par l'inestimable facilité qu'eurent bientôt les talens de puiser dans les sources de l'antiquité, dont les précieux restes avoient été recueillis & déposés dans les bibliothèques de Florence & de Rome ; soit enfin, grâce à l'amour éclairé, sincère, & généreux, dont Léon X & les ducs de Florence, les Médicis honoroient les Lettres.

Mais quoique l'Italie moderne fût, à quelques égards, plus favorable à la *Poésie* que l'ancienne Rome, par la jalousie & la rivalité des petits états qui la composoient, par la diversité & la singularité des mœurs de ses peuples, par l'importance qu'ils attachoient aux arts, & la gloire qu'ils avoient mise à s'effacer l'un l'autre en les faisant fleurir ; les deux grandes sources de la *Poésie* ancienne, l'Histoire & la Religion, n'étant plus

Digitized by Google

les mêmes, le génie se ressentit de la sécheresse de l'une & de l'autre ; & le laurier de la *Poésie*, après avoir poussé quelques rameaux, périt sur ce terroir ingrat.

Dans l'Italie moderne, la *Poésie*, dès sa naissance, s'étoit consacrée à la Religion ; mais par un zèle mal entendu, on lui fit donner des spectacles pieusement ridicules, au lieu de l'initier aux cérémonies religieuses & de l'appeler dans les temples, où elle auroit produit des hymnes & des chœurs sublimes.

L'erreur de toute l'Europe fut que les mystères de la Religion pouvoient prendre la place des spectacles profanes. J'ai déjà fait voir que le merveilleux de ces mystères ineffables n'étoit rien moins que dramatique. C'étoit à la *Poésie* lyrique à les célébrer ; ils étoient réservés pour elle : car l'éloquence & l'harmonie peuvent donner aux idées un caractère imposant, auguste, & sublime, auquel l'imitation théâtrale ne sauroit s'élever. Comment peindre aux yeux, sur la Scène,

Digitized by Google

l'*In ſole poſuit tabernaculum ſuum*, ou le *Volavit ſuper pennas ventorum* ?

Il eſt donc bien étonnant que l'Italie, ayant mis tant de magnificence à décorer ſes temples, ayant porté ſi loin la pompe de ſes fêtes, ayant employé les peintres, les ſculpteurs, les muſiciens les plus célèbres à donner plus d'éclat à ſes ſolennités, ayant toléré même le ſacrifice le plus cruel de la nature pour conſerver de belles voix, n'ait pas daigné propoſer des prix & le triomphe poétique à qui célébreroit, dans les plus beaux cantiques, ou les myſtères de la Foi, ou les vertus de ſes héros.

La langue vulgaire étoit bannie des ſolennités de l'Egliſe ; & la naïve ſimplicité des hymnes déjà conſacrées ne laiſſa rien déſirer de plus beau : peut-être auſſi que, dans les rites, on craignit les innovations. Quoi qu'il en ſoit, les arts qui ne parloient qu'aux ſens, furent tous appelés à décorer le culte ; & le ſeul qui parloit à l'ame, fut dédaigné comme inutile, ou négligé comme ſuperflu.

Digitized by Google

Dans le profane, la *Poéſie* lyrique n'eut pas plus d'émulation. Les guerres civiles dont l'Italie avoit été déchirée, les ſchiſmes, les ſéditions, les révolutions ſanglantes dont elle venoit d'être le théâtre, l'aſcendant & la domination du ſaint Siége ſur tous les trônes de l'Europe, & les ſecouſſes que les deux Puiſſances ſe donnoient réciproquement & ſi fréquemment l'une à l'autre, auroient offert à de nouveaux Tyrtées des circonſtances favorables pour naître & pour ſe ſignaler. Mais ce que j'ai dit de l'ancienne Rome, je le dis de l'Italie moderne & de tout le reſte de l'Europe : pour donner de la dignité & de l'importance au talent du poète ; & faire de lui, comme dans la Grèce, un homme public révéré, il eût fallu des peuples auſſi ſérieuſement paſſionnés que les grecs pour les charmes de la *Poéſie*. Or ſoit que la nature n'eût pas donné aux italiens une oreille auſſi délicate & une imagination auſſi vive, ſoit que la Muſique ne fût pas encore en état d'ajouter aux charmes des vers, ſoit

Digitized by Google

que les circonſtances qui décident le goût, la mode, l'opinion publique, ne fuſſent pas aſſez favorables; il eſt certain qu'un poète lyrique, qui, dans l'Italie, à la renaiſſance des Lettres, & dans les temps même où elles y ont fleuri, ſe ſeroit érigé en orateur public, auroit été reçu comme un hiſtrion d'autant plus ridicule, que l'objet de ſes chants auroit été plus ſérieux.

La *Poéſie* épique fut plus heureuſe dans l'Italie moderne. Elle avoit fait ſes premiers eſſais en Provence vers le onzième ſiècle; elle trouva dans l'Italie une langue plus riche & plus mélodieuſe, eſpèce de latin altéré, affoibli, mais qui, dans ſa corruption, avoit retenu du latin pur un grand nombre de mots, quelques inverſions, & des traces de proſodie. Aux avantages de cette langue déjà cultivée par Dante, Bocace, & Pétrarque, ſe joignoient, en faveur de la *Poéſie* épique, l'eſprit de ſuperſtition, dont l'Italie étoit le centre; les mœurs de la chevalerie, qui avoient été l'héroïſme gaulois, &

Digitized by Google

qui reſtoient encore à peindre ; & l'intérêt vif & récent de l'expédition des croiſades, ſujet héroïque & ſacré, & d'un intérêt à la fois religieux & profane, ſujet par-là peut-être unique dans toute l'Hiſtoire moderne.

L'Arioſte, dans un poème héroï-comique, le Taſſe, dans un poème ſérieux & vraiment épique, profitèrent de ces avantages, tous deux en hommes de génie. L'un, ſe jouant de l'héroïſme & de la galanterie chevaleresque, & ſurtout du merveilleux de la magie, employa l'imagination la plus brillante & la plus féconde à renchérir ſur la folie des romans ; & par le brillant coloris de ſa *Poéſie*, la gaîté qu'il mêle au récit des aventures de ſes héros, la grâce, la variété, la facilité de ſon ſtyle, il a fait, d'une compoſition inſenſée, un modèle de *Poéſie*, d'agrément, & de goût. L'autre, plus ſage & plus ſévère, au lieu de ſe jouer de l'art, en a ſubi les lois & vaincu les difficultés par la force de ſon génie : plus animé que l'*Enéide*, plus

Digitized by Google

varié que l'*Iliade*, & d'un intérêt plus touchant, si son Poème n'a pas des beautés aussi sublimes que ses modèles, il en a de plus attrayantes & se soutient à côté d'eux. L'Arioste & le Tasse firent donc oublier le Boyardo & le Pulci, qui leur avoient ouvert la route; mais en puisant dans les nouvelles sources, ils les tarirent pour jamais.

L'héroïsme chevalereſque n'a qu'un seul caractère, c'est de consacrer la valeur au service de la foiblesse, de l'innocence, & de la beauté, & de mettre la gloire des hommes à défendre celle des femmes. Il suit de là que lorsque, dans un Poème sérieux ou comique, on a fait rompre vingt fois des lances pour les intérêts de l'amour, les aventures romanesques sont épuisées, & qu'on ne peut plus revenir sur cette espèce d'héroïsme, sans repasser sur les mêmes traces; & c'est en effet ce qui est arrivé.

Le merveilleux de la magie, celui de la Religion même, considérés poétiquement, ne sont pas des sources plus abon-

Digitized by Google

dantes ; & la Mythologie a ſur l'une & ſur l'autre des avantages infinis. *Voyez* MERVEILLEUX.

Si l'Italie n'eut que deux poèmes épiques, ce n'eſt donc point parce qu'elle n'eut que deux génies propres à réuſſir dans ce genre élevé ; mais parce qu'un troiſième, après eux, auroit trouvé la carrière épuiſée ; & qu'il en eſt de l'Hiſtoire & de la Théurgie modernes, comme de ces terreins ſuperficiellement fertiles, que ruinent une ou deux moiſſons.

Comme l'action du Poème dramatique ne demande ni la même importance du côté de l'événement hiſtorique, ni les mêmes reſſources du côté du merveilleux, & que les deux grands intérêts de la Tragédie, la compaſſion & la terreur, naiſſent des grandes calamités ; il ſemble que l'Italie, dans les temps déſaſtreux qui avoient précédé la renaiſſance des Lettres, ayant été, preſque ſans relâche, un théâtre ſanglant de diſcorde, de guerres politiques & religieuſes, étrangères & domeſtiques, de haînes & de factions,

Digitized by Google

de ſéditions, de complots, & de crimes, la Tragédie, dans aucun pays ni dans aucun ſiècle, n'a dû trouver un champ plus vaſte & plus fécond. De tous les pays de l'Europe, l'Italie eſt pourtant celui où elle a eu le moins de ſuccès, juſqu'au temps où elle y a paru ſecondée par la Muſique ; & alors même ce n'a pas été dans l'Hiſtoire moderne qu'elle a pris ſes ſujets. Une ſingulatité ſi frappante doit avoir ſes cauſes dans la nature ; & les voici.

Point d'effort de génie ſans émulation ; point de progrès dans un art, ſans un concours d'artiſtes animés à s'effacer les uns les autres. Or le concours des poètes dramatiques & leur émulation ſuppoſent des théâtres élevés à leur gloire, & un peuple nombreux, paſſionné pour leur art, aſſemblé pour les applaudir. Ce n'eſt pas aſſez qu'un Sénat, comme celui de Veniſe, ou qu'un Souverain, comme un duc de Florence, de Mantoue, de Ferrare, favoriſe un art tel que la Tragédie, pour en obtenir des ſuccès : com-

Digitized by Google

bien de pays en Europe, où les rois font les frais d'un superbe spectacle, où cependant il ne peut naître un poète pour l'occuper! C'est l'enthousiasme d'une nation entière, qui sert d'aliment au génie, & qui fait faire aux talens mille efforts, dont quelques-uns, par intervalles & de loin à loin, sont heureux. Si l'Italie avoit marqué pour la Tragédie la même passion qu'elle a pour la Musique si, sans avoir, comme la Grèce, une ville, un théâtre, & des jours solennels où elle se fût assemblée, elle eût fait au moins pour la Tragédie ce qu'elle a fait depuis pour l'Opéra; si Rome, Naples, Milan, Venise, & Florence, à l'envi, l'avoient tour à tour appelée, s'étoient disputé la gloire de faire naître, d'honorer, de récompenser les talens qui auroient excellé dans ce grand art; l'Italie auroit eu des poètes tragiques, comme elle a eu des musiciens; mais encore n'auroient-ils pas pris leurs sujets dans l'histoire de leur patrie.

La Tragédie ne veut pas seulement des crimes & des malheurs; elle veut des

Digitized by Google

crimes ennoblis & des malheurs illustres. Or les personnages, bons ou méchans, ne sont ennoblis que par leurs mœurs; & le malheur ne nous étonne que dans des hommes destinés à de grandes prospérités, soit par une haute naissance, soit par d'héroïques vertus.

Et dans l'histoire de l'Italie moderne, combien peu de ces hommes dont l'âme, le génie, ou la fortune annoncent de hautes destinées ? De tant de guerres intestines, de tant de brigandages, de fureurs, de forfaits, que reste-t-il, qu'une impression d'horreur ? Deux siècles de calamités & de révolutions ont-ils laissé le souvenir d'un illustre coupable, ou d'un fait héroïque ? Des trahisons, des atrocités lâches, des haînes sourdes & cruelles, assouvies par des noirceurs, des empoisonnemens, ou des assassinats; tout cela fait une impression de douleur pénible & révoltante, sans aucun mélange de plaisir. L'ame est flétrie & n'est point élevée : on compatit, comme à une boucherie de victimes humaines que l'on

Digitized by Google

voit massacrer ; mais ce pathétique n'est pas celui qui doit régner dans la Tragédie. *Voyez* INTÉRÊT.

Ajoutons que, dans la peinture des mœurs tragiques, il se mêle souvent des traits d'une Philosophie politique ou morale, qui contribue grandement à élever les sentimens par la noblesse des maximes, & que cette partie de l'art suppose une liberté de penser, que les poètes n'ont jamais eue dans les temps & dans les pays où la superstition & l'intolérance ont dominé. Car tel est l'effet de la crainte sur les esprits, que non seulement elle leur ôte la hardiesse de passer les bornes prescrites, mais qu'au dedans même de ces bornes, elle leur interdit la faculté d'agir avec force & franchise : pareils au voyageur timide, qui, en voyant à ses côtes deux précipices effrayans, ne va qu'à pas tremblans dans le même sentier, où il marcheroit d'un pas ferme s'il ne voyoit pas le péril.

Ainsi, quoique les mœurs de l'Italie moderne, comme du reste de l'Europe,

Digitized by Google

permiſſent à la Tragédie une imitation plus vraie que ne l'étoit celle des grecs ; quoique, ſur les nouveaux théâtres, les acteurs de l'un & de l'autre ſexe, ſans maſque, ni cothurne, ni porte-voix, ni aucune des monſtrueuſes exagérations de la Scène antique, puſſent repréſenter l'action théâtrale au naturel ; la Tragédie, ayant fait d'inutiles efforts pour s'élever ſur les théâtres d'Italie, a été obligée de les abandonner, & la Comédie elle-même n'y a pas eu un plus heureux ſort.

La vanité eſt la mère des ridicules, comme l'oiſiveté eſt la mère des vices ; & c'eſt le commerce habituel d'un ſociété nombreuſe, qui met en action & en évidence les vices de l'oiſiveté & les ridicules de la vanité : voilà l'école de la Comédie. Il eſt donc bien aiſé de voir dans quel pays elle a dû fleurir.

En Italie, ce ne fut ni manque d'oiſiveté, ni manque de vanité, mais ce fut manque de ſociété, que la Comédie ne trouva point des mœurs favorables à peindre. Tous les débats de l'amour pro-

Digitized by Google

pre s'y réduisirent presque aux rivalités amoureuses ; & les seuls objets du Comique furent les artifices & les folies des amans, l'adresse des femmes à se jouer des hommes, la fourberie des valets, l'inquiétude, la jalousie, & la vigilance trompée des pères, des mères, des tuteurs, & des maris. Le comique italien n'a donc été qu'un comique d'intrigue : mais par la constitution politique de l'Italie, divisée en petits états malignement envieux l'un de l'autre, il s'est joint au comique d'intrigue un comique de caractère national : en sorte que ce n'est pas le ridicule de telle espèce d'hommes, mais le ridicule, ou plutôt le caractère exagéré de tel peuple, du vénitien, du napolitain, du florentin, qu'on a joué. Il s'ensuit de là que, du côté des mœurs, toutes les comédies italiennes se ressemblent, & ne diffèrent que par l'intrigue, ou plutôt par les incidens.

Les italiens n'ayant donc ni Tragédie ni Comédie régulière & décente, inventèrent un genre de spectacle qui leur tint

Digitized by Google

lieu de l'une & de l'autre, & qui, par un nouveau plaisir, pût suppléer à ce qui manqueroit à leur *Poésie* dramatique. J'ai déjà eu lieu d'examiner par quelles causes ce nouveau genre, favorisé en Italie, y dut prospérer & fleurir ; par quelles causes les progrès en ont été bornés ou ralentis ; & pourquoi, s'il n'est transplanté, il y touche à sa décadence. *Voyez* OPÉRA.

Ce que j'ai dit de l'Ode & du Poème lyrique des grecs, à l'égard de l'ancienne Rome & de l'Italie moderne, doit, à plus forte raison, s'entendre de tout le reste de l'Europe : & si, dans un pays où la musique a pris naissance, où les peuples sembloient organisés pour elle, où la langue, naturellement flexible & sonore, a été si docile au nombre & aux modulations du chant, il ne s'est pas élevé un seul poète qui, à l'exemple des anciens, ait réuni les deux talens, chanté ses vers, & soutenu sa voix par des accords harmonieux ; bien moins encore, chez des peuples où la Musi-

Digitized by Google

que eſt étrangère & la langue moins douce & moins mélodieuſe, un pareil phénomène devoit-il arriver.

La galanterie eſpagnole en a cependant fait l'eſſai : l'ingénieuſe néceſſité, l'amour, non moins ingénieux qu'elle, ont fait imaginer aux eſpagnols ces ſérénades où un amant, autour de la priſon d'une beauté captive, vient, aux accords d'une guitare, ſoupirer des vers amoureux : mais on ſent bien que, par cette voie, l'art ne peut guère s'élever ; & quand, par miracle, il trouveroit un Anacréon ou une Sapho, il ſeroit encore loin de trouver un Alcée.

Le climat d'Eſpagne ſembloit plus favorable à la *Poéſie* épique & dramatique : cette contrée a été le théâtre des plus grandes révolutions, & ſon hiſtoire préſente plus de faits héroïques, que tout le reſte de l'Europe enſemble. Les invaſions des vandales, des goths, des arabes, des maures, dans ce pays tant de fois déſolé ; ſes diviſions intérieures en divers états ennemis ; les incurſions, les

Digitized by Google

conquêtes des eſpagnols, ſoit en déçà des monts, ſoit au delà des mers ; leur domination en Afrique, en Italie, en Flandre, & dans le nouveau Monde ; la ſuperſtition même & l'intolérance, qui, en Eſpagne, ont allumé tant de buchers & fait couler tant de ſang, ſont autant de ſources fécondes d'événemens tragiques ; & ſi, dans quelques pays de l'Europe moderne, la *Poéſie* héroïque a pu ſe paſſer des ſecours de l'Antiquité, c'eſt en Eſpagne : la langue même lui étoit favorable ; car elle eſt nombreuſe, ſonore, abondante, majeſtueuſe, figurée, & riche en couleurs.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'on s'étonne qu'un pays qui a produit un Pélage, un comte Julien, un Gonzalve, un Cortez, un Pizarre, n'ait pas eu un beau Poème épique : car je compte pour peu de choſe celui de l'*Araucana* ; & dans la *Luſiade* même, le poète portugais n'a que très-peu de beautés locales.

Mais les arts, je l'ai déjà dit, ne fleuriſſent & ne proſpèrent que chez un peu-

Digitized by Google

ple qui les chérit : ce n'eſt qu'au milieu d'une foule de tentatives malheureuſes que s'élèvent les grands ſuccès. Il faut donc pour cela des encouragemens ; il en faut ſur-tout au génie : c'eſt l'émulation qui l'anime ; c'eſt, ſi j'oſe le dire, le vent de la faveur publique qui enfle ſes voiles, & qui le fait voguer. Or l'Eſpagne, plongée dans l'ignorance & dans la ſuperſtition, ne s'eſt jamais aſſez paſſionnée en faveur de la *Poéſie*, pour faire prendre à l'imagination des poètes le grand eſſor de l'Epopée.

Ajoutons que, dans leur hiſtoire, le merveilleux des faits étoit preſque le ſeul que la *Poéſie* pût employer. Le Camoëns a imaginé une belle & grande allégorie pour le cap de Bonne-Eſpérance : mais l'allégorie n'a qu'un moment ; & l'on ſait dans quelles fictions ridicules ce même poète s'eſt perdu, lorſqu'il a voulu employer la Fable.

Le goût des eſpagnols pour le ſpectacle donna plus d'émulation à la *Poéſie* dramatique ; & la Tragédie pouvoit en-

Digitized by Google

core trouver des sujets dignes d'elle dans l'histoire de leur pays.

Cet esprit de chevalerie qui a fait, parmi nous, de l'amour une passion morale, sérieuse, héroïque, en attachant à la beauté une espèce de culte, en mêlant au penchant physique un sentiment plus épuré, qui de l'ame s'adresse à l'ame & l'élève au dessus des sens ; ce roman de l'amour enfin, que l'opinion, l'habitude, l'illusion de la jeunesse, l'imagination exaltée & séduite par les désirs, ont rendu comme naturel, sembloit offrir à la Tragédie espagnole des peintures plus fortes, des scènes plus terribles : l'amour étant lui-même, en Espagne, plus fier, plus fougueux, plus jaloux, plus sombre dans sa jalousie, & plus cruel dans ses vengeances, que dans aucun autre pays du monde.

Mais l'héroïsme espagnol est froid : la fierté, la hauteur, l'arrogance tranquille en est le caractère ; dans les peintures qu'on en a faites, il ne sort de sa gravité que pour donner dans l'extravagance : l'orgueil alors devient de l'enflure ; le

Digitized by Google

ſublime, de l'ampoulé ; l'héroïſme, de la folie. Du côté des mœurs, ce fut donc la vérité, le naturel, qui manquèrent à la Tragédie eſpagnole ; du côté de l'action, la ſimplicité & la vraiſemblance. Le défaut du génie eſpagnol eſt de n'avoir ſu donner des bornes ni à l'imagination ni au ſentiment ; avec le goût barbare des vandales & des goths, pour des ſpectacles tumultueux & bruyans où il entre du merveilleux, s'eſt combiné l'eſprit romaneſque & hyperbolique des arabes & des maures : de là le goût des eſpagnols.

C'eſt dans la complication de l'intrigue, dans l'embarras des incidens, dans la ſingularité imprévue de l'événement, qui rompt plutôt qu'il ne dénoue les fils embrouillés de l'action ; c'eſt dans un mélange bizarre de bouffonnerie & d'héroïſme, de galanterie & de dévotion, dans des caractères outrés, dans des ſentimens romaneſques, dans des expreſſions emphatiques, dans un merveilleux abſurde & puéril, qu'ils font

Digitized by Google

consister l'intérêt & la pompe de la Tragédie ; & lorsqu'un peuple est accoutumé à ce déforde, à ce fracas d'aventures & d'incidens, le mal est presque sans remède : tout ce qui est naturel lui paroît foible, tout ce qui est simple lui paroît vide, tout ce qui est sage lui paroît froid.

Quant à ce mélange superstitieux & absurde du sacré avec le profane, que le peuple espagnol aime à voir sur la Scène, nous le trouvons majestueux & terrible chez les grecs ; & chez les espagnols, absurde & ridicule : soit parce qu'il est mieux employé, soit parce qu'il est vu de plus loin, & que nous sommes plus familiarisés avec les démons qu'avec les furies.

Major è longinquo reverentia.

La même façon de compliquer l'intrigue & de la charger d'incidens romanesques & merveilleux, fait le succès de la Comédie espagnole : les diables en sont les bouffons.

Lopez

Digitized by Google

Lopez de Véga & Caldéron étoient nés pour tenir leur place auprès de Molière & de Corneille ; mais dominés par la superstition, par l'ignorance, & par le faux goût des orientaux & des barbares, que l'Espagne avoit contracté, ils ont été forcés de s'y soumettre. C'est ce que Lopez de Véga lui-même avouoit dans ces vers qu'a pris la peine de traduire une plume qui embellit tout.

Les vandales, les goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des grecs & des romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins ;
Nos aïeux étoient des barbares.
L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit :
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit ;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verroux
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.
. . . . . .
Le Public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime :
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Digitized by Google

Un peuple sérieux, réfléchi, peu sensible aux plaisirs de l'imagination, peu délicat sur les plaisirs des sens, & chez qui une raison mélancolique domine toutes les facultés de l'ame ; un peuple dès long-temps occupé de ses intérêts politiques, tantôt à secouer les chaînes de la tyrannie, tantôt à s'affermir dans les droits de la liberté ; ce peuple chez qui la législation, l'administration de l'état, sa défense, sa sûreté, son élévation, sa puissance, les grands objets de l'agriculture, de la navigation, de l'industrie, & du commerce, ont occupé tous les esprits, semble avoir dû laisser aux arts d'agrément peu de moyens de prospérer chez lui.

Cependant ce même pays, qui n'a jamais produit un grand peintre, un grand statuaire, un bon musicien, l'Angleterre, a produit d'excellens poètes : soit parce que l'anglois aime la gloire, & qu'il a vu que la *Poésie* donnoit réellement un nouveau lustre au génie des nations ; soit parce que, naturellement porté à la

Digitized by Google

méditation & à la triſteſſe, il a ſenti le beſoin d'être ému & diſſipé par les illuſions que ce bel art produit; ſoit enfin parce que ſon génie, à certains égards, étoit propre à la *Poéſie*, dont le ſuccès ne tient pas abſolument aux mêmes facultés que celui des autres talens.

En effet, ſuppoſez un peuple à qui la nature ait refuſé une certaine délicateſſe dans les organes, ce ſens exquis dont la fineſſe aperçoit & ſaiſit, dans les arts d'agrément, toutes les nuances du beau; un peuple dont la langue ait encore trop de rudeſſe & d'âpreté pour imiter les inflexions d'un chant mélodieux, ou pour donner aux vers une douce harmonie; un peuple dont l'oreille ne ſoit pas encore aſſez exercée, dont le goût même ne ſoit pas aſſez épuré pour ſentir le beſoin d'une élocution facile, nombreuſe, élégante; un peuple enfin pour qui la vérité brute, le naturel ſans choix, la plus groſſière ébauche de l'imitation poétique, ſeroient le ſublime de l'art; chez lui, la *Poéſie* auroit encore pour elle la

Digitized by Google

force au défaut de la grâce, la hardieſſe & la vigueur en échange de l'élégance & de la régularité, l'élévation & la profondeur des ſentimens & des idées, l'énergie de l'expreſſion, la chaleur de l'éloquence, la véhémence des paſſions, la franchiſe des caractères, la reſſemblance des peintures, l'intérêt des ſituations, l'ame & la vie répandue dans les images & les tableaux, enfin cette vérité naïve dans les mœurs & dans l'action, qui, tout inculte & ſauvage qu'elle eſt, peut avoir encore ſa beauté. Telle fut la *Poéſie* chez les anglois, tant qu'elle ne fut que conforme au génie national; & ce caractère fut encore plus librement & plus fortement prononcé dans leur ancienne Tragédie.

Mais lorſque le goût des peuples voiſins eut commencé à ſe former, & qu'un petit nombre d'excellens écrivains eurent appris à l'Europe à ſentir les véritables beautés de l'art, il ſe trouva, parmi les anglois comme ailleurs, des hommes doués d'un eſprit aſſez juſte & d'une

Digitized by Google

ſenſibilité aſſez délicate, pour diſcerner dans la nature les traits qu'il falloit peindre & ceux qu'il falloit négliger, & pour juger que de ce choix dépendoit la décence, la grâce, la nobleſſe, la beauté de l'imitation. Ce goût de la belle nature, les anglois le prirent en France à la Cour de Louis le Grand, & le portèrent dans leur patrie : ce fut à Molière, à Racine, à Deſpréaux qu'ils durent Dryden, Pope, Adiſſon.

Mais au lieu que par-tout ailleurs c'eſt le goût d'un petit nombre d'hommes éclairés qui l'emporte à la longue ſur le goût de la multitude, en Angleterre c'eſt le goût du peuple qui domine & qui fait la loi. Dans un Etat où le peuple règne, c'eſt au peuple que l'on cherche à plaire; & c'eſt ſur-tout dans ſes ſpectacles qu'il veut qu'on l'amuſe à ſon gré. Ainſi, tandis qu'à la lecture les poètes du ſecond âge charmoient la Cour de Charles II, & que la partie la plus cultivée de la nation, d'accord avec toute l'Europe, admiroit la majeſtueuſe ſimplicité du

Digitized by Google

Caton d'Adiſſon, l'élégance & la grâce des Contes de Prior, & tous les tréſors de la *Poéſie* de ſtyle répandus dans les Épîtres de Pope ; l'ancien goût, le goût populaire, n'applaudiſſoit ſur les théâtres, où il règne impérieuſement, que ce qui pouvoit égayer ou émouvoir la multitude, un Comique groſſier, obſcène, outré dans toutes ſes peintures, un Tragique auſſi peu décent, où toute vraiſemblance étoit ſacrifiée à l'effet de quelques ſcènes terribles, & qui, ne tendant qu'à remuer des eſprits phlegmatiques, y employoit indifféremment tous les moyens les plus violens : car le peuple, dans un ſpectacle, veut qu'on l'émeuve, nimporte par quelles peintures ; comme dans une fête il veut qu'on l'enivre, n'importe avec quelle liqueur.

Il eſt donc de l'eſſence, & peut-être de l'intérêt de la conſtitution politique de l'Angleterre, que le mauvais goût ſubſiſte ſur ſes théâtres ; qu'à côté d'une ſcène d'un pathétique noble & d'une beauté pure, il y ait pour la multitude

Digitized by Google

au moins quelques traits plus grossiers ; & que les hommes éclairés, qui sont partout le petit nombre, n'aient jamais droit de prescrire au peuple le choix de ses amusemens.

Mais hors du théâtre, & quand chacun est libre de juger d'après soi, ce petit nombre de vrais juges rentre dans ses droits naturels ; & la multitude, qui ne lit point, laisse les gens de Lettres, comme devant leurs pairs, recevoir d'eux le tribut de louange que leurs écrits ont mérité : c'est alors que l'opinion du petit nombre commande à l'opinion publique. Voilà pourquoi l'on voit deux espèces de goût, incompatibles en apparence, se concilier en Angleterre, & les beautés & les défauts contraires presque également applaudis.

Le génie de Shakespear ne fut pas éclairé ; mais son instinct lui fit saisir la vérité & l'exprimer par des traits énergiques : il fut inculte & déréglé dans ses compositions, mais il ne fut point romanesque. Il n'évita ni la bassesse ni la

Digitized by Google

grossièreté qu'autorisoient les mœurs & le goût de son temps, mais il connut le cœur humain & les ressorts du pathétique. Il sut répandre une terreur profonde, il sut enfoncer dans les ames les traits déchirans de la pitié. Il ne fut ni noble ni décent ; il fut véhément & sublime. Chez lui, nulle espèce de régularité ni de vraisemblance dans le tissu de l'action, quoique, dans les détails, il soit regardé comme le plus vrai de tous les poètes : vérité sans doute admirable, lorsqu'elle est le trait simple, énergique, & profond qu'il a pris dans le cœur humain ; mais vérité souvent commune & triviale, qu'une populace grossière aime seule à voir imiter.

Shakespear a un mérite réel & transcendant qui frappe tout le monde : il est tragique, il touche, il émeut fortement. Ce n'est pas cette pitié douce qui pénètre insensiblement, qui se saisit des cœurs, & qui, les pressant par degrés, leur fait goûter ce plaisir si doux de se soulager par des larmes ; c'est une terreur sombre,

Digitized by Google

une douleur profonde, & des secousses violentes qu'il donne à l'ame des spectateurs, en cela peut-être plus cher à une nation qui a besoin de ces émotions violentes. C'est ce qui l'a fait préférer à tous les tragiques qui l'ont suivi. Mais tout l'enthousiasme de ses admirateurs n'en imposera jamais aux gens de bon sens & de goût sur ses grossièretés barbares.

A voir la liberté avec laquelle les anglois se permettent de parler, de penser, & d'écrire sur les intérêts publics, & les avantages que la nation retire de cette liberté, on ne peut s'étonner assez que la Comédie ne soit pas devenue à Londres une satire politique, comme elle l'étoit dans Athènes, & que chacun des deux partis n'ait pas eu son théâtre, où le parti contraire auroit été joué. Seroit-ce qu'ayant l'un & l'autre des mystères trop dangereux à révéler en plein théâtre, ils auroient voulu se ménager ? ou que l'impression du spectacle sur les esprits étant trop vive & trop contagieuse, ils en auroient craint les effets ? Quoi qu'il en

Digitized by Google

soit, la Comédie, sur le théâtre de Londres, s'est bornée à être morale : & comme, dans un pays où il y a peu de société, il y a aussi peu de ridicules ; & qu'au contraire, dans un pays où tous les hommes se piquent de liberté & d'indépendance, chacun se fait gloire d'être original dans ses mœurs & dans ses manières ; c'est à cette singularité, souvent grotesque en elle-même & plus souvent exagérée sur le théâtre, que le comique anglois s'est attaché, sans pourtant négliger la censure des vices, qu'il a peints des traits les plus forts.

Mais si le Parterre de Londres s'est rendu l'arbitre du goût dans le spectacle le plus noble ; si, pour plaire au peuple, il a fallu que le Tragique se soit lui-même dégradé ; à plus forte raison a-t-il fallu que le Comique se soit abaissé jusqu'au ton de la plaisanterie la plus grossière & la plus obscène. Du reste, comme elle s'est conformée au génie de la nation, & qu'au lieu des ridicules de société, c'est l'originalité bizarre qu'elle s'est

Digitized by Google

proposé de peindre ; il s'ensuit que le comique anglois est absolument local, & ne sauroit se transplanter ni se traduire dans aucune langue. *Voyez* COMÉDIE.

L'orgueil patriotique de la nation angloise, ne voulant laisser à ses voisins aucune gloire qu'elle ne partage, lui a fait, comme on dit, forcer nature pour exceller dans les beaux-arts. Par exemple, quoique sa langue ne soit rien moins que favorable aux vers lyriques, elle est la seule dans l'Europe qui ait proposé à l'Ode chantée une fête solennelle, dans laquelle, comme chez les grecs, le génie des vers & celui du chant sont réunis & couronnés. On connoît l'ode de Dryden pour la fête de sainte Cécile ; mais cette ode, la plus approchante du Poème lyrique des grecs, n'en est elle-même qu'une ombre. Dryden, pour exprimer le charme & le pouvoir de l'Harmonie, raconte comment le poète Timothée, touchant la lyre & chantant devant le jeune Alexandre (quoique Timothée fût mort avant qu'Alexandre fût

Digitized by Google

né), comment, dis-je, en variant les tons & en paſſant d'un mode à un autre, il maîtriſoit l'ame du héros, l'agitoit, l'enflammoit, l'appaiſoit à ſon gré, lui inſpiroit l'ardeur des combats & la paſſion de la gloire, le ramenoit à la clémence, l'attendriſſoit & le plongeoit dans une douce langueur. Or, à la place du récit, qu'on ſuppoſe l'action même, Timothée au lieu de Dryden, Alexandre préſent, le poète animé par la préſence du héros, obſervant dans les yeux, dans les traits du viſage, dans les mouvemens d'Alexandre, les révolutions rapides qu'il cauſoit dans ſon ame, fier de la dominer cette ame impérieuſe, & de la changer à ſon gré; on ſentira combien l'ode du poète anglois doit être loin encore, toute belle qu'elle eſt, du Poème lyrique des anciens.

Le poème épique de Milton eſt étranger à l'Angleterre : il ne tient à l'eſprit de la nation que par la croyance commune à tous les peuples de l'Europe : nulle autre circonſtance, ni du lieu ni

Digitized by Google

du temps, n'a influé ſur cette production ſublime & bizarre. Le fanatiſme dominoit alors, mais il avoit un autre objet ; on ne conteſtoit point la chute de nos premiers parens.

Plein des idées répandues dans les livres de Moïſe & dans les écrits des prophêtes, plein de la lecture d'Homère & des poèmes italiens, aidé de ces farces pieuſes qui, ſur les théâtres de l'Europe, avoient ſi ſérieuſement & ſi ridiculement traveſti les myſtères de la Religion, enfin pouſſé par ſon génie, Milton vit, dans la révolte des enfers conjurés pour la perte du genre humain, un ſujet digne de l'Epopée ; & emporté par ſon imagination, il s'y abandonna. L'enfer de Milton eſt imité de celui du Taſſe, avec des traits plus hardis & plus forts ; mais il eſt gâté par l'idée ridicule du Pandémonium, & plus encore par le ſale épiſode de l'accouplement inceſtueux du péché & de la mort. La deſcription des délices d'Eden & de l'innocente volupté des amours de nos premiers pères, n'eſt imi-

Digitized by Google

tée de perſonne ; elle fait la gloire de Milton. La guerre des anges contre les démons fait ſa honte.

Le péché de nos premiers pères eſt un événement ſi éloigné de nous, qu'il ne nous touche que foiblement ; le merveilleux en eſt ſi familier, qu'il n'a plus rien qui nous étonne ; & à force d'intéreſſer toutes les nations du monde, il n'en intéreſſe plus aucune : auſſi le poème du *Paradis perdu* fut-il mépriſé en naiſſant ; & ſes beautés étant au deſſus de la multitude, il ſeroit reſté dans l'oubli, ſi des hommes dignes de le juger & faits pour entraîner l'opinion publique, Pope & Adiſſon, n'avoient appris à l'Angleterre à l'admirer.

La *Poéſie* galante & légère a ſaiſi, pour naître & fleurir en Angleterre, le ſeul moment qui lui ait été favorable, le règne de Charles II. La *Poéſie* philoſophique, morale, & ſatirique y fleurira toujours, parce qu'elle eſt conforme au génie de la nation : c'eſt en Angleterre qu'on l'a vue renaître ; & Pope & Rocheſter l'y-

Digitized by Google

ont portée au plus haut degré où elle se soit élevée en Europe depuis Lucrèce, Horace, & Juvénal.

Si l'allemand eût été une langue mélodieuse, c'est en Allemagne qu'on auroit eu quelque espérance de voir renaître la *Poésie* lyrique des anciens. Les italiens peuvent avoir un goût plus fin, plus délicat, plus exquis de la bonne Musique; mais ils n'ont pas l'oreille plus sûre & plus sévère que les allemands, pour la précision du nombre & la justesse des accords. Ceux-ci ont même cet avantage, que la Musique fait partie de leur éducation commune, & qu'en Allemagne le peuple même est musicien dès le berceau. C'est donc là qu'il étoit facile & naturel de voir les deux talens se réunir dans le même homme, & un poète, sur le luth ou la harpe, composer & chanter ses vers.

Mais à la rudesse de la langue, premier obstacle & peut-être invincible, s'est joint, comme par-tout ailleurs, le manque d'émulation & de circonstances heu-

Digitized by Google

reuſes, comme celles qui, dans la Grèce, avoient favoriſé & fait honorer ce bel art.

La *Poéſie* allemande a cependant eu ſes ſuccès dans le genre de l'Ode. Celle du célèbre Haller, ſur la mort de ſa femme, a le mérite rare d'exprimer un ſentiment réel & profond, émané du cœur du poète.

On a vu, pendant les campagnes du roi de Pruſſe en Allemagne, des eſſais de *Poéſie* lyrique plus approchans de celle des grecs : ce ſont des chants militaires, non pas dans le goût ſoldateſque, mais du plus haut ſtyle de l'Ode, ſur les exploits de ce héros. La *Poéſie* moderne n'a point d'exemples d'un enthouſiaſme plus vrai ; & de pareils chants, répétés de bouche en bouche dans une armée, avant une bataille, après une victoire, même à la ſuite d'un revers, ſeroient plus éloquens & plus utiles que des harangues. *Voyez* LYRIQUE.

Mais ce n'eſt point un moment d'enthouſiaſme, ce ſont les mœurs & le génie

Digitized by Google

d'une nation, qui assurent à la *Poésie* un règne constant & durable.

L'Allemagne, à qui les sciences & les arts sont redevables de tant de découvertes, & qui, du côté des savantes études & des recherches approfondies, l'a emporté sur-tout le reste de l'Europe, semble y avoir mis toute sa gloire. Une vie laborieuse, une condition pénible, un gouvernement qui n'a eu ni l'avantage de flatter l'orgueil par des prospérités brillantes, ni celui d'élever les ames par le sentiment de la liberté, qui est la véritable dignité de l'homme, ni celui de polir les esprits & les mœurs par les raffinemens du luxe & par le commerce d'une société voluptueusement oisive; enfin la destinée de l'Allemagne, qui, depuis si long-temps, est le théâtre des sanglans débats de l'Europe, & la tristesse que répand chez les peuples l'incertitude continuelle de leur fortune & de leur repos; peut-être aussi un caractère naturellement plus porté à des méditations profondes, à de sublimes spécu-

Digitized by Google

lations qu'à des fictions ingénieuſes, ſont les cauſes multipliées qui ont rendu l'Allemagne plus ſtérile en poètes que tous les autres pays que nous venons de parcourir. Le climat, l'Hiſtoire, les mœurs, rien n'étoit poétique en Allemagne : aucune cour n'y a été diſpoſée à élever aux muſes des théâtres aſſez brillans, à préſenter aſſez d'attraits & d'encouragement au génie, pour exciter dans les eſprits cette émulation d'où naiſſent les grands efforts & les grands ſuccès.

Les allemands n'ont pas laiſſé, à l'exemple de leurs voiſins, de s'eſſayer en divers genres de *Poéſie*. Ils ont leur théâtre comique & tragique. Ils ont aſpiré même à la gloire de l'Epopée. Klopſtochk a chanté le Meſſie ; & cette tentative a eu tout le ſuccès qu'elle pouvoit avoir. On a plaint l'homme de talent d'avoir pris un ſujet dont la majeſté froide, la ſublimité ineffable, & l'inviolable vérité, ne permettoient à la *Poéſie* que des peintures inanimées & des ſcènes ſans paſſion. Geſner a été plus habile & plus

Digitized by Google

heureux dans le choix du ſujet de ſon poème d'*Abel* : le moment, l'action, le caractère principal, & les contraſtes qui le relèvent, étoient ſans contredit ce que l'Hiſtoire ſainte avoit de plus poétique ; & il a ſu rendre ſon ſujet encore plus pathétique & plus intéreſſant : auſſi ce Poème, dénué des graces naïves du ſtyle original, ne laiſſe-t-il pas de nous attendrir dans la traduction françoiſe. Mais je répéterai, à l'égard de ce poème, ce que j'ai dit de celui de Milton : il ne tient pas plus au climat, aux mœurs, au génie de l'Allemagne, que de tel autre pays de l'Europe ; c'eſt un poème oriental, ce n'eſt pas un poème allemand.

Les églogues du même poète ſont des plantes un peu plus analogues au climat qui les a vues naître : leur grâce, leur naïveté, leur coloris, leur morale philoſophique, font déſirer d'habiter les lieux où le poète a vu ou ſemble avoir vu la nature. Il en eſt de même du poème des *Alpes*, dans un genre ſupérieur. La *Poéſie* deſcriptive

Digitized by Google

eſt de tous les pays ; mais la Suiſſe lui eſt favorable plus qu'aucun autre climat du Nord, ſi ce n'eſt peut-être la Suède.

Je ne parle point des eſſais que la *Poéſie* dramatique a faits en Allemagne : le parti qu'ont pris les Souverains d'avoir des ſpectacles italiens ou françois, eſt à la fois l'effet & la cauſe du peu de progrès que le génie national a fait dans ce genre de *Poéſie*.

Rien n'étoit poétique en France. La langue de Marot & de Rabelais étoit naïve ; celle d'Amyot & de Montaigne étoit hardie, figurée, énergique ; celle de Malherbe & de Balzac avoit du nombre & de la nobleſſe ; elle acquit de la majeſté ſous la plume du grand Corneille, de la pureté, de la grâce, de l'élégance, & toutes les couleurs les plus délicates & les plus vives de la *Poéſie* & de l'Eloquence, dans les écrits de Racine & de Fénélon ; mais deux avantages prodigieux des langues anciennes lui furent refuſés, la liberté de l'inverſion & la préciſion de la Proſodie : or ſans l'une

Digitized by Google

point de période ; & ſans l'autre, il faut l'avouer, point de meſure dans les vers. Balzac, le premier, avoit eſſayé d'introduire le nombre & la période dans la proſe françoiſe ; mais quoiqu'alors on ſe permît plus d'inverſions qu'à préſent, la langue étant aſſujettie à obſerver preſque fidèlement l'ordre naturel des idées, la faculté de combiner les mots au gré de l'oreille ſe réduiſoit à peu de choſe. Il fallut donc, pour donner du nombre & de la rondeur au diſcours, s'occuper des mots plus que des choſes : encore ne parvint-on jamais à imiter le rhythme & & la période des anciens. La période ſur-tout, ſans l'inverſion libre, étoit impoſſible à conſtruire : car ſon artifice conſiſte à ſuſpendre le ſens & à laiſſer l'eſprit dans l'attente du mot qui doit le décider ; en ſorte que, dans l'entendement, les deux extrémités de l'expreſſion ſe rejoignent quand la période eſt finie : c'eſt ce qui l'a fait comparer à un ſerpent qui mord ſa queue. Or dans une langue où les mots ſuivent à la file la progreſſion

Digitized by Google

des idées, comment les arranger de façon qu'une partie de la penſée attende l'autre, & que l'eſprit, égaré dans ce labyrinthe, ne ſe retrouve qu'à la fin?

Mais ſi la période françoiſe ne fut pas circulaire comme celle des anciens, au moins fut-elle prolongée & ſoutenue juſqu'à ſon repos abſolu; & le tour, le balancement, la ſymétrie de ſes membres, lui donnèrent de l'élégance, du poids, & de la majeſté. Ainſi, à force de travail & de ſoins, notre langue acquit dans la proſe une élégance, une ſoupleſſe, un tour harmonieux qui ne lui étoit pas naturel.

Le plus difficile étoit de donner à nos vers du nombre & de la mélodie: comment obſerver la meſure dans une langue qui n'a point de proſodie décidée? Auſſi nos vers n'eurent-ils d'abord, comme les vers provençaux & italiens, d'autre règle que la rime & la quantité numérique des ſyllabes: on ne les chantoit point, ils ne pouvoient donc pas être meſurés par le chant. L'Ode même

Digitized by Google

fut parmi nous ce qu'elle a été dans tout le reſte de l'Europe moderne, un Poème diviſé en ſtances, & d'un ſtyle plus élevé, plus véhément, plus figuré que les autres Poèmes, mais nullement propre à être chanté. *Voyez* ODE & LYRIQUE.

Cependant, comme, de leur naturel, les élémens des langues ont une proſodie indiquée par les ſons plus lents ou plus rapides, & par les articulations plus faciles & plus pénibles qu'elles préſentent, la proſodie de la langue françoiſe ſe fit ſentir d'elle-même à l'oreille délicate des bons poètes. Malherbe y ſut trouver du nombre, & le fit ſentir dans ſes vers, comme Balzac dans ſa proſe. Il donna, aux vers de huit ſyllabes & aux vers héroïques, une cadence majeſtueuſe, que nos plus grands poètes n'ont pas dédaigné de prendre pour modèle, heureux d'avoir pu l'égaler.

Plus le vers françois étoit libre & affranchi de toutes les règles de la proſodie ancienne, plus il étoit difficile à bien faire; & depuis Malherbe juſqu'à Cor-

Digitized by Google

neille, rien de plus déplorable que ce déluge de vers lâches, traînans, ou durs & bourſoufflés, ſans mélodie & ſans nobleſſe, dont la France fut inondée : le malheureux Hardi en faiſoit mille en vingt-quatre heures.

Si la *Poéſie* françoiſe a eu tant de peine, du côté du ſtyle & des vers, à vaincre les difficultés que lui oppoſoit une langue inculte & barbare ; elle n'a pas eu moins de peine à vaincre les obſtacles que lui oppoſoit la nature du côté des mœurs & du climat, dans un pays qui ſembloit devoir être à jamais étranger pour elle.

Ce que nous avons dit de l'Italie moderne, au ſujet de l'Hiſtoire, peut s'appliquer à tout le reſte de l'Europe, & particulièrement à la France. Si la *Poéſie* héroïque n'eût demandé que des faits atroces, des complots, des aſſaſſinats, des brigandages, des maſſacres, notre hiſtoire lui en eût offert abondamment, & des plus horribles. Qu'on ſe rappelle, par exemple, les premiers temps de notre monarchie, le règne de Clovis, le

Digitized by Google

le massacre de sa famille, le règne des fils de Clotaire, leurs guerres sanglantes, les crimes de Frédégonde & de Landri; c'est le comble de l'atrocité : mais ce n'est là ni le Poème épique ni la Tragédie.

Il faut à l'Epopée, comme je l'ai dit, des caractères & des mœurs susceptibles d'élévation, des événemens importans & dignes de nous étonner, soit par leur grandeur naturelle, soit par le mélange du merveilleux ; & rien de plus rare dans notre histoire.

Lorsqu'on ne savoit pas faire encore une églogue, une élégie, un madrigal; lorsqu'on n'avoit pas même l'idée de la beauté de l'imitation dans la *Poésie* descriptive, dans la *Poésie* dramatique ; on eut en France la fureur de faire des Poèmes épiques. Le *Clovis*, le *Saint Louis*, le *Moïse*, l'*Alaric*, la *Pucelle*, parurent presque en même temps ; & qu'on juge de la célébrité qu'ils eurent, par l'admiration avec laquelle Chapelain parle de ses rivaux. « Qu'est-ce, dit-il, que la *Pucelle* peut opposer, dans

Digitized by Google

la peinture parlante, au *Moïse* de M. de Saint-Amand ? dans la hardieſſe & dans la vivacité, au *Saint Louis* du révérend Père le Moine ? dans la pureté, dans la facilité, & dans la majeſté, au *Saint Paul* de M. l'évêque de Vence ? dans l'abondance & la pompe, à l'*Alaric* de M. Scudéry ? enfin dans la diverſité & dans les agrémens, au *Clovis* de M. Deſmarets » ? (*Préface de la Pucelle.*)

La vérité eſt que tous ces poèmes ſont la honte du ſiècle qui les a produits. Le ridicule juſtement répandu depuis ſur le *Clovis*, le *Moïſe*, l'*Alaric*, la *Pucelle*, eſt la ſeule trace qu'ils ont laiſſée. Le *Saint Louis* eſt moins mépriſable, mais de foibles imitations de la *Poéſie* ancienne & des fictions extravagantes n'ont pu le ſauver de l'oubli. Le *Saint Paul* n'eſt pas même connu de nom.

Les cauſes générales de ces chutes rapides, après un ſuccès éphémère, furent d'abord ſans doute le manque de génie & la fauſſe idée qu'on avoit de l'art, mais auſſi le malheureux choix des ſujets, ſoit

Digitized by Google

du côté des caractères & des mœurs, soit du côté des peintures physiques & des incidens naturels, soit du côté du merveilleux. Quand il faut tout créer, les hommes & les choses, tout ennoblir, tout embellir ; quand la vérité vient sans cesse flétrir l'imagination, la démentir, la rebuter ; le génie se lasse bientôt de lutter contre la nature. Or que l'on se rappelle ce que nous avons dit des circonstances physiques & morales qui, dans la Grèce, favorisoient la *Poésie* épique, & qu'on jette les yeux sur ces poèmes modernes : le contraire, dans presque tous les points, sera le tableau de la stérilité du champ couvert d'épines & de ronces où elle se vit transplantée.

Ne parlons point du *Saint Louis*, sujet dont toutes les beautés, enlevées par le génie du Tasse, ne laissoient plus aux poètes françois que le foible & dangereux honneur d'imiter l'Homère italien ; ne parlons point du *Moïse*, sujet qui demandoit peut-être l'auteur d'*Esther* & d'*Athalie*, & qui d'ailleurs n'a rien que

Digitized by Google

de très-éloigné de nous : quelles mœurs à peindre en *Poésie* dans le *Clovis* & l'*Alaric*, que celles des romains dégénérés, des gaulois asservis, des goths & des francs belliqueux mais barbares, & dont tout le code se réduisoit à la loi, *Malheur aux vaincus !* Que pouvoit être, dans ces poèmes, la partie morale de la *Poésie*, celle qui lui donne de la noblesse, de l'élévation, du pathétique, celle qui en fait l'intérêt & le charme ? Voyez, dans les *Poésies* qu'on attribue aux islandois, aux scandinaves, & aux anciens écossois, combien ce naturel sauvage, qui d'abord intéresse par sa franchise & sa candeur, est peu varié dans ses formes ; combien cet héroïsme naturel & cette vigueur d'ame, de courage, & de mœurs, a peu de nuances distinctes ; combien ces descriptions, ces images hardies se ressemblent & se répètent. A plus forte raison dans un climat plus tempéré, où les sites, les accidens, les phénomènes de la nature sont moins bizarrement divers, les tableaux poétiques

Digitized by Google

doivent-ils être plus monotones. On a bientôt décrit des forêts vaſtes & profondes, des précipices & des torrens.

Si la Gaule eſt devenue plus poétique, c'eſt par les arts, & par les accidens moraux qui en ont varié la ſurface : encore n'a-t-elle jamais eu, ſoit au phyſique ſoit au moral, de ces aſpects dont la grandeur étonne & tient du merveilleux.

Qu'ont fait les hommes de génie, qui, dans l'Epopée, ont voulu donner à la *Poéſie* françoiſe un plus heureux eſſor ? L'un a ſaiſi, dans notre hiſtoire, le moment où les mœurs françoiſes, animées par le fanatiſme & par l'enthouſiaſme des partis, donnoient aux vices & aux vertus le plus de force & d'énergie. Il a choiſi pour ſon héros un roi brillant par ſon courage, intéreſſant par ſes malheurs, adorable par ſa bonté ; & à l'action de ce héros,

Qui fut de ſes ſujets le vainqueur & le père,

il a entremêlé avec ménagement des fictions épiſodiques, les unes priſes dans

Digitized by Google

la croyance, & les autres dans le ſyſtême univerſel de l'allégorie, mais toutes élevées par ſon génie à la hauteur de l'Epopée, & décorées par l'harmonie & le coloris des beaux vers.

L'autre a ramené la *Poéſie* dans ſon berceau & aux pieds du tombeau d'Homère. Il a pris ſon ſujet dans Homère lui-même; a fait d'un épiſode de l'*Odyſſée* l'action générale de ſon poème; & au milieu de tous les tréſors que nous avons vus étalés dans la Grèce ſous les mains de la *Poéſie*, il en a pris en liberté, mais avec le diſcernement du goût le plus exquis, tout ce qui pouvoit rendre aimable, intéreſſante, & perſuaſive, la plus courageuſe leçon qu'on ait jamais donnée aux enfans de nos rois.

Si l'aventure de la *Pucelle* avoit été célébrée ſérieuſement par un homme de génie, perſonne, après lui, n'auroit oſé en faire un poème comique. Peut-être auſſi y auroit-il eu quelque avantage, du côté des mœurs, à chanter l'incurſion des ſarraſins en deçà des Pyrénées; & Mar-

Digitized by Google

tel, vainqueur d'Abdérame, eſt un héros digne de l'Epopée. A cela près, on ne voit guère, dans notre hiſtoire, de ſujets vraiment héroïques; & l'on peut dire que le génie y ſera toujours à l'étroit.

Il n'y avoit guère plus d'apparence que la Tragédie pût réuſſir ſur nos théâtres; cependant elle s'y eſt élevée à un degré de gloire dont le théâtre d'Athènes auroit été jaloux: 1°. parce qu'elle y obtint, dès ſa naiſſance, beaucoup d'encouragement, de faveur, & d'émulation; 2°. parce quelle ne s'aſtreignit point à être françoiſe, & qu'elle tira ſes ſujets de l'hiſtoire de tous les ſiècles & des mœurs de tous les pays; 3°. parce qu'elle ſe fit un nouveau ſyſtême, & qu'elle ſut prendre ſes avantages ſur le nouveau théâtre qu'on lui avoit élevé.

Ce fut ſous le règne de Henri II qu'elle fit ſes premiers eſſais. Rien de plus pitoyable à nos yeux que cette *Cléopatre* & cette *Didon* qui firent la gloire de Jodelle; mais Jodelle étoit un génie, en comparaiſon de tout ce qui l'avoit pré-

Digitized by Google

cédé. « Le roi lui donna, dit Paſquier, cinq cents écus de ſon épargne, & lui fit tout plein d'autres grâces, d'autant plus que c'etoit choſe nouvelle, & très-belle, & très-rare ».

Il n'en fallut pas davantage pour exciter cette émulation, dont les efforts, malheureux à la vérité durant l'eſpace de près d'un ſiècle, furent à la fin couronnés.

La première cauſe de la faveur & des ſuccès qu'eut la *Poéſie* dans un climat qui n'étoit pas le ſien, fut le caractère d'un peuple curieux, léger, & ſenſible, paſſionné pour l'amuſement, &, après les grecs, le plus ſuſceptible qui fut jamais d'agréables illuſions. Mais ce n'eût été rien, ſans l'avantage prodigieux pour les muſes de trouver une ville opulente & peuplée, qui fût le centre des richeſſes, du luxe, & de l'oiſiveté, le rendez-vous de la partie la plus brillante de la nation, attirée par l'eſpérance de la faveur & de la fortune & par l'attrait des jouiſſances. Il eſt plus que vraiſemblable que s'il n'y eût pas eu un Paris, la nature auroit inu-

Digitized by Google

tilement produit un Corneille, un Racine, un Voltaire.

Parmi les cauſes des ſuccès de la *Poéſie* dramatique, ſe préſente naturellement la protection éclatante dont l'honora le cardinal de Richelieu, & après lui Louis XIV : mais celle de Louis XIV fut éclairée, celle du cardinal ne le fut pas aſſez : auſſi vit-on ſous ſon miniſtère le triomphe du mauvais goût, ſur lequel enfin prévalut le génie.

Les poètes françois avoient ſenti, comme par inſtinct, que l'hiſtoire de leur pays ſeroit un champ ſtérile pour la Tragédie. Ils avoient commencé, comme les romains, par copier les grecs. Ils couroient comme des aveugles, tantôt dans les routes anciennes, tantôt dans des ſentiers nouveaux qu'ils vouloient ſe frayer eux-mêmes. De l'hiſtoire fabuleuſe des grecs, ils ſe jetoient dans l'hiſtoire romaine, quelquefois dans l'hiſtoire ſainte ; ils copioient ſervilement & froidement les poètes italiens ; ils entaſſoient ſur leur théâtre les aventures des romans ; ils em-

Digitized by Google

pruntoient des poëtes eſpagnols leurs rodomontades & leurs extravagances ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que de toutes ces tentatives malheureuſes devoit réſulter le triomphe de la Tragédie, par la liberté ſans bornes qu'elle ſe donnoit de puiſer dans toutes les ſources, & de réunir ſur un ſeul théâtre les événemens & les mœurs de tous les pays & de tous les temps. C'eſt là ce qui a rendu le génie tragique ſi fécond ſur la Scène françoiſe, & multiplié en même temps ſes richeſſes & nos plaiſirs.

La Tragédie, chez les grecs, ne fut que le tableau vivant de leur hiſtoire. C'étoit ſans doute un avantage du côté de l'intérêt : car d'un événement national, l'action eſt comme perſonnelle aux ſpectateurs ; & nous en avons des exemples. Mais à l'intérêt patriotique il eſt poſſible de ſuppléer par l'intérêt de la nature, qui lie enſemble tous les peuples du monde, & qui fait que l'homme vertueux & ſouffrant, l'homme foible & opprimé, l'homme innocent & malheureux, n'eſt étranger dans

Digitized by Google

aucun pays. Voilà la baſe du ſyſtême tragique que nos poètes ont élevé ; & ce ſyſtême vaſte leur ouvroit deux carrières, celle de la fatalité & celle des paſſions humaines. Dans la première, ils ont ſuivi les grecs, & en les imitant, ils les ont ſurpaſſés ; dans la ſeconde, ils ont marché à la lumière de leur propre génie, & il y a peu d'apparence qu'on aille jamais plus loin qu'eux. Leur génie a tiré avantage de tout, & même du peu d'étendue de nos théâtres modernes, en donnant plus de correction à des tableaux vus de plus près.

Ainſi, à la faveur des lieux, des hommes, & des temps, la tragédie s'éleva ſur la Scène françoiſe juſqu'à ſon apogée ; & durant plus d'un ſiècle, le génie & l'émulation l'y ont ſoutenue dans toute ſa ſplendeur. Mais par le ſeul tariſſement des ſources où elle s'eſt enrichie, par les limites naturelles du vaſte champ qu'elle a parcouru, par l'épuiſement des combinaiſons, ſoit d'intérêt, ſoit de caractères, ſoit de paſſions théâtrales, il ſeroit poſſible

Digitized by Google

d'annoncer ſon déclin & ſa décadence.

Paris devoit être naturellement le grand théâtre de la Comédie moderne, par la raiſon, comme nous l'avons dit, que la vanité eſt la mère des ridicules, comme l'oiſiveté eſt la mère des vices. La Comédie y commença, comme dans la Grèce, par être une ſatire, moins la ſatire des perſonnes que la ſatire des états. Cette eſpèce de drame s'appeloit *Sotties :* le Clergé même n'y étoit pas épargné ; & Louis XII, pour réprimer la licence des mœurs de ſon temps, avoit permis que la liberté de cette cenſure publique allât juſqu'à ſa perſonne. François I la réprima : il défendit à la Comédie d'attaquer les hommes en place ; c'étoit donner le droit à tous les citoyens d'être également épargnés.

La Comédie, juſqu'à Molière, ignora ſes vrais avantages. Sous le cardinal de Richelieu, on étoit ſi loin de ſoupçonner encore ce qu'elle devoit être, que les *Viſionnaires* de Deſmarets, dont tout le mérite conſiſte dans un amas d'extravagances qui ne ſont dans les mœurs d'au-

Digitized by Google

eun pays ni d'aucun ſiècle, étoient appelés l'*incomparable comédie*. Dans cette comedie, nulle vérité, nulles mœurs, nulle intrigue : ce ſont les petites-maiſons, où l'on ſe promène de loge en loge.

La première pièce vraiment comique qui parut ſur le théâtre françois depuis l'*Avocat patelin*, ce fut le *Menteur* de Corneille, pièce imitée de l'eſpagnol de Lopez de Véga, ou de Roxas : ce que Voltaire met en doute ; & il obſerve, à propos du *Menteur*, que le premier modèle du vrai Comique, ainſi que du vrai Tragique (le *Cid*), nous eſt venu des eſpagnols, & que l'un & l'autre nous a été donné par Corneille.

Indépendamment du caractère & des mœurs nationales ſi propres à la Comédie, deux circonſtances favoriſoient Molière : il venoit dans un temps où les mœurs de Paris n'étoient ni trop, ni trop peu façonnées. Des mœurs groſſières peuvent être comiques ; mais c'eſt un Comique local, dont la peinture ne peut amuſer que le peuple à qui elle reſſemble, & qui re-

Digitized by Google

butera un siècle plus poli, une nation plus cultivée. On voit que, dans Aristophane, malgré cette politesse vantée sous le nom d'*Atticisme*, bien des détails des mœurs du peuple athénien blesseroient aujourd'hui notre délicatesse : le corroyeur & le chaircuitier seroient mal reçus des françois. Les femmes, à qui l'on reproche tout crûment, dans les *Harangueuses*, de se soûler, de ferrer la mule, & bien d'autres espiégleries ; les femmes, qui, pour tenir conseil, prennent les culottes de leurs maris, & les maris qui sortent la nuit en chemise, cherchant leurs femmes dans les rues, nous paroîtroient des plaisanteries plus dignes des halles que du Théâtre. Que seroit-ce, si, comme Aristophane, on nous faisoit voir un de ces maris sortant la nuit de sa maison pour un besoin qu'il satisfait en présence des spectateurs ? Etoit-ce là du sel attique ?

Un des avantages de Molière fut donc de trouver Paris assez civilisé pour pouvoir peindre même les mœurs bourgeoises,

Digitized by Google

& faire parler ſes perſonnages les plus comiques d'un ton que la décence & la délicateſſe pût avouer dans tous les temps. J'en excepte, comme on le ſent bien, quelques licences qu'il s'eſt données, ſans doute pour complaire au bas peuple, mais dont il pouvoit ſe paſſer.

Un autre avantage pour lui, ce fut que les mœurs de ſon temps ne fuſſent pas aſſez polies pour ſe dérober au ridicule, & qu'il y eût dans les caractères aſſez de naturel encore & de relief pour donner priſe à la Comédie.

L'effet inévitable d'une ſociété mêlée & continue, où, ſucceſſivement & de proche en proche, tous les états ſe confondent, eſt d'arriver enfin à cette égalité de ſurface qu'on nomme *Politeſſe*; & dès-lors, plus de vices ni de ridicules ſaillans. L'avare eſt avare, mais dans ſon cabinet; le jaloux eſt jaloux, mais au fond de ſon âme. Le mépris attaché au ridicule fait que tout le monde l'évite; & ſous les dehors de la décence, l'unique loi des mœurs publiques, tous les vices

Digitized by Google

ſont déguiſés : au lieu que dans un temps où la malignité n'eſt pas encore raffinée, l'amour-propre n'a pas encore pris toutes ſes précautions : chacun ſe tient moins ſur ſes gardes ; & le poète comique trouve par-tout le ridicule à découvert.

Or du temps de Molière, les mœurs avoient encore cette naïveté imprudente : les états n'étoient pas confondus, mais il tendoient à l'être : c'étoit le moment des prétentions mal-adroites, des imitations gauches, des mépriſes de la vanité, des duperies de la ſottiſe, des affectations ridicules, de toutes les bévues enfin où l'amour-propre peut donner.

Une éducation plus cultivée, le ſavoir vivre qui eſt devenu notre plus ſérieuſe étude, l'attention ſi recommandable à ne bleſſer ni l'opinion ni les uſages, la bienſéance des dehors, qui du grand monde a paſſé juſqu'au peuple, les leçons même que Molière a données, ſoit pour ſaiſir & révéler les ridicules d'autrui, ſoit pour mieux déguiſer les ſiens, ont mis la Comédie comme en défaut ;

Digitized by Google

& preſque tout ce qui lui reſteroit à peindre, lui eſt ſévèrement interdit.

On permet de donner au Théâtre à chaque état les vices, les travers, les ridicules qui ne ſont pas les ſiens : mais ceux qui lui ſont propres, on lui en épargne la peinture, parce qu'ils forment l'eſprit du Corps, & qu'un Corps eſt trop reſpectable pour être peint au naturel. Il n'y a que les courtiſans & les procureurs qui ſe ſoient livrés de bonne grace, & que l'on n'ait point ménagés : les médecins eux-mêmes ſeroient peut-être moins patiens aujourd'hui que du temps de Molière ; mais ſur leur compte il a tout dit.

Si l'on demande pourquoi nous n'avons plus de Comédie, on peut donc répondre à tous les états, C'eſt que vous ne voulez plus être peints. Si on nous repréſente les mœurs du bas peuple, qui eſt le ſeul qui ſe laiſſe peindre, le tableau eſt de mauvais goût ; & ſi l'on prend ſes modèles dans une claſſe plus élevée, cela reſſemble trop, l'alluſion s'en mêle,

Digitized by Google

& il n'eſt point d'état un peu conſidérable qui n'ait le crédit d'empêcher qu'on ſe moque de lui : chacun veut pouvoir être tranquillement ridicule & impunément vicieux. Cela eſt commode pour la ſociété, mais très-incommode pour le Théâtre.

La décence eſt une autre gêne pour les poètes comiques. Une mère veut pouvoir mener ſa fille au ſpectacle, ſans avoir à rougir pour elle, ſi elle eſt innocente ; & ſans la voir rougir, ſi elle ne l'eſt pas. Or comment expoſer à leurs yeux, ſur la Scène, les vices les plus à la mode, & qui donneroient le plus de jeu à l'intrigue & au ridicule ?

Des vices condamnés par les lois ſont cenſés réprimés par elles : les citer au Théâtre comme impunis, & les peindre comme plaiſans, c'eſt en même temps accuſer les lois & inſulter aux mœurs publiques. L'adultère ne ſeroit pas aſſez châtié par le mépris, ni le libertinage & ſes honteux effets aſſez punis par le ridicule : voilà pourquoi on défend à la Comédie

Digitized by Google

d'inſtruire inutilement l'innocence & d'effaroucher la pudeur.

En général, le caractère des françois, actif, ſouple, adroit, ſuſceptible de vanité & d'émulation, que la concurrence aiguillonne dans une ville comme Paris; ce génie peu inventif, mais qui s'applique ſans relâche à tout perfectionner, a été la cauſe conſtante des progrès de la *Poéſie* dans un climat qui ne ſembloit pas fait pour elle; & plus elle a eu de difficultés à vaincre, plus elle mérite de gloire à ceux qui, à travers tant d'obſtacles, l'ont élevée à un ſi haut point de ſplendeur.

D'après l'eſquiſſe que je viens de donner de l'hiſtoire naturelle de la *Poéſie*, on doit ſentir combien on a été injuſte en comparant les ſiècles & leurs productions, & en jugeant ainſi les hommes. Voulez-vous apprécier l'induſtrie de deux cultivateurs? ne comparez pas ſeulement les moiſſons; mais penſez au terrein qui les a produites, & au climat dont l'influence l'a rendu plus ou moins fécond.

Digitized by Google

POÈTE. D'après l'idée qu'Homère nous donne de ſon art, & de l'eſtime qu'on y attachoit dans les temps qu'il a rendus célèbres, on voit que les *Poètes* étoient des philoſphes ou des théologiens qui ſe donnoient pour inſpirés, & auxquels on croyoit que les dieux avoient révélé des ſecrets inconnus au reſte des hommes. Ainſi, lorſqu'ils faiſoient aux peuples des récits merveilleux, ou qu'ils expliquoient par des fables les phénomènes de la Nature, on ne demandoit pas où ils avoient pris cette ſcience myſtérieuſe : le chantre ou le devin ſe diſoit prêtre d'Apollon, favori des Muſes, confident de leur mère, la déeſſe Mémoire : que ne devoit-il pas ſavoir ?

Ce ne fut que long-temps après, & lorſque les peuples plus éclairés s'aperçurent que dans le génie des *Poètes* il n'y avoit rien de ſurnaturel, qu'à l'idée d'inſpiration ſuccéda celle d'invention & de fiction poétique. Mais alors même, en perdant le crédit de la prophétie, les

Digitized by Google

Poètes ſurent conſerver le pouvoir de l'illuſion, & quoique reconnus pour des menteurs ingénieux, ils ſoutinrent leur perſonnage. De là ces formules d'invocation, d'inſpiration, & d'enthouſiaſme, qu'ils ne ceſsèrent d'affecter; de là ce ſtyle figuré, ce langage myſtérieux, qu'ils retinrent de leur ancienne divination; de là cette élévation d'idées, cette majeſté de langage, qui leur fut néceſſaire pour imiter le dieu dont ils ſe diſoient les organes.

Du temps même d'Horace, on ne méritoit le nom de *Poète* qu'autant qu'on avoit les moyens de remplir ce grand caractère:

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

A meſure que l'amour du menſonge eſt devenu moins vif, & que le goût des arts & l'eſprit qui les juge a pris quelque teinte de philoſophie, le rôle de *Poète* s'eſt modéré: l'Ode a perdu ſa vraiſemblance; l'Epopée, ſon merveil-

Digitized by Google

leux : au don de feindre des chimères a ſuccédé le talent de peindre, d'embellir des réalités ; l'enthouſiaſme s'eſt réduit à la chaleur d'une imagination ſagement exaltée, d'une âme profondément émue ; & l'éloquence du *Poète* n'a plus différé de celle de l'orateur que par un peu plus de hardieſſe dans les tours & dans les images, par un peu plus de liberté & d'emphaſe dans l'expreſſion : en ſorte qu'il eſt plus vrai que jamais que, du côté de l'élocution, le talent de l'orateur & celui du *Poète* ſe touchent : *Eſt finitimus oratori* Poeta : *numeris adſtrictior paulo, verborum autem licentiâ liberior, multis vero ornandi generibus ſocius ac penè par.* (Cic. de Orat.)

Mais tout réduit que nous ſemble à préſent l'ancien domaine du *Poète*, je ne penſe pas que, du côté de l'invention, celui de l'orateur ait jamais eu cette étendue illimitée qui s'enfonce dans les poſſibles, & dans laquelle non-ſeulement le vrai, mais le vraiſemblable, eſt compris. Il me ſemble donc que Ci-

Digitized by Google

céron a exagéré, lorſqu'il a dit de l'orateur comparé au *Poète : In hoc quidem certè prope idem, nullis ut terminis circumſcribat aut definiat jus ſuum.* (Ibid.)

Conſidérons ici le *Poète* à peu près comme Cicéron a conſidéré l'orateur; & pour nous former une idée de l'artiſte, remontons à celle de l'art.

Si je dis, comme Simonide, que la Peinture eſt une Poéſie muette, je crois la définir complètement : ſi je dis que la Poéſie eſt une peinture animée & parlante, *aurium pictura*, je ſuis encore fort au-deſſous de l'idée qu'on en doit avoir.

C'eſt peu de préſenter ſon objet à l'eſprit, elle le rend ſans ceſſe comme préſent aux yeux avec ſes traits & ſes couleurs; & cela ſeul l'égale à la Peinture.

Furor impius intùs,
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento (*a*).
Virgile.

(*a*) « Au fond du temple la Fureur impie, aſſiſe ſur un monceau d'armes meurtrières, & les bras enchaînés derrière le dos avec cent nœuds

Digitized by Google

Rubens lui-même auroit-il mieux peint la Discorde enchaînée dans le temple de Janus ?

La peinture saisit son objet en action, mais ne le présente jamais qu'en repos. En exprimant ces vers de Virgile,

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu lædisset aristas (a).

le peintre représentera Camille élancée sur la pointe des épis, mais immobile dans cette attitude, au lieu qu'en Poésie l'imitation est progressive & aussi rapide que l'action même. La Poésie n'est donc plus le tableau, mais le miroir de la nature.

Dans le miroir, les objets se succèdent & s'effacent l'un l'autre. La Poésie est comme un fleuve qui serpente dans les campagnes, & qui dans son cours répète

---

d'airain, frémira d'un air horrible & d'une bouche écumante de sang ».

(a) « Elle voleroit sur la cime des jeunes moissons sans les fouler, & les tendres épis ne seroient pas blessés de sa course légère ».

à

Digitized by Google

à la fois tous les objets répandus sur ses bords. Il y a plus : cet espace que parcourt la Poésie, est dans l'étendue successive comme dans l'étendue permanente ; ainsi, le même vers présente à l'esprit deux images incompatibles, les étoiles & l'aurore, le present & le passé :

Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis.

Dans les exemples du tableau, du miroir, & du fleuve, on ne voit qu'une surface ; la Poésie tourne autour de son objet comme la Sculpture, & le présente dans tous les sens.

Elle fait plus que répéter l'image & l'action des objets : cette imitation fidèle, quelque talent, quelque soin qu'elle exige, est sa partie la moins estimable : la Poésie invente & compose ; elle choisit & place ses modèles, arrange, assortit elle-même tous les traits dont elle a fait choix, ose corriger la nature dans les détails & dans l'ensemble, donne de la vie & de l'âme aux corps, une forme & des couleurs à la pensée, étend les limites des

Digitized by Google

choſes, & ſe fait des mondes nouveaux.

Dans cette manière de feindre, la Peinture la ſuit, mais de loin, & dans ce qu'il y a de plus facile : car ce n'eſt pas dans le phyſique, mais dans le moral, qu'il eſt difficile de rendre, par la fiction, ce qui n'eſt pas, comme s'il étoit : *Non ſolum quæ eſſent, verumtamen quæ non eſſent, quaſi eſſent.* (Jul. Scal.) C'eſt là ce qui l'élève au-deſſus de l'Eloquence & de tous les arts.

L'objet des arts eſt infini en lui-même : il n'eſt borné que par leurs moyens. Le modèle univerſel, la nature, eſt préſent à tous les artiſtes ; mais le peintre, qui n'a que les couleurs, ne peut en imiter que ce qui tombe ſous le ſens de la vue. Le pinceau de Vernet ne rendra jamais dans une tempête le cri des matelots & le bruit des cordages.

Clamorque virûm, ſtridorque rudentûm.

Le Titien n'exprimera pas les parfums exhalés des cheveux de Vénus.

Ambroſiæque comæ divinum vertice odorem Spiravêre.

Digitized by Google

Le muſicien, qui n'a que des ſons, ne peut rendre ce qui affecte le ſens de l'ouie; & pour former ce tableau des effets de la lyre d'Orphée,

At cantu commotæ Erebi de ſedibus imis
Umbræ ibant tenues.

l'harmonie appellera la pantomime à ſon ſecours. Ainſi, les arts ſont obligés de ſe réunir pour faire face à la Poéſie. Mais ni aucun des arts, ni tous les arts enſemble n'imiteront ce qu'elle exprime. Elle ſeule pénètre au fond de l'ame, & en développe à nos yeux les replis. Ni les douces gradations des ſentimens, ni les violens accès de la paſſion ne lui échappent. Les degrés d'élévation & de ſenſibilité, d'énergie & de reſſort, de chaleur & d'activité, qui varient & diſtinguent les caractères à l'infini; toutes ces qualités, dis-je, & les qualités oppoſées ſont exprimées par la Poéſie. La même vertu, le même vice, la même paſſion a mille nuances dans la nature;

Digitized by Google

la Poésie à mille couleurs pour graduer toutes ces nuances. C'est peu d'être aussi variée, aussi féconde que la nature même; la Poésie compose des âmes, comme la Peinture imagine des corps : c'est un assemblage de traits pris çà & là de différens modèles, & dont l'accord fait la vraisemblance. Ses personnages ainsi formés, elle les oppose & les met en action : action plus vive, plus touchante qu'on ne la voit dans la nature ; action variée ans son unité, soutenue dans sa durée; liée dans toutes ses parties, & sans cesse animée dans ses progrès par les obstacles & les combats.

C'est ici sur-tout que l'art de l'orateur me semble le céder à celui du *Poète*. Instruire, intéresser, émouvoir, sont leur objet commun : mais la tâche de l'orateur est de persuader la vérité; celle du *Poète*, le mensonge, & le mensonge connu pour tel. L'un, pour remuer son auditoire, a des intérêts sérieux, réels, & présens; l'autre n'a que des fables ou

Digitized by Google

des ſouvenirs éloignés : l'un, ſi j'oſe le dire, produit ſes effets avec des corps, & l'autre avec des ombres.

Que Cicéron ſerre dans ſes bras, en préſence des juges, Plancus, ſon ami, ſon bienfaiteur, & ſon client, & qu'il le baigne de ſes larmes ; il en fera répandre, rien de plus naturel. Qu'il preſſe dans ſon ſein le fils de Flaccus encore enfant ; que dans ſes bras il le préſente aux juges, & qu'il s'écrie d'un voix déchirante, *Miſerimini familiæ, judices, miſeremini fortiſſimi patris, miſerimini filii ;* l'attendriſſement, la douleur dont il eſt pénétré, paſſera dans toutes les âmes ; & voilà le dernier effort de l'art oratoire. Mais qu'avec le fantôme d'Oreſte & de Pilade, d'Andromaque & d'Aſtianax, le *Poète* obtienne le même effet, & un effet plus grand, voilà le merveilleux de l'art du *Poète* ; & il ſeroit incompréhenſible, ſi l'on ne ſavoit pas quel eſt ſur nous l'empire de l'imagination, une fois frappée & ſéduite.

Ce fut pour donner à l'imitation tous

Digitized by Google

les dehors de la réalité, qu'on inventa le genre dramatique, où tout n'eſt pas illuſion comme dans un tableau, où tout n'eſt pas vrai comme dans la nature, mais où le mélange de la fiction & de la vérité produit cette illuſion tempérée qui fait le charme du ſpectacle. Il eſt faux que l'actrice que je vois pleurer & que j'entends gémir, ſoit Ariane; mais il eſt vrai qu'elle pleure & gémit : mes yeux & mes oreilles ne ſont pas trompés; tout ce qui les frappe eſt réel; l'illuſion n'eſt que dans ma penſée. Tel eſt l'art de la Poéſie dramatique, le plus ſéduiſant, le plus ingénieux de tous les arts d'imitation.

Ainſi, me dira-t-on, ſi l'Eloquence a pour elle toute la force de la vérité, au moins peut-elle reprocher à la Poéſie d'y ſuppléer par tous les charmes du menſonge. Oui, j'en conviens; mais quel que ſoit réciproquement l'avantage de leurs moyens, il ſera toujours vrai que la mobilité, la ſoupleſſe, la force d'imagination, que demandent les transforma-

Digitized by Google

tions du *Poète* pour revêtir à chaque instant un nouveau caractère, & dans la même scène des caractères opposés; que le génie pour les créer, les combiner, & les faire agir comme dans la nature même; que cette faculté de concevoir, de combiner un grand dessein, de conduire une action vaste, & d'en graduer l'intérêt, sont réservés au *Poète*; & le talent de produire, dans son ensemble & dans ses détails, Cinna, Britannicus, Zaïre, le Misanthrope ou le Tartufe, me semble encore supérieur au talent de tirer d'un sujet oratoire tous les moyens de persuasion, d'émotion dont il est susceptible, au talent, dis-je, tout merveilleux qu'il est, de composer ou la harangue pour la couronne, ou le plaidoyer pour Milon, ou l'oraison funèbre de Condé.

De l'idée que nous venons de nous former de la Poésie, dérive immédiatement celle qu'on doit avoir du *Poète*; & par l'objet qu'il se propose, on peut juger, & des talens dont il a besoin d'être doué, & des études qui lui sont propres.

Digitized by Google

Les trois facultés de l'ame d'où réſultent tous les talens littéraires, ſont l'eſprit, l'imagination, & le ſentiment; & dans leur mélange, c'eſt le plus ou le moins de chacune de ces facultés qui produit la diverſité des génies.

Dans le *Poëte*, c'eſt l'imagination & le ſentiment qui dominent : mais ſi l'eſprit ne les éclaire, ils s'égarent bientôt l'un & l'autre. L'eſprit eſt l'œil du génie, dont l'imagination & le ſentiment ſont les aîles.

Toutes les qualités de l'eſprit ne ſont pas eſſentielles à tous les genres de Poéſie; il n'y a que la pénétration & la juſteſſe dont aucun d'eux ne peut ſe paſſer. L'eſprit faux gâte tous les talens, l'eſprit ſuperficiel ne tire avantage d'aucun.

Tout n'eſt pas image & ſentiment dans un poème. Il y a des intervalles où la penſée brille ſeule & de ſon éclat : il faut même ſe ſouvenir que la plus belle image n'en eſt que la parure ; & lors même que la penſée eſt colorée par l'imagination ou animée par le ſentiment,

Digitized by Google

elle nous frappe d'autant plus qu'elle eſt plus ſpirituelle, c'eſt-à-dire, plus vive, plus finement ſaiſie, & d'une combinaiſon à la fois plus juſte & plus nouvelle dans ſes rapports. L'eſprit n'eſt donc pas moins eſſentiel au *Poëte* qu'au philoſophe, à l'hiſtorien, à l'orateur.

Mais chacune des qualités de l'eſprit a ſon genre de Poéſie où elle domine : par exemple, la fineſſe a l'Epigramme en partage ; la délicateſſe, l'Elégie & le Madrigal ; la légèreté, l'Epître familière ; la naïveté, la Fable ; l'ingénuité, l'Idylle ; l'élévation, l'Ode, la Tragédie, l'Epopée.

Il eſt des genres qui demandent pluſieurs de ces qualités réunies : la Comédie, par exemple, exige à la fois la ſagacité, la pénétration, la ſoupleſſe, la force, la légèreté, la fineſſe. La Tragédie & l'Epopée ne demandent pas moins de profondeur que d'élévation, & de force que d'étendue. *Voyez* GÉNIE, IMAGINATION, INVENTION, PATHÉTIQUE, *&c.*

Un don qui n'eſt guère moins eſſentiel

Digitized by Google

au *Poète* que ceux de l'esprit & de l'ame, c'est une oreille délicate. Celui à qui le sentiment de l'harmonie est inconnu, doit renoncer à la Poésie. (*Voyez* HARMONIE DE STYLE.)

Mais tous ces talens réunis, ou périroient de sécheresse, ou ne produiroient que des fruits sauvages, s'ils n'étoient pas nourris, fécondés par l'étude.

Ici, comme dans tous les arts, la première étude est celle de soi-même. Si l'imagination se frappe, si le cœur s'affecte aisément, s'il y a de l'une à l'autre une correspondance mutuelle & rapide; si l'oreille a pour le nombre & l'harmonie une délicate sensibilité; si l'on est vivement touché des beautés de la Poésie; si l'ame, échauffée à la vue des grands modèles, se sent élevée au-dessus d'elle-même par une noble émulation; si, dès qu'on a conçu l'idée essentielle & primitive d'un sujet, on la voit au dedans de soi-même se développer, se colorer, s'animer, & devenir féconde; si l'on éprouve ce besoin, cette impatience de

Digitized by Google

produire qui vient de l'abondance & de la chaleur des esprits ; si l'on saisit facilement le rapport des idées abstraites avec les objets sensibles, dont elles peuvent revêtir les couleurs, ou plutôt si ces idées naissent dans l'esprit revêtues de ces images ; si les objets se présentent d'eux-mêmes sous la face la plus intéressante, la plus favorable à la peinture ; si sur-tout, à l'idée d'un objet pathétique, les sentimens naissent en foule & se pressent dans l'ame, impatiens de se répandre ; on peut se croire né *Poëte :*

Huic Musæ indulgent omnes, hunc posçit Apollo.
Vida.

A moins de ces dispositions naturelles, on fera peut-être des vers pleins d'esprit, mais dénués de Poésie.

A l'étude de ces moyens personnels doit succéder l'étude des moyens étrangers. L'instrument de la Poésie c'est la langue : & si tout homme qui se mêle d'écrire doit commencer par bien connoître les règles, le génie, & les res-

Digitized by Google

sources de la langue dans laquelle il écrit; cette connoissance est encore mille fois plus nécessaire au *Poète*, dans les mains duquel la langue doit avoir la docilité de la cire, à prendre la forme qu'il voudra lui donner. Les variétés, les nuances du style sont infinies, & leurs degrés inappréciables. Le goût, ce sentiment délicat de ce qui doit plaire ou déplaire, est seul capable de les saisir. Or le goût ne s'enseigne point; il s'acquiert par l'usage fréquent du monde, par l'étude assidue & méditée du petit nombre des bons écrivains; encore suppose-t-il une finesse de perception qui n'est pas donnée à tous les hommes: la nature fait l'homme de génie, & commence l'homme de goût.

Comme elle est le premier modèle & le grand livre du *Poète*, c'est elle sur-tout qu'il importe d'étudier; & l'objet le plus intéressant qu'elle présente à l'homme, c'est l'homme même. Mais dans l'homme, il y a l'étude de la nature, celle de l'habitude, celle de l'habitude & de la

Digitized by Google

nature combinées, ou, si l'on veut, de la nature modifiée par les mœurs. (*Voyez* MŒURS.)

Le physique a deux branches comme le moral, la simple nature, & la nature modifiée par les arts.

Le tableau de la nature physique est lui seul d'une richesse, d'une variété, d'une étendue à occuper des siècles d'étude : mais tous les détails n'en sont pas favorables à la Poésie ; tous les genres de Poésie ne sont pas susceptibles des mêmes détails. Ainsi, le *Poète* n'est pas obligé de suivre les pas du naturaliste. On exige encore moins de lui les méditations du physicien & les calculs de l'astronome. C'est à l'observateur à déterminer l'attraction & les mouvemens des corps célestes ; c'est au *Poète* à peindre leur balancement, leur harmonie, & leurs immuables révolutions. L'un distinguera les classes nombreuses d'êtres organisés qui peuplent les élémens divers ; l'autre décrira, d'un trait hardi, lumineux, & rapide, cette échelle immense & continue, où les limites des règnes se

Digitized by Google

confondent, où tout semble placé dans l'ordre constant & régulier d'une gradation universelle, entre les deux limites du fini, & depuis le bord de l'abîme qui nous sépare du néant, jusqu'au bord de l'abîme opposé qui nous sépare de l'être par essence. Les ressorts de la nature & les lois qui règlent ses mouvemens, ne sont pas de ces objets qu'il est aisé de rendre sensibles; & la Poésie peut les négliger. Les causes l'intéressent peu; c'est aux effets qu'elle s'attache. Tandis que le physicien analyse le son & la lumière, le *Poète* fera donc entendre à l'ame l'explosion du tonnerre & ces longs retentissemens qui semblent, de montagne en montagne, annoncer la chûte du monde. Il lui fera voir le feu bleuâtre des éclairs se briser en lames étincelantes, & fendre à sillons redoublés cette masse obscure de nuages qui semble affaisser l'horison. Tandis que l'un tâche d'expliquer l'émanation des odeurs, l'autre rend ce phénomène visible à l'esprit, en feignant que les zéphyrs agitent dans l'air leurs aîles humectées des larmes

Digitized by Google

de l'aurore & des doux parfums du matin. Que le confident de la nature développe le prodige de la greffe des arbres ; c'eſt aſſez pour Virgile de l'exprimer en deux beaux vers :

Exiit ad cœlum, ramis felicibus, arbos,
Miraturque novas frondes & non-ſua poma.

On voit, par ces exemples, que les études du *Poëte* ne ſont pas celles du philoſophe. Celui-ci étudie la nature pour la connoître ; & celui-là pour l'imiter : l'un veut expliquer, & l'autre veut peindre. Il faut avouer cependant que, ſi les profondes recherches du philoſophe ne ſont pas eſſentielles au *Poëte*, au moins lui ſeroient-elles d'une grande utilité ; & celui que la nature a initié dans ſes myſtères, aura toujours, ſur des hommes ſuperficiellement inſtruits, un avantage prodigieux. La Phyſique eſt à la Poéſie ce que l'Anatomie eſt à la Peinture : elle ne doit pas s'y faire trop ſentir ; mais revêtue des grâces de la fiction, elle y joint le charme de la vérité.

Digitized by Google

La simple nature est donc pour la Poésie une mine abondante ; la nature modifiée par l'industrie n'a pas moins de quoi l'enrichir.

La théorie de l'agriculture, des mécaniques, de la navigation, tous les arts de décoration, d'agrément, & tous ceux des arts utiles dont les détails ont quelque noblesse, peuvent contribuer à la collection des lumières du *Poète*. Il doit en être assez instruit pour en tirer à propos des images, des comparaisons, des descriptions même, s'il y est amené.

Nulla sit ingenio quam non libaverit artem. Vida.

C'est par-là qu'on évite la sécheresse & la stérilité dans les choses les plus communes, & qu'on peut être neuf en un sujet qui paroît usé.

Tantum de medio sumptis accedit honoris. Horat.

Dans l'étude de la nature modifiée est comprise celle des productions de l'esprit, de ses développemens, & de ses progrès en Eloquence, en Morale, en Poésie, *&c.*

Digitized by Google

Que l'étude des *Poètes* ſoit eſſentielle à un *Poète*, c'eſt ce qui n'a pas beſoin de preuve :

Hinc pectore numen
Concipiunt vates.

Mais on n'eſt pas aſſez perſuadé que les philoſophes, les orateurs, les hiſtoriens profonds ; que Tacite, Platon, Montaigne, Démoſthène, Maſſillon, Boſſuet, & ce Paſcal qui ne ſavoit pas combien il étoit *Poète* lorſqu'il mépriſoit la Poéſie, en ſont eux-mêmes des ſources inépuiſables. Il eſt cependant bien aiſé de reconnoître à la plénitude & à l'abondance des ſentimens & des idées, un *Poète* nourri de ces études. Il en eſt une ſurtout, que j'appellerai la compagne du travail & la nourrice du génie : c'eſt la lecture habituelle de quelque auteur excellent, dont le ſtyle & la couleur ſoient analogues au ſujet que l'on traite. D'une ſéance à l'autre, l'ame ſe dérange par le mouvement & la diſſipation : il faut la remonter au ton de la nature ; & l'auteur

Digitized by Google

duquel je conseille de faire usage, est comme un instrument sur lequel on prélude avant de chanter.

Il y a des momens de langueur où le génie semble épuisé :

Credas penitùs migrasse Camenas. Vida.

on se persuade qu'il est prudent d'attendre alors dans le repos que le feu de l'imagination se rallume ;

Adventumque dei & sacrum expectare calorem. Ibid.

on se trompe : cet abandon de soi-même se change en habitude, & l'ame insensiblement s'accoutume à une lâche oisivété. Il faut avoir recours à des études qui raniment la vigueur du génie ; & lorsque par cette nourriture il aura réparé ses forces, le désir de produire va bientôt l'exciter avec de nouveaux aiguillons.

La théologie des philosophes est encore un champ vaste & fertile où le génie peut moissonner. On distingue les fictions qui ont pris naissance au sein de

Digitized by Google

la philoſophie, on les diſtingue des fables vulgaires, à la juſteſſe des rapports, & à certain air de vérité que celles-ci n'ont jamais. La raiſon même applaudit, dans les poèmes de Virgile, toutes les fables qu'il a empruntées d'Epicure, de Pythagore, & de Platon. L'imagination ſe repoſe avec délices ſur un merveilleux plein d'idées; elle gliſſe avec dédain ſur un menſonge vide de ſens.

Que l'on compare dans Homère la chaîne d'or attachée au trône de Jupiter, la ceinture de Vénus, l'allégorie des prières, l'ordre que le dieu Mars donne à la Terreur & à la Fuite d'atteler ſon char; que l'on compare, dis-je, le plaiſir pur & plein que nous cauſent ces belles idées, ces idées philoſophiques, avec l'impreſſion foible & vague que fait ſur nous la parole accordée au chevaux d'Achille, le préſent qu'Eole fait à Ulyſſe des vents enfermés dans une outre, le ſoin que prend Minerve de prolonger la première nuit que ce Héros, à ſon retour, paſſe avec Pénélope ſa femme, &c.: on ſen-

Digitized by Google

tira combien la vérité donne de valeur au menſonge, & combien la feinte eſt puérile, inſipide, lorqu'elle n'eſt pas fondée en raiſon. Je l'ai déjà dit, & je le répéterai ſouvent, plus un *Poète*, à génie égal, ſera philoſophe, plus il ſera *Poète*.

Le plan d'études que je viens de tracer, propoſé à un ſeul homme, ſeroit ſans doute effrayant, quoique notre ſiècle ait l'exemple d'un génie qui l'a rempli. Mais on a dû voir que, pour éviter la diſtribution des études, j'ai ſuppoſé le *Poète* univerſel. Il eſt évident que celui qui ſe renferme dans le genre de l'Eglogue, n'a pas beſoin des études relatives à l'Epopée. Je parle donc en général ; & je laiſſe à chacun le ſoin de choiſir l'eſpèce d'aliment qui convient à la nature de ſon génie :

Atque tuis prudens genus eligè viribus aptum.
Vida.

J'obſerverai ſeulement qu'il en eſt des connoiſſances du *Poète* comme des couleurs du peintre, qui doivent être ſur la

Digitized by Google

palette avant qu'il prenne le pinceau. C'eſt par un recueil beaucoup plus ample que le ſujet ne l'exige, qu'il ſe met en état de le maîtriſer & de l'agrandir. Le plus beau ſujet, réduit à ſa ſubſtance, eſt peu de choſe : il ne s'étend, ne s'embellit que par les lumières du *Poëte ;* & dans une tête vide, il périra comme le grain jeté ſur le ſable ; au lieu que, dans une imagination pleine & féconde, un ſujet qui ſembloit ſtérile ne devient que trop abondant ; & cet excès, dans un homme de goût, ne fût-il pas tout à fait ſans danger, il ſeroit encore vrai qu'à l'égard de l'eſprit rien n'eſt pire que l'indigence.

Illi qui tument & abundantiâ laborant, plus habent furoris, ſed etiam plus corporis. Semper autem ad ſanitatem proclivius eſt quod poteſt detractione curari. Illi ſuccurri non poteſt, qui ſimul & inſanit & deficit. Senec.

POÉTIQUE. Ouvrage élémentaire,

Digitized by Google

où l'on trace les règles de la Poéſie. Dans les arts ſoumis au calcul, la théorie devance & conduit la pratique : dans les arts où préſident le génie & le goût, c'eſt au contraire la pratique qui précède la théorie : l'exemple donne la leçon.

Dans les temps où la Poéſie étoit dans ſon enfance, les élémens qu'on en a donnés étoient faits comme pour des enfans. A meſure que l'art s'eſt élevé, l'idée s'en eſt agrandie ; & les préceptes n'ont été que les réſultats des bons & des mauvais ſuccès.

Nous ſourions avec dédain lorſque nous entendons Jules Scaliger, dans ſa *Poétique* latine, tracer le plan de la tragédie d'Alcione, & demander que « le premier acte ſoit une plainte ſur le départ de Ceïx ; le ſecond, des vœux pour le ſuccès de ſa navigation ; le troiſième, la nouvelle d'une tempête ; le quatrième, la certitude du naufrage ; le cinquième, la vue du cadavre de Ceïx & la mort d'Alcione ». Mais ſouvenons-nous, que

Digitized by Google

du temps de Scaliger, un ſpectacle ainſi diſtribué auroit été un prodige ſur nos théâtres.

Nous trouvons auſſi ridicule qu'il propoſe à la Comédie de peindre les mœurs de la Grèce & de Rome, « des filles achetées comme eſclaves, & qui ſoient reconnues libres au dénouement ». Mais dans un temps ou l'art dramatique n'avoit aucune forme en Europe, que pouvoit faire de mieux un Savant, que d'en établir les préceptes ſur la pratique des anciens ?

On s'impatiente avec plus de raiſon de voir l'abbé d'Aubignac réduire en règles les premiers principes du ſens commun; on ne peut ſe perſuader que le ſiècle de Corneille eût beſoin qu'on lui apprît que « l'acteur qui joue Cinna ne doit pas mêler les barricades de Paris avec les proſcriptions du triumvirat, que le lieu de la ſcène doit être un eſpace vide, & qu'on ne doit pas y placer les Alpes auprès du mont Valérien ». Mais ſi l'on penſe que le Thémiſtocle de Durier ba-

Digitized by Google

lançoit alors Héraclius, ces leçons ne paroîtront plus si déplacées pour ce temps-là.

C'est donc sans aucun mépris pour les écrivains qui ont éclairé leur siecle, que je les crois au dessous du nôtre. Il faut partir du point où l'on est : depuis deux cents ans l'esprit humain a plus gagné, qu'il n'avoit perdu en dix siècles de barbarie.

Une *Poétique* digne de notre âge seroit un système régulier & complet, où tout fût soumis à une loi simple, & dont les règles particulières, émanées d'un principe commun, en fussent comme les rameaux. Cet ouvrage philosophique est désiré depuis long-temps, & le sera peut-être long-temps encore.

Quoique la *Poétique* d'Aristote ne procède que par induction, de l'exemple au précepte, elle ne laisse pas de remonter aux principes de la nature : c'est le sommaire d'un excellent traité. Mais elle se borne à la Tragédie & à l'Epopée ; & soit qu'Aristote, en jetant ses premières idées,

Digitized by Google

idées, eût négligé de les éclaircir, soit que l'obscurité du texte vienne de l'erreur des copistes, ses interprètes les plus habiles sont forcés d'avouer qu'il est souvent mal-aisé de l'entendre.

Castelvetro, en traduisant le texte d'Aristote, l'analyse & le commente avec beaucoup de discernement ; mais par la forme dialectique qu'il a donnée à son commentaire, il nous fait chercher péniblement quelques idées claires & justes, dans un dédale de mots superflus. S'il ne discutoit que les choses, il seroit moins prolixe ; mais il discute aussi les mots : encore, après avoir tourné un passage dans tous les sens, lui arrive-t-il quelquefois de manquer le véritable, ou de le combattre mal à propos. Le défaut de ce Critique, comme de tous les écrivains didactiques de ce temps-là, est de n'avoir vu l'art du Théâtre qu'en idée : c'est au théâtre même qu'il faut l'étudier.

Dacier avoit cet avantage sur l'interprète italien. Mais comme il avoit fait vœu d'être de l'avis d'Aristote soit qu'il l'en-

Digitized by Google

tendît ou ne l'entendît pas, ce n'eſt jamais pour conſulter la nature, mais pour conſulter Ariſtote, qu'il fait uſage de ſa raiſon; & lors même qu'Ariſtote ſe contredit, Dacier n'oſe le contredire.

Non moins religieux ſectateur des anciens, Leboſſu n'a étudié l'Epopée que dans Homère & Virgile : pour lui tout eſt bien dans ces poètes ; & hors de là il n'y a plus rien. Mais ſi Leboſſu & Dacier n'ont pas étendu nos idées, ils en ont hâté le développement.

Le grand Corneille, avec le reſpect qu'avoit ſon ſiècle pour Ariſtote & qu'il a eu la modeſtie de partager, n'a pas laiſſé de répandre les lumières de la plus ſaine critique ſur la théorie de ce philoſophe ; & ſes diſcours en ſont le commentaire le plus ſolide & le plus profond.

Les parallèles qu'on a faits de Corneille & de Racine, & la célèbre diſpute ſur les anciens & les modernes, en donnant lieu de diſcuter les principes, ont contribué à les éclaircir.

On eſt même entré dans le détail des

Digitized by Google

divers genres de Poésie ; on a essayé de développer l'artifice de l'Apologue, de déterminer le caractère de l'Eglogue, de suivre l'Ode dans son essor & dans ses écarts ; enfin les notes de Voltaire sur les tragédies de Corneille sont les oracles du bon goût & les plus précieuses leçons de l'art pour les Poètes dramatiques : mais personne encore n'a entrepris de ramener tous les genres à l'unité d'une première loi.

Le poème de Vida contient des détails pleins de justesse & de goût, sur les études du Poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre ; mais ce Poème, comme la *Poétique* de Scaliger, est plutôt l'art d'imiter Virgile, que l'art d'imiter la nature.

La *Poétique* d'Horace est le modèle des Poèmes didactiques, & jamais on n'a renfermé tant de sens en si peu de vers : mais dans un poème, il est impossible de suivre de branche en branche la génération des idées ; & plus elles sont fécondes, plus ce qui manque à leur

Digitized by Google

développement eſt difficile à ſuppléer.

Lafrenaye, imitateur d'Horace, a joint aux préceptes du Poète latin quelques règles particulières à la Poéſie françoiſe; & ſon vieux ſtyle, dans ſa naïveté, n'eſt pas dénué d'agrément. Mais le coloris, l'harmonie, l'élégance des vers de Deſpreaux, l'ont effacé : à peine lui reſte-t-il la gloire d'avoir enrichi de ſa dépouille le Poème qui a fait oublier le ſien. Cet ouvrage excellent & vraiment claſſique, l'art *poétique* françois, fait tout ce qu'on peut attendre d'un Poème : il donne une idée préciſe & lumineuſe de tous les genres; mais il n'en approfondit aucun.

Quelques modernes, comme Gravina chez les italiens, & La Motte parmi nous, ont voulu remonter à l'eſſence des choſes & puiſer l'art dans la nature. Mais le principe de Gravina eſt ſi vague, qu'il eſt impoſſible d'en tirer une règle préciſe & juſte.

« L'imitation *poétique* eſt, dit-il, le tranſport de la vérité dans la fiction. Comme la nature eſt la mère de la vérité, la mère de la fiction eſt l'idée que

Digitized by Google

l'esprit humain tire de la nature». (C'est le modèle intellectuel d'Aristote & de Cicéron, que Castelvetro n'a jamais bien compris.) «La Poésie, ajoute Gravina, doit écarter de sa composition les images qui démentent ce qu'elle veut persuader. Moins la fiction laisse de place aux idées qui la contredisent, plus aisément on oublie la vérité, pour se livrer à l'illusion».

Voilà en substance l'*idée de la Poésie*, telle que Gravina l'a conçue : règle excellente pour attacher le génie des Poètes à l'étude de la nature & à la vérité de l'imitation ; mais qui n'éclaire ni sur le choix des objets, ni sur l'art de les assortir & de les placer avec avantage : règle enfin d'après laquelle ce Critique a dû voir que le Pastor-fido & l'Aminte n'ont point la naïveté pastorale ; mais qui ne l'a pas empêché de croire que le Roland de l'Arioste étoit un poème épique régulier, la Jérusalem du Tasse un ouvrage médiocre ; & en revanche, de regarder Sannazar comme l'héritier de la flûte de

Digitized by Google

Virgile, & les poètes latins que l'italie moderne a produits, comme les vives images des Catulles, des Tibulles, des Properces, des Ovides, &c.; d'adopter dans les Poèmes italiens le mélange du merveilleux de la Religion & de la Fable, & de confondre le Poème épique avec les Romans provençaux.

La Motte analyse avec plus de soin l'idée essentielle des divers genres. Mais comme il ne donne sa théorie qu'à l'appui de sa pratique, il semble moins occupé du soin de trouver des règles que des excuses. Tout ce qu'il a écrit sur le Poème épique est plein des mêmes préjugés qui lui ont fait si mal traduire & abréger l'Iliade : au lieu d'étudier le mécanisme de nos vers, il ne cesse de rimer & de déclamer contre la rime : ses discours sur l'Ode & sur la Pastorale ne sont que l'apologie déguisée de ses odes & de ses églogues : artifice ingénieux, qui n'en a imposé qu'un moment.

J'en reviens aux maîtres de l'art, Aristote, Horace, Despréaux : Aristote, le

Digitized by Google

génie le plus profond, le plus lumineux, le plus vaſte, qui jamais ait oſé parcourir la ſphère des connoiſſances humaines ; Horace, à la fois poète, philoſophe, & critique excellent ; Deſpréaux, l'homme de ſon ſiècle qui a le plus fait valoir la portion de talent qu'il avoit reçue de la nature & la portion de lumière & de goût qu'il avoit acquiſe par le travail.

Quoiqu'Ariſtote, dans ſa *Poétique*, ait donné quelques définitions, quelques diviſions élémentaires & communes à la Poéſie en général, ce n'a été que relativement à la Tragédie & à l'Epopée, dont il a fait ſon objet unique.

Il remonte à l'origine de la Tragédie, & il la ſuit dans ſes progrès. Il y diſtingue la fable, les mœurs, les penſées, & la diction. Il veut que la fable ait une juſte étendue, c'eſt-à-dire, telle que la mémoire l'embraſſe & la retienne ſans effort ; il exige que l'action ſoit une & entière, qu'elle s'exécute dans une révolution du ſoleil, qu'elle ſoit vraiſemblable, terrible, & touchante. A ſon gré, ce qui ſe paſſe en-

Digitized by Google

tre des ennemis ou des indifférens n'eſt pas digne de la Tragédie : c'eſt lorſqu'un ami tue ou va tuer ſon ami ; un fils, ſon père ; une mère, ſon fils ; un fils, ſa mère, &c. que l'action eſt vraiment tragique.

Il paſſe aux mœurs, & il exige qu'elles ſoient bonnes, convenables, reſſemblantes, & d'accord avec elles-mêmes. *Voy.* MŒURS.

Quoiqu'il admette quatre eſpèces de Tragédie, l'une pathétique, l'autre morale, & l'une & l'autre ſimple ou implexe ; il donne la préférence à la Tragédie implexe & pathétique, à celle, dis-je, où la fortune du perſonnage intéreſſant change de face par une révolution pitoyable & terrible. (*Voyez* TRAGÉDIE.) Or le grand mobile des révolutions c'eſt la reconnoiſſance ; il veut qu'elle ſoit amenée naturellement, & il en indique les moyens. La plus belle, dit-il, eſt celle qui naît des incidens, comme dans l'Œdipe & l'Iphigénie en Tauride. *Voyez* RECONNOISSANCE.

Il enſeigne aux Poètes une méthode

Digitized by Google

excellente pour s'assurer de la bonté, de la régularité de leur plan ; c'est de le tracer d'abord dans sa plus grande simplicité, avant de penser aux détails & aux circonstances épisodiques : il en donne l'exemple & le précepte, en réduisant ainsi le sujet de l'Iphigénie en Tauride & de l'Odyssée.

Il distingue, dans la fable, le nœud & le dénouement. Il entend par le nœud tout ce qui précède la révolution ; & par le dénouement, tout ce qui la suit. Le nœud, dit-il, se forme par des incidens qui viennent du dehors, ou qui naissent du fonds du sujet : ces incidens, les moyens, les circonstances de l'action, sont ce qu'il appelle *Episodes*. Le dénouement ne doit jamais, dit-il, être amené par une machine, mais procéder de la même cause qui produit la révolution. *Voyez* INTRIGUE & DÉNOUEMENT.

Ce que les interprètes latins d'Aristote ont appelé *Sentences*, & ce que M. Dacier appelle mal à propos les sentimens, est, dans la Tragédie, l'éloquence des passions ;

Digitized by Google

ce qui persuade, intéresse, attendrit; ce qui peint les mouvemens d'une ame, & les fait passer dans les autres ames. Ici Aristote renvoie à ce qu'il en a dit dans ses livres de la Rhétorique.

Il traite enfin de la diction relativement à sa langue.

Après avoir développé le mécanisme de la Tragédie, & en avoir établi les règles, il les applique à l'Epopée.

La fable en doit être dramatique & renfermée dans une seule action : il fait voir, dans les deux poèmes d'Homère, l'ordonnance même de la Tragédie. L'Epopée, dit-il, ne diffère de la Tragédie que par son étendue & par la forme de ses vers. Il compare les deux genres, & donne la préférence à la Tragédie, parce qu'elle a pour elle l'évidence de l'action, qu'avec plus d'unité & moins d'étendue, elle produit mieux son effet.

Ces préceptes ont couté des peines infinies à éclaircir. La foule des commentateurs y a consumé ses veilles. Il ne falloit pas moins que des Savans comme

Digitized by Google

Caſtelvetro & Dacier, & un génie comme Corneille, pour y répandre la clarté : encore arrive-t-il ſouvent, & dans les points les plus eſſentiels, que Caſtelvetro n'eſt point d'accord avec Dacier, ni Dacier avec Corneille, ni celui-ci avec Ariſtote, ni Ariſtote avec lui-même. Mais du choc de ces opinions, nous n'avons pas laiſſé de tirer des lumières ; & dans l'eſpace d'un ſiècle & demi, l'expérience journalière du premier théâtre du monde & l'exemple des plus grands maîtres, nous ont fait voir dans l'art dramatique ce qu'Ariſtote n'y avoit pas vu, un nouveau genre & des moyens nouveaux. *Voyez* TRAGÉDIE.

Horace, dans ſon *Art poétique*, parle de la Poéſie en poète, en philoſophe, en homme de goût & de génie : il veut que le Poème ſoit homogène ; que les parties qui le compoſent ſe conviennent & ſoient d'accord ; qu'elles ſoient proportionnées, & qu'on y évite les ornemens ſuperflus & mal aſſortis ;

Denique ſit quodvis ſimplex duntaxat & unum.

Digitized by Google

que le poète soit en état de traiter, non seulement telle ou telle partie, mais toutes les parties de son ouvrage ; qu'il sache les finir & les mettre d'accord ; qu'il choisisse un sujet proportionné à ses forces, & qu'il s'en pénètre en le méditant ;

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

qu'il distribue son sujet avec intelligence & avec sagesse ; qu'il choisisse avec goût ce qui peut intéresser, & rejette ce qui peut déplaire :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici ;
Hoc amet, hoc spernat.

Il distingue les genres de Poésie par les différentes espèces de vers ; il fait sentir les convenances à observer entre le sujet & le style ;

Descriptas servare vices, operumque colores.

il exige non seulement qu'un Poème soit beau, mais de cette beauté qui touche, persuade, attire.

Et quòcumque volent animum auditoris agunto.

Digitized by Google

Dans la conduite que l'on fait tenir à ſes perſonnages, on doit ſuivre, dit-il, l'opinion, ou obſerver les vraiſemblances; & celles-ci dépendent de l'analogie & de l'accord des qualités qui compoſent un caractère :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Non ſeulement ces qualités doivent être d'accord entre elles, mais relatives à la fortune, à l'âge, à la condition, à toutes les circonſtances qui peuvent influer ſur les mœurs.

Horace fait obſerver toutes ces nuances; mais c'eſt ſur-tout dans la deſcription des mœurs, qui diſtinguent les différens âges de la vie, que l'on reconnoît le philoſophe attentif à obſerver la nature :

Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.

Dans la compoſition de la fable, il nous affranchit des liens d'une exacte fidélité pour la vérité hiſtorique. Oſez

Digitized by Google

feindre, nous dit-il ; mais que la fiction ſe concilie avec la vérité, & s'y mêle ſi naturellement, qu'on ne s'aperçoive pas du mélange :

Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

que le début du poème ſoit modeſte ; que l'action n'en ſoit pas priſe de trop loin ; que, ſur le théâtre, on ne préſente aux yeux rien de révoltant ni rien d'impoſſible ; que la piece n'ait pas moins de trois actes ni plus de cinq ; qu'il n'y ait jamais en ſcène plus de trois interlocuteurs ; que le chœur s'intéreſſe à l'action dont il eſt témoin, ami des bons, ennemi des méchans ; qu'on n'employe jamais de machine poſtiche ; & s'il ſe mêle dans l'action quelque incident merveilleux, qu'elle en ſoit digne par ſon importance : que le ſtyle de la Tragédie ſoit grave & ſévère ; mais que dans le Comique l'aiſance & le naturel de la compoſition faſſent dire à chacun que rien au monde n'étoit plus facile :

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis

Digitized by Google

Speret idem, sudet multum, frustraque laboret
Ausus idem.

Après avoir résumé ses préceptes, Horace recommande aux poètes l'étude de la Philosophie & des mœurs : il distingue dans la Poésie deux effets, l'agrément & l'utilité, quelquefois séparés, souvent réunis :

Aut prodesse volunt, aut delectare Poetæ,
Aut simul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Mais l'agrément de la fiction dépend de l'air de vérité qu'on lui donne ;

Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.

de la naïveté du récit, & du soin qu'on prend d'en exclure tout ce qui seroit superflu :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Du reste, il pardonne au poète des négligences, pourvu qu'elles soient en petit nombre, & rachetées par de grandes beautés. Il y a même, en Poésie comme en Peinture, un genre qui de

Digitized by Google

loin produit son effet, quoiqu'il n'ait pas la correction des détails. Mais ce qui est fini a l'avantage de pouvoir être vu de près, toujours avec un plaisir nouveau :

Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.

La conclusion d'Horace est que la Poésie n'admet point de talens médiocres:

Mediocribus esse poetis,
Non homines, non di, non concessere columnæ.

Encore est-ce peu du talent, ce don précieux de la nature, si le travail ne le développe, si l'étude ne le nourrit, si des amis judicieux & sévères ne le corrigent en l'éclairant; si le Poète enfin ne se donne à lui-même le temps d'oublier, de revoir, de retoucher ses ouvrages avant de les exposer au jour:

Membranis intus positis, delere licebit
Quod non ederis : nescit vox missa reverti.

On ne sauroit donner des préceptes généraux ni plus solides ni plus lumineux; mais cet ouvrage est un résultat

Digitized by Google

d'études élémentaires, par lesquelles il faut avoir passé pour les méditer avec fruit : il les suppose, & n'y peut suppléer.

Despréaux applique à la Poésie françoise les préceptes d'Horace sur la composition & sur le style en général, & il y ajoute en les dévelopant. Il veut que la rime obéisse, & que la raison ne lui cède jamais; qu'on évite les détails inutiles & l'ennuyeuse monotonie, le style bas & le style ampoulé :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

Il recommande l'exactitude, la clarté, le respect pour la langue, & la fidélité aux règles de la cadence & de l'harmonie, préceptes dont il donne l'exemple.

Horace a peint en un seul vers la beauté du style *poétique* ;

Vehemens, & liquidus, puroque similimus amni.

Despreaux, qui ne le considère que par

rapport à l'élégance & à la pureté, a pris une image plus humble ;

J'aime mieux un ruiſſeau qui, ſur la molle arêne,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promène,
Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.

Il définit les divers genres de Poéſie, à commencer par les petits Poèmes, & la plupart de ces définitions ſont elles-mêmes des modèles du ſtyle, du ton, du coloris qui conviennent à leur objet.

Les préceptes qui regardent la Tragédie ſont tracés d'après Ariſtote & Horace : la règle des trois unités & la défenſe de laiſſer jamais la ſcène vide, ſont renfermés dans deux vers admirables :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne, juſqu'à la fin, le théâtre rempli.

On y voit l'unité de lieu preſcrite à l'égal de l'unité de temps & d'action : règle nouvelle, que les anciens ne nous avoient point impoſée, qu'ils n'ont pas obſervée inviolablement, & dont il eſt, je crois, permis de s'écarter comme eux, lorſ-

Digitized by Google

que le ſujet le demande. *Voyez* UNITÉ.

Après, avoir rappelé l'origine & les progrès de la Tragédie dans la Grèce, il la reprend au ſortir des ténèbres de la barbarie, & telle qu'on la vit paroître ſur nos premiers théâtres, ſans goût, ſans génie, & ſans art; il la conduit juſqu'aux beaux jours des Corneille & des Racine: il conſeille aux poètes d'y employer l'amour;

De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

Ce qui ne doit pas être pris à la lettre: car les ſentimens de la nature ſont plus touchans encore, plus pénétrans que ceux de l'amour; & il n'y a point ſur le théâtre d'amante qui nous intéreſſe au degré de Mérope.

Il ajoute;

Et que l'amour, ſouvent de remords combattu,
Y ſoit une foibleſſe, & non une vertu:

règle qui n'eſt pas générale: car un amour vertueux & ſacré, s'il eſt réduit à l'excès du malheur, peut être auſſi très-

Digitized by Google

intéreſſant; & le cœur des amans eſt déchiré de tant de manières, que, pour nous arracher des larmes, ils n'ont pas beſoin du ſecours des remords.

Horace eſt admirable quand il enſeigne à obſerver les mœurs & à les rendre avec vérité; Deſpréaux l'imite & l'égale. Il termine les règles de la Tragédie par le caractère du génie qui lui convient.

Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond;
Qu'en nobles ſentimens il ſoit toujours fécond.

L'Epopée diffère de la Tragédie par ſon étendue & par l'uſage du merveilleux. Ce Poème, dit Déſpreaux,

Dans le vaſte récit d'une longue action,
Se ſoutient par la Fable & vit de fiction.

Il ſe moque du vain ſcrupule de ceux qui auroient voulu bannir la Fable de la Poéſie françoiſe; mais il condamne le mélange du merveilleux de la Fable & de celui de la Religion, & déſapprouve l'emploi de celui-ci, quand même il ſeroit ſans mélange:

Digitized by Google

Et fabuleux chrétiens, n'allons pas dans nos ſonges
D'un Dieu de vérité faire un Dieu de menſonges.

précepte qui ne doit pas exclure un merveilleux décent, puiſé dans la vérité même, & qui n'en eſt que l'extenſion. *Voyez* MERVEILLEUX.

Deſpréaux veut pour l'Epopée un héros recommandable par ſa valeur & par ſes vertus : il demande que le ſujet ne ſoit pas trop chargé d'incidens ; que la narration ſoit vive & preſſée ; que les détails en ſoient intéreſſans & nobles, mélés de grâce & de majeſté :

On peut être à la fois & ſublime & plaiſant,
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.

Il donne Homère pour exemple d'une riche variété ; mais il me ſemble avoir manqué le trait qui le caractériſe :

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé ſa ceinture.

Cette ceinture, quoiqu'Homère en ſoit lui-même l'inventeur, ne lui ſied pas mieux qu'elle ne ſiéroit à Hercule.

Il préfère la folie enjouée de l'Arioſte

Digitized by Google

au caractère de ces Poëtes, dont la sombre humeur ne s'éclaircit jamais.

Tout cela bien entendu peut contribuer à former le goût ; mais pour le bien entendre, il faut avoir déjà le goût formé : par exemple, il ne faut pas croire, sur l'éloge que Despréaux fait de l'Arioste, que le *Roland furieux* soit un modèle de Poème épique, ni que le *plaisant* qu'on peut méler au sublime de l'Epopée, le *Dulce* d'Horace, soit le joyeux badinage que le Poète italien s'est permis :

Quel sciocco, che del fatto non s'accorse,
Per la polve cercando iva la testa.

Virgile est plein de grâces, & n'est jamais plaisant ; Homère veut l'être quelquefois, & c'est alors qu'il n'est plus Homère.

Despreaux finit par la Comédie ; & les préceptes qu'il en donne sont à peu près les mêmes qu'Horace nous avoit tracés :

Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud, bien formé, se dénoue aisément.

Digitized by Google

Il exclut de la Comédie des ſujets triſtes, n'y admet point de ſcènes vides, & lui interdit les plaiſanteries qui choquent le bon ſens, ou qui bleſſent l'honnêteté.

Après avoir parcouru ainſi tous les genres de Poéſie, il en revient aux qualités perſonnelles du Poète, le génie & les bonnes mœurs. C'eſt à propos de l'élévation d'âme & du noble déſintéreſſement qu'exige le commerce des Muſes; que, remontant à l'origine de la Poéſie, il la fait voir pure & ſublime dans ſa naiſſance, & dégradée dans la ſuite par l'avarice & la vénalité. Tout ce morceau eſt habilement imité d'une idylle de Saint-Geniez, comme tout ce qui regarde le choix d'un Critique judicieux & ſévère eſt imité d'Horace.

Voilà ce qui reſte à peu près de la lecture de ces trois excellens ouvrages.

Ariſtote & Horace avoient vu l'art dans la nature; Deſpreaux me ſemble ne l'avoir vu que dans l'art même, & ne s'être appliqué qu'à bien dire ce que l'on ſavoit avant lui. Mais il l'a dit le

Digitized by Google

mieux poſſible ; & à ce mérite ſe joint celui de l'avoir appris à un ſiècle qui l'auroit peut-être ignoré ſans lui : je parle de la multitude.

Quand le goût du Public a été formé, la plupart des leçons de Deſpréaux nous ont dû paroître inutiles ; mais c'eſt grâce à lui-même & à l'attrait qu'il leur a donné, que ſes idées ſont aujourd'hui communes. Elles ne l'étoient pas du temps que Saraſin diſoit de l'*Amour tyrannique* de Scudéri, que ſi Ariſtote eût vécu alors, *ce philoſophe eût réglé une partie de ſa* Poétique *ſur cette excellente tragédie :* elles ne l'étoient pas du temps que Segrais écrivoit, *On verra ſi dans quarante ans on lira les vers de Racine comme on lit ceux de Corneille.... le Poème de la* Pucelle *a des endroits inimitables ; je n'y trouve autre choſe à redire, ſinon que M. Chapelain épuiſe ſes matières, & n'y laiſſe rien à imaginer au lecteur :* elles ne l'étoient pas encore aſſez, lorſque Saint-Evremont, cet arbitre du goût, diſoit à l'abbé de Chaulieu,

Digitized by Google

Chaulieu, *Vous mettre au deſſus de Voiture & de Saraſin, dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au deſſus de tous les anciens.*

Dans l'*article* AFFECTATION, j'ai donné une idée du ſtyle de Voiture. Saraſin avoit, comme lui, plus d'eſprit que de goût: il appeloit un cygne expirant, *un cygne abandonné des médecins.* Dans ſes vers, la Seine menace de *ſes bâtons flottés* la fontaine de Forges, pour lui avoir enlevé deux nymphes. Ce n'eſt pas ainſi qu'ont été galans Voltaire, Bernard, M. de Saint-Lambert; & dans notre ſiècle, le tour d'eſprit de Voiture & de Saraſin n'auroit pas fait fortune: au contraire, jamais Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, n'ont été mieux appréciés, plus ſincèrement admirés. Mais ſi le goût de la nation s'eſt perfectionné, peut-être en eſt-elle redevable en partie au bon eſprit de Deſpréaux: ſon *Art poétique* eſt, depuis un ſiècle, dans les mains des enfans; & pour des raiſons que j'ai dites ailleurs, il eſt plus néceſ-

Digitized by Google

faire que jamais à la génération nouvelle.

POINTE, Jeu de mots. Quoique Cicéron n'ait pas exclu ce badinage du langage oratoire, je le croirois déplacé dans des ouvrages sérieux; mais dans un ouvrage badin, ou dans la conversation familière, la saillie en peut être heureuse.

M. Orri, contrôleur général, disoit à quelqu'un : *Savez-vous bien que j'ai quatre-vingt mille hommes sous mes ordres? Ah! Monsieur*, lui répondit-on, *vous avez-là un beau camp volant.*

Les jeux de mots, sans avoir cette finesse piquante, sont quelquefois plaisans, par la surprise qui naît du détour de l'expression.

Un cheval étant tombé dans une cave, le peuple s'étoit assemblé, & on se demandoit; *Comment le tirer de là? Rien de plus aisé*, dit quelqu'un, *il n'y a qu'à le tirer en bouteilles.*

Un prédicateur, resté court en chaire,

Digitized by Google

avouoit à ſes auditeurs qu'il avoit perdu la mémoire : *Qu'on ferme les portes*, s'écria un mauvais plaiſant, *il n'y a ici que d'honnêtes gens, il faut que la mémoire de Monſieur ſe retrouve.*

L'homme de goût le plus ſévère auroit bien de la peine à ne pas rire d'une ſemblable gaîté.

PORTRAIT. Deſcription de la figure ou du caractère d'une perſonne, quelquefois de l'une & de l'autre. Lorſque c'eſt une eſpèce d'hommes que l'on peint, comme l'avare, le jaloux, l'hypocrite, la prude, la coquette, ce n'eſt plus un *Portrait*, c'eſt un caractère ; & c'eſt là ce qui diſtingue la ſatire permiſe, de la ſatire qui ne l'eſt pas. La Bruyère fut accuſé d'avoir fait des *Portraits* : il n'avoit fait que des caractères ; mais la malignité, en les appliquant & en calomniant le peintre, avoit deux plaiſirs à la fois. *Voyez* ALLUSION, SATIRE.

La Poéſie, l'Eloquence, & l'Hiſtoire ſont également ſuſceptibles de cette ſorte

Digitized by Google

de peinture ; il faut seulement observer que leur manière n'est pas la même.

J'ai déjà dit qu'en Poésie, & singulièrement dans le Poème héroïque, l'art de peindre est l'art d'esquisser avec esprit, & de laisser à l'imagination le plaisir d'achever l'image. De tous les poètes épiques, l'Arioste est le seul qui se soit amusé à finir un *Portrait*, celui de la beauté d'Alcide ; le ton libre & badin de son Poème l'a permis. Mais ni Homère, ni Virgile, ni le Tasse, n'ont peint la figure que par esquisse & d'un trait rapide : l'intérêt dominant de l'action ne leur a pas laissé le loisir de peindre en détail. *Voyez* ESQUISSE.

Dans des Poésies dont le sujet, moins vaste, moins sérieux, moins entraînant, permet au poète de s'égayer ou de se reposer sur un objet unique, un *Portrait* fini sera placé, s'il est intéressant.

Dans l'Elégie ou dans l'Eglogue, l'amant, occupé de sa maîtresse, peut naturellement s'en retracer les charmes & n'en rien oublier. De même, lorsque

Digitized by Google

la nature du Poème exige qu'un objet allégorique soit décrit, comme dans les Métamorphoses, le poète ne sauroit mieux faire que de rendre l'idée sensible aux yeux : alors peindre, c'est définir. Virgile aura dit en passant, *male suada fames*; Ovide décrira ce que n'a fait qu'indiquer Virgile.

Hirtus erat crinis, cava lumina, pallor in ore. &c.

Ovide aura décrit l'Envie :

Pallor in ore sedet, macies in corpore toto,
Nusquam recta acies, livent rubigine dentes :
Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno;
Risus abest, nisi quem visi movere dolores. &c.

Voltaire, en passant, touchera quelques traits de ce même vice :

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans;
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Il n'en est pas absolument du caractère comme de la figure : s'il est curieux, intéressant, & d'une singularité rare, le

Digitized by Google

poète épique lui-même se donnera le soin de le développer.

Tel est, au second livre de la *Pharsale*, le *Portrait* du stoïcien dans la personne de Caton.

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit : servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam. &c.

Le genre où l'on est le plus souvent tenté de faire des *Portraits*, c'est le comique ; & c'est là justement qu'il faut en être le plus sobre : rien de plus contraire à la vivacité du dialogue & de l'action. J'ai vu le temps où nos comédies étoient des galeries de *Portraits* ; & avec de l'esprit, cela faisoit d'assez mauvaises comédies. Quand Molière a voulu prévenir les reproches des faux dévots, il a tracé, dans le premier acte du *Tartufe*, les deux caractères opposés de la dévotion & de l'hypocrisie : le sujet, le motif, la circonstance, en valoient la peine. Lorsqu'il a voulu, dans une scène où le Misanthrope est en situation,

Digitized by Google

irriter son humeur en le rendant témoin d'une conversation du monde, de celles où, selon l'usage, on médit de tous les absens, il a fait des *Portraits*; & ceux-là sont de main de maître. Mais hors de là, c'est l'action qui peint; & jamais, dans ses comédies, les caractères annoncés ne sont dessinés en repos.

La Tragédie exige quelquefois, & pour la vraisemblance & pour l'intérêt de l'action, des peintures de caractères, & cela fait partie de l'exposition; mais tout ce qui n'en est pas nécessaire à l'intelligence des faits, tout ce qui n'a aucun trait à l'action présente, doit être exclu de ces peintures : car tout ce qui est inutile est froid, fût-il d'ailleurs le plus beau du monde.

Dans tous les genres d'Eloquence, un *Portrait* peut être placé. Dans la louange & dans le blâme, rien de plus naturel. Dans la délibération, il importe encore plus de faire connoître les hommes, & par conséquent de les peindre. Dans le plaidoyer, c'est aussi très-souvent par les

Digitized by Google

qualités perſonnelles qu'on peut juger de l'intention, de la vraiſemblance, de la nature même de l'action, & du degré d'indulgence ou de rigueur qu'elle mérite. *Voyez* PATHÉTIQUE, PÉRORAISON, PREUVE, &c.

Or dans tous les cas où l'orateur a un grand intérêt de faire connoître une perſonne, il a droit de la peindre ; & plus le *Portrait* ſera fidèle, intéreſſant, important à la cauſe, plus il aura de beauté réelle : car la beauté, en fait d'Eloquence, n'eſt que la bonté combinée avec la force du moyen.

Enfin l'Hiſtoire eſt, de tous les genres, celui auquel cette manière de raſſembler les traits d'un caractère & de le deſſiner avec préciſion, ſemble être la plus propre & la plus familière. Mais dans l'Hiſtoire même, lorſqu'ils ſont trop fréquens, les *Portraits* nous ſont importuns. Vrais, ſinguliers, intéreſſans pour l'intelligence des faits, importans par le rôle qu'ont joué les perſonnes, frappans, & par leur reſſemblance, & par la force, la juſteſſe,

Digitized by Google

l'originalité des traits qui les compoſent, ils font ſur nous l'impreſſion d'une vérité lumineuſe, qui répand au loin ſes rayons. Mais le *Portrait* d'un homme iſolé & dont le caractère n'eſt d'aucune influence, n'a lui-même aucun intérêt, & ne peut être dans l'Hiſtoire qu'un ornement poſtiche & vain, digne tout au plus d'amuſer une curioſité frivole, mais indigne d'un écrivain ſage, comme d'un lecteur ſérieux. La règle de l'un ſera donc de ne ſe donner la peine de peindre que les perſonnes qui, par leur caractère, leurs fonctions, leurs rapports avec les faits intéreſſans, peuvent donner envie à l'autre de les connoître & de les voir au naturel. Par-là les *Portraits* ſeront rares, & ils ſe feront déſirer.

Je croirois même, & j'en ai pour exemples tous les meilleurs hiſtoriens, que, lorſque tout un caractère ſe développe dans l'action même, il eſt aſſez connu par elle, & qu'il eſt inutile d'en réſumer les traits.

Plutarque les a réunis, mais au mo-

Digitized by Google

ment du parellèle, & c'eſt alors qu'il eſt indiſpenſable de raſſembler tous les rapports.

Si cependant, à la fin d'un règne, ou de la vie d'un homme, un court épilogue en rappelle les circonſtances les plus marquées, & le fait voir lui-même d'un coup-d'œil avec les traits de caractère, les variations, les contraſtes, les qualités diverſes ou oppoſées que les événemens ont fait paroître en lui; ce ſera ſans doute un mérite & une grande beauté de plus. Tel eſt, dans Tacite, ce *Portrait* de Tibère à la fin de ſon règne, modèle effrayant, pour ne pas dire déſeſpérant, de préciſion, de force, & de clarté.

Morum quoque tempora illi diverſa: egregium vitâ famâque quoad privatus, vel in imperiis ſub Auguſto fuit; occultum ac ſubdolum fingendis virtutibus, donec Germanicus ac Druſus ſuperfuere; idem inter bona malaque mixtus, incolumi matre; inteſtabilis ſævitiâ, ſed obtectis libidinibus, dum Sejanum dilexit

timuitve : poſtremo in ſcelera ſimul ac dedecora prorupit, poſtquam, remoto pudore & metu, ſuo tantum ingenio utebatur. (Annal. VI.) (*a*).

Il eſt aiſé de concevoir pourquoi, dans des Mémoires particuliers, les *Portraits* ſont naturellement plus fréquens qu'ils ne doivent l'être dans l'Hiſtoire. Celle-ci n'a guère intérêt que de faire connoître l'homme public, & les événemens l'expoſent; au lieu que des Mémoires nous dévoilent l'homme privé, & ne font qu'effleurer les actions publiques. Les Mémoires du cardinal de Retz ſont le derrière de la toile du ſingulier ſpectacle

(*a*) « Ses mœurs furent différentes ſelon les temps. Simple particulier, ou commandant ſous Auguſte, il jouit d'une réputation méritée : caché & ruſé pendant la vie de Germanicus & de Druſus, il feignit des vertus : juſqu'à la mort de ſa mère il fut mêlé de bien & de mal : tant qu'il aima ou craignit Sejan, il fit horreur par ſa cruauté, mais cacha ſes débauches : abandonné enfin à ſon caractère, il ſe précipita ſans réſerve dans le crime & dans l'infamie ».

Digitized by Google

de la Fronde ; & dans les *Portraits* qu'il nous trace des perſonnages principaux de cette ſcène héroï-comique, il nous fait voir ſouvent ce que l'action même ne nous en auroit point appris.

Par la même raiſon, lorſque dans l'Hiſtoire un perſonnage a plus d'influence que d'apparence, qu'il agit plus au dedans qu'au dehors, il eſt intéreſſant de décrire avec ſoin ce reſſort intérieur & ſecret des événemens qu'on raconte. Ainſi, rien de plus néceſſaire, de plus intéreſſant dans le récit du règne de Tibère que le *Portrait* de Séjan.

Mox Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obſcurum adverſum alios, ſibi uni incautum intectumque efficeret : non tam ſolertiâ (quippe iiſdem artibus victus eſt), quam deum irâ in rem romanam, cujus pari exitio viguit ceciditque. Voilà le perſonnage ; voici ſon caractère. *Corpus illi laborum tolerans ; animus audax, ſui obtegens ; in alios criminator ; juxta adulatio & ſuperbia ; palam compoſitus pudor ; intus fumma apiſcendi*

Digitized by Google

libido, ejuſque cauſſâ, modo largitio & luxus, ſæpius induſtria ac vigilantia, haud minùs noxiæ, quotiens parando regno finguntur. (Annal. IV.) (*a*).

Dans un hiſtorien éloquent (preſque tous les anciens l'etoient : témoins Thucydide, Xénophon, Salluſte, Tite-Live, & Tacite), la manière de peindre ne diffère de celle de l'orateur que par une préciſion & une vérité plus ſévères : on va le voir par des exemples qui dédom-

(*a*) « Séjan, par différens artifices, fut tellement gagner Tibère, que ce Prince caché pour tout le monde, étoit pour lui ſans ſecret & ſans défiance, non pas tant par l'adreſſe de Séjan (qui ſuccomba lui-même ſous des ſcélérats plus adroits), que par la colère des Dieux contre la République, à qui ſa faveur & ſa chute furent également funeſtes. Endurci au travail, audacieux, habile à ſe cacher & à noircir les autres, inſolent & flatteur, modeſte & compoſé au dehors, & dévoré au dedans de la fureur de régner, il employoit dans cette vue tantôt le luxe & les largeſſes, tantôt l'application & la vigilance, non moins criminelles quand elles ſervent de maſque à l'ambition ».

Digitized by Google

mageront un peu de la sécheresse de mes observations. Salluste peint Catilina.

Lucius Catilina, nobili genere natus, fuit magnâ vi animi & corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentiâ bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis, grata fuere; ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quam cuiquam credibile est. Animus audax, subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator, alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus: satis loquentiæ, sapientiæ parum: vastus animus, immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. (Catil. V.) (*a*).

(*a*) « Lucius Catilina, issu d'une famille noble, avoit reçu de la nature une grande force d'ame & de corps, mais un génie malfaisant & pervers. Dès son adolescence, les guerres intestines, les meurtres, les rapines, la discorde civile, eurent pour lui des charmes, & il y exerça sa jeunesse. A la vigueur d'un corps fait à souffrir la faim, le froid, les longues veilles, au delà de toute croyance, il

De ce caractère & de celui de César, Boſſuet ſemble avoir formé le *Portrait* de Cromwel.

« Un homme, dit-il, s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroyable : hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoyance ; mais au reſte ſi vigilant & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a préſentées ; enfin un de ces eſprits remuans & audacieux qui ſemblent être nés pour changer le monde ».

Ici l'on voit le ton de l'Eloquence plus élevé que celui de l'Hiſtoire.

---

joignoit un eſprit audacieux, fourbe, adroit à changer de face, ſachant tout feindre & tout diſſimuler, aſſez d'éloquence, peu de ſageſſe, une ame vaſte & qui ne vouloit rien que d'immodéré, d'incroyable, & de trop élevé pour cette ambition qui ſans ceſſe le dévoroit ».

Digitized by Google

Mais la différence eſt plus ſenſible encore dans le *Portrait* qu'a fait Cicéron de ce même Catilina, en juſtifiant Cœlius d'avoir été lié avec ce factieux, reproche important à détruire.

Studuit Catilinæ . . . . . Cœlius: & multi hoc idem ex omni ordine atque ex omni ætate fecerunt. Habuit enim ille, ſicut meminiſſe vos arbitror, permulta maximarum, non expreſſa ſigna, ſed adumbrata, virtutum: utebatur hominibus improbis multis; & quidem optimis ſe viris deditum eſſe ſimulabat: erant apud illum illecebræ libidinum multæ; erant etiam induſtriæ quidam ſtimuli ac laboris: flagrabant vitia libidinis apud illum; vigebant etiam ſtudia rei militaris. Neque ego unquam fuiſſe tale monſtrum in terris ullum puto, tam ex contrariis diverſisque, inter ſe pugnantibus naturæ ſtudiis cupiditatibuſque conflatum. Quis clarioribus viris quodam tempore jucundior? quis turpioribus conjunctior? Quis civis meliorum partium aliquando? quis ſetrior hoſtis huic civitati? Quis in vo-

Digitized by Google

luptatibus inquinatior? quis in laboribus patientior? quis in rapacitate avarior? quis in largitione effusior? Illa vero, judices, in illo homine mirabilia fuerunt: comprehendere multos amicitiâ; tueri obsequio; cum omnibus communicare quod habebat; servire temporibus suorum omnium pecuniâ, gratiâ, labore corporis, scelere etiam, si opus esset, & audaciâ; versare suam naturam, & regere ad tempus, atque huc & illuc torquere & flectere; cum tristibus severè, cum remissis jucundè, cum senibus graviter, cum juventute comiter, cum facinorosis audaciter, cum libidinosis luxuriosè vivere. (Pro Cœl. *v. vj.*) (a).

(a) « Cœlius a été attaché à Catilina, je l'avoue. Mais un grand nombre de gens de bien, de tout rang, de tout âge, l'ont été comme lui. Catilina, vous vous en souvenez, Romains, n'avoit pas les vrais caractères de la vertu; mais il en avoit les apparences. Il se servoit des plus méchans des hommes; mais il affectoit un entier dévouement pour les meilleurs des citoyens. On trouvoit chez lui les appas de la licence & de la dé-

Digitized by Google

Que l'on rapproche ce morceau de celui de Salluſte ; & des deux côtés on

---

bauche ; mais il y avoit des aiguillons pour les talens & l'amour du travail. Si les vices & les paſſions y déployoient toute leur ardeur, dans toute ſa vigueur y dominoit auſſi l'émulation pour l'étude de la ſcience militaire. Je ne crois pas que jamais-ſur la terre ait exiſté un monſtre compoſé comme celui-là de qualités & d'inclinations contraires & incompatibles. Qui plus que lui, dans un certain temps, fut agréable à nos plus grands hommes ? qui fut plus étroitement lié avec des hommes diffamés & perdus ? quel citoyen ſe montra plus zélé que lui quelquefois pour le bien de la République ? quel ennemi plus noir & plus atroce a-t-elle porté dans ſon ſein ? qui fut plus infame dans ſes plaiſirs ? qui fut plus patient dans ſes travaux, plus avare dans ſes rapines, plus libéral dans ſes profuſions ? Ce qu'il y eut, Romains, d'étonnant, de merveilleux dans un tel homme, ce fut de s'attacher un grand nombre d'amis, de les défendre, & de les cultiver par toute ſorte de complaiſance, de leur rendre commun tout ce qu'il poſſédoit ; de les ſervir, dans l'occaſion, de ſon argent, de ſon crédit, de ſon travail, de ſon audace, & par le crime, ſi le crime & l'audace leur étoient néceſſaires ; de maîtriſer

Digitized by Google

aura un modèle de perfection dans l'art de peindre en orateur & en hiſtorien.

Mais pour ceux qui n'entendent point la langue de Cicéron & de Salluſte, voici, dans la nôtre, de grands exemples de l'un & de l'autre genre d'écrire. Le cardinal de Retz, dans ſes Mémoires, fait ainſi les *Portraits* du grand Condé & de Turenne.

« M. le prince, né capitaine, ce qui n'eſt jamais arrivé qu'à lui, à Céſar, & à Spinola (cela eſt-il bien vrai ?), a égalé le premier & a ſurpaſſé le ſecond. L'intrépidité eſt l'un des moindres traits de ſon caractère. La nature lui avoit fait l'eſprit auſſi grand que le cœur : la for-

---

ſon propre naturel, de le régler ſelon les temps, & tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de le tordre & de le fléchir ; de vivre enfin ſérieuſement avec les gens auſtères, gaîment avec les enjoués, gravement avec les vieillards, poliment avec la jeuneſſe, hardiment avec les ſcélérats, voluptueuſement avec ceux qui ſe plongeoient dans les plaiſirs ».

Digitized by Google

tune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue ; la naissance, ou plutôt l'éducation dans une maison trop attachée & soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. On ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes & générales maximes . . . . Ce défaut a fait, qu'avec l'ame du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, non plus que lui, de foiblesses ; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences.

« M. de Turenne a eu dès sa jeunesse toutes les bonnes qualités, & il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune que celles dont il ne s'est point avisé. Il avoit presque toutes les vertus comme naturelles, & il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti ; & je le crois aussi, parce qu'il n'étoit pas naturelle-

Digitized by Google

ment entreprenant : mais toutefois qui le ſait? Il a toujours eu en tout, comme en ſon parler, de certaines obſcurités, qui ne ſe ſont développées que dans les occaſions, mais qui ſe ſont toujours développées à ſa gloire ».

Voilà l'hiſtorien, voici l'orateur.

« Vit-on jamais en deux hommes, dit Boſſuet, les mêmes vertus avec des caractères ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes; & l'autre, par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité; celui-là d'un air plus froid, ſans avoir jamais rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie; l'autre, comme un

Digitized by Google

homme inſpiré, dès ſa première bataille, s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un, par de vifs & continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une ſi vive lumière, qu'elle n'oſeroit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au deſſus des plus grands périls, & ſait même profiter de toutes les infidélités de la fortune, l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpèce d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſtinées, &c. ».

Rien n'éblouit tant les lecteurs ſuperficiels que les *Portraits* de fantaiſie ; rien ne décèle mieux l'ignorance de l'écrivain aux yeux de l'homme inſtruit & clairvoyant. Sans même conſulter les faits & avoir préſent le modèle, un lecteur judicieux diſtingue un *Portrait* qui reſſemble,

Digitized by Google

d'un *Portrait* vague & imaginaire. Par exemple, lorſque le cardinal de Retz dit de madame de Longueville : « Elle avoit une langueur dans ſes manières, qui touchoit plus que le brillant de celles même qui étoient plus belles ; elle en avoit une, même dans l'eſprit, qui avoit ſes charmes, parce qu'elle avoit des réveils lumineux & ſurprenans. Elle eût eu peu de défauts, ſi la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme ſa paſſion l'obligea de ne mettre ſa politique qu'en ſecond dans ſa conduite ; héroïne d'un grand parti, elle en devint l'aventurière » ; lorſqu'il dit de madame de Chevreuſe : « Si le prieur des Chartreux lui eût plu, elle eût été ſolitaire de bonne foi » ; lorſqu'il dit du préſident Molé : « Il jugeoit des actions par les hommes, preſque jamais des hommes par les actions » ; lorſqu'il dit de M. d'Elbœuf ; « Il a été le premier prince que la pauvreté ait avili.... la commodité ne le releva point ; & s'il fût parvenu juſqu'à la richeſſe, on l'eût envié comme un partiſan, tant la gueuſerie

Digitized by Google

lui étoit propre & faite pour lui » : on voit que tout cela reſſemble, parce qu'il y a je ne ſais quoi d'original & de naturel, qu'il faut que le peintre ait réellement vu, & qu'il n'a point imaginé.

Mais lorſque le même écrivain trace le *Portrait* de la régente, il s'étudie à le nuancer avec une fineſſe ſi recherchée, ſi minitieuſe, ſi artificielle, que l'air de vérité n'y eſt plus : toutes ces antithèſes graduées ne ſont plus rien que du bel-eſprit, & du faux bel-eſprit.

PREUVE. Dans un diſcours qui tend ou à perſuader ou à diſſuader l'auditeur, la *Preuve* eſt l'emploi des moyens propres à opérer l'effet qu'on ſe propoſe. Soit que l'Orateur attaque ou ſe défende; qu'il affirme, ou nie & réfute ; que la queſtion ſoit de droit, ou de fait, ou ſeulement d'opinion ; qu'il s'agiſſe de faire voir ce qui eſt juſte ou injuſte, digne de peine ou de récompenſe, comme dans le genre judiciaire ; ou ce qui eſt honnête

Digitized by Google

honnête ou honteux, digne de louange ou de blâme, comme dans le genre démonstratif, où ce qui est honorable & utile, ou nuisible & déshonorant, comme dans le genre délibératif, la *Preuve* est toujours la partie essentielle & indispensable du plaidoyer ou de l'oraison ; & la première règle de l'art de persuader est de donner à ce qu'on affirme, ou d'ôter à ce que l'on nie, le caractère de vérité, de certitude, ou de vraisemblance.

Il n'y a guère qu'un genre d'Eloquence qui puisse constamment se passer de *Preuve* : c'est celui qui n'a pour objet que des actions de grâces, des félicitations, ou des condoléances ; & c'est ce qui distingue la simple harangue de l'oraison & du plaidoyer. Par exemple, dans le discours de Cicéron pour *Marcellus*, il ne s'agit que de rendre grâces à César du rappel de cet exilé ; au lieu que, dans l'oraison pour *Ligarius*, il s'agit d'atténuer le crime de l'accusé & d'en obtenir le pardon : & quoique Cicéron, dans cet admirable plaidoyer, débute par avouer le

Digitized by Google

crime & par abandonner le coupable à la clémence de Céſar, on le voit revenir enſuite aux moyens de rendre *Ligarius* le plus excuſable qu'il eſt poſſible, & moins coupable que lui-même, à qui Céſar a pardonné. On voit même que dans la harangue pour *Marcellus*, qui ne s'annonce que comme l'effuſion de la reconnoiſſance & de l'admiration publique pour la clémence de Céſar, Cicéron ne laiſſe pas de prendre le tour perſuaſif, pour engager Céſar à ne rien négliger de ce qui peut mettre en ſûreté ſa vie; & en lui prouvant qu'il eſt de ſa gloire & de ſon devoir de ſe conſerver pour le bonheur de Rome, il enveloppe adroitement, dans cette eſpèce d'adulation, la leçon la plus importante : *nunc tibi omnia belli vulnera curanda ſunt.*

Ainſi, toutes les fois qu'il s'agit de perſuader, & dans les ſujets même les plus éloignés de toute controverſe, la *Preuve* peut trouver ſa place. Mais tantôt elle eſt ſimplement rhétorique, & tantôt elle eſt dialectique.

Digitized by Google

La *Preuve* que j'appelle *rhétorique* ne consiste qu'en récit, en exposé, en développement du fait, ou de la vérité qu'on se propose d'établir. De ce genre est presque entièrement l'oraison pour la loi *Manilia* ; & de ce genre aussi sont toutes nos oraisons funèbres. Dans ces sujets il s'agit moins de raisonner que de décrire ; & l'art de l'orateur consiste à exposer avec clarté, à raconter rapidement, à peindre avec chaleur, avec force, avec intérêt, selon que le sujet l'exige. Dans tel discours de cette nature, qui produit le plus grand effet, il n'y a pas un raisonnement.

Il est bien facile, disoit Socrate, de louer les athéniens devant les athéniens : c'est devant les lacédémoniens que cela seroit difficile.

Mais comme les faits sur lesquels porte la louange, sont communément avoués & déjà connus de l'auditoire, l'amplification est l'espèce de preuve qu'Aristote atribue à ce genre d'éloquence : *aptior ad demonstrativas amplificatio.*

Digitized by Google

Les exemples, dit-il, ſont plus convenables au délibératif ; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que le plus ſouvent l'avenir reſſemble au paſſé : *utiliora ad concludendum exempla ; ſimilia enim plerumque futura præteritis.*

Il faut obſerver cependant que le meilleur uſage à faire de l'exemple, c'eſt d'en appuyer le raiſonnement ; & entre les choſes les plus ſemblables, il y a preſque toujours aſſez de différence pour éluder la concluſion.

La plus grande force de la preuve eſt donc dans le raiſonnement. Ariſtote le regarde comme le moyen dominant de l'éloquence du Barreau ; & en général lorſque l'objet dont il s'agit eſt conteſté, ou qu'il peut l'être, & que le ſimple expoſé du fait, ou du droit, ou de l'opinion, ne les met pas en évidence, ce moyen eſt indiſpenſable ; & c'eſt alors que la *Preuve* eſt dialectique, mais ſous les formes oratoires.

La Logique eſt le ſquelette de l'Eloquence ; & ce ſont les parties de ce ſque-

Digitized by Google

lette qu'Ariſtote, dans ſes *Topiques*, & Cicéron, dans l'extrait qu'il en a fait, nous ont décrites avec tant de ſoin, & nous ont appris à placer.

Que les diſciples de l'Eloquence ne dédaignent pas ces théories : c'eſt la raiſon qui ſe rend compte à elle-même de ſes procédés & de ſes moyens. On y voit comment l'orateur peut tirer du fonds de ſon ſujet ou de la cauſe qu'il agite, ces argumens, ces formes de penſée, d'aſſertion, & de réfutation, qui doivent compoſer la *Preuve* : on y voit comment, au beſoin, il peut les tirer du dehors : *aut ex ſuâ ſumi re atque naturâ, aut aſſumi foris.* (*De Orat.*) O y voit comment ſe décident ces trois grandes queſtions qui embraſſent tout, *an ſit, quid ſit, quale ſit :* comment la nature des choſes ſe développe & ſe fait connoître par la définition, par la diviſion du genre en ſes eſpèces, du tout en ſes parties, par les ſimilitudes & par les différences, par les cauſes & les effets, par l'oppoſition des contraires : comment l'exiſtence

des faits se prouve ou se débat par les indices, les témoignages, les circonstances qui ont précédé, accompagné, suivi le fait dont il s'agit; par la nature du fait même, ou par le caractère de la personne à la laquelle il est imputé : comment l'espèce & la qualité du fait se détermine, ou par lui-même, ou par les circonstances qui le caractérisent, & qui font voir quelle en est la malice, l'iniquité, l'indignité, ou la bonté, l'équité, l'innocence. Lois, exemples, autorités, usages, opinion commune, mœurs publiques, mœurs personnelles, caractère & génie national, tout peut contribuer à la *Preuve* & y trouver place.

Mais on sent bien qu'elle diffère d'elle-même, selon le genre du discours & la nature du sujet : que, par exemple, dans ces trois questions *an sit*, *quid sit*, *quale sit*, qui conviennent également & à la thèse philosophique & à l'hypothèse oratoire, la *Preuve* agit différemment; par conjecture dans la première, par définition dans la seconde, & par discussion

Digitized by Google

du droit dans la troisième : *horum primum conjecturâ, secundum definitione, tertium juris & injuriæ distinctione explicatur.*

On sent de même que, dans les causes conjecturales, selon le point dont il s'agit & selon l'état de la cause, *sitne aliquid, unde ortum sit, quæ id causa effecerit*, la *Preuve* doit changer de procédés & de moyens : que, s'il s'agit seulement de savoir quelle est la qualité morale d'une chose, ou s'il s'agit de la comparer avec une autre, & de déterminer laquelle des deux, par exemple, est la plus honnête, la plus utile, ou la plus juste ; la *Preuve* embrasse plus ou moins d'étendue : que, dans les questions de droit, c'est de l'équité qu'il s'agit, *& naturâ & instituto* ; que, dans les causes personnelles, c'est de la volonté, de l'intention, de l'imprudence, du hasard, de la nécessité ou de la liberté, de la nature & des circonstances de l'action, des mœurs, des habitudes, des qualités de la personne que

Digitized by Google

l'accusation & la défense tirent les forces de la *Preuve*.

On sent enfin, & ceci regarde tous les genres d'Eloquence, que c'est toujours au point de la difficulté, au point où l'adversaire ou l'incrédule est en défense, *in quo primum insistit, quasi ad repugnandum, congressa defensio*, & qu'on a appelé pour cela *status*, la *station* ou l'*état* de la cause ; que c'est là, dis-je, que la *Preuve* doit se diriger tout entière ; car c'est une déclamation oiseuse, une Réthorique perdue, que de prouver ce dont l'auditoire ne doute pas ou dont l'adversaire convient ; & c'est non seulement un vice assez commun de l'éloquence de la la Chaire, mais du langage du Barreau : d'où il arrive que dans un long discours tout est prouvé, hormis ce qui a besoin de l'être.

Quant aux formes d'argumentation dont la preuve oratoire est susceptible, elle n'en refuse aucune ; mais elle les déguise toutes, en les enveloppant, qu'on me

Digitized by Google

passe le terme, des draperies de l'Eloquence. Ce n'est pas que l'orateur n'insiste quelquefois, dans une discussion véhémente, à la manière du dialecticien; & alors plus le raisonnement est serré, plus il est pressant : mais un discours où la crudité de l'argumentation ne seroit jamais adoucie, rebuteroit son auditoire avant de l'avoir convaincu. Il est donc nécessaire de polir les formes logiques, mais il faut les laisser sentir, & ne jamais les énerver : ce sont elles qui donnent à l'Eloquence une stature ferme, solide, & régulière. Un corps desossé n'est qu'un mole de chair. Il en seroit ainsi de l'Eloquence à laquelle une Logique austère ne prêteroit pas ses appuis, ses mobiles, & ses ressorts.

Mais quoique toutes les formes logiques, animées par les peintures & les mouvemens oratoires, développées par l'amplification, revêtues des ornemens d'un style figuré, harmonieux, sensible, appartiennent à l'Eloquence; il en est cependant qui semblent lui être plus favo-

Digitized by Google

rables. J'en indiquerai quelques-unes.

L'énumération exclusive, & que les mathématiciens appellent la *Preuve par épuisement* : Vous voulez être heureux, & vous ne le serez ni par l'ambition, ni par l'avarice, ni par la volupté, ni par une molle indolence, &c., &c.; essayez donc au moins de l'être par le travail & la vertu.

L'énumération collective : Demandez à tous les peuple du monde, au gaulois, au germain, au carthaginois, &c., quel est celui que chacun d'eux estime le plus après lui-même; tous vous répondront, *Les romains.*

L'opposition : Si l'homme foible & malheureux est un être sacré pour l'homme, celui qui l'insulte ou qui l'accable n'est pas seulement inhumain, il est impie & sacrilége.

L'alternative contradictoire, & à laquelle il n'y a point de milieu (ce que les anciens appeloient *dilemme*, & figurément *le belier*, comme l'argument le plus fort). Ainsi, Crassus, en plaidant la

Digitized by Google

cause d'Opimius, qui, en exécution d'un décret du Sénat, avoit fait tuer l'aîné des Gracches. *Aut senatui parendum de salute reipublicæ fuit, aut aliud consilium instituendum, aut suâ sponte faciendum: aliud consilium superbum, suum arrogans, utendum igitur consilio senatûs* (De Oratore) (*a*).

La force du dilemme consiste à ne pas admettre de milieu, comme dans cette réponse de Xenophane à ceux d'Elœte, qui demandoient s'il falloit être en deuil en sacrifiant à Leucothoé. Si vous la croyez Déesse, leur dit-il, pourquoi la pleurer? si elle n'a été que mortelle, pourquoi lui sacrifier?

Au contraire le vice du dilemme est de laisser un milieu dans l'alternative, comme

(*a*) « Dans un moment où il s'agissoit du salut de la République, il falloit ou qu'Opimius obéît au Sénat, ou qu'il prît un autre conseil, ou qu'il se décidât lui-même. Se choisir un conseil à son gré, eût été de l'orgueil, s'en tenir lieu, étoit de l'arrogance. Il fallut donc obéir au Sénat.

Digitized by Google

dans celui-ci : Il n'y a point d'homme libre au monde ; car tout homme eſt eſclave ou de ſes paſſions ou de la fortune : à quoi l'on répond, que le ſage n'eſt eſclave ni de la fortune, ni de ſes paſſions.

Tout raiſonnement conditionnel eſt vicieux de même, ſi de l'antécédent au conſéquent la liaiſon n'eſt pas néceſſaire, & s'il peut y avoir un milieu. Ainſi, ni l'un ni l'autre de ces deux athéniens, dont l'un conſeilloit à ſon fils de ne pas ſe mêler des affaires publiques, & l'autre de s'en mêler, n'étoit bon dialecticien. *Si tu propoſes des choſes juſtes*, diſoit l'un, *tu ſeras haï des hommes ; ſi des choſes injuſtes, tu le ſeras des dieux. Si tu propoſes des choſes juſtes*, diſoit l'autre, *tu auras les dieux pour amis, ſi des choſes injuſtes, tu auras pour amis les hommes.*

Obſervons ici comme une heureuſe hardieſſe, que Cicéron, qui avoit bien lu Ariſtote, employe en faveur de Milon le même ſophiſme qu'Ariſtote donne pour

Digitized by Google

tel, & qu'il condamne dans cet exemple, « S'il méritoit la mort, c'eſt donc avec juſtice qu'il a été tué » : *Si juſte mortuus, etiam juſte occiſus eſt.* Et ſa réponſe eſt préciſément celle qu'on devoit faire à Cicéron : « Oui, mais ce n'étoit pas à Milon de le tuer ». *Verùm fortaſſe non à te.*

Les autres formes dont la preuve oratoire eſt le plus ſuſceptible, ſont *la comparaiſon, la ſuppoſition, l'induction, le ſyllogiſme, & l'enthymème.*

La comparaiſon ſimple, comme Achille dans l'Iliade : « Pourquoi les grecs font-ils la guerre aux troyens ? n'eſt-ce pas pour faire rendre Hélène à Ménelas ? Et n'y a-t-il donc au monde que les Atrides qui aiment leurs femmes » ?

La comparaiſon du plus foible au plus fort : « Si tout homme, pour ſa propre défenſe, a droit d'ôter la vie à ſon agreſſeur; combien plus à un ſcélérat, à un ſacrilége, à l'ennemi des hommes & des dieux, tel que l'a été Clodius » ? *Cui nihil nefas unquam fuit, nec in facinore nec in libidine.*

Digitized by Google

« Quelle fidélité peux-tu attendre des étrangers, ſi tu es l'ennemi de tes proches » ? diſoit Micipſa mourant à Jugurtha. *Quem alium fidum invenies, ſi tuis hoſtis fueris ?* (Salluſte.)

Le vice de cette eſpèce d'argumentation eſt dans le manque de parité, comme ſi l'on diſoit : Puiſqu'il n'eſt pas honteux d'emprunter à uſure, il n'eſt pas honteux de prêter ; ou dans la fauſſe ſuppoſition de ſupériorité qu'on donne à une choſe ſur une autre, comme ſi l'on diſoit : Puiſqu'il eſt prodigue, il ſera libéral ; il ſera vaillant, puiſqu'il eſt téméraire.

La ſuppoſition, que Cicéron regarde comme un des moyens les plus féconds, & dont ſe ſervit Démoſthène avec tant de force pour juſtifier ſes conſeils : « Si, par une lumière prophétique, tous les athéniens avoient démêlé les événemens futurs, & que tous les euſſent prévus, & que vous, Eſchine, vous les euſſiez prédits & certifiés avec votre voix de tonnerre ; Athènes, même dans ce cas, auroit dû faire ce qu'elle a fait, pour peu qu'elle

Digitized by Google

eût respecté sa gloire, & ses ancêtres, & les jugemens de la postérité ».

C'est par cette même forme de raisonnement que Cicéron presse les juges de Milon, en plaidant sa cause. *Si cruentum gladium tenens clamaret Titus Annius (Milo) : Adeste, quæso, atque audite, cives. P. Clodium interfeci ; ejus furores, quos nullis jam legibus, nullis judiciis frenare poteramus, hoc ferro & hâc dexterâ à cervicibus vestris repuli ; per me unum, ut jus, æquitas, leges, libertas, pudor, pudicitia, in civitate manerent : essetne metuendum quonam modo id ferret civitas* (a) ? Et plus

(a) « Si Milon, tenant son épée encore sanglante, s'écrioit : Venez, citoyens, écoutez-moi. J'ai tué Clodius. Ses fureurs, que les lois & la crainte des jugemens n'avoient jamais pu réprimer, ce bras, ce fer les ont repoussées & en ont préservé vos têtes : par moi, & par moi seul, les lois, la justice, les tribunaux, la liberté, la pudeur, l'innocence, vont être en sûreté dans Rome ; seroit-il à craindre que cet aveu n'obtînt pas la faveur du peuple ?

Digitized by Google

plus bas : *Fingite.... cogitatione imaginem hujus conditionis meæ, si possim efficere ut Milonem absolvatis, sed ita, si P. Clodius revixerit. Quid? vultu extimuistis? Quonam modo ille vos vivus afficeret, qui mortuus inani cogitatione percussit! Quid? Si ipse Cn. Pompeius..... potuisset aut quæstionem de morte Pub. Clodii ferre, aut ipsum ab inferis excitare; utrum putatis potius facturum fuisse? etiamsi, propter amicitiam, vellet illum ab inferis evocare, propter rempublicam, non feciſſet. Ejus igitur mortis sedetis ultores, cujus vitam, si putetis per vos restitui posse, nolletis (a)!*

(a) « Imaginez pour un moment, romains, qu'il dépende de moi de faire absoudre Milon en ressuscitant Clodius. Mais quoi! l'idée seule vous en effraye! Quelle impression feroit-il donc sur vos esprits, s'il étoit vivant, puisque tout mort qu'il est, sa vaine image vous épouvante? Eh quoi! si Pompée lui-même avoit eu à choisir de mettre en jugement la mort de Clodius ou de le rendre à la vie, lequel des deux pensez vous qu'il eût préféré? Certes, quand même, par amitié pour lui, il eût voulu le

Digitized by Google

Mais toutes ces formes se réduisent à l'induction & au syllogisme.

L'induction est une manière détournée & artificieuse d'amener son adversaire ou son auditeur, de la conviction d'une vérité reconnue ou dont on le fait convenir, à la conviction d'une vérité dont il ne convient pas encore; & cela par l'analogie & la ressemblance de l'une à l'autre : en sorte qu'après avoir cédé à celle-là, il ne lui soit plus possible de résister raisonnablement à celle-ci.

Il faut, pour donner à l'induction toute sa force, s'assurer d'abord de pouvoir rendre inconteſtable le premier point de la comparaison, ou, ce qui est mieux encore, le choisir tel que, par l'opinion déjà établie, il n'ait pas besoin de *Preuve*: il faut de plus observer avec soin que la similitude soit parfaite ; car sans cela

---

rappeler des enfers, il s'en fût abstenu par amour pour la république. Vous siégez donc pour venger la mort d'un homme à qui vous ne voudriez pas rendre la vie, lorsque vous croiriez le pouvoir !

Digitized by Google

« nous aurions inutilement obtenu, dit Cicéron, que l'un des points nous fût accordé, s'il n'avoit pas assez de ressemblance avec celui qui nous intéresse, pour nous le faire accorder de même ». Et comme il n'arrive presque jamais qu'une première vérité soit d'une évidence irrésistible, il veut que l'orateur, en proposant celle qui n'est pas de la cause, mais qui doit lui servir de *Preuve*, n'en laisse pas apercevoir le rapport & la conséquence, & qu'il amène ainsi l'adversaire à son but par un chemin qui lui soit inconnu. « Car s'il est averti qu'en accordant ce qu'on lui propose d'abord, il s'engage inévitablement à convenir ensuite de ce qui nuiroit à sa cause; il commencera par éluder la première question, ou par y mal répondre ».

On sent combien cet art de cacher son dessein à un adversaire attentif & clairvoyant, est difficile; combien d'ailleurs une similitude, sans quelque différence, est rare; & combien par conséquent la méthode de l'induction est périlleuse dans

Digitized by Google

un genre d'éloquence sujet à la discussion. Mais autant elle est peu favorable au Barreau, autant elle est propre à la Chaire, où, pour me servir de la métaphore de Zénon, l'Eloquence a la main ouverte, au lieu que, dans la plaidoirie, elle est souvent obligée d'avoir le poing fermé comme la dialectique. Ainsi, autant l'induction, par sa latitude & sa fécondité, est favorable à l'Eloquence, lorsqu'il ne s'agit que de rendre sensiblement une vérité morale déjà vaguement aperçue; autant elle me semble trop foible pour démontrer une vérité, soit de fait, soit de droit, ou inconnue, ou méconnue, ou formellement contestée. La méthode du syllogisme est plus pressante; & l'on en va juger par l'exemple même que Cicéron nous donne de l'une & de l'autre. Cet exemple est tiré d'une cause fort célèbre parmi les grecs. Il s'agit de condamner ou d'absoudre Epaminondas d'avoir désobéi à la loi, qui, chez les thébains, ordonnoit à un Général de céder le commandement à celui que la Répu-

blique envoyoit pour le remplacer ; d'avoir, dis-je, retenu son armée, & d'avoir défait celle des lacédémoniens.

L'accusateur, dit Cicéron, pourra défendre ainsi la lettre de la loi contre l'esprit de la loi même. « Magistrats, si ce qu'Epaminondas prétend que le législateur a sous-entendu dans la loi, il prenoit sur lui de l'y ajouter & d'écrire lui-même au bas, *à moins que, pour le bien de la République, le Général destitué ne juge à propos de retenir le commandement de l'armée* ; souffririez-vous qu'il l'écrivît ? Je ne le pense point. Que si vous-mêmes, par égard pour lui, vous ordonniez (ce qui est bien éloigné de votre religion & de votre justice), vous ordonniez que, sans l'aveu du peuple, cette exception fût ajoutée ; le peuple le souffriroit-il ? Non, certes, il ne le souffriroit pas. Ce qu'on n'a donc pu ajouter sans crime à la lettre de la loi, on l'aura fait sans l'y avoir ajouté, & vous l'approuverez vous-mêmes ! Non, thébains, non, je connois trop bien votre sagesse. Et en effet, si,

Digitized by Google

dans la volonté écrite du législateur, rien n'a pu être altéré ni par l'accusé ni par vous ; combien ne seroit-il pas plus honteux qu'un changement, qui dans les mots seroit un crime, se fût fait dans la chose même, & qu'il fût approuvé par votre jugement » !

Cicéron nous présente la même accusation sous la forme du syllogisme. « C'est de la loi, dit-il aux juges, que vous avez juré d'être les organes ; vous devez donc obéir à la loi. Or quel témoignage plus certain le législateur a-t-il pu laisser de sa volonté, que ce qu'il a écrit lui-même avec le plus grand soin & l'attention la plus sérieuse ? Si la loi n'étoit pas écrite, nous souhaiterions qu'elle l'eût été, pour nous faire connoître plus ponctuellement la volonté du législateur ; & cependant nous n'aurions garde de permettre à Epaminondas, quand même il seroit hors de cause, d'interpréter à sa fantaisie l'intention & l'esprit de la loi. A plus forte raison, quand la loi est écrite & qu'elle est sous nos yeux, ne permettrons-nous pas

Digitized by Google

qu'il l'interprète, non dans le sens de ce qui en est écrit avec la plus grande clarté, mais comme il convient à sa cause. Pour vous, organes de la loi, si vous avez juré de lui obéir, & si, par ce serment, vous êtes obligés de suivre ce qui en est écrit; quelle raison pourriez-vous avoir de ne pas juger qu'Epaminondas a trangressé la loi & fait ce que la loi condamne » ?

Il est aisé de voir que cette forme de raisonnement est plus pressante que la première. On va le mieux sentir encore dans la défense d'Epaminondas, dont Cicéron nous a tracé le plan.

« Magistrats, dit-il, toutes les lois doivent se rapporter à l'utilité commune; & il faut les interpréter, non à la lettre, mais dans leur esprit, dont l'objet est le bien public. Car telle a été la vertu & la sagesse de nos ancêtres, qu'en écrivant leurs lois, ils ne se proposoient que le salut & l'avantage de leur société politique: & non seulement ils ne prétendoient lui rien prescrire à son préjudice; mais si, sans le savoir, ils lui avoient

Digitized by Google

prescrit quelque chose qui pût lui nuire, ils entendoient que, dès qu'on l'auroit aperçu, on corrigeât ce vice de la loi. Personne en effet ne peut vouloir que les lois subsistent pour l'amour des lois mêmes, mais pour l'amour de la République, & parce que les Républiques ne sont jamais si bien gouvernées que par les lois. C'est donc par le même motif qui rend les lois inviolables, qu'on doit interpréter tout ce qui en est écrit ; & puisque tous nos intérêts sont subordonnés à celui de l'Etat, c'est dans ce commun avantage que nous devons chercher l'intention des lois & l'esprit qui les a dictées. On ne demande à la Médecine rien que de salutaire au corps humain, parce que c'est pour lui qu'elle est mise en pratique : on ne doit présumer de même de l'intention des lois rien que d'utile au corps politique, puisque ce n'est qu'en vue de son utilité que les lois sont instituées. N'examinez donc plus, dans cette cause, quelle est la lettre de la loi, mais voyez la loi même dans l'es-

Digitized by Google

prit d'équité & d'utilité commune qui l'anime, & qui seul a dû l'inspirer. Or quoi de plus avantageux pour Thèbes que d'accabler Lacédémone ? Quoi de plus important pour Epaminondas, Général des thébains, que de donner la victoire aux thébains ? Que devoit-il avoir de plus cher & de plus sacré que d'assurer à sa patrie une gloire si grande & un si beau triomphe ? En laissant donc la lettre de la loi, Epaminondas a suivi l'intention du législateur : il savoit assez que les lois n'étoient faites qu'en faveur de la République ; & il auroit regardé comme le comble de la démence, de ne pas expliquer à l'avantage de l'Etat ce qui n'étoit écrit que pour le salut de l'Etat. Si donc toutes les lois doivent se diriger à l'utilité publique comme à leur terme, si le salut commun est leur premier objet ; Epaminondas l'a rempli. Certainement il n'est pas possible que, par la même action, il ait fait le plus grand bien à sa patrie, & qu'il ait désobéi aux lois ».

Mais

Digitized by Google

Mais pour ne pas citer toujours de l'ancien, voici un exemple moderne qui fera voir jusqu'où peut aller la force de l'induction, & qui fera sentir qu'elle n'est elle-même qu'un syllogisme adroitement tourné.

Un chanoine de l'église de Paris avoit un neveu pauvre, mais libertin, & qu'il avoit abandonné. Ce neveu, réduit à la mendicité, s'adresse à un philosophe éloquent, & le conjure d'aller parler à son oncle & de le fléchir. L'homme dont il avoit imploré l'entremise, ne connoissoit pas le chanoine. Il va pourtant le voir ; mais aux premiers mots qu'il lui dit en faveur du jeune libertin, le chanoine s'irrite, lui reproche de s'intéresser pour un être indigne de sa compassion, & lui raconte avec colère tous les chagrins que ce malheureux lui a donnés. Le solliciteur, lui ayant laissé répandre l'amertume de ses reproches, reprend : *Il m'a dit tous ses torts ; il m'en a même confessé un que vous dissimulez.* Quel est-il ? demanda le chanoine. *De vous avoir*

Digitized by Google

un jour attendu à la porte de la sacristie, au moment que vous descendiez de l'autel; de vous avoir mis le couteau sur la gorge, & d'avoir voulu vous assassiner. Cela n'est pas vrai, s'écria le chanoine avec horreur. *Quand cela seroit vrai, reprit l'homme éloquent, il faudroit user de miséricorde envers votre neveu, & lui donner du pain.* A ces mots, tout l'emportement du chanoine fut étouffé; son ame s'amollit; quelques larmes coulèrent; & le jeune homme fut secouru.

Des deux méthodes, celle de l'induction fut celle de Socrate & de ses disciples; elle est captieuse & subtile, mais elle est communément foible. Celle du syllogisme est celle d'Aristote, & celle dont se servent le plus communément tous les bons orateurs; car un plaidoyer bien composé n'est souvent qu'un syllogisme développé.

Cicéron divise le syllogisme en cinq parties, les deux prémisses, la conséquence, & les *Preuves* des deux prémisses. Mais comme ou l'une ou l'autre

Digitized by Google

des premiſſes peut ſe paſſer de *Preuve*, & qu'il peut arriver que ni l'une ni l'autre n'en ait beſoin ; on peut fort bien ne pas regarder comme parties de l'argument, les propoſitions auxiliaires, qui ne ſervent qu'à l'étayer ; on peut même ſouſentendre l'une des deux prémiſſes, lorſqu'elle eſt évidente ; & c'eſt ce qui fait l'enthymème, ſyllogiſme abrégé, qui convient beaucoup mieux à un raiſonnement rapide, & que préfère l'orateur, lorſqu'il veut être véhément & preſſant.

L'enthymème, dit Ariſtote, eſt le ſyllogiſme oratoire. *Enthymema voco ſyllogiſmum oratorium.* Et les exemples qu'il en donne, font voir qu'il le réduit, non ſeulement à l'une des prémiſſes & à la conſéquence, mais plus ſouvent encore à une ſeule propoſition, tantôt ſimple, comme dans cet exemple, « Celui qui ſe réjouit du mal d'autri, & l'envieux, ne ſont qu'un même caractère », *Idem eſt alienis malis gaudens & invidus*; tantôt compoſé, comme dans celui-ci, « Les jeunes gens ſont miſéricordieux par hu-

Digitized by Google

manité, les vieillards par foibleſſe», *Juvenes ob humanitatem miſericordes, ſenes ob imbecillitatem*; tantôt accompagné de ſa raiſon : « Il faut aimer ſon ami, comme devant l'être toujours, & non comme pouvant un jour ceſſer de l'être; car cette défiance tient de la perfidie» ; *Oportet amare, non, ut aiunt, tanquam oſurum, ſed tanquam ſemper amaturum; inſidiatorem enim alterum eſt.*

On voit que l'Enthymème ainſi réduit eſt ce qu'on appelle ſentence, & que la ſentence n'eſt qu'un ſyllogiſme où dans une ſeule propoſition ſe réuniſſent implicitement les prémiſſes & la conſéquence. Ainſi, par exemple, au lieu de dire : celui qui demande une garde pour ſa perſonne, affecte la tyrannie; or Piſiſtrate demande une garde, donc, &c.; l'orateur ne fera qu'énoncer la première propoſition, & laiſſera le ſoin à l'auditeur d'en déduire les deux ſuivantes. Ceci fait entendre pourquoi le ſtyle ſentencieux convient mieux à un vieillard qu'à un jeune homme ; mieux à l'orateur con-

Digitized by Google

ſommé qu'à l'orateur nouveau, dont la réputation n'eſt d'aucun poids encore : car l'un a plus de droit que l'autre de ſe diſpenſer quelquefois de motiver ce qu'il avance ; & il peut poſer en maxime ce que l'autre a beſoin de fonder en raiſons.

Mais le vrai mérite de la ſentence conſiſte à n'avoir pas beſoin de l'autorité perſonnelle, & à porter en elle-même ſa force comme ſa lumiere, par la juſteſſe des rapports ou des réſultats qu'elle énonce. Telle eſt cette penſée de La Bruyère : *Un fort mal-honnête homme n'a jamais aſſez d'eſprit ;* & celle-ci de Vauvenargue : *La conſcience des mourans calomnie leur vie* ; & cette maxime de Corneille :

Et qui doit tout pouvoir ne doit pas tout oſer.

Le ſorites eſt une ſuite d'enthymèmes enchaînés l'un à l'autre, comme dans cet exemple de Montaigne : *Quiconque attend la peine la ſouffre, & quiconque la mérite l'attend.* Rien n'eſt plus captieux que cette eſpèce d'argument. L'on ſait que c'eſt ainſi que Thémiſtocle, en

Digitized by Google

badinant, prouvoit que ſon enfant commandoit à toute la Grèce.

J'ai vu ſouvent que les argumens les plus ſophiſtiques étoient les plus familiers à l'Eloquence, & ſingulièrement à l'éloquence des paſſions, qui ſont elles-mêmes de tous les ſophiſtes les plus adroits & les plus dangereux.

Obſervons cependant que dans le plaidoyer où l'on s'expoſe à la réplique, le ſophiſme eſt toujours un moyen périlleux : car un adverſaire attentif, s'il a l'intelligence vive, en ſaiſira aiſément l'endroit foible ; & pour le lui cacher ou pour le prémunir, c'eſt là qu'il faudra raſſembler tous les preſtiges de l'élocution. Encore ce moyen de ſuppléer à la ſaine raiſon n'eſt-il pas ſûr ; & un principe, dont le commun des orateurs n'eſt pas aſſez perſuadé, c'eſt que la Dialectique eſt pour l'orateur ce que le deſſin eſt pour le peintre ; & qu'il eſt plus poſſible encore à celui-ci de ſe paſſer de correction, qu'à l'autre de ſe diſpenſer d'exactitude & de juſteſſe. Mais je ſuppoſe

Digitized by Google

que la logique a été la première étude de l'orateur, & je n'ajoute plus qu'un mot sur la théorie de la preuve : c'est qu'il ne suffit pas que l'Eloquence donne de l'embonpoint, de la couleur, de la chaleur à la Logique, & déguise, sous la richesse d'une parure ménagée, la sécheresse & la roideur d'une argumentation rigoureuse & pressante ; & qu'il faut encore qu'elle ait soin d'en diversifier les formes. Ce précepte est de Cicéron ; & la raison qu'il en donne est que l'uniformité en toutes choses est la mère de la satiété : *nam omnibus in rebus similitudo est satietatis mater.*

Dans l'éloquence de la Chaire, les premiers des orateurs pour la force & la solidité du raisonnement, sont Bourdaloue & Saurin. Mais comme il s'agit moins, en Chaire, de convaincre un auditoire déjà croyant, que de le persuader ; & que ce ne sont pas les *Preuves* des vérités théologiques, mais de profondes impressions des vérités morales, qu'il s'agit de laisser dans les es-

Digitized by Google

prits & dans les ames; les raisonneurs les plus pressans & les plus forts ne sont pas les plus sûrs de produire de grands effets. *Voyez* CHAIRE, ELOQUENCE, PATHÉTIQUE, &c.

PROLOGUE. Dans notre ancien théâtre françois, le *Prologue* étoit fort en usage: celui des *Mystères* étoit communément une exhortation pieuse, ou une prière à Dieu pour l'auditoire.

Jesus, que nous devons prier,
Le fils de la Vierge Marie,
Veuillez paradis octroyer
A cette belle compagnie!
Seigneurs & Dames, je vous prie,
Séez-vous tretous à votre aise;
Et de sainte Barbe la vie
Acheverons, ne vous déplaise.

Le *Prologue* des *Moralités*, des *Sotises*, des *Farces*, étoit, à la manière des anciens, ou l'exposé du sujet, ou une harangue au public pour captiver sa bienveillance, & le plus souvent une facétie qui faisoit rire les spectateurs à

Digitized by Google

leurs dépens. Il y avoit dans la troupe un acteur chargé de faire ces harangues : c'étoit gros Guillaume, Gaulthier Garguille, Turlupin, Guillot Gorju, Bruscambille, & dans la suite des personnages plus décens. Les *Prologues* de Bruscambille sont d'un ton de plaisanterie approchant de celui de nos parades, & qui dut plaire dans son temps.

Dans l'un de ces *Prologues*, Bruscambille se plaint de l'impatience des spectateurs..... « Je vous dis donc (*spectatores impatientissimi*) que vous avez tort, mais grand tort, de venir depuis vos maisons jusqu'ici pour y montrer l'impatience accoutumée.... Nous avons bien eu la patience de vous attendre de pied ferme, & de recevoir votre argent à la porte, d'aussi bon cœur, pour le moins, que vous l'avez présenté ; de vous préparer un beau théâtre, une belle pièce qui sort de la forge, & est encore toute chaude. Mais vous, plus impatiens que l'impatience même, ne nous donnerez pas le loisir de commencer. A-t-on com-

Digitized by Google

mencé ? c'eſt pis qu'auparavant : l'un touſſe, l'autre crache, l'autre rit, &c.... Il eſt queſtion de donner un coup de bec en paſſant à certains péripatétiques qui ſe pourmènent pendant que l'on repréſente ; choſe auſſi ridicule que de chanter au lit, ou de ſiffler à table. Toutes choſes ont leur temps, toute action ſe doit conformer à ce pour quoi on l'entreprend : le lit pour dormir, la table pour boire, l'hôtel de Bourgogne pour ouïr & voir, aſſis ou debout..... Si vous avez envie de vous pourmener, il y a tant de lieux pour ce faire !..... Vous répondrez peut-être que le jeu ne vous plaît pas ; c'eſt là où je vous attendois. Pourquoi y venez-vous donc ? Que n'attendiez-vous juſqu'*amen*, pour en dire votre ratelée ? Ma foi, ſi tous les ânes mangeoient du chardon, je ne voudrois pas fournir la compagnie pour cent écus».

Dans le poème didactique & dans le poème en récit, s'eſt introduit auſſi l'uſage de cette eſpèce de *Prologue*. Lucrèce en a orné le frontiſpice de tous ſes

Digitized by Google

livres ; l'Arioſte en a egayé ſes chants ; La Fontaine a joint très-ſouvent de petits *Prologues* à ſes *Contes* : dans les poèmes badins rien n'a plus de grâce ; dans le didactique noble rien n'a plus de majeſté. Mais je ne crois pas que le poème épique ſérieux admette un pareil ornement ; l'intérêt qui doit y régner attache trop à l'action pour ſouffrir des digreſſions. Ni Homère, ni Virgile, ni le Taſſe, ni Voltaire dans la *Henriade*, ne ſe ſont permis les *Prologues*. Milton lui ſeul, à la tête d'un de ſes chants, au ſortir des enfers, s'eſt livré à un mouvement très-naturel, en ſaluant la lumière & en parlant du malheur qu'il avoit d'être privé de ſes rayons.

Le *Prologue* en forme de drame étoit connu de nos anciens farceurs. Le théâtre comique moderne en a quelques exemples, dont le plus ingénieux eſt, ſans contredit, le *Prologue* de l'*Amphitrion* de Molière.

Mais l'Opéra françois s'en eſt fait comme un veſtibule éclatant ; & Qui-

Digitized by Google

nault, dans cette partie, eſt un modèle inimitable. Je ne parle point des petites chanſonnettes qu'il a été obligé d'y mêler pour animer la danſe, & qui ſont les ſeuls traits qu'on en a retenus; je parle des idées vraiment poétiques & quelquefois ſublimes qu'il y a prodiguées, & dont perſonne ne ſe ſouvient. Obligé de louer Louis XIV, il a ennobli l'adulation par la manière grande & magnifique dont a il flatté le héros, ou plutôt l'idole du ſiècle. Tantôt, dans ſes *Prologues*, la louange eſt directe, tantôt elle eſt allégorique. Elle eſt allégorique dans le *Prologue* de *Cadmus*: c'eſt l'Envie qui, pour obſcurcir l'éclat du ſoleil, ſuſcite le ſerpent Python.

L'ENVIE.

C'eſt trop voir le ſoleil briller dans ſa carrière;
Les rayons qu'il lance en tous lieux
Ont trop bleſſé mes yeux.
Venez, noirs ennemis de ſa vive lumière;
Joignons nos tranſports furieux.
Que chacun me ſeconde.
Paroiſſez, monſtre affreux:

Digitized by Google

Sortez, Vents ſouterrains, des antres les plus creux;
Volez, Tyrans des airs, troublez la terre & l'onde.
Répandons la terreur;
Qu'avec nous le ciel gronde;
Que l'enfer nous réponde;
Rempliſſons la terre d'horreur;
Que la nature ſe confonde.
Jetons dans tous les cœurs du monde
La jalouſe fureur
Qui déchire mon cœur.

(Elle s'adreſſe au ſerpent Python.)

Et vous, monſtre, armez-vous pour nuire
A cet aſtre puiſſant qui vous a ſu produire.
Il répand trop de biens, il reçoit trop de vœux.
Agitez vos marais bourbeux;
Excitez contre lui mille vapeurs mortelles;
Déployez, étendez vos aîles;
Que tous les vents impétueux
S'efforcent d'éteindre ſes feux.
Oſons tous obſcurcir ſes clartés les plus belles;
Oſons nous oppoſer à ſon cours trop heureux.

(Le ſerpent s'élance dans l'air, & retombe frappé des traits du dieu de la lumière.)

Quels traits ont crevé le nuage,
Quel torrent enflammé s'ouvre un brillant paſſage!

Digitized by Google

Tu triomphes, Soleil ! tout cède à ton pouvoir.
Que d'honneurs tu vas recevoir !
Ah ! quelle rage ! ah ! quelle rage !
Quel déſeſpoir ! quel déſeſpoir !

Dans tous les autres *Prologues* de Quinault, la louange eſt directe, quoique le plus ſouvent la fable ſoit allégorique. Dans celui d'*Alceſte*, la nymphe de la Seine ſe plaint à la Gloire de l'abſence de ſon héros :

Hélas ! ſuperbe Gloire, hélas !
Ne dois-tu point être contente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Il ne te ſuit que trop dans l'horreur des combats.
Laiſſe en paix un moment ſa valeur triomphante.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Serai je toujours languiſſante
Dans une ſi cruelle attente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

LA GLOIRE.

Pourquoi tant murmurer ? Nymphe, ta plainte eſt vaine.
Tu ne peux voir ſans moi le héros que tu ſers.
Si ſon éloignement te coûte tant de peine,
Il récompenſe aſſez les douceurs que tu perds.
Vois ce qu'il fait pour toi quand la Gloire l'emmène ;
Vois comme ſa valeur a ſoumis à la Seine
Le fleuve le plus fier qui ſoit dans l'univers.

Digitized by Google

Dans le *Prologue* de *Théſée*, on voit Mars & Vénus également occupés de la gloire & des plaiſirs de Louis XIV.

VÉNUS.

Inexorable Mars, pourquoi déchaînez-vous
Contre un héros vainqueur tant d'ennemis jaloux ?
Faut-il que l'univers avec fureur conſpire
Contre le glorieux empire
Dont le ſéjour nous eſt ſi doux ?

MARS.

Que dans ce beau ſéjour rien ne vous épouvante.
Un nouveau Mars rendra la France triomphante :
Le deſtin de la guerre en ſes mains eſt remis ;
Et ſi j'augmente
Le nombre de ſes ennemis,
C'eſt pour rendre ſa gloire encor plus éclatante.
Le dieu de la valeur doit toujours l'animer.

VÉNUS.

Vénus répand ſur lui tout ce qui peut charmer.

MARS.

Malheur, malheur à qui voudra contraindre
Un ſi grand héros à s'armer !
Tout doit le craindre.

Digitized by Google

VÉNUS.

Tout doit l'aimer.

Dans le *Prologne* d'*Atys*, c'eſt le Temps qui fait cet éloge du même Roi.

En vain j'ai reſpecté la célèbre mémoire
Des héros des ſiècles paſſés ;
C'eſt en vain que leurs noms, ſi fameux dans l'Hiſtoire,
Du ſort des noms communs ont été diſpenſés ;
Nous voyons un héros dont la brillante gloire
Les a preſque tous effacés.

Dans le *Prologue* d'*Iſis*, Neptune dit à la Renommée :

Mon empire a ſervi de théâtre à la guerre ;
Publiez des exploits nouveaux.
C'eſt le même vainqueur ſi fameux ſur la terre,
Qui triomphe encor ſur les eaux.

Et la Renommée dit elle-même :

Ennemis de la paix, tremblez :
Vous le verrez bientôt courir à la victoire.
Vos efforts redoublés
Ne ſerviront qu'à redoubler ſa gloire.

Dans le *Prologue* de *Proſerpine*, on

Digitized by Google

voit la Paix & les Plaiſirs enchaînés dans l'antre de la Diſcorde.

LA PAIX.

Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briſerez-vous nos fers ?
La Diſcorde nous tient ici ſous ſa puiſſance ;
La barbare ſe plaît à voir couler mes pleurs.
Soyez touché de nos malheurs ;
Vous êtes dans nos maux notre unique eſpérance.
Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briſerez-vous nos fers ?

LA DISCORDE.

Soupirez, triſte Paix, malheureuſe captive ;
Gémiſſez, & n'eſpérez pas
Qu'un héros que j'engage en de nouveaux combats,
Ecoute votre voix plaintive.
Plus il moiſſonne de lauriers,
Plus j'offre de matière à ſes travaux guerriers.
J'anime les vaincus d'une nouvelle audace ;
J'oppoſe, à la vive chaleur
De ſon indomptable valeur,
Mille fleuves profonds, cent montagnes de glace.
La Victoire, empreſſée à conduire ſes pas,
Se prépare à voler aux plus lointains climats.
Plus il la ſuit, plus il la trouve belle ;
Il oublie aiſément pour elle
La paix & ſes plus doux appas....

Digitized by Google

LA VICTOIRE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle :
La Victoire devient votre guide fidèle ;
Venez dans un heureux séjour.
Vous, Discorde affreuse & cruelle,
Portez ses fers à votre tour.

LA DISCORDE.

Orgueilleuse Victoire, est-ce à toi d'entreprendre
De mettre la Discorde aux fers ?
A quels honneurs, sans moi, peux-tu jamais prétendre ?

LA VICTOIRE.

Ah ! qu'il est beau de rendre
La paix à l'univers !

LA DISCORDE.

Tes soins pour le vainqueur pouvoient plus loin s'étendre.
Que ne conduisois-tu le héros que tu sers,
Où cent lauriers nouveaux lui sont encore offerts ?
La Gloire au bout du monde auroit été l'attendre.

LA VICTOIRE.

Ah ! qu'il est beau de rendre
La paix à l'univers !
Après avoir vaincu mille peuples divers,
Quand on ne voit plus rien qui se puisse défendre,

Digitized by Google

Ah ! qu'il eſt beau de rendre
La paix à l'univers !

LA DISCORDE.

O cruel eſclavage !
Je ne verrai donc plus de ſang & de carnage ?
Ah ! pour mon déſeſpoir faut-il que le vainqueur
Ait triomphé de ſon courage ?
Faut-il qu'il ne laiſſe à ma rage
Rien à dévorer que mon cœur ?

Dans le *Prologue* de *Perſée*, c'eſt la Vertu & la Fortune qui ſe réconcilient en faveur de Louis XIV.

LA FORTUNE.

Effaçons du paſſé la mémoire importune :
J'ai toujours contre vous vainement combattu.
Un auguſte héros ordonne à la Fortune
D'être en paix avec la Vertu.

LA VERTU.

Ah ! je le reconnois ſans peine ;
C'eſt le héros qui calme l'univers.

LA FORTUNE.

Lui ſeul pour vous pouvoit vaincre ma haîne :
Il vous révère, & je le ſers.

Digitized by Google

Je l'aime conſtamment, moi qui ſuis ſi légère :
Par-tout, ſuivant ſes vœux, avec ardeur je cours.
Vous paroiſſez toujours ſévère,
Et vous êtes toujours
Ses plus chères amours.

LA VERTU.

Mes biens brillent moins que les vôtres ;
Vous trouvez tant de cœurs qui n'adorent que vous !
Vous les enchantez preſque tous.

LA FORTUNE.

Vous régnez ſur un cœur qui vaut ſeul tous les autres.
Ah ! s'il m'eût voulu ſuivre, il eût tout ſurmonté ;
Tout trembloit, tout cédoit à l'ardeur qui l'anime :
C'eſt vous, Vertu trop magnanime,
C'eſt vous qui l'avez arrêté.

LA VERTU.

Son grand cœur s'eſt mieux fait connoître ;
Il a fait ſur lui-même un effort généreux.
Il veut rendre le monde heureux ;
Il préfère, au bonheur d'en devenir le maître,
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être.

(Enſemble.)

Sans ceſſe combattons à qui ſervira mieux
Ce héros glorieux.

Digitized by Google

Dans le *Prologue* de *Phaëton*, c'eſt le retour de l'âge d'or.

SATURNE.

Un héros qui mérite une gloire immortelle,
Au ſéjour des humains aujourd'hui nous rappelle.
Le ſiècle qui du monde a fait les plus beaux jours,
Doit ſous ſon règne heureux recommencer ſon cours.
Il calme l'univers, le ciel le favoriſe;
Son auguſte ſang s'éterniſe :
Il voit combler ſes vœux par un héros naiſſant;
Tout doit être ſenſible au plaiſir qu'il reſſent.
L'Envie en vain frémit de voir les biens qu'il cauſe,
Une heureuſe paix eſt la loi
Que ce vainqueur impoſe :
Son tonnerre inſpire l'effroi,
Dans le temps même qu'il repoſe.

Dans le *Prologue* d'*Armide*, c'eſt la Gloire & la Sageſſe qui ſe diſputent à qui l'aime le mieux.

LA GLOIRE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguſte héros que j'aime.
L'effort des ennemis, les glaces des hivers,
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de ſa valeur extrême.

Digitized by Google

LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguſte héros que j'aime.
Il eſt maître abſolu de cent peuples divers,
Et plus maître encor de lui-même.
(La même & ſa ſuite.)
Chantons la douceur de ſes lois.

LA GLOIRE & *ſa ſuite.*

Chantons ſes glorieux exploits.
(Enſemble.)
D'une égale tendreſſe
Nous aimons le même vainqueur.

LA SAGESSE.

Fière Gloire, c'eſt vous....

LA GLOIRE.

C'eſt vous, douce Sageſſe,
(Enſemble.)
C'eſt vous qui partagez avec moi ſon grand cœur.
Qu'un vain déſir de préférence
N'altère point l'intelligence
Que ce héros entre nous veut former;
Diſputons ſeulement à qui ſait mieux l'aimer.

Dans le *Prologue* d'*Amadis*, le plus

Digitized by Google

ingénieux de tous, l'éloge de Louis XIV sembloit plus difficile à amener ; & le poète l'y a fait entrer d'une façon plus adroite encore & plus naturelle que dans tous les autres. C'est le réveil d'Urgande & de sa suite après un long enchantement :

URGANDE.

Lorsqu'Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux :
Un charme assoupissant devoit fermer nos yeux,
Jusqu'aux temps fortunés que le destin du monde
Dépendroit d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquille.
En vain mille envieux s'arment de toutes parts :
D'un mot, d'un seul de ses regards,
Il fait rendre à son gré leur fureur inutile.

(Ensemble.)

C'est à lui d'enseigner
Aux maîtres de la terre
Le grand art de la guerre ;
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de régner.

J'ai recueilli ces traits, parce qu'ils

Digitized by Google

ſont mis en oubli, que ces *Prologues* n'ont plus lieu, & que perſonne ne s'aviſe guère de les lire, perſuadé, comme on l'eſt, qu'ils ne ſont pleins que de fades louanges & de petis airs doucereux. On y peut voir que, de tous les flatteurs de Louis XIV, Quinault a été le moins coupable, puiſqu'en le louant à l'excès du côté de la gloire des armes, il n'a ceſſé de mettre au deſſus de cette gloire même la magnanimité, la clémence, la juſtice, & l'amour de la paix, & que, les lui attribuer comme ſes vertus favorites, c'étoit du moins les lui recommander.

Depuis qu'on a inventé l'Opéra ballet, c'eſt-à-dire, un ſpectacle compoſé d'actes détachés quant à l'action, mais réunis ſous une idée collective, comme les Sens, les Elémens, le *Prologue* leur a ſervi de frontiſpice commun : c'eſt ainſi que le débrouillement du chaos fait le *Prologue* du ballet des Elemens ; & le début de ce *Prologue* eſt digne d'être cité pour modèle à côté de ceux de Quinault.

Les

Digitized by Google

Les temps ſont arrivés : ceſſez, triſte chaos.
Paroiſſez, élémens. Dieux, allez leur preſcrire
Le mouvement & le repos.
Tenez-les enfermés chacun dans ſon empire.
Coulez, ondes, coulez. Volez, rapides feux.
Voile azuré des airs, embraſſez la nature.
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure.
Naiſſez, mortels, pour obéir aux dieux.

PROSAÏQUE. Vers *proſaïque*. Style *proſaïque*.

Dans la très-haute Poéſie, il eſt aiſé de diſtinguer un vers *proſaïque*, & d'en indiquer le défaut. Le caractère de ce genre de Poéſie eſt ſi marqué par le coloris, l'harmonie, la pompe de l'expreſſion, la hardieſſe des tours, des mouvemens, & des images, que, lorſqu'elle deſcend au ton & au langage de la proſe, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle emploie un ſtyle dénué d'harmonie & de couleur, foible d'expreſſion, languiſſant, ou timide dans les tours ou dans les figures, on dit, C'eſt de la proſe; & l'on s'y trompe rarement.

Mais lorſque la Poéſie ſe rapproche du

Digitized by Google

ſtyle familier, comme dans l'Epître & dans la Comédie, quel eſt ſon caractère diſtinctif, & à quoi reconnoître le vers qu'on peut appeler *proſaïque* ? Citons quelques vers ſans couleur, ſans inverſions, ſans hardieſſe :

On plaît moins par l'eſprit que par le caractère.
La honte eſt dans l'offenſe, & non pas dans l'excuſe.
Qui n'a point de déſir eſt exempt de beſoins.
L'homme toujours heureux ſait-il s'il eſt aimé ?
On affoiblit toujours ce que l'on exagère.
Qui mépriſe ſa vie eſt maître de la mienne.
Le malheur n'avilit que les cœurs ſans courage.
Nous perdons par degrés les erreurs les plus chères.
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on ſoulage.
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.
Chacun croit aiſément ce qu'il craint ou déſire.
Qu'il eſt dur de haïr ce qu'on vouloit aimer!

Voilà certainement d'excellent vers & d'excellentes lignes de proſe, à la meſure près : nulle image, nulle licence, nulle métaphore hardie, rien qui ne ſoit du ſtyle le plus naturel & le plus familier. C'eſt ainſi que l'on parle lorſqu'on parle bien ; & cela même fait encore que ces vers ſont meilleurs. Qu'eſt-ce

Digitized by Google

donc qui distingue un vers *prosaïque* d'un vers qui ne l'est pas ? Un seul défaut. Lequel ? Le manque d'harmonie ? Non, pas encore. Il y a de très-bons vers dont l'harmonie n'est pas sensible.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.
Tel est devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été qu'un sot en suivant la nature.
Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Nulle harmonie dans ces vers : le dernier même est pénible à l'oreille, & n'en est pas moins bon. Quel est donc le défaut qui fait qu'un vers est *prosaïque ?* Le mot latin *soluta oratio* nous l'indique ; & ces vers de Boileau nous le font sentir encore mieux :

Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers enferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

C'est l'adresse & la précision avec laquelle une pensée est enchâssée dans un vers, dont elle remplit la mesure, sans qu'on y aperçoive ni du vide ni de la gêne,

Digitized by Google

& de manière que l'expreſſion y ſemble comme jetée au moule : c'eſt là ce qui diſtingue eſſentiellement les vers bien faits, des vers lâches, des vers contraints, & enfin des vers *proſaïques*.

Ainſi, par exemple, les vers de Campiſtron & de La Grange ſont ſouvent *proſaïques*, bien que le ſtyle en ſoit plus élevé que celui de la Proſe, parce qu'ils ſont diffus & foibles : ainſi, ceux de Racine ne le ſont jamais, parce qu'ils ſont pleins. Ainſi, les beaux vers de Corneille ſont les plus beaux vers de notre langue, parce que la nature elle-même ſemble les avoir faits, & que la penſée qu'ils expriment ſemble être née dans la tête du poëte revêtue de ſon expreſſion. Quoi de plus ſemblable à de la bonne Proſe, & quoi de plus heureux que ces vers ?

Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Nous ne ſommes qu'un ſang & qu'un peuple en deux villes.
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles ?
Dis-lui que l'amitié, l'alliance, l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne ſervent leurs pays contre les trois Horaces.

Digitized by Google

Il y en a mille dans ce poète, mille dans Racine, mille dans Voltaire, qui, à la mesure près, sont les mêmes phrases que Bossuet ou Massillon auroient employées pour exprimer en prose le même sentiment ou la même pensée. Mais cette alliance parfaite de la justesse, de l'élégance, de la force de l'expression, avec la mesure, la cadence, & la rime, procure à l'esprit & à l'oreille en même temps, cette satisfaction mêlée de surprise, qui naît d'une difficulté ingénieusement vaincue, plaisir expressément attaché aux bons vers.

C'est par-là que ce qui n'est souvent dans les vers de Racine qu'une prose élégante & noble, telle que Bossuet l'auroit faite, ne laisse pas de former de beaux vers.

Pensez-vous être saint & juste impunément ?
Ce temple l'importune, & son impiété
Voudroit anéantir le dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressort qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.
Celui qui met un frein à la fureur de flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots :

Digitized by Google

Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Si mon obſervation eſt juſte, il n'y a point de ſtyle poétique proprement dit ; & avec de la Poéſie (ou ce qu'on appelle communement ainſi), on peut faire de mauvais vers, comme on peut en faire d'excellens avec de la proſe : rien, par exemple, de plus ſemblable à de la proſe que ces vers de Molière, & cependant rien de mieux fait.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuiſine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rediſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande ou ſaler trop mon pot :
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe & Balſac, ſi ſavans en bons mots,
En cuiſine peut-être auroient été des ſots.

Au contraire, rien de plus poétique, à ce qu'on dit, que des vers où les inverſions, les métaphores, les hyperbles,

Digitized by Google

les épithètes éclatantes, les expressions étranges & hardies sont prodiguées; mais dans lesquels tous ces mots entassés ne font que gonfler l'expression, & promener dans un long détour une pensée foible & commune. Ainsi, ceux qui refusent le nom de Poèmes aux comédies de Molière, au *Tartufe*, au *Misanthrope*, à l'*Ecole des femmes*, à l'*Ecole des maris*, aux *Femmes savantes*, & qui appellent cela de la prose rimée, & ceux qui se récrient sur la belle versification d'une pièce, qui n'est souvent qu'une déclamation traînante ou qu'un pompeux galimathias, me semblent également ignorer ce qui fait les vers *prosaïques*, & ce qui caractérise les bons vers.

Il faut observer cependant que ce qui dans la prose est incompatible avec la précision, avec le tour vif, animé, rapide & de l'expression & de la pensée; ce qui rend l'une trop diffuse & l'autre languissante; ce qui embarrasse ou retarde leur mouvement & les appesantit; des formules de transitions & de raisonne-

Digitized by Google

mens, de longs mots dénués d'harmonie, des contextures de phraſes enchevétrées ou prolongées; tout cela, dis-je, doit être exclu des vers, par la raiſon que, dans ce petit cercle où l'expreſſion eſt renfermée, tout doit être net & preſſé. Le néceſſaire y doit trouver place comme dans un navire, & l'inutile en être rejeté; ou, pour me ſervir d'une autre image, la verſification eſt une moſaïque dont il faut remplir le deſſin: les pièces en ſont preſque toutes éparſes dans la proſe; il s'agit de les diſcerner, de les choiſir, de les mettre à leur place, de les adapter de manière que chacune d'elles porte une nuance au tableau, & que toutes enſemble, ſans laiſſer aucun vide, ſans ſe gêner, ſans déborder l'eſpace qui leur eſt preſcrit, forment un tout, dans lequel l'induſtrie & le travail ſe dérobent aux yeux.

PROSODIE. Ou les ſons élémentaires de la langue françoiſe ont une valeur

Digitized by Google

appréciable & conſtante, & alors ſa *Proſodie* eſt décidée; ou ils n'ont aucune durée preſcrite, & alors ils ſont dociles à recevoir la valeur qu'il nous plaît de leur donner : ce qui feroit de la langue françoiſe la plus ſouple de toutes les langues ; & ce n'eſt pas ce que l'on prétend, lorſqu'on lui diſpute ſa *Proſodie*.

Que m'oppoſera donc le préjugé que j'attaque ? Dire que les ſyllabes françoiſes ſont en même temps indéciſes dans leur valeur & décidées à n'en avoir aucune, c'eſt dire une choſe abſurde en elle-même : car il n'y a point de ſon pur ou articulé qui ne ſoit naturellement diſpoſé à la lenteur ou à la vîteſſe, ou également ſuſceptible de l'une & de l'autre ; & ſon caractère ne peut l'éloigner de celle-ci, ſans l'incliner vers celle-là.

Les langues modernes, dit-on, n'ont point de ſyllabes qui ſoient longues ou brèves par elles-mêmes. L'oreille la moins délicate démentira ce préjugé ; mais je ſuppoſe que cela ſoit : les langues an-

Digitized by Google

ciennes en ont-elles davantage ? Eſt-ce par elle-même qu'une ſyllabe eſt tantôt brève & tantôt longue dans les déclinaiſons latines ? Veut-on dire ſeulement que dans les langues modernes la valeur *proſodique* des ſyllabes manque de préciſion ? Mais qu'eſt-ce qui empêche de lui en donner ? L'auteur de l'excellent *Traité de la* Proſodie *françoiſe*, après avoir obſervé qu'il y a des brèves plus brèves, des longues plus longues, & une infinité de douteuſes, finit par décider que tout ſe réduit à la brève & à la longue : en effet, tout ce que l'oreille exige, c'eſt la préciſion de ces deux meſures ; & ſi, dans le langage familier, leur quantité relative n'eſt pas complète, c'eſt à l'acteur, c'eſt au lecteur d'y ſuppléer en récitant. Les latins avoient, comme nous, des longues plus longues, des brèves plus brèves, au rapport de Quintilien ; & les poètes ne laiſſoient pas de leur attribuer une valeur égale.

Quant aux douteuſes, ou elles changent de valeur en changeant de place ;

Digitized by Google

alors, selon la place qu'elles occupent, elles sont décidées brèves ou longues : ou réellement indéciſes, elles reçoivent le degré de lenteur ou de vîteſſe qu'il plaît au poète de leur donner ; alors, loin de mettre obſtacle au nombre, elles le favoriſent ; & plus il y a dans une langue de ces ſyllabes dociles aux mouvemens qu'on leur imprime, plus la langue elle-même obéit aiſément à l'oreille qui la conduit. Je ſuppoſe donc, avec l'abbé d'Olivet, tous nos temps ſyllabiques réduits à la valeur de la longue & de la brève : nous voilà en état de donner à nos vers une meſure exacte & des nombres réguliers.

« Mais où trouver, me dira-t-on, le type des quantités de notre langue ? L'uſage en eſt l'arbitre, mais l'uſage varie ; & ſur un point auſſi délicat que l'eſt la durée relative des ſons, il eſt mal-aiſé de ſaiſir la vraie déciſion de l'uſage ».

Il eſt certain que, tant que les vers n'ont point de mètre précis & régulier dans une langue, ſa *Proſodie* n'eſt jamais

Digitized by Google

ſtable : c'eſt dans les vers qu'elle doit être comme en dépôt, ſemblable aux meſures que l'on trace ſur le marbre pour rectifier celles que l'uſage altère ; & ſans cela, comment s'accorder ? La volubilité, la molleſſe, les négligences du langage familier ſont ennemies de la préciſion. *Fluxa & lubrica res ſermo humanus*, dit Platon. Vouloir qu'une langue ait acquis par l'uſage ſeul une *Proſodie* régulière & conſtante, c'eſt vouloir que les pas ſe ſoient meſurés d'eux-mêmes ſans être réglés par le chant.

Chez les anciens la Muſique a donné ſes nombres à la Poéſie : ces nombres, employés dans les vers & communiqués aux paroles, leur ont donné telle valeur ; celles-ci l'ont retenue & l'ont apportée dans le langage ; les mots pareils l'ont adoptée, & par la voie de l'analogie le ſyſtême *proſodique* s'eſt formé inſenſiblement. Dans les langues modernes, l'effet n'a pu précéder la cauſe ; & ce ne ſera que long-temps après qu'on aura preſcri[illegible] au vers les lois du nombre &

Digitized by Google

de la mesure, que la *Prosodie* sera fixée & unanimement reçue.

En attendant, elle n'a, je le sais, que des règles défectueuses ; mais ces règles, corrigées l'une par l'autre, peuvent guider nos premiers pas.

1°. L'usage, consulté par une oreille attentive & juste, lui indiquera, sinon la valeur exacte des sons, au moins leur inclination à la lenteur ou à la vîtesse.

2°. La déclamation théâtrale vient à l'appui de l'usage, & détermine ce qu'il laisse indécis.

3°. La Musique vocale habitue depuis long-temps nos oreilles à saisir de justes rapports dans la durée relative des sons élémentaires de la langue ; & le chant mesuré, dont nous sentons mieux que jamais le charme, va rendre plus précise encore la justesse de ces rapports. Ainsi, des observations faites sur l'usage du monde, sur la déclamation théâtrale, & sur le chant mésuré, de ces observations recueillies avec soin, combinées ensemble & rectifiées l'une par l'autre, peut

Digitized by Google

réſulter enfin un ſyſtême de *Proſodie* fixe, régulier, & complet.

Q.

QUESTION. Toute diſcuſſion philoſophique ou oratoire ſuppoſe un doute à éclaircir ; & l'objet du doute eſt la *Queſtion*, le point de la *Queſtion*. *Toutes nos idées viennent-elles des ſens ? La penſée peut-elle être un mode de la matière ?* Voilà des *Queſtions* métaphyſiques. *Eſt-ce dans le vide ou dans un fluide que les corps céleſtes ſe meuvent ? & agiſſent-ils l'un ſur l'autre par un milieu ou ſans milieu ?* Voilà des *Queſtions* de Phyſique. *Le vice n'eſt-il pas toujours un faux calcul de l'amour propre ? Y a-t-il rien de plus intéreſſant pour l'homme en ſociété, que d'être juſte & bon ?* Voilà des *Queſtions* de Morale.

On voit que les *Queſtions* philoſophiques ſont communément générales : elles le ſont toujours, dans leur principe &

Digitized by Google

dans leur réſultat, lors même que la diſcuſſion roule ſur un objet particulier, comme de ſavoir, par exemple, ſi Socrate n'eût pas mieux fait, en s'échappant de ſa priſon, d'éviter à ſes juges le crime de ſa mort; ſi Caton d'Utique n'eût pas mieux fait d'imiter Solon, & de ſurvivre à la liberté, pour tâcher d'être encore utile à ſa patrie, en inſpirant quelque pudeur à l'ambition de Céſar.

Les *Queſtions* oratoires ſont auſſi générales, dans ce que les rhéteurs appellent le genre *indéfini*, c'eſt à dire, le genre philoſophique, orné des formes oratoires. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, toutes les fois que la *Queſtion* n'en eſt pas réductible à des eſpèces particulières, l'Eloquence eſt perdue: ſon objet doit être uſuel; & quelque eſſor que prenne la ſpéculation, ſon but doit être la pratique. L'épervier s'élève juſqu'aux nues; mais c'eſt pour fondre ſur ſa proie avec plus de rapidité: c'eſt l'image de l'Eloquence qui attaque les vices

Digitized by Google

& les abus, & singulièrement de l'Eloquence de la Chaire.

Dans le genre délibératif, où il s'agit d'une résolution à prendre, il est évident que la *Question* est particulière; elle l'est de même dans le genre de controverse, où il s'agit d'un jugement à prononcer. Mais dans l'un & l'autre, il est rare qu'elle ne tienne point à quelque principe général.

Rien ne semble plus isolé qu'une *Question* de fait; elle ne laisse pas de conduire souvent à la solution d'un problême: comme de savoir, par exemple, à quel degré de certitude peuvent s'élever les probabilités, ou quelles sont les forces respectives des témoignages & des indices.

Lorsque l'existence du fait ou de la chose est décidée, & que l'on ne dispute que de la qualité, la solution dépend toujours d'un principe qui peut lui-même être reçu ou contesté entre les deux parties.

Milon a-t-il tué Clodius? voilà un

Digitized by Google

fait que Cicéron conteſte, mais foiblement; & ce n'eſt pas l'endroit où il prétend ſe retrancher. Mais *lequel des deux, de Clodius ou de Milon, a eu deſſein d'attaquér l'autre & lui a tendu des embuches?* C'eſt ici le point capital. Ce n'eſt donc plus de l'exiſtence, mais de la qualité de l'action qu'il s'agit : ſi elle eſt attaque ou défenſe; ſi elle eſt compriſe dans ce principe, qu'*un citoyen qui tue un citoyen eſt coupable & digne de mort*; ou exceptée par celui-ci, que *tout homme a le droit de conſerver & de défendre ſa propre vie.* C'eſt là ce qu'on appelle l'état de la *Queſtion.*

Le principe n'eſt pas plus conteſté dans le procès qu'Eſchine intente à Démoſthène : ils conviennent tous les deux qu'un mauvais citoyen, un homme corrompu, un orateur pernicieux, eſt indigne des honneurs deſtinés au mérite & à la vertu. Mais que Démoſthène ait été ce mauvais citoyen, ou que ſon zèle, ſon dévoûment, la nobleſſe de ſes conſeils, & les ſervices ſignalés qu'il a

Digitized by Google

rendus à sa patrie lui ayent mérité la couronne d'or que Ctésiphon lui a décernée ; c'est le problême de cette grande cause, où Démosthène a déployé toute la vigueur de cette dialectique, qui est le nerf de son éloquence.

Lorsque c'est le principe même qui est en *Question*, l'Eloquence & la Philosophie s'y déploient en liberté ; & ce sont les plus belles causes. Telle fut celle de Marc-Antoine, lorsque, forcé d'avouer que Norbanus avoit soulevé le peuple contre Cœpion, il osa faire l'apologie d'un sédition populaire. *Toute sédition est criminelle : cela est faux*, disoit Antoine : *toute sédition est un malheur sans doute, mais quelquefois un malheur nécessaire, & c'est alors une action légitime : souvenons-nous que c'est à des séditions que Rome a dû sa liberté.*

Quand l'orateur a réfuté le principe de l'adversaire, & qu'il a établi le sien, il lui reste encore le plus souvent à faire voir que la *Question* agitée tient au principe qu'il a posé, & que ses conclusions

Digitized by Google

en ſont les conſéquences. La cauſe a donc alors deux points de controverſe : d'abord, le principe de droit ; & puis, l'eſpèce & le rapport de la cauſe avec ce principe. Alors Cicéron recommande de ſe tenir, le plus que l'on peut, dans la *Queſtion* générale, parce qu'elle offre un champ plus vaſte à l'Eloquence, & que l'orateur y eſt placé comme dans un poſte éminent, d'où il domine ſur la cauſe. Il me ſemble pourtant que l'attention de l'orateur, comme celle du général d'armée, doit ſe porter ſur le point le plus foible ; & que le principe une fois ſolidement prouvé, ſi c'eſt le fait qui demeure équivoque, c'eſt vers l'endroit qui périclite que l'Eloquence doit ſe hâter de réunir tous ſes efforts. *Voyez* PREUVE.

Fin du Tome cinquième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DUE APR 25 1934
Colorado U.
7/24/50
Colorado
12/8/50
APR 7'52 H
OCT 14'52 H
CANCELLED
NOV 11 74 H
JAN 1975
CANCELLED
AUG 19 1975
CHARGE

Digitized by Google